



ANGEL

AREKIN

NON
NON

LOVE FEAR

#3

YANO & PLAY

ANGEL AREKIN

NO
NO
LOVE
FEAR

#3

YANO & PLAY

BMR

Couverture : © Gabriel Georgescu / Shutterstock
© Hachette Livre, 2017, pour la présente édition.
Hachette Livre, 58 rue Jean Bleuzen, 92170 Vanves.

ISBN : 978-2-01-702643-3

INTERLUDE

Mon arcade saignait méchamment. Des perles de sang coulaient au coin de ma paupière et tachaient mon t-shirt. La douleur m'élançait. J'espérais ne pas avoir besoin de points de suture. Je n'avais aucune envie de me rendre à l'hôpital, d'affronter un médecin qui me regarderait de travers. Il essaierait probablement de prévenir les services de l'enfance, parce qu'il devinerait sans mal que quelque chose de louche se déroulait chez moi. Il me ferait miroiter la possibilité que mon vieux soit mis en prison ou, à tout le moins, que mon frère et moi soyons envoyés enfin loin de lui. L'espoir est le pire sentiment que l'on peut transmettre à l'homme, quand il est chargé de promesses qui ne se produiront jamais. J'avais perdu mes illusions depuis belle lurette. Je regardais mon reflet dans le miroir et tout ce que j'y voyais, c'étaient les cicatrices qui n'apparaissaient même pas sur ma gueule. Non, elles étaient bien planquées sous des couches de crasse, sous tout ce qu'il fabriquait en moi, petit à petit, à force de recevoir des coups. Des coups de plus en plus forts, de plus en plus répétés. Parce que je ne criais plus, ne pleurais plus, refusais de céder.

Grandir, aussi, je pensais que c'était la meilleure chose qui puisse m'arriver, mais parfois, je songeais que c'était pire. Plus je grandissais, plus il me frappait violemment. Je voulais partir de la maison, grandir plus vite encore, mais ce n'était pas assez rapide.

J'essayai le sang du revers de ma manche. Putain, mon t-shirt était dégueulasse. Je devais me traîner sous la douche, mais elle me semblait à des kilomètres de mon lit. J'eus à peine le courage d'allumer une cigarette, ce qui n'était pas une bonne idée. Comme un phare dans la nuit, elle envoya un signal dans l'obscurité et, deux secondes plus tard, une silhouette menue et élancée se détachait sur mon balcon, devant la baie. Elle toqua au carreau et poussa la vitre qui n'était jamais verrouillée.

Je voulais me planquer sous le sommier pour qu'elle ne me voie pas, mais je n'en avais pas la force. Assis sur mon lit, je mis seulement mon bras en barrage

entre mon visage et elle, le coude planté sur mon genou. Je reculai jusqu'au mur pour me soustraire le plus possible à son examen. Je ne voulais surtout pas qu'elle remarque ma figure, mon arcade fendue. Mais j'étais bien con. Mon t-shirt ensanglanté était une preuve suffisante et j'aperçus entre mes doigts son expression horrifiée. Son regard désolé errait sur mon corps, à la recherche des hématomes. Elle agissait de cette façon très souvent, trop souvent à mon goût. J'aurais aimé l'éloigner de moi, de mon père, de cette maison qui puait la peur, mais je ne pouvais pas m'y résoudre. Elle était mon radeau, la seule capable de me rendre le sourire dans toute cette noirceur qui m'envahissait.

« Yano. »

Sa voix était à peine un filet lorsqu'elle grimpa sur mon lit. Je tirai sur ma clope de toutes mes forces et baissai le menton sur ma poitrine au maximum pour qu'elle ne remarque pas mon arcade en sang.

« Va-t'en, Rine. »

Mon ton était sec, mais pas très convaincant. Ma voix trémula un peu. Elle s'approcha, m'ignorant totalement, et se glissa entre mes genoux. Difficile de lui échapper dans cette position. Elle émit un hoquet d'effroi lorsque nos regards se rencontrèrent. Un goût de bile envahit ma bouche. Je voulus détourner la tête, mais elle m'attrapa par le menton. J'aperçus la pellicule de larmes qui nimbait son regard, ces larmes que je ne voulais pas qu'elle verse par ma faute. Je souhaitais seulement la voir sourire.

« Tu devrais t'en aller, Rine. T'as pas besoin de voir ça.

— T'as pas besoin de me le cacher. Je suis là... pour toi. »

Mon cœur battit plus vite à ces mots. Je passai la main sur mon front et dans mes cheveux et je sentis la texture du sang qui avait séché sur ma peau.

« Je hais ton père », murmura-t-elle.

Je hochai la tête, tandis qu'elle approchait encore pour enrouler ses bras autour de moi. Elle posa son menton sur mon épaule et me pressa contre elle.

« Moi aussi, répondis-je en me laissant aller contre son corps chaud et tendre.

— Tu as besoin d'un médecin...

— Non, ça ira. Je mettrai un pansement tout à l'heure.

— Je peux t'aider ?

— Je préférerais que tu me laisses seul, Rine. »

Mon ton n'était pas sur la défensive cette fois, juste éreinté. Elle secoua la tête dans mon cou.

« Non, je ne te laisserai pas. Jamais. Je veux t'aider. Qu'est-ce que je peux faire ? »

Je déposai un baiser dans ses cheveux, puis la forçai à reculer. Je lui désignai la porte de ma salle de bains.

« Je veux bien que tu m'aides à prendre une douche. »

Elle acquiesça, puis passa aussitôt un bras sous mon aisselle pour m'aider à me remettre debout. Putain, la Terre avait l'air de tourner à toute allure lorsque je mis les pieds sur le sol. Les murs dansaient sous mes yeux et la jolie fille à mes côtés me dévisageait avec une mine inquiète.

« Tu vas pas tourner de l'œil, Yano, hein ?

— Devant toi ? Plutôt crever ! Soutiens-moi au lieu de te foutre de ma gueule. »

Je réussis à lui arracher un petit sourire en coin. Son bras passé sur mes reins, elle me guida vers la salle de bains. La lumière qui jaillit du plafonnier me blessa la rétine. Je l'éteignis aussi sec. Je préférais encore la pénombre, le lampadaire depuis la rue diffusant une lueur plus douce.

Rine m'appuya contre le lavabo, se posta devant moi et planta ses yeux de biche dans les miens. Je déglutis, mal à l'aise, mais j'avais trop mal partout pour lutter.

« Aide-moi, bon sang, tu m'as déjà vu à poil un millier de fois.

— T'exagères un peu quand même et t'étais plus petit avant. »

Je levai les yeux au ciel, tandis qu'elle saisissait le bas de mon t-shirt et me le retirait.

« Tu m'as vu l'année dernière, quand je me suis jeté dans la piscine de Mael à poil, pour faire chier ses parents.

— Ils ont failli nous foutre dehors. Ils t'ont pardonné parce qu'ils te prennent pour un gamin.

— Je suis pas un gamin ! » protestai-je aussitôt, avec une petite moue.

Ça me faisait un peu chier qu'elle me voie comme un gosse. Je n'avais aucune envie qu'elle me considère de cette façon. Je venais d'avoir quatorze ans et j'avais pris quatre centimètres cette année. Je dépassais Mael maintenant et aussi Rine d'une bonne tête, mais c'était pas difficile, elle avait toujours été minuscule.

« Ça dépend des jours, me répondit-elle en regardant le sang sur mon visage, puis elle tenta de m'arracher un sourire en ajoutant : Et j'ai pas regardé quand tu

t'es jeté dans la piscine !

— Menteuse !

— Non, je ne mens pas. Je ne suis pas si curieuse.

— T'as tort, moi je t'aurais matée si tu t'étais jetée à poil dans la piscine !

— Ce qui n'arrivera jamais.

— Me lance pas de défi, Rine. Tu sais bien que je gagne à tous les coups.

— Vantard ! »

Elle rigolait en défaisant ma boucle de ceinture, puis rougit en ôtant les boutons de ma braguette. Elle se baissa pour descendre mon froc sur mes chevilles. Et je remerciai ce connard de Dieu d'avoir trop mal partout pour ne pas bander en prime devant elle. L'humiliation aurait été totale. Mais j'étais bien trop HS pour ça. Ma queue était un poids mort, et étant donné la position de Rine, je supposais que c'était une bonne chose. Elle éveillait beaucoup trop de trucs bizarres en moi ces derniers temps. Des trucs que je préférais nettement ignorer. Mon corps devenait idiot quand elle était dans les parages.

Elle se redressa devant moi en observant les reflets sombres que la lueur de la rue dessinait sur mon torse. Elle crispa la mâchoire et ravala un sanglot.

« Je hais ton père », répéta-t-elle, les dents serrées.

Je hochai simplement la tête et tentai de me traîner jusqu'à la douche. Rine me soutint par la taille et ouvrit la porte vitrée, ainsi que le robinet d'eau chaude.

Pour estomper l'ambiance foireuse, je la regardai avec un sourire en coin et lâchai :

« Tu m'aides pas à enlever mon caleçon ? »

Elle me fusilla du regard, puis secoua la tête.

« T'es bien un mec. Douche-toi en caleçon pour une fois, si tu veux que je t'aide. J'ai pas besoin de voir ton engin.

— T'as tort... il te plairait peut-être.

— Yano !

— OK, OK, je plaisante. Arrête de faire cette tête si tu veux que j'arrête.

— Je peux pas. »

Une moue horrible de tristesse assombrit son visage et j'y discernai les larmes que je redoutais de voir couler.

« Je supporte pas qu'il te fasse ça, Yano. Je sais que tu veux pas que je pleure

ou que je te prenne en pitié, mais c'est pas ça. Je veux pas qu'il te fasse de mal. C'est trop dur... »

Les vannes s'ouvrirent et ses larmes dévalèrent sur ses joues. J'avais une boule dans la gorge et un nœud à l'estomac. Je détournai les yeux en même temps que je levai le bras pour caresser son visage et effacer ses larmes.

« C'est rien, Rine, j'ai l'habitude. Ça fait pas si mal, je te promets.

— Menteur. »

Elle repoussa ma main et me força à entrer dans la cabine de douche. Elle prit le pommeau et balaya l'eau brûlante sur mon corps endolori. Oh putain que c'était bon de sentir la chaleur sur mes muscles tendus !

Rine pleurait toujours dans mon dos, tandis que je posais mon poing sur le carrelage pour me maintenir en équilibre, la nuque basse.

Je respirais fort par la bouche, comme après une course. Sûrement parce que cette boule dans ma gorge menaçait de me faire éclater en sanglots moi aussi, or, il était hors de question que je craque, et certainement pas devant Rine. Jamais elle ne me verrait faible ou démuni à cause de mon père. Je voulais qu'elle me voie toujours fort. Toujours prêt. Qu'elle ne se doute pas des failles creusées en moi.

Sa main se posa brusquement entre mes omoplates et mon cœur manqua un battement.

« Je serai toujours là... murmura-t-elle d'une toute petite voix, ... pour toi. »

Je relevai légèrement la tête et croisai son regard sous mon bras. Ses prunelles argentées me rentrèrent sous la peau. C'était le début des emmerdes. Je hochai la tête et répondis d'une voix sourde :

« Moi aussi... toujours. »

CHAPITRE 1

- RINE -

« **É**rine, mais putain t'es où ? »

La voix de Yano résonne dans mon téléphone. Je manque de glousser, mais me contiens in extremis.

« Sur la croisette, pas très loin de chez tes parents.

— Qu'est-ce que tu fous là-bas ? » s'agace-t-il.

J'ai envie de pouffer de rire dans le combiné en considérant la plage et les baigneurs qui s'ébattent dans la mer.

« Je me promène, mais par habitude, je me suis retrouvée devant mon ancienne maison. Tu es rentré depuis longtemps ?

— Ça fait des plombes que je t'attends. Tu te fous de ma gueule ? T'aurais pas oublié quelque chose par hasard ?

— Euh... »

Je mets la main sur l'émetteur pour qu'il ne m'entende pas rigoler.

« J'étais de corvée de courses ?

— Non !

— Je devais laver le linge ?

— Non plus ! »

Sa voix est énervée, mais une légère touche de moquerie se distille dans son timbre rauque.

« Hum... je devais t'offrir une gâterie ?

— Éventuellement.

— Quand je serai rentrée si tu veux...

— Érine... tu commences à sérieusement me gonfler, qu'est-ce que tu fous

près de chez mes parents ? Pourquoi t'es pas à la maison, à poil dans notre lit avec un gâteau sur le ventre et mes vingt et une bougies ?

— Oh ! »

J'emprunte un ton paniqué. J'espère y réussir, toutefois, au grognement qu'il lance dans son téléphone, j'en déduis que mes talents d'actrice sont fantastiques et que je me suis plantée de carrière.

« Je... Je croyais que tu avais prévu quelque chose pour ton anniversaire, Yano... et je... enfin... je crois que cette fois, c'est moi qui ai oublié. »

Je mordille ma lèvre de nervosité. Il souffle dans le téléphone comme s'il était prêt à l'envoyer valser contre le mur.

« Tu as oublié mon anniversaire ? répète-t-il comme s'il n'en croyait pas ses oreilles.

— Eh bien, disons que ça nous place sur un pied d'égalité, je réponds sans me démonter.

— Je n'avais pas oublié le tien. J'étais juste en retard et t'as eu une bague !

— Tu ne m'as pas fêté mes anniversaires précédents.

— Toi non plus...

— J'ai soufflé une bougie pour chacun d'eux. »

C'est la stricte vérité. J'ai toujours acheté un gâteau pour son anniversaire, un petit, que j'ai dévoré après avoir soufflé sur une bougie. Je faisais un vœu à chaque fois. Toujours le même...

« Sérieusement ?

— Bien sûr. Tu ne me crois pas ?

— Si. »

Je l'entends soupirer.

« Tu as vraiment oublié alors ?

— Je suis désolée. On peut le fêter maintenant ? Tu me rejoins ? On sortira au restaurant. On peut aller au Freelancer ? C'est sympa.

— Ouais... si tu veux. »

Il a l'air tellement déçu que mon cœur se chiffonne un instant, mais c'est pour la bonne cause.

« Je t'attends devant.

— OK, j'arrive dans un gros quart d'heure. »

Il raccroche et je trépigne d'impatience. Comme si je pouvais l'avoir oublié... Yano est inoubliable !

J'attends impatiemment, assise dans l'escalier, en tripotant mon téléphone. Je fixe la porte avec intensité, espérant qu'il l'ouvre vite, qu'il en arrache presque les gonds dans son empressement, qu'il se jette sur mes lèvres et me porte dans ses bras pour grimper à l'étage.

Dans mon ancienne chambre.

Face à la sienne.

Comme autrefois.

J'attends vingt-cinq minutes. Je commence à me ronger les ongles.

Et s'il s'était vexé ?

Il est bien capable de me planter seulement pour me faire payer mon oubli. La petite vengeance mesquine, typique de Yano.

Je me relève des marches et me dirige vers la porte avec des jambes de plomb. Une boule d'angoisse se niche dans mon estomac.

Et s'il ne venait pas ?

Je lâche un soupir en tirant le battant et me fige net.

Il se tient devant la porte, un sourire illuminant son visage.

Mon cœur oublie de battre.

Vêtu d'un débardeur noir irisant ses pupilles et d'un jean bleu foncé, Yano agite sous mes yeux la petite carte d'anniversaire que j'ai confiée au serveur du Freelancer, un habitué de La Dernière Mode, puis récite sans me quitter des yeux :

« Mon premier se tient face à la mer... Mon second se fait face... Mon troisième est un souvenir... Mon quatrième est un avenir... Où suis-je ? »

Il laisse retomber sa main et glisse la carte dans la poche arrière de son jean. Il accomplit un pas en avant et me pousse à entrer dans le vestibule à reculons, s'appropriant tout l'espace. Il se déplace tel un prédateur, sans jamais lâcher mon regard. Ses prunelles bleu océan s'éclairent de stries mordorées et son sourire s'accroît au fur et à mesure que je progresse vers l'escalier.

« On joue à quel jeu, future madame Yano ? »

Je mords ma lèvre inférieure en inclinant la tête d'un air taquin.

« Au tien, Yano. Toujours le tien.

— D'habitude, c'est moi qui détiens les rênes de ce jeu.

— Oh ! Je ne crois pas que tu les aies un jour détenues. »

Il lâche un ricanement, en arquant un sourcil.

« Vraiment ? »

Je bute contre la première marche et monte dessus aussitôt. Je me retrouve à hauteur de ses yeux, à hauteur de ses lèvres et de son sourire charmeur.

« Assurément... Je ne serais pas digne d'être Mme Yano si je ne savais pas affronter celui qui se cache derrière ce nom. »

Je grimpe sur la deuxième marche tandis qu'il gagne la première. Sa main glisse sur la rampe, se rapprochant sans cesse de mon corps, à mesure que nous gravissons l'escalier.

« Tu es la femme la plus digne d'être la mienne, Érine. Je ne connais personne d'aussi fort que toi.

— Même pas toi ?

— Surtout pas moi. »

Son buste se rapproche encore. Sa chaleur m'envahit. Je monte une nouvelle marche. Encore une, puis une autre, Yano épousant le moindre de mes mouvements.

« Pourquoi ici ? me demande-t-il, les yeux rivés sur mes lèvres.

— C'est mon cadeau.

— Ton cadeau ? Tu me ramènes dans ton ancienne maison comme cadeau ? Le mien était mieux », se moque-t-il en effleurant ma bague.

Je lui tire la langue.

« Qui sait ? Je pourrais te surprendre. »

Nous longeons le couloir, pas après pas, le corps de Yano se pressant désormais contre le mien. Je lève le menton pour garder les yeux rivés aux siens. Il penche la tête au-dessus de la mienne pour effleurer ma bouche de ses lèvres.

« Je crois que tu ne cesseras jamais de me surprendre, Érine, murmure-t-il, à deux doigts de m'embrasser.

— Je l'espère. J'y travaille. »

Il détourne la tête un bref instant lorsque son regard capte la lueur orangée qui filtre par l'entrebâillement de la porte. Il la pousse du plat de la main et se fige sur le seuil de mon ancienne chambre. Son regard court sur les bougies disposées aux quatre coins de la pièce, offrant une atmosphère intimiste, sur les couvertures déposées avec soin sur la moquette et sur toutes les photos épinglées

aux murs. Il m'oblige à entrer dans la chambre, après avoir saisi mon poignet dans sa main, comme pour m'empêcher de me sauver.

« T'as pas du tout oublié mon anniversaire. »

Ce sont les seuls mots qu'il prononce, tandis que son regard semble dévorer les photographies.

Nos photographies.

Nous.

Dans tous les recoins de ma chambre.

Nous enfants. Nous adolescents. Nous adultes. Nous ensemble.

Son regard revient vers moi comme un boomerang et me cherche avec voracité.

Je secoue la tête.

« Comment le pourrais-je ? »

Un sourire se déploie sur ses lèvres tandis qu'il tire sur mon poignet pour me ramener contre lui. Ses mains ensèrent mon visage. Son nez frôle le mien.

Les lèvres au coin des miennes, il murmure :

« Vilaine cachottière.

— Tu t'es masturbé contre la porte juste derrière moi... Vilain cachottier. »

Il ricane avant de capturer ma bouche et de s'approprier ma langue. Ses mains glissent dans mon dos sous mon t-shirt, pour constater que je ne porte pas de soutien-gorge. Il grogne en intensifiant aussitôt notre baiser, puis, lentement, il tire sur mon t-shirt pour me l'ôter, interrompant quelques secondes notre étreinte, avant de foncer de nouveau sur ma bouche. Il écrase son torse contre ma poitrine nue et pousse un nouveau grognement. Ses doigts galopent sur mes reins, jouant le long de ma colonne vertébrale, puis ses pouces se glissent dans la ceinture de ma jupe. Il tire sur l'élastique en chuchotant à mon oreille :

« Elle est jolie, mais je te préfère sans. »

Et hop ! Elle chute au sol.

Ses yeux s'arrondissent en découvrant que je ne porte pas non plus de culotte. Il pince les lèvres de désir, son regard parcourant ma silhouette avec appétit.

« Je ne me laisserai jamais de cette vision. C'est mon cadeau ? »

Je hoche la tête en reculant vers les couvertures, puis je m'étends sur le dos, un genou replié, l'autre légèrement ouvert.

Son regard embrasse chacune de mes courbes tandis qu'il ôte son t-shirt et l'envoie valser sur la moquette. Il déboutonne son jean, retire ses baskets et ses chaussettes, puis fait tomber son pantalon.

Nu, dressé devant moi avec un début d'érection, il me comble d'excitation. Moi non plus, je ne me lasserai jamais de l'image du Yano sexy, troublant et parfois délicieusement odieux.

Je me redresse sur les genoux sitôt qu'il s'approche de moi. Je lève les yeux vers son visage, tandis qu'il me contemple de toute sa hauteur, un brin despotique. Je lis dans ses prunelles azurées l'ampleur de son désir pour moi, mais il tente de le dissimuler, comme pour donner davantage d'excitation à ma petite mise en scène.

Mais lorsque ma langue glisse le long de son sexe, il serre les poings, renverse la nuque en arrière en fermant les paupières et laisse échapper un grondement sourd.

Ses doigts s'enfoncent aussitôt dans mes cheveux pour les nouer autour de son poing et maintenir mon visage contre son membre.

« Oh, putain, Érine, bébé, moins vite... »

Je ralentis instantanément le rythme. Il serait dommage qu'il s'échappe tout de suite.

« T'es trop excitante, nom de Dieu... »

Je souris contre son sexe en donnant de petits coups de langue contre la fine membrane, puis, son gland apposé au coin de mes lèvres, je demande :

« Pourquoi tu ne m'appelles presque plus Rine ? »

Il baisse les yeux sur mon visage en repoussant une mèche rebelle de mon front.

« Parce que Rine était une adolescente mignonne. Toi... Érine, tu es une femme magnifique et sublime. Rine, c'est mon souvenir. Comme cette chambre. Érine, c'est mon avenir. Comme nous. »

Mon cœur accomplit de dangereuses envolées de bonheur. Je happe son sexe dans ma bouche et le pousse loin, lui arrachant un gémissement.

Quand il s'écarte de mes lèvres pour me propulser sur les couvertures, je comprends qu'il ne tient plus, qu'il est à deux doigts de jouir et qu'il a besoin d'une pause immédiate sous peine de me frustrer.

La lueur orangée des bougies se reflètent dans ses prunelles bleues, tandis que ses mains caressent mes cuisses pour venir s'emparer de mes hanches. Il m'attire

vers ses lèvres et, les yeux rieurs, applique sa langue sur mes chairs gonflées d'excitation.

Yano crée des cercles autour de mon clitoris, avant de le saisir entre ses lèvres pour tirer doucement dessus. Des gémissements s'égarèrent aussitôt dans ma chambre.

En laissant courir mon regard sur les murs, je suis bombardée de toutes ces images de nous. Mais je préfère me concentrer sur le Yano bien réel, qui est entre mes jambes, me donnant un plaisir fou, avec une telle envie, une telle abnégation, que je me délite sous ses caresses. Il grogne contre mon intimité en glissant sa langue en moi. Je serre les couvertures dans mon poing, éprouvant la vague surpuissante de plaisir qui pénètre dans mon bas-ventre.

Lorsque mon ventre s'agite indépendamment de ma volonté et que je me contorsionne comme une possédée sur les couvertures, Yano relève la tête, en m'affichant son sourire à cent millions de dollars, et se hisse jusqu'à moi pour m'embrasser. Entre deux baisers, il se moque :

« Ça serait dommage que tu partes avant moi, Princesse. Je veux jouir avec toi. »

Je saisis aussitôt sa nuque pour l'attirer contre ma poitrine. Il ricane, en saisissant ma jambe pour la remonter sur ses reins.

« Écarte les jambes... plus que ça », murmure-t-il contre ma bouche.

Son sexe ne se fait pas attendre davantage. Il pousse déjà contre moi, bien dur, bien tendu et gonflé. Quand il franchit les premiers remparts de mon corps, je me raidis de la tête aux pieds, puis mon dos se cambre, aplatissant mon bas-ventre contre celui de Yano. Il lâche en écho un chapelet de jurons en souriant.

J'ai l'impression d'être écartelée et submergée par cette onde qui me couvre de ce plaisir intense, parce que c'est lui, et de cette douleur presque inhumaine, parce que c'est lui.

Il entame ses délicieux mouvements de va-et-vient, prenant son temps, laissant monter l'excitation jusqu'à son paroxysme. Le visage dans mon cou, il me picore de baisers.

En se détachant, il chuchote :

« Mon cadeau est *presque* nettement plus coquin que mon jouet. »

Je plisse les yeux en entendant son « presque » volontairement appuyé.

« Presque ? »

Son sourire devient éclatant. Il hoche la tête et, ses lèvres contre mon oreille,

il susurre :

« Laisse-moi entrer en toi, Érine. »

Je lève un sourcil étonné.

« Tu n'y es pas déjà ? »

Son sourire devient craquant et polisson.

« Oh ! »

Il pouffe de rire en découvrant mes joues rougir aussitôt. Il n'attend pas vraiment de réponse de ma part et saisit mes hanches en se redressant sur les genoux. Il me tapote la cuisse pour m'obliger à me retourner et j'obéis avec un immense plaisir... parce que je sais déjà quelle tête il va m'offrir dans...

Trois...

Deux...

Une seconde...

« Mais... putain... qu'est-ce que... »

Il attrape mes fesses à pleines mains pour être certain que je ne me sauve pas. Comme si je pouvais en avoir envie !

« Érine ? »

J'éclate de rire en découvrant son œil scintiller d'une lueur profondément coquine, conquérante, amoureuse. Il se penche vers moi pour sonder mon regard, puis incline la tête vers le bas de mon dos.

« Bon anniversaire, mon amour. »

Il pouffe à son tour en laissant son doigt effleurer les grandes lettres à jamais gravées sur mon corps. Ces lettres identiques aux siennes.

YANO & PLAY

« C'est une offre ? se moque-t-il en redessinant le tatouage encore un peu rougi par l'aiguille. Pour jouer... hum... par ici ? »

Il pince ma fesse et m'arrache une légère plainte ainsi qu'un sourire.

« C'est une déclaration. »

Il hausse un sourcil pour m'encourager à poursuivre, tandis que son index quitte les lettres pour glisser vers mes reins. Je lâche une plainte, ce qui le fait sourire, avant de pouvoir achever mon explication :

« Une... déclaration... d'amour... pour... »

Je pousse un long gémissement en le sentant s'enfoncer plus loin.

« Pour... te dire... que je veux... continuer de jouer... avec toi... »

Ma phrase est entrecoupée par des spasmes de plaisir. Il me tire par les cheveux pour blottir mon dos contre son torse. Sa bouche se pose à l'orée de la mienne.

« Tu as gravé mon nom sur ton corps, Érine.

— Tu n'aimes pas ? »

Tout à coup, j'ai peur de sa réaction.

« Je suis fasciné par ta capacité à me surprendre sans arrêt alors que je pense tout savoir de toi. »

Je laisse échapper un léger rire, suivi d'une plainte lorsqu'il retire son doigt. Ses mains se plaquent de chaque côté de mes hanches pour les coller contre les siennes. Son sexe s'enfonce doucement, lentement, en moi. Je m'agrippe de toutes mes forces à son bras noué autour de mon ventre en sentant la brutale montée de plaisir qui lacère toutes mes zones érogènes.

« Je ne t'aime pas seulement, Érine, je suis fou de toi. Je suis fasciné par toi, murmure-t-il dans mes cheveux. Je n'ai jamais eu de plus beau cadeau. Est-ce que ça signifie que ce nouveau terrain de jeu est définitivement ma propriété ? se moque-t-il pour laisser redescendre la tension dans sa voix.

— Je te le prête pour une période indéfinie.

— Prêter, c'est nul, future madame Yano. Dans quelques mois, tu seras définitivement à moi.

— Non, Yano, je suis déjà définitivement à toi, idiot, et tu es à moi.

— Oh que oui, Princesse. »

Il donne un violent coup de reins qui me précipite aussitôt sur les coudes et me subtilise un gémissement de béatitude.

« Joli son, bébé. »

Il ondule des hanches de plus en plus fort jusqu'à ce que je crie, gémisses et supplie qu'il en finisse.

« Je veux encore jouer, Érine. Tiens le coup, Princesse. Laisse-moi venir. »

Je résiste, m'accroche aux couvertures sous ses coups de buttoir. Ses mains sont sur mes seins, pour en pincer les mamelons. Sa bouche est sur mon dos, pour tracer les lignes de mes vertèbres. Son sexe est au fond de moi, pour

provoquer des déferlantes de plaisir dans tous mes membres.

En laissant ma tête retomber, je lève les yeux sur lui, dressé dans mon dos. Il affiche son petit sourire en coin en me voyant l'observer, la bouche entrouverte. Ses prunelles s'illuminent d'allégresse. Il a l'air si fier, si vaniteux, si sûr de lui. Il est tellement beau que mon cœur tressaute. Mon corps lui répond et se déverse de jouissance sur lui, qui grogne aussitôt.

« Je ne sais pas ce qui me plaît le plus, Érine, que tu aies tes fesses tatouées à mon nom ou que tu gémisses mon nom sans arrêt.

— Les deux sont liés, bêta. Je n'aurais pas mes fesses tatouées à ton nom si tu n'étais pas... capable de me faire gémir ton nom... »

Je m'interromps lorsqu'il accélère le mouvement de va-et-vient de son bassin, me précipitant de nouveau au bord du plaisir.

« Yano... oh mon Dieu... je ne... peux... »

Il bascule de tout son poids en moi, projetant mon corps dans un orgasme fulgurant qui me transcende tout entière, et m'étreint si fort qu'il manque de m'étouffer. Sa jouissance le fait trembler contre moi. Sa bouche se pose sur mon épaule, et son souffle chaud et erratique se répand sur ma peau, qui se couvre de frissons.

Son sexe s'extirpe de son cocon, mais j'ai la sensation qu'il est encore présent en moi. Les salves de plaisir poursuivent leur litanie au creux de ma chair, les mains de Yano en parcourant la surface.

Une paume sur un sein, son front repose dans le creux de mon cou, tandis que mon dos s'effondre contre son torse. Sa chaleur m'envahit. Il est moite, mais je m'en fiche. Je lève un bras pour l'enrouler autour de sa nuque et presser ma joue contre la sienne.

Ses yeux me cherchent et brillent en croisant les miens.

« Dis-moi... comment tu as eu les clés ?

— J'ai mes secrets.

— Tu as des talents de voleuse que j'ignorais. »

Je glousse.

« Non... pas vraiment.

— Alors comment ?

— J'ai un complice très efficace. »

Sa bouche frôle ma joue.

« Je vais être obligé de lever la punition de Théo, si je comprends bien, pour avoir permis un cadeau aussi génial que celui que je tiens dans mes bras.

— Ton frère a suffisamment payé pour ses péchés, oui, tu peux lever la punition. »

Son souffle brûlant glisse sur ma peau.

« Pourquoi tu as eu cette idée, Princesse ?

— Parce que je sais que tu rêvais de me faire l'amour ici. Ça aurait été dommage de ne pas en profiter. Tu es content ?

— Je ne viens pas de te le montrer ?

— Hum... si... mais... j'ai des difficultés de compréhension. Tu peux me le remontrer ? »

Il rit avant de me saisir par les hanches pour me renverser sur le dos. Il se dresse au-dessus de moi, les coudes de part et d'autre de ma tête.

« Je vais te le remontrer jusqu'à ce que tu me supplies d'arrêter.

— Vantard... ça ne risque pas d'arriver, Yano.

— Parce que tu es folle de moi ? Parce que je suis le meilleur coup de toute ta vie ?

— Non, parce que c'est toi qui me supplieras d'arrêter », je lance en m'emparant de sa bouche délicieuse.

CHAPITRE 2

- YANO -

Vu de l'extérieur, le bâtiment semble aseptisé. Derrière les grandes baies vitrées, je distingue des hôtesse guindées en tailleur chic, deux ou trois pots de fleurs, histoire d'égayer l'ensemble – mais sans grand résultat –, des murs blancs décorés de quelques tableaux dénués de charme. Ça reste froid et assez moche, pour ce que je peux en juger. C'est tout à fait le genre de bâtisse dans laquelle on s'attend à trouver pléthore d'avocats, de financiers, de requins aux dents longues et tranchantes, avec beaucoup de salive sur le parquet et des billets dans toutes les poches. Le type d'endroit où j'aurais dû trouver ma place si j'avais terminé l'université.

Je franchis la porte en jean et baskets et me surprends à penser l'espace d'un instant que j'aurais peut-être dû réaliser un effort vestimentaire. J'imagine qu'à vingt et un ans, ça se pratique de s'habiller comme un adulte, avec un pantalon à pinces et une chemise, mais ce style de fringues n'est décidément pas mon truc. Non que ça ne m'aille pas, mais je me sens aussi à l'aise dedans que si je m'étais coincé les couilles dans une fermeture Éclair.

Je m'arrête devant le comptoir lustré des hôtesse d'accueil. L'une d'elles relève le nez de son écran, avise mon regard enjôleur (c'est inné chez moi) et m'offre un splendide sourire, en dépit de mon apparence qui dénote mon appartenance à une tout autre catégorie socioprofessionnelle que celle à laquelle elle est accoutumée. Avoir un certain charme a toujours été utile, n'en déplaise à ceux qui n'en ont pas.

« Puis-je vous aider ? me demande-t-elle d'une voix suave.

— Je dois voir Mlle Érine Saya. »

Elle me rend mon sourire, tapote sur son écran tactile et répond :

« Ascenseur B, quinzième étage.

— Merci. »

Je me dirige aussitôt vers les ascenseurs, appuie sur le bouton d'appel et enfonce les mains dans les poches de mon jean, tandis qu'un grand type en costard hors de prix me lorgne du coin de l'œil sans la moindre discrétion, se demandant certainement quel colis je viens livrer, même si je n'ai rien sous le bras.

Le *ding* résonne et nous pénétrons dans la cabine tout aussi glaciale que le reste de l'immeuble. Quand les portes se referment, une musique désagréable et sans surprise se fond dans notre silence. Le mec à mes côtés jette un œil agacé sur sa montre. Je me surprends à penser qu'au moins, à La Dernière Mode, je ne suis pas dérangé par un stress excessif, même si je remplis des horaires de fou et que, quelquefois, un con ou deux ont la mauvaise idée de s'incruster au comptoir. Dans l'ensemble, bosser à La Dernière Mode est toujours un plaisir. Je m'amuse autant que les premiers temps, si ce n'est davantage vu l'afflux de plus en plus conséquent d'étudiants en manque de bière et de bonne musique. Et je n'ai pas d'ulcère à l'estomac, ce qui n'a pas l'air d'être le cas de mon voisin, si j'en crois les crispations de son visage.

Une fois dans le couloir, je parcours les longues rangées de portes sans rencontrer personne. Je perçois le bourdonnement de multiples voix au-delà des cloisons. Je repère même le distributeur de boissons dans une salle de pause, meublée de nombreuses tables couvertes de magazines financiers en tout genre. Deux ou trois personnes sont en train de boire un café. Je m'arrête aussitôt et demande :

« Excusez-moi. Je cherche le bureau d'Érine Saya. »

Un gars en costard-cravate noir, plutôt beau gosse, me renvoie un regard beaucoup trop intense et méprisant pour me laisser le moindre doute sur ce qu'il pense de ma future femme. Il se force à sourire, parce que je souris moi-même d'un air faux – mon masque parfait.

« Prochain couloir, porte de droite », me répond-il, même si ça semble lui brûler le gosier.

J'espère qu'il se cramera la bouche avec son café.

Je le remercie d'un signe de tête et m'éclipse rapidement.

Suivant les instructions de ce connard, je me rends vite compte qu'il s'est foutu de ma gueule. J'ai envie de retourner dans la salle de pause pour lui péter le nez, mais je songe à Érine. Ça ferait mauvais genre si je bousillais l'un de ses collègues. Son fameux stage rémunéré, obtenu par Fabien, risquerait de s'envoler. Elle m'en voudrait à mort, et je me le reprocherais moi-même. Ce stage est une occasion en or. Si ça se passe bien, la société pourrait l'embaucher

à la fin de ses études. On ne crache pas sur cette opportunité, surtout au regard de l'état de nos finances, d'autant que l'entreprise de cosmétiques Bella a le vent en poupe. Elle cartonne, embauche et fructifie. Érine doit en profiter.

Je croise une grande rouquine dans le couloir, plutôt mignonne, si ce n'est une expression froide à congeler un Esquimau. Je l'interpelle en affichant mon sourire charmeur :

« Excusez-moi, je cherche le bureau d'Érine Saya. »

Elle me dévisage comme si elle était surprise que je puisse lui adresser la parole. Non, je crois qu'elle a carrément envie de m'arracher les couilles pour avoir osé... lui adresser la parole.

« J'ai l'air d'être le bureau des renseignements ? »

OK...

Mon sourire faux jeton s'agrandit.

« Non, vous avez l'air très polie. »

Son nez se plisse. Ses iris couleur noisette fourragent dans les miens. Je me force à rester courtois. Pour Érine. Je me le répète en boucle comme un mantra. Sous son regard arrogant et despotique, j'avale ma salive de travers, tâchant de contenir le florilège d'injures qui menace de franchir mes lèvres. Elle finit par m'offrir un sourire blanc de blanc, celui qui signifie qu'elle se tape des mecs dans mon genre au petit déj tous les matins.

« Pour les shootings photo, c'est au quatorzième étage.

— Je ne viens pas pour des shootings... Je ressemble à un type coincé du cul qui pose pour des photos, sérieusement ? »

Son regard s'arrondit de stupeur. Elle fronce les sourcils.

« Hormis que vous avez la langue bien trop pendue à mon goût, vous devriez. Vous venez pour quoi exactement ?

— Je vous l'ai dit... Je cherche le bureau d'Érine Saya. Une stagiaire. »

Elle a l'air de réfléchir.

« À quoi ressemble-t-elle ?

— Petite brune, avec des cheveux très longs, jolie.

— Jolie ? »

Elle semble amusée par l'adjectif.

« Oui, jolie, j'insiste.

— La plupart des stagiaires du service financier sont au fond de ce couloir, dans le bureau de gauche. Les autres sont au dix-huitième étage, dans les services RH. »

Elle se rapproche de moi et ancre son regard dans le mien.

« D’habitude, mes stagiaires ne reçoivent pas de visite.

— Pourquoi ? Ils sont en prison ?

— Ils travaillent.

— Et ? C’est un bain ? Vos stagiaires n’ont pas droit à une pause réglementaire ? »

Un sourire pédant étire ses lèvres.

« Vous ne manquez pas de répartie.

— Vous ne manquez pas d’aplomb. C’est un test ?

— Je n’ai pas de temps à perdre et rien à gagner. Mais on en apprend beaucoup sur les gens lorsqu’on voit qui ils fréquentent, n’est-ce pas ?

— Sans aucun doute, mais je ne tiens pas à rencontrer votre entourage. Vous me foutez suffisamment la trouille comme ça. »

Elle manque d’éclater de rire. Tout son visage s’illumine comme par enchantement.

« Érine est une jeune fille brillante. J’ai déjà pu en juger. Je comprends mieux son sens de la riposte.

— Je l’entraîne depuis son plus jeune âge, je lance en répondant à son sourire. Elle a du potentiel.

— En effet... »

Elle désigne le bout du couloir.

« Porte de gauche.

— Merci. »

Je commence à m’éloigner, lorsqu’elle m’interpelle :

« Jeune homme ? »

J’exécute une volte-face et la dévisage en haussant un sourcil.

« Oui ? »

Elle comble aussitôt la distance qui nous sépare et tire une carte de son agenda.

« Si toutefois vous étiez intéressé pour être un type coincé le temps d’une

séance photo. Vous plairiez beaucoup. Nous recherchons une égérie pour notre nouveau parfum pour hommes : Sauvage.

— Sauvage ? Vous êtes sérieuse ?

— Tout à fait. Ça ne vous plaît pas ?

— C'est bateau, mais si ça se vend, c'est l'essentiel.

— Toutes nos marques portent sur des adjectifs. C'est notre ligne. »

Je hausse les épaules et saisis sa carte : « Béni Mordret, Directrice financière ».

C'est bien ma veine. Je viens d'insulter la patronne directe d'Érine.

Mme Mordret me dévisage avec ce petit rictus crâneur qui semble accroché à ses lèvres.

« Si vous êtes intéressé, appelez-moi. C'est bien payé pour quelques heures de votre temps. »

J'affiche une moue appréciative et glisse la carte dans la poche arrière de mon jean.

« J'en prends note. Merci. C'est bien la première fois qu'on me propose un boulot aussi facilement. »

Elle tourne les talons en m'adressant un signe de la main.

« J'aime bien votre ton aussi. »

Je mate son cul tandis qu'elle s'éloigne et songe que j'apprécie le sien. Puis je souris pour moi-même en me dirigeant vers le bureau d'Érine.

Boulot facile, tu parles !

Je donne trois petits coups contre le battant, et la voix sèche et concentrée d'Érine me répond un « entrez » des plus distants. Elle apprend vite et je ne peux m'empêcher de sourire à cette pensée.

Je pousse la porte et m'adosse au chambranle pour l'observer.

Érine est assise sur un grand fauteuil de cuir, devant un bureau envahi de papperasse et où trône un ordinateur portable dernier cri. Ses longs cheveux sont relevés en un chignon volontairement désordonné, des mèches encadrant un visage maquillé avec soin, sans être ostentatoire malgré le rouge à lèvres vermeil qui me procure toujours autant d'effet. Elle porte un tailleur, mais elle a retiré sa veste pour rester en chemisier, les manches légèrement relevées sur ses avant-bras. Les premiers boutons sont ouverts sur un début de poitrine. Elle est si sexy en femme d'affaires que je pourrais bander rien qu'en l'admirant.

Elle relève le nez de son écran et un sourire mirifique submerge son visage quand elle m'aperçoit.

J'entre dans le bureau et referme la porte derrière moi.

« Mais qu'est-ce que tu fais là ? » s'exclame-t-elle sans se départir de son sourire.

Elle s'apprête à se lever pour venir m'accueillir, mais je lui adresse un signe pour qu'elle reste assise. Je contourne son bureau, pivote son fauteuil face à moi et plaque mes lèvres sur les siennes, avant de reculer et de lui répondre :

« Je me suis dit que quinze jours, c'était raisonnable avant de venir fouiner et de voir à quoi ressemble ma future femme quand elle travaille. Je dérange ?

— Non, pas du tout. Enfin, je suis débordée. On vient de me remettre mon premier dossier à traiter... Yano, le premier ! »

Elle a l'air si heureuse.

« C'est cool. Tu t'en sors ? »

Elle m'affiche une petite moue.

« Je me noie plutôt.

— J'ai confiance en toi. Je suis sûr que tu t'en sortiras très bien. »

Je m'appuie contre son bureau et admire la vue au-delà de la grande baie vitrée qui s'ouvre sur la ville. Rine a reçu un bureau des plus honnêtes pour une stagiaire, même si elle est obligée de le partager avec deux autres étudiants, visiblement partis en vadrouille dans les étages. Tant mieux, ça m'arrange.

Ses horaires et les miens ne sont désormais pas évidents à concilier, mais je sais qu'on trouvera une solution. La nuit, on finit toujours par se rejoindre.

« Ils se sont pas foutus de ta gueule, je déclare en désignant le bureau et le panorama.

— Non, en effet, je n'ai pas à me plaindre, mais la plupart des bureaux de l'étage sont pareils.

— Tu m'avais dit qu'ils t'avaient bien accueillie, je vois que tu n'as pas menti.

— Tu t'inquiétais ? »

Je hausse les épaules.

« Pas vraiment. T'es un chef ! »

Je passe la main sous son menton et lui adresse mon plus beau sourire.

« Et puis, je crois que tu as déjà tapé dans l'œil de tes collègues. »

Elle relève un sourcil étonné et plonge ses immenses yeux gris au fond des miens.

« J'ai croisé un type à la machine à café, j'explique. Tu as l'air de lui avoir fait de l'effet.

— Je ne vois pas de qui tu parles.

— Un grand brun, avec un sourire Émail Diamant, costume noir.

— Ils ont tous des costumes noirs !

— Un beau gosse.

— M-hm, tu dois parler de Raphaël.

— Je vois que tu n'hésites pas longtemps, je ricane, en contractant la mâchoire, un brin agacé.

— J'ai des yeux pour voir, Yano. »

Elle m'adresse un sourire provocateur, avant de me tirer la langue.

« Tu es inquiet ? Jaloux ? »

Je hausse les épaules et me penche vers elle, posant les mains sur chaque accoudoir.

« Je devrais ?

— À ton avis ? »

Son regard se suspend un instant à mes lèvres et ses iris scintillent de désir.

« T'as l'air de lui faire *beaucoup* d'effet.

— Et tu comptes lui casser la gueule ? »

Une légère inquiétude lui fêle la voix. Je me pince la lèvre inférieure entre les dents et secoue la tête. La petite pique de jalousie qui vivote toujours au fond de moi, reliquat d'une vieille angoisse, tend à vouloir percer mes neurones et submerger mon cerveau jusqu'à en déconnecter toute raison, mais je tente de la maîtriser.

« Non, sauf s'il t'emmerde trop.

— Il ne m'emmerde pas, ne t'inquiète pas. Tu n'as aucune crainte à avoir de qui que ce soit. Personne ne t'arrive à la cheville. »

Elle pose la main sur ma joue et se rapproche de mes lèvres pour murmurer :

« Je t'aime, Yano. Il n'y aura jamais personne d'autre dans ma vie. Tu prends toute la place. »

Une vague de bonheur m'engloutit lorsque je la bascule sur le dossier de son

fauteuil pour capturer ses lèvres vermeilles. Ma main, posée sur sa cuisse, remonte doucement sous sa jupe jusqu'à frôler la barrière de soie et de dentelles.

« Yano... murmure-t-elle d'une voix frémissante.

— Oui, Princesse ?

— Tu ne vas pas faire ça ?

— Si, Princesse. Je suis comme un clébard. J'ai besoin de marquer mon territoire partout où je passe. »

Elle rigole, mais son rire s'éteint lorsque mes doigts se faufilent sous sa culotte pour toucher ce petit monceau de bonheur.

« Yano... gémit-elle. Tu ne peux pas faire ça ici.

— Je vais me gêner. Tu vas essayer de m'arrêter ? »

Je relève légèrement la nuque pour croiser son regard inondé de concupiscence.

« Seulement si ça t'excite. »

Le sourire qui montait jusqu'à mes oreilles s'efface lorsque ma bouche s'empare de la sienne. Je la saisis par les hanches, la soulève et l'assois sur son bureau, projetant une pile de papiers au sol.

« Future madame Yano, tu es une polissonne. Et tu sais ce qu'on fait aux polissonnes ? »

Elle se mordille la lèvre, m'adressant un regard excité.

« On les punit ?

— Oh oui, Princesse. On les punit très fort. »

Je lui retire sa petite culotte, que je fourre dans la poche arrière de mon pantalon, et bâillonne ses lèvres des miennes.

CHAPITRE 3

- RINE -

« Ça t'a manqué de ne pas avoir de copines quand on était au collège ? » me demande Yano en longéant ma colonne vertébrale du bout des doigts.

Je suppose qu'il fait référence aux mots que j'ai prononcés lorsque nous nous sommes confrontés à Sarah sur la jetée.

Étendue sur le ventre, je hausse les épaules, puis laisse tomber ma tête sur mes bras en poussant un petit soupir. Je la relève un peu pour jeter un regard dans sa direction et surprends son sourire en coin.

« Quelquefois, pour parler de trucs de filles. »

Son index longe la couture de mon shorty.

« On a parlé de tout un tas de trucs de filles, me rappelle-t-il, en se penchant au-dessus de ma nuque pour y déposer un baiser. Tu m'as même raconté quand t'as eu tes premières règles.

— Oui, et tu as répondu que c'était bien la seule chose qui faisait de moi une femme. »

Il glousse contre ma peau.

« Pas ma faute, t'étais plate comme une limande à l'époque. »

Pour l'agacer, je me retourne sur le dos et son visage se retrouve au-dessus de mes seins. Son sourire devient taquin en les effleurant du regard.

« Cette époque est révolue », ajoute-t-il en abaissant le menton vers ma poitrine.

Sa langue tourne autour d'un téton.

« Tes seins se sont métamorphosés entre la première et la fac. T'as pris des amphètes ? se moque-t-il avant de me mordiller.

— Très drôle, Yano ! »

Il les englobe dans ses mains.

« Non, sérieux, ils sont parfaits. Magnifiques ! Ni trop gros ni trop petits. T'as des seins d'enfer, Princesse. Je pourrais me damner juste pour les lécher.

— Pas besoin d'aller aussi loin. Ils sont tout à toi. »

Il étire ses lèvres en un immense sourire. Mes mains glissent sur ses épaules nues, mes doigts roulant sur ses muscles. Je ne me laisserai jamais de toucher sa peau satinée, hâlée par le soleil.

La musique de *Firework* résonne brusquement dans la chambre. Je tends le bras vers la table de chevet pour saisir mon téléphone et décroche, tandis que Yano continue de jouer avec mes seins sans me quitter du regard.

« Salut, Rine, perce la voix de Lisa dans mes oreilles.

— Salut...

— Soirée entre filles, ça te branche ? On laisse les mecs à La Dernière Mode et on sort ensemble.

— Avec plaisir. »

Un silence s'engouffre un instant dans la conversation. Yano redresse la nuque pour me jeter un coup d'œil curieux.

« Euh... est-ce que ça t'ennuie si Sarah vient aussi ? me demande Lisa à voix basse, gênée. On sera nombreuses, me précise-t-elle aussitôt.

— Je t'ai déjà dit que ça ne m'ennuyait pas qu'elle vienne aux soirées avec nous.

— Tu es sûre ?

— Oui, ne t'inquiète pas. »

De toute façon, depuis cette horrible scène sur la croisette, quelques mois plus tôt, nous n'échangeons plus que de brèves phrases polies et distantes lorsque nous nous retrouvons en groupe. Yano parvient à rester courtois le temps d'un salut presque méprisant, par égard pour Cyril plus que pour Sarah, et il ne lui adresse plus le moindre regard ensuite. Yano est capable d'effacer quelqu'un de son univers avec une aisance redoutable. Ce n'est pas mon cas. Ça m'est difficile de rester près d'elle en feignant de ne pas la voir, et Lisa, qui n'a rien demandé à personne, se retrouve à arbitrer une situation des plus tendues.

« OK, on se retrouve au Freelancer pour 20 heures ?

— Parfait, à ce soir. »

Je raccroche. Yano appuie son menton entre mes seins et me dévisage.

« Soirée entre copines ? »

Je hoche la tête.

« Tu passes après au boulot ? »

Nouveau hochement du menton.

« Pas trop sexy, hein ? »

Je lève un sourcil interrogatif.

« Tu vois ce que je veux dire... »

Je secoue la tête avec un sourire.

« Pas trop sexy pour les autres. Sexy pour moi.

— Comment je peux être sexy pour toi si je ne le suis pas pour les autres ?

— Simple, tu mets des sous-vêtements à donner la gaule à un eunuque. Je suis le seul à les voir. Tu n'es sexy que pour moi. Problème résolu. En revanche, par-dessus, tu enfiles un jean et un t-shirt large, histoire qu'aucun mec ne puisse te mater les seins en mon absence.

— Mais bien sûr ! »

Je lui caresse tendrement la tête.

« Tu peux rêver. Je pense mettre une jolie robe, parce que, dans la soirée, je compte retrouver mon fiancé à son travail et qu'il est hors de question qu'il me voie porter un t-shirt large.

— Ton fiancé t'a vue porter des t-shirts larges pendant des années, me rappelle-t-il en arborant une grimace.

— Et ça ne se produira plus ! »

Il lâche un grognement avant de mordre mon sein à belles dents.

« Aïe ! »

Je lui tapote le crâne.

« Yano, vilain chien ! »

Il pouffe contre ma peau, avant de lécher l'emplacement où il a apposé une démoniaque empreinte.

« T'es pas le dernier à être sexy quand tu bosses à La Dernière Mode, je lui rappelle aussitôt. À ta vue, toutes les filles présentes doivent mouiller leurs petites culottes. Mais si tu cesses de transpirer du sexe par tous les pores de ta peau, je veux bien porter un t-shirt large. »

Il rigole tellement qu'il s'effondre contre ma poitrine et m'entoure de ses bras.

« C'est toi qui me perçois comme ça, Princesse.

— Non, c'est faux. Tu es comme ça. Ma boss t'a même proposé de jouer les modèles.

— Ta boss est fumée du cerveau, si tu veux mon avis.

— Pas du tout, elle a l'œil. Elle voit passer des modèles tous les jours à la tour Bella.

— J'aime pas trop l'idée que tu croises des modèles tous les jours.

— Manifestement, j'en tiens un entre mes bras. Pourquoi irais-je regarder ailleurs ?

— Tu me vois vraiment poser en minaudant devant un objectif ?

— Non, mais tu ne peux pas prétendre que tu n'as pas la tête d'un modèle. Tu es le mec le plus sexy et sublime que j'ai vu dans ma vie.

— C'est uniquement parce que t'es folle de moi que tu me perçois de cette façon. Pour moi aussi, t'es la femme la plus sexy de mon univers.

— Seulement de ton univers ? »

Il ricane.

« Mon univers est le plus grand qui existe et il est le plus difficile à combler. Estime-toi chanceuse. »

Je glousse à mon tour en faufilant mes doigts dans ses cheveux pour les ébouriffer. Il relève le menton et m'affiche son visage taquin. Avec sa barbe de trois jours, ses cheveux en pétard et ses yeux bleus moqueurs et amoureux, mon cœur tressaute dans ma poitrine et fond comme une glace à la vanille. Évidemment qu'il pourrait être modèle. Il serait parfait pour ce rôle. Il est plus beau que certains types sur les affiches de pub et il sait parfaitement jouer de son charme fou. Mais je préfère le garder pour moi toute seule. Cette vision m'appartient. Maintenant et pour toujours.

Comme s'il lisait dans mes pensées, son sourire grandit, puis ses lèvres s'abattent sur les miennes. Sa langue se glisse dans ma bouche pour prendre possession de moi et tout mon corps chavire de plaisir. Quand il détache ses lèvres des miennes, je lui rappelle :

« Au fait, mes parents ont leur billet d'avion pour le 3 août.

— Oh, c'est parfait. La date se rapproche, bébé.

— Oui...

— Et tu as peur ?

— Pas du tout.

— Je pourrai officiellement déclarer que cette petite chatte mouillée est à moi.

— Poète, mon amour.

— Mais réaliste. »

Tandis que nous sommes étendus au milieu des draps défaits telles deux cuillères, Yano caresse mon épaule jusqu'à mon poignet. Dans mon dos, son pouls bat vite et lourdement. Il écarte des doigts une mèche de mes cheveux et dépose une pluie de baisers le long de ma clavicule.

« Faut encore qu'on change les draps », grommelle-t-il contre ma nuque en faisant allusion à nos ébats de la nuit passée.

Je pousse un soupir dépité.

« Je sais.

— C'est une habitude maintenant.

— J'en achèterai des nouveaux. »

Il glousse dans mes cheveux.

« Théo se pose des questions avec tout le linge qui sèche sur le balcon.

— Haha, très amusant ! »

Je rougis comme une pivoine.

« Je ne te vois pas, mais je sais que tu rougis, Érine.

— Pas du tout. Je m'assume pleinement.

— menteuse. Je sais que tu as honte, mais tu ne devrais pas. J'adore quand tu perds le contrôle. Tu n'imagines même pas tout ce que tu provoques en moi lorsque je te sens si humide. Ça m'excite comme jamais.

— Mis à part que je flingue les draps à chaque fois qu'on fait l'amour. Pourquoi ils n'inventent pas un matelas waterproof ? »

Il éclate de rire dans mon dos.

« On va inventer un nouveau concept et devenir riches. »

Je ris à mon tour en enfouissant mon visage dans l'oreiller. Yano se dresse sur un coude et écarte une mèche qui colle à mon visage.

« Tu es merveilleuse, Érine, quand tu jouis. Ne change rien. On s'en fout, des draps. »

Je me retourne sur le dos pour planter sur ses lèvres un long baiser et je glisse mes mains sur sa nuque pour le maintenir contre moi. Ses beaux yeux bleus se

figent dans les miens.

« Tu as choisi ton costume ? »

Il me dédie une grimace, la bouche tordue.

« Je passe.

— Costume !

— Jean ?

— Viens en short tant que tu y es...

— Un pantalon en toile ? C'est pas un jogging et on se marie pas au Ritz.

— Costume !

— Tu vois des mecs en costume toute la journée », objecte-t-il en enfonçant son visage dans mon cou.

Son nez me hume et sa langue trace des cercles sur ma peau.

« Oui, mais toi, tu le portes bien.

— Je sais, je suis canon, mais c'est pas ça qui me fera changer d'avis, Princesse. Tu as choisi ta robe ?

— J'en ai repéré une. Je dois l'essayer le week-end prochain avec Lisa.

— Je la veux sexy, avec pas trop de tissu.

— Un maillot de bain ?

— Parfait », répond-il en ricanant.

Ses lèvres sont trop près de mon visage. Je me sens obligée de les happer.

Lorsque je m'arrache à son étreinte pour prendre une douche, il m'observe, un bras sous la nuque, pendant que je choisis mes sous-vêtements dans la commode.

« Si un mec t'approche, tu lui dis bien que t'es pas dispo », me lance-t-il brusquement.

Je lui jette un coup d'œil par-dessus mon épaule.

« Bien sûr. Je peux aussi lui mettre le nez sur mon tatouage si tu veux.

— Si un mec mate ton tatouage, je serai obligé de l'énucléer, et franchement, l'énucléation, c'est dégueu. Épargne-moi ça. »

Il en profite pour reluquer le *Yano & Play* inscrit au bas de mes reins. Je me retourne face à lui, les poings au creux des hanches.

« Bien, chef. Je lui dirai que je suis déjà avec le plus beau mec de la Terre et qu'en comparaison, il ne serait qu...

— Un cafard ? Une limace ?... Non, attends... je peux faire mieux... Un macchabée ? »

Il m'adresse un sourire sournois. Je lève les yeux au ciel en me dirigeant vers la salle de bains.

« Je sais que je suis charmante, je lance en mimant son arrogance, mais je ne me fais pas draguer tous les soirs.

— C'est parce que je veille sur ce qui est à moi. J'ai engagé des actions sur toi, Princesse. On fait fructifier notre affaire dans trois mois. »

J'éclate de rire puis, la main sur la porte, je lui réponds :

« Dans trois mois, je serai obligée de te courir après, parce que tu vas te rappeler que tu as une trouille monstre des engagements. Je serai contrainte de te ficeler les mains et de te traîner devant le maire. »

C'était juste une plaisanterie, mais au moment où ces mots franchissent ma bouche, je prends conscience que je viens d'énoncer ma plus grande terreur : que Yano réalise finalement qu'il ne veut pas se marier avec moi, qu'il refuse de s'engager et de renoncer à sa liberté aussi jeune, qu'il souhaite continuer de s'amuser encore un peu et fréquenter d'autres femmes.

Avant qu'il ne saisisse ma détresse subite, je referme la porte derrière moi. Je l'entends crier derrière le vantail :

« C'est pas pour m'obliger à passer devant le maire que tu devras me ficeler les mains, c'est pour m'empêcher d'arracher ta satanée robe ! »

Il arrive à me soutirer un sourire, mais un petit grain de sable s'est glissé dans la machine complexe de mon cerveau. J'essaie de penser à autre chose en m'engouffrant sous la douche. Mes peurs sont ridicules. Cela fait plus d'un an maintenant que nous sommes ensemble, que nous vivons ensemble. Après tout ce que nous avons traversé, il est hors de question que Yano s'enfuie... Oui, voilà... C'est bon... Tout va bien...

CHAPITRE 4

- YANO -

Érine et toute sa bande de copines débarquent à La Dernière Mode sur les coups de 23 h 30. Je repère tout de suite que Rine est pompette. À peine entrée, elle m'envoie un sourire resplendissant et se précipite vers le comptoir en manquant de se péter la figure, les pieds entravés par ceux d'un buveur de bière. Elle s'accroche au zinc. Son sourire s'accroît tandis que je m'approche d'elle pour l'embrasser. Elle tangué, pince les lèvres et me dévore littéralement la bouche en m'attrapant derrière les oreilles. Sa langue a la saveur du rhum. Je reconnaîtrais ce parfum ambré dans toutes les bouches... enfin surtout dans la sienne, étant donné qu'elle a dû boire un paquet de shots.

« Hum... ça va, Princesse ?

— Ouais, tout à fait, impeccable. »

Sa voix est mal assurée et l'afflux de positivisme me confirme qu'elle est bourrée. Je vois d'ici le moment où je vais devoir la porter jusqu'à l'appart.

« Tu t'es bien amusée, on dirait... »

Elle affiche un autre sourire rayonnant. Elle hoche la tête comme si elle était actionnée par un marionnettiste.

Oh putain...

Lisa passe derrière sa copine défoncée. Je lui adresse un signe de la main, l'index levé, pour qu'elle approche son petit cul de mon bar. Elle se porte à notre hauteur sans se faire prier, se laisse à moitié tomber sur le dos de Rine et me dédie un sourire aussi allumé que celui de sa copine.

« OK, je vois. Kazuma sera ravi...

— De quoi, Yano ? crie Lisa comme si le pub était noyé sous une musique techno, les décibels à fond.

— Quand le chat n'est pas là, les souris dansent...

— Oh oui, elles dansent sauvagement ! » s'esclaffe Lisa en donnant un grand coup dans l'épaule de Rine.

Celle-ci se rattrape au comptoir tant bien que mal, et je vois le verre qui y traîne encore vaciller. Je le retire aussitôt et déblaie largement l'espace autour des deux cinglées.

Derrière elles, le flot de copines déferle dans le bar comme si un tsunami ravageait la région et fonce vers les potes qui ont planté le piquet de tente sur l'une des grandes banquettes. Parmi elles, Sarah me jette un bref coup d'œil. Comme d'habitude, je la salue en levant la main et m'en détourne aussitôt, comme un pansement qu'on arracherait d'un geste sec pour éviter d'avoir mal trop longtemps. C'est ma façon d'œuvrer. Je ne sais pas si c'est la meilleure. Je ne sais pas si ça l'aide ou si ça l'enterre. J'essaie de m'en foutre. Je ne pose aucune question à Cyril et Cyril ne me donne aucune réponse. Sarah est un terrain miné entre nous. Nous n'abordons jamais le sujet. Cyril respecte mon choix et je respecte le fait qu'il soit secrètement amoureux d'elle et veille en douce sur elle. Je ne lui souhaite aucun mal. Elle a juste cessé d'exister à mes yeux.

Je me penche vers Érine.

« À quel point t'es ivre ? »

Elle plisse aussitôt les paupières pour faire appel à toute sa concentration. Lisa se bidonne et tape sur le comptoir en criant :

« Pas assez. Barman, un mojito, s'il vous plaît ! Et que ça saute !

— Tu sais qu'on jette dehors la viande saoule, je la préviens aussitôt, fronçant les sourcils en guise d'avertissement. Et je te promets que je laisserai Fabien te peloter les fesses. C'est pas moi qui m'en chargerai ! »

Elle s'esclaffe tandis que Rine compte sur ses doigts le nombre de verres qu'elle croit avoir enfilés. Et je prends peur... Elle finit par m'adresser une petite moue mignonne, mais flippante, et souffle un soupir aromatisé qui flotte devant mon visage :

« Je sais plus, Yano... Désolée. »

Sa mine contrite fend mon cœur de pierre en deux. J'ai envie de l'embrasser, de la câliner et de la ramener à la maison pour la coucher.

« C'est pas grave, Princesse. T'as le droit de t'amuser. Je vous sers un café, les filles ? »

Érine acquiesce quand Lisa crie :

« Non, je veux mon mojito. T'as pas ton mot à dire, play-boy.

— Je peux en parler à Kazuma...

— Vas-y, minable. Va moucharder ! T'es bien un mec. Toi, t'as le droit de te biturer la gueule et de vomir partout et moi pas, c'est ça ? Je fais ce qui me chante. Sers-moi un verre. »

J'ouvre les yeux en grand, secoue la tête et cède :

« OK, je nettoie pas si tu vomis.

— T'es le barman, t'as pas le choix.

— Peut-être, mais Kazuma devra faire des travaux d'intérêt général pour avoir laissé sa copine sans surveillance. »

Elle ricane :

« T'as laissé Rine et elle est pas mieux que moi.

— Ouais... »

À mon grand dam...

Érine fixe un point sur mon visage en affichant une moue étrange, la lèvre inférieure pincée entre ses dents. Elle a l'air de réfléchir si intensément que les cellules de son cerveau doivent être en train de fondre.

Je prépare un mojito à Lisa quand Kazuma la rejoint. Il juge de son état, l'embrasse, puis me décoche un regard désespéré. Je lève les yeux au ciel en souriant avec complicité et lui désigne Érine d'un coup de menton. Il se marre et entraîne sa dulcinée vers la table en me lançant que, si Rine gerbe la première, je lui dois un verre.

Pari tenu. Ce n'est pas elle qui boit un mojito !

Je lance un café pour Érine quand elle me balance brusquement :

« Tu veux bien te marier avec moi, hein ? »

Mes doigts se figent sur la tasse.

« Quoi ? Mais d'où ça sort ? »

Ses yeux s'emplissent de larmes. Elle renifle et hoquette. Merde... c'est encore plus grave que ce que je croyais.

« Putain, oui. Pourquoi tu penses que je ne veux pas ? »

Elle s'essuie les yeux et étale son mascara sur sa figure pâlichonne.

« Parce que tu détestes les engagements. Tu vas t'en aller et me planter devant le maire...

— Quoi ? »

J'ai soudain l'impression d'assister à un film burlesque. Érine en larmes devant mon comptoir en train de débiter des trucs qui n'ont ni queue ni tête.

« Tu risques de te rendre compte que tu veux t'amuser avec d'autres filles, que je te distrais pas assez, que tu es pas si amoureux de moi que tu le pensais, que tu es trop jeune pour te caser et que tu aimerais profiter encore de la vie... »

Elle continue sans même avoir remarqué mon interruption. Elle semble se vider de toutes ses angoisses, qui explosent dans n'importe quelle direction, sans plus aucun sens. C'est juste de la peur brute et sans fard.

Je m'accoude sur le comptoir et la dévisage. Je la laisse se déverser sans la quitter des yeux. Bon... son nez coule et son mascara noir lui dessine des cernes sous les yeux. Elle a vraiment la tête de la fille bourrée et stressée. Je me surprends à lui sourire comme un idiot. Son regard se fixe sur mes lèvres. Elle a l'air de vouloir les manger autant que de tenter de deviner la source de mon sourire.

« En fait, Érine, c'est toi qui es en train de paniquer à cause du mariage. »

Ses yeux reviennent sur les miens. Sa bouche s'entrouvre.

« Quoi ? »

— Oui, c'est toi qui as peur. C'est peut-être toi qui vas me planter devant le maire. »

Je passe le pouce sur sa pommette. Je n'essaie pas d'essuyer les dégâts sur son visage – ce serait peine perdue.

« Non ! s'exclame-t-elle. C'est toi le handicapé des sentiments et le terrorisé des engagements.

— Je ne suis ni handicapé ni terrorisé. J'ai envie de t'épouser. C'est même moi qui te l'ai proposé, je lui rappelle en effaçant une larme qui s'égaré sur sa joue. Pourquoi j'aurais fait ça dans le cas contraire ?

— Une lubie ? Une pulsion ?

— Oui, bien sûr, j'ai des pulsions chroniques. Je demande des femmes en mariage tous les jours. Est-ce que je t'ai donné à penser que je ne voulais plus me marier avec toi ? »

Elle cherche dans sa mémoire, en fronçant les sourcils – signe d'une concentration intense. Je secoue la tête, atterré par son manque de discernement.

« Érine, tes parents ont réservé le Petit Manoir pour notre mariage. On a choisi le jour pour signer à la mairie. Tu auras bientôt ta robe et je suis en train de

m'habituer à l'idée de porter un costume pour que mademoiselle soit satisfaite. Alors, s'il te plaît, arrête de flipper, sinon c'est moi qui risque de flipper. Tu es sûre d'avoir envie de m'épouser ? »

Elle hoche la tête d'un air frénétique en psalmodiant des « oui » à la chaîne.

« Alors arrête de paniquer. Je ne te planterai jamais devant le maire, bon sang ! D'accord, c'est mon genre. D'accord, je pourrais planter une nana quelconque le jour J sur le coup de la trouille. D'accord, je pourrais oublier de venir par vengeance ou mesquinerie. Mais, putain, Érine, jamais pour toi. C'est toi ! Toi, devant le maire... Tant qu'à faire, à poil, ça serait encore mieux, mais je veux pas me montrer trop gourmand, j'ajoute dans un sourire. Et tu portes la bague de ma grand-mère. »

Je saisis sa main pour la lui mettre devant les yeux.

« Tu te souviens, toi, moi et le sexe, je lance avec un sourire fripon en lui désignant les trois saphirs.

— On n'avait pas dit tempête ?

— Tout ce que tu veux, bébé, du moment que tu arrêtes de stresser sur mon hypothétique départ. Je n'ai pas du tout peur de notre mariage. Ça fait plus d'un an qu'on est ensemble, Érine.

— C'est rien, un an. C'est une broutille. Tu vas signer pour la vie. Une seule femme pour toi, toute ta vie... »

Je soupire en calant mon menton dans ma paume.

« Tant qu'on joue ensemble, on n'a rien à craindre. Tu joues avec moi, non ? »

Elle acquiesce vivement, la lèvre inférieure frémissante.

« Alors, tu vois. Rien à craindre. Arrête de paniquer, Princesse. Je suis avec toi. »

Je prends sa main et dépose un baiser sur ses phalanges.

« Maintenant, tu bois ton café. Je débauche dans une heure et je te ramène à l'appart.

— Pour me faire l'amour ? »

J'éclate de rire en tapotant son crâne.

« Pas ce soir, mon cœur. T'es pas en état. Je te casserais en deux ou alors tu me vomirais dessus.

— Mais j'ai envie... »

Sa voix devient suppliante.

« Très ? »

Elle opine comme si je lui proposais une rivière de diamants.

« On en reparle à la maison.

— J'ai les moyens de te convaincre.

— Je n'en doute pas. »

Un sourire attendri fend son visage, tandis qu'elle m'affiche ses fesses et se dirige maladroitement vers la banquette où s'amuse les autres. En la regardant se déplacer, je sais déjà que je la borderai bien gentiment dans notre lit, trop naze et trop ivre pour pouvoir pratiquer un exercice physique aussi intense que celui que fournirait une étoile de mer. Je ne prendrai jamais le risque de la voir s'endormir alors que je lui fais l'amour. Jamais. Plutôt crever. Mon orgueil n'y survivrait pas.

Le lendemain, Érine paraît au salon avec une mine enfarinée, des cernes sous les yeux, mêlés à des traces persistantes de mascara. J'ai tenté de les lui retirer pendant qu'elle dormait, affalée au milieu du matelas, mais je ne suis pas très doué avec un coton et du démaquillant, surtout quand elle essaie de me donner des coups de pied pour que je la laisse tranquille.

Elle adresse à Théo et moi un signe de la main en bâillant et passe dans la cuisine. Mon frère me jette un coup d'œil amusé.

« Dure soirée, hein ? me chuchote-t-il.

— Ouais, je me suis cassé le dos à la porter dans l'escalier – l'ascenseur était en rade. »

Théo ricane, puis se reconcentre sur *Breaking Bad* qui passe à la télé, enfin, sur notre ordinateur en streaming, relié à la télé par la magie du câble HDMI.

Érine se remplit une tasse de café. Depuis le canapé, je mate ses fesses moulées dans son legging noir. Elle se déplace avec la grâce d'un éléphant, mais elle n'en reste pas moins séduisante tandis qu'elle vient vers nous et se laisse tomber à mes côtés en poussant un soupir d'aise.

« Mal au crâne ?

— Non, ça va. Café. »

Elle désigne sa tasse et se tait les minutes suivantes, sirotant son nectar. J'esquisse un sourire en la reluquant du coin de l'œil.

« Tu t'es bien amusée au Freelancer, je constate.

— M-hm, m'en souviens plus très bien. »

Je détourne les yeux pour reporter mon attention durant deux minutes sur les sous-titres de la série, puis je demande :

« Tu te rappelles ce que tu m'as demandé ou pas du tout ? »

Elle semble chercher dans sa mémoire, puis elle hoche la tête d'un air outré, consternée par son propre comportement.

« Je crois, bredouille-t-elle en plongeant le nez dans sa tasse.

— J'ai besoin de remettre les points sur les *i* ou c'est bon ?

— C'est bon. »

Elle gonfle les joues comme une gamine fautive.

« Je peux me foutre de ta gueule maintenant ?

— Non, t'as pas le droit.

— Oh, je vais me gêner. Miss qui n'a jamais peur de rien qui se met à paniquer...

— Paniquer pour quoi ? demande Théo en nous adressant un regard curieux.

— Pour rien, répond Rine du tac au tac.

— Elle flippait que je la plante à la mairie. »

Mon frère se met à rire.

« C'est bien ton genre.

— Ah tu vois ! » me lance Rine en me désignant d'un index impérieux.

Je lève les yeux au ciel et donne un coup de coude à Théo.

« Il se moque de toi, Érine, bon sang. »

Mon frère se bidonne, en s'effondrant sur l'accoudoir. Érine affiche une petite moue et avale une gorgée de café en se carrant dans le canapé, faussement vexée. Théo se redresse, passe son pouce sur ses lèvres, puis lance :

« Rine, t'as rien à craindre, il est complètement mordu. Tu le tiens par les couilles.

— On se calme, là ! j'objecte aussitôt, tandis que le visage d'Érine s'étire en un large sourire.

— Vraiment ? »

Son regard devient polisson.

« Sans aucun doute, assure mon faux jeton de petit frère. Tu peux lui

demander tout ce que tu veux.

— Comme... mettre un costume ? »

Je lâche un râle d'agacement.

« Sauf mettre un costume, je rétorque aussitôt.

— Tu as dit hier...

— T'étais bourrée. J'aurais dit n'importe quoi pour que tu arrêtes de baliser...

— Mais...

— Pas de costume. »

Une nouvelle grimace s'écrase sur sa figure. Elle fronce le nez et me tire la langue. Théo rigole de plus belle.

« Camille en pingouin, je donnerais cher pour voir une chose pareille une fois dans ma vie, se moque-t-il.

— Ce qui ne risque pas d'arriver dans cette vie, je te le garantis », je réponds en me relevant.

Je me dirige vers notre chambre pour gagner la salle de bains. Dans mon dos, Érine me crie :

« On verra si je te tiens bien par les couilles. »

J'agite la main pour lui signifier « bon courage » et fonce pisser aux toilettes.

À peine ai-je tiré la chasse d'eau que la voix d'Érine transperce la cloison. Je l'entends m'appeler, et son intonation me colle une trouille bleue. Le jean encore déboutonné, je fonce dans le salon.

Théo tient la porte d'entrée à moitié ouverte. Il est de dos et me bouche la vue, mais rien qu'à sa position figée, je sais qu'il y a un problème. Érine s'est relevée du canapé, la tasse est posée sur la table basse. Son regard me cherche. Il paraît terrorisé.

Je m'approche rapidement de la porte et l'ouvre en grand. À mon tour, je me fige, une boule dans la gorge.

CHAPITRE 5

- YANO -

Je tire sèchement mon frère par l'épaule pour l'obliger à reculer derrière moi. J'avance sur le seuil et toise mon père d'un regard furibond. Mon géniteur se tient devant notre porte. Pour une fois, il s'est changé. Il a enfilé un jean qui a l'air propre et un t-shirt correct, mais il n'est pas rasé et ses cheveux sont trop longs et tombent sur son front en mèches hirsutes. Ses yeux, semblables aux miens, d'un bleu intense, me regardent fixement. Ses pupilles sont un poil dilatées, mais je l'ai déjà vu plus bourré que ça.

En serrant le poignet de Théo, je tourne la tête vers lui, sans pour autant quitter mon père des yeux.

« Va dans ta chambre. »

Théo me dévisage, la terreur inondant ses iris.

« Érine, va avec lui, s'il te plaît. »

Érine se meut la première. Elle attrape mon frère, penaud et dévasté, par la main et l'entraîne dans sa chambre. Elle m'adresse un regard apeuré et, portant le pouce et l'auriculaire sur le côté de sa joue, me signifie qu'elle peut appeler les secours. Je fais non de la tête. Ce n'est plus utile de prévenir qui que ce soit. Je n'ai pas peur de mon père. Plus maintenant.

Du moins... j'essaie de m'en convaincre.

Les bras le long du corps, paré à toute éventualité, je le dévisage droit dans les yeux. J'attends qu'il parle. C'est lui qui s'est déplacé. Mais il ne desserre pas la mâchoire. Je sais qu'il le fait exprès. Il cherche à me mettre mal à l'aise, à me rappeler la peur, l'attente étouffante des coups, et joue avec les émotions que provoque l'intimidation. Je ne bronche pas, mais je ferme mes mains en poings pour les empêcher de trembler. J'ai toujours l'impression d'avoir dix ans quand il me toise de cette façon, le regard glacial, alors qu'il est embrumé par l'alcool. J'ai l'impression d'être incapable de me défendre ou de me dérober, juste parce

que c'est lui. Mon père. Comme si je n'avais pas l'autorisation de lever la main sur lui pour me protéger et qu'il avait tous les droits sur mon corps et mon âme.

Je finis par céder et romps le silence, mon pouls s'accélérait méchamment :

« Pourquoi t'es là ? »

— Tu ne me laisses pas entrer ?

— Non. »

Il enfonce les doigts dans sa barbe de trois jours, faisant crisser les poils au passage. Je n'entends que ce son qui me vrille le crâne, comme si c'était un ongle sur un tableau noir.

« Comment t'as eu notre adresse ? »

Il hausse les épaules.

« J'ai appelé l'école de Théo. Je suis toujours son père.

— Ce qui est une situation aberrante, nous en convenons tous. »

Ses sourcils se froncent. L'éclat de métal dans ses yeux resurgit et me fout une trouille monumentale, mêlée à une colère de plus en plus vivace. Je hais mon père. Je le hais de tout mon être. Il n'existe même pas de mot qui puisse décrire avec exactitude le sentiment que je ressens pour lui. Il serait trop oppressant, trop vif, trop douloureux.

« On ne peut pas discuter dans le couloir... »

— Tu ne rentreras pas chez moi ! »

Sa mâchoire se contracte.

« OK. Tu as l'air d'être bien installé.

— Tu comptes me faire la conversation ? Dis-moi ce que tu veux et dégage d'ici.

— Je n'aime pas trop quand tu t'adresses à moi sur ce ton, Camille.

— C'est le seul que tu comprends.

— N'oublie pas que je te laisse Théo... »

Je crispe les poings. La rage rugit en moi et se déverse brusquement dans mes artères.

« Ne me menace pas ! »

J'articule bien les mots.

« C'est la seule chose que tu comprends », me renvoie mon père d'une voix rauque.

Il a certainement grillé de nombreux neurones dans le gin, mais je reconnais bien sa vivacité d'esprit. Mon père est tout sauf un abruti. Il sait user des mots qui blessent, qui s'ancrent dans la chair pour ne plus jamais en être arrachés.

« Dis-moi ce que tu veux. »

J'essaie de faire en sorte que ma voix ne soit pas suppliante. Je veux seulement qu'il dégage de chez moi. Le revoir me glace de l'intérieur. Tous mes muscles sont tendus, à l'affût, comme si mon corps attendait patiemment les prochains coups, marqué à vie par leurs empreintes.

« J'ai entendu dire que tu allais te marier. »

Je serre les dents.

« Et après ?

— Félicitations...

— Je suis certain que t'en es ravi. Me dis pas que tu es venu réclamer une invitation.

— Je suis ton père.

— C'est bien la première fois que tu t'en souviens. Tourne pas autour du pot. C'est pas pour mon mariage que tu es là. On le sait tous les deux.

— C'est avec la gamine que tu te maries ? »

La bile stagne dans mon estomac. L'afflux de colère gravite autour de moi comme si j'étais dans une bulle. L'air y est infect et saturé. Je menace d'implorer à tout moment, même si je tente de garder le contrôle en apparence.

« Oui, c'est avec Érine.

— Joli parti. »

Je pose la main sur la poignée et la serre de toutes mes forces. Mon regard plongeant dans le sien, j'insiste d'une voix profondément irritée :

« Qu'est-ce que tu veux ? »

Mon père passe les doigts dans ses cheveux emmêlés. Il jette un œil sur le couloir désert, avant de revenir sur moi.

« La banque a hypothéqué la maison. »

La veine battante dans mon cou semble gonfler.

« Et ? En quoi ça me concerne ? T'as qu'à vendre la maison d'Érine.

— C'est fait depuis des mois. »

Je vois arriver sur moi l'impact des mots suivants et j'enrage déjà. Je

comprends, avec certitude, les raisons pour lesquelles il fait le pied de grue devant ma porte. Je préfère le devancer. Si je patiente, je ne suis pas sûr de parvenir à gérer l'afflux de rage qui m'envahit et noie peu à peu ma conscience.

« T'as besoin de blé. »

Ce n'est même pas une question. Lui qui n'a pas levé le petit doigt quand j'ai eu besoin de fric pour sortir Théo de la merde avec Stavros, il a l'audace de se pointer sur mon perron pour m'en demander.

« Tu viens ici comme une fleur, en tentant de me menacer avec Théo, pour exiger que je te rende un service. Je résume bien ? »

Il ne me répond pas. Il se contente de me fixer de ce putain de regard insensible qui me flanque autant la vesse que la rage. Il pourrait au moins se sentir honteux, misérable, contrit... n'importe quel sentiment qui le rende un peu humain. Mais non ! Il reste à me dévisager avec cette expression sombre, qui m'accuse de tous ses maux, comme si j'étais responsable de sa vie de merde.

« Dis-le. »

Ses yeux tombent sur mes lèvres qui articulent une nouvelle fois d'un ton très calme, au bord de la fêlure :

« Demande-le-moi. »

Sa mâchoire se contracte de colère, incapable de s'ouvrir pour prononcer le moindre mot. Au fond du trou, il conserve cette fierté informe et abjecte.

Je pète brusquement les plombs et hurle, me dressant face à lui :

« Vas-y ! Demande-le-moi ! »

Je me fige à quelques centimètres de sa figure, mais mon père n'a pas peur de moi. Il sait pertinemment que, s'il me cogne, je ne réagirai pas plus aujourd'hui qu'autrefois. Parce que je ne peux pas... Je ne le pourrai jamais. C'est un pouvoir qu'il gardera toujours sur moi. On le sait tous les deux. La seule chose dont je suis capable, c'est de mettre de la distance entre nous, mais... jamais je ne pourrai lui rendre ses coups.

Je recule d'un pas et passe la main sur mon visage pour tenter d'apaiser toute la rage qui palpète au fond de moi. La rage d'être incapable de me faire aimer par mon propre père, mêlée à la culpabilité d'être comme une souillure dans sa vie, quelque chose qu'il n'a pas désiré, pas aimé, pas embrassé une seule fois.

« Je n'ai pas d'argent pour toi. Je gagne juste de quoi payer mes factures. Je ne peux pas t'aider... et même si je le pouvais... »

Je secoue la tête en plantant mon regard dans le sien.

« Je préférerais encore m'ouvrir les veines que de te filer le moindre billet... Va-t'en, papa. »

Je m'apprête à refermer la porte, la nausée au bord des lèvres.

« Tu t'en fous qu'on jette ta mère dehors ? »

Je me fige, les doigts crispés sur le battant.

« Je suis sûr qu'elle trouvera un prof de gym à la con pour lui permettre d'avoir un toit au-dessus de la tête. Quant à toi... tu peux bien crever dans la rue, j'en aurai rien à foutre.

— Je n'en crois pas un mot... »

Je lui claque la porte au nez et recule encore d'un pas. Je tremble de la tête aux pieds. Je sens courir en moi tellement de colère que je ne sais même plus contre quoi la diriger ou de quelle façon la canaliser.

Érine pénètre dans le salon au moment où je me défoule sur la table basse. Je donne des coups de pied dedans jusqu'à la coincer contre le canapé et je cogne tellement fort que je finis par fissurer le plateau.

Érine reste figée, mon frère est derrière elle et lui tient l'épaule pour l'empêcher d'avancer.

Je démolis la table en bonne et due forme. Une fois les pieds cassés et des débris gisant tout autour de moi sur le lino, je ne me sens toujours pas mieux. Je déborde de rage. Mais je prends sur moi, inspire un grand coup et enfonce mes poings dans les poches de mon jean.

« Vous avez entendu, je suppose ? » je demande en me retournant.

J'ignore quelle tête j'affiche, mais Érine fronce les sourcils. Elle hoche la tête d'un air sombre et empathique, comme si elle pouvait ressentir tous les élans de fureur qui me traversent.

« Quel con ! » lance mon frère, la mâchoire crispée.

J'acquiesce, enfonçant mes ongles dans la paume de mes mains.

« Tu as bien fait », m'assure Rine en s'approchant doucement.

Elle se campe devant moi et lève la main comme si elle s'apprêtait à toucher un animal sauvage. Je ne bronche pas et ne la quitte pas du regard, épiait le moindre de ses gestes.

Sa main enveloppe ma joue. Je ne bouge pas pendant quelques secondes, mais je suis tellement sur les dents que je renifle et m'écarte brusquement d'elle. J'ai trop peur de disjoncter. Je me dirige vers le bar et me cramponne au rebord, le

cou rentré dans les épaules, le visage basculé en avant.

« Camille... est-ce que ça te dérange si je passe voir Mélanie ? me demande soudain Théo. Tu sais... je crois que j'ai besoin... enfin...

— Oui, pas de problème. Vas-y. Sois rentré pour le dîner. »

Il fonce sans attendre dans sa chambre chercher ses baskets et son blouson et en ressort quelques minutes après.

« Passe par la sortie de secours, je lui recommande sans relever la tête. Papa est capable d'attendre devant la porte d'entrée. Sors par l'arrière.

— OK. »

Ce simple mot, tout petit, tremble en s'extrayant de sa bouche. Il se sauve à toute vitesse, comme si le diable était à ses trousses. Je déteste qu'il ait peur. Je déteste qu'il se sente vulnérable et éprouve le besoin de s'éloigner de ce qui est supposé être notre refuge. Je déteste de ne pas assurer, de ne pas y parvenir, d'être trop faible et trop con pour réussir à exclure notre père de notre vie.

Érine n'ouvre pas la bouche. Pas plus qu'elle ne bouge. Elle reste seulement dans mon dos. Je sens son regard vagabonder sur mes épaules. Elle est tendue et à l'affût.

« Érine...

— Je n'ai pas peur, Yano », me coupe-t-elle aussitôt d'une voix basse et profonde.

Je relève les yeux pour me laisser submerger par les deux prunelles argentées qui m'observent avec amour et patience.

« Je ne serai pas tendre, Érine.

— Ce n'est pas grave. J'ai confiance en toi et je t'aime. Fais ce dont tu as besoin. »

Mon cœur accomplit une envolée, mais il retombe dans la misère et la noirceur qui étendent de nouveau leurs tentacules dans ma poitrine. Il s'assombrit à son tour, pour que seul subsiste le gamin terrorisé, ou l'ado défoncé, ou le mec odieux qui a sévi contre la femme de sa vie pendant toutes ces années. Je cherche désespérément l'homme dont Rine est amoureuse, mais j'ai l'impression qu'il part loin, à toute allure, à toute vitesse, pour ne laisser que des parcelles de celui que je désire être... pour elle, pour Théo, pour moi-même.

Je m'avance vers elle d'un pas lourd. Ses iris épousent le moindre de mes gestes. Mon cœur bat de plus en plus fort. Il cogne dans ma jugulaire. Mes poings sont fermés, mes veines gonflées. Je décontracte mes doigts le temps

d'ôter mon t-shirt en le saisissant par l'arrière de l'encolure. Il passe par-dessus ma tête et s'échoue au sol. Marchant sur le vêtement, je m'approche d'elle, immobile. Sa langue humecte ses lèvres desséchées. Ses yeux scintillent. Je m'arrête devant elle, l'obligeant à lever le menton pour ancrer son regard au mien.

Ma main tremble quand je la lève pour effleurer son visage et caresser du pouce sa lèvre inférieure.

Le coup heurta mon visage si fort que je m'écrasai contre le mur en tombant. Le sang coula sur ma bouche et se répandit sur mon menton.

Ma main tremble en touchant ma fiancée, parce que j'ai la trouille de lui faire du mal. Mes doigts sont plombés. Des courants électriques irradient mon corps. J'ai tellement envie de défoncer quelque chose, de heurter un punching-ball, de cogner dans un mur jusqu'à sentir la déchirure de ma peau que je frissonne de la tête aux pieds en saisissant brutalement Rine sous les fesses pour la hisser dans mes bras. Elle noue ses cuisses autour de ma taille et ses doigts autour de ma nuque.

L'épouvante m'envahit en découvrant le poing au-dessus de moi, prêt à frapper de nouveau.

Je la transporte rapidement dans la chambre et claque la porte derrière nous d'un coup de talon, puis je la repose au sol et recule d'un pas.

« Déshabille-toi », je lui intime sèchement, sans la quitter des yeux.

Sinon je vais tout déchirer...

Elle retire son débardeur sans tarder et ôte son pantalon qui tombe au sol, emportant sa culotte de coton dans son élan. Une fois qu'elle est prisonnière de sa nudité, mon regard coule sur son corps comme si celui-ci devenait un repas délicieux capable de calmer mon appétit.

Je levai les bras pour me protéger. Il attrapa la télécommande et tapa plus fort, parce que je ne pleurais pas et refusais de crier. Je voulais seulement que ça s'arrête. Pourquoi le temps semblait-il soudain figé ?

Je l'attrape si vivement par la nuque qu'elle laisse échapper un gémissement de surprise. En une volte-face, son dos s'écrase contre mon torse. Ma main passe sur sa gorge, serrée autour de son cou telles les griffes d'un prédateur, puis remonte sur sa mâchoire pour effleurer ensuite tout son visage. Mes doigts frôlent ses joues, son nez, ses paupières qui se ferment, puis pressent plus fort sa peau tendre jusqu'à lui renverser la nuque sur mon épaule.

Mon index et mon majeur s'engouffrent entre ses lèvres. Je veux qu'elle les

lèche. Je la force à les avaler comme si c'était ma queue qu'elle prenait dans sa bouche. Sa langue court entre mes doigts et caresse ma peau tandis que je vais et viens entre ses lèvres délicates. Elle me prend malgré ma brutalité. Je la dévore des yeux. Elle est tellement sexy, tellement ouverte, tellement avide de mes délires et de mes violences. Mon sexe gonfle dans mon jean au point d'en devenir douloureux.

De la main gauche, je défais les boutons et me presse contre ses fesses pour qu'elle sente mon érection. Puis mes doigts passent sur son ventre afin de me perdre sur son sexe humide. Érine aime ma violence autant que je la déteste. Ça me terrorise autant que ça m'attire. Ça m'engourdit autant que ça m'excite. Érine m'aime en entier, avec mes fêlures et mes démons. Un instant, cette pensée me rassure, avant qu'elle ne m'effraie à nouveau. Je ne veux surtout pas qu'elle aime mes démons. Je veux qu'elle les repousse, qu'elle lutte pour les faire fuir. Loin de nous.

Je rampai sur le sol pour m'extraire de sa poigne. Mais il m'attrapa par les cheveux et me hissa vers son visage déformé par la rage et l'alcool. « Tu n'es rien, me dit-il. Tu n'aurais jamais dû naître. C'est de ta faute... Tu entends, petit merdeux ? »

Mon index la pénètre. Elle gémit contre mes doigts glissés dans sa bouche. Ses jambes tremblent et l'entraînent plus profondément sur mon index. En quelques minutes, des perles douces-amères s'échappent sur le parquet. Tout son corps trémule contre le mien. Ses plaintes s'accroissent et m'enivrent. Ma queue palpite contre ses fesses. J'ai envie de la prendre comme ça, sans ménagement, mais je parviens à me contenir. J'arrache mon doigt de son ventre et la précipite sur le matelas. Elle s'écroule sur le ventre et n'esquisse pas un mouvement pour se retourner. Je suis déjà en train de saisir ses hanches pour la soulever sur les genoux. Mon visage est entre ses cuisses et je la lape, la lèche, la dévore, me gorgeant de sa sève et de ses cris qui emplissent la chambre.

Elle tente de se mettre sur les coudes, mais j'appuie sur ses reins pour qu'elle demeure immobile. Je dénoue aussitôt ma ceinture et saisis ses bras. Son regard me cherche, nullement affolé ou inquiet. Sa poitrine s'agite vite. Sa peau se couvre de chair de poule.

Je noue le cuir autour de ses poignets et les laisse reposer sur son dos, ses doigts flattant la courbe de ses fesses. Je suis de plus en plus dur contre son sexe trempé. C'en est douloureux et excitant. La souffrance de ne pas la sentir autour de ma queue devient presque aussi vive que la rage qui s'agite au fond de mon abdomen. J'attrape ses hanches fermement et attire son fessier vers mon bassin.

La télécommande explosa mon arcade en se fracassant sur mon crâne. Du sang gicla sous mes yeux et souilla le t-shirt de mon père. Il ahanait comme s'il était en train de courir pour sauver sa vie. J'avais peur de mourir. Et s'il ne s'arrêtait plus...

Mon gland s'écrase sur ses chairs humides, puis la pénètre un peu, avant d'aller et venir sur tous ses replis avides, puis j'exécute une grande poussée en elle et plonge tout entier au fond de son ventre. Son cri éclate dans la chambre. Tout son corps se tend sous le mien. Son visage se perd dans les draps. Elle clôt les paupières et ses lèvres s'ouvrent sur un plaisir sauvage. Ses doigts sont refermés en poings dans son dos comme pour s'accrocher à cette sensation intense qui nous submerge.

J'attrape ma ceinture et tire sur ses poignets, l'obligeant à lever les bras, à tendre son buste vers l'avant. Ses cheveux pendent autour de son visage et, à chaque poussée brutale en elle, ils s'agitent et collent à son front. J'exerce une autre traction sur la ceinture pour créer un nouvel élan qui m'entraîne plus loin en elle, en poussant plus fort. Sa chaleur m'environe et m'enivre. Je serre la mâchoire sur les ondes de plaisir et d'horreur qui me percutent dans un magma distordu. Des images violentes éclatent dans ma tête tandis que je m'enfonce toujours plus profondément en elle, m'activant avec une telle énergie qu'un voile de sueur recouvre mon front et mon torse. Érine halète, son corps est tendu comme une corde d'arc, ses seins s'agitent au rythme de mes coups de reins. Elle psalmodie mon nom, sa voix rendue rauque par le plaisir, au bord de la jouissance. Je lâche ses poignets pour fondre sur son clitoris que je malmène. J'appuie fort, j'exécute de petits cercles qui l'enflamment. Elle crie de plus belle mon nom dans la chambre. Mais aujourd'hui, ce nom provoque ma rage et mon désir de tout bousiller, de tout dominer pour reprendre le contrôle. Je quitte son clitoris et fonds sur ses lèvres. J'enferme sa bouche dans ma paume.

« Chut... Érine... je lui murmure au creux de l'oreille, pressant mon torse contre son dos. N'émet plus un son. »

Elle tourne légèrement la tête pour saisir mon regard et s'y égare. Son amour me télescope violemment. Ma main, posée sur sa joue, l'oblige à cambrer le dos pour l'attirer vers mon visage. Je m'empare de ses lèvres, capte sa langue, ravage sa bouche et l'envahis. Ses soupirs fondent dans mon corps. Tout son être est crispé, ses muscles tremblants.

J'avais peur de mourir... Mon père se dressait au-dessus de moi, telle une ombre monstrueuse, brandissant la télécommande comme la continuité de son corps. Papa, arrête !

Je m'arrache à ses lèvres pour la saisir par les hanches et me maintenir le plus profondément possible dans son corps. Je la maltraite, molestant ses jolies fesses sous mes coups de boutoir. Elle tente de retenir ses gémissements mais elle est incapable de se maîtriser, et la plupart parviennent à franchir sa gorge.

L'afflux d'émotions me submerge. Les ondées de plaisir se plantent dans mon bas-ventre et dans ma queue qui devient si dure que j'ai l'impression de l'écarteler chaque fois que je pousse en elle. Mais la sensation est phénoménale. Son sexe m'aspire et se déploie autour de moi avec une telle force qu'Érine semble arracher hors de moi tous les trucs moches qui me polluent.

Je saisis de nouveau ses poignets et balance de furieux coups de reins qui la précipitent violemment dans la galaxie. Une douleur enragée s'engouffre dans mon abdomen et je lâche un grondement avant de retomber sur elle, l'écrasant de tout mon poids.

J'ai du mal à retrouver mon souffle. J'ai l'impression d'avoir une barre d'acier plantée dans le crâne, alors que je suis toujours dans son ventre. J'ai envie de rester en elle le plus longtemps possible. Jusqu'à ce que je sois de nouveau capable de lui faire l'amour et non plus de la baiser, une fois ma fureur dissoute dans les trames de mon cerveau dérangé.

D'une main, je détache ma ceinture pour lui rendre sa liberté de mouvement, mais je reste étendu sur son dos, les deux coudes posés de part et d'autre de sa tête pour qu'elle puisse respirer. J'ai le nez fiché au milieu de ses cheveux, le front effleurant son crâne. Je hume son parfum délicieux, cette petite touche de sucre, de cannelle, quelque chose de doux, d'agréable et de rassurant.

Érine ramène ses bras au-dessus de sa tête pour glisser ses doigts entre les miens. Je les presse fort. Son amour creuse en moi pour capturer toutes les cellules de mon corps et les ramener vers elle.

Nous restons silencieux un long moment. Je durcis de nouveau en elle, mais je ne bouge pas, même si ça me fait mal. Je la respire, me gorge de son parfum et de sa tendresse. Je prends tout ce qu'elle désire m'offrir.

Quand elle commence à gémir, même si elle essaie de me le cacher en serrant les lèvres, j'ondule doucement des hanches. Comme elle est complètement étendue sur le ventre, nos angles se modifient et la pression de son sexe sur le mien est différente – plus calme, plus délicate. Je rentre lentement en elle et je ne ressorts pas en entier. Je me presse contre son dos, nos peaux luisantes de sueur.

« Yano, murmure-t-elle, parle-moi. »

Je pose mon front contre son omoplate et disparaîs en elle. Mes doigts se

resserrent autour des siens.

« Pas maintenant...

— Si, maintenant, sinon tu vas reconstruire toutes tes défenses. C'est maintenant que tu es le plus vulnérable.

— Et tu comptes profiter de ma vulnérabilité ! Tu devrais avoir honte, Érine.

— Arrête tout de suite... »

Je sais très bien qu'elle ne fait pas allusion aux allers-retours de mon sexe en elle, mais à ma maigre tentative de lui échapper en usant de ma première défense : le charme.

Je prends sur moi, inspire et concède :

« Je le déteste, Érine. »

Je n'ajoute pas un mot durant les minutes qui suivent. Rine n'ouvre pas la bouche, me laissant venir à mon rythme. Je finis par lâcher :

« J'ai rêvé de lui rendre ses coups un nombre incalculable de fois. J'ai rêvé qu'il disparaisse pour ne plus... avoir peur. »

Je serre ses doigts si fort qu'elle laisse échapper un gémissement douloureux. Je les écarte aussitôt, mais elle m'empêche de m'enfuir en refermant les siens.

« Maintenant... Maintenant, la peur se transforme en colère. Je suis furieux contre lui. Furieux pour tout ce qu'il m'a infligé. Furieux parce que je n'arrive pas à ne pas l'aimer. Furieux parce qu'il est mon père. »

J'ai cessé de bouger en elle, planté dans son ventre comme une ancre dans la mer. Érine m'écoute avec une grande attention, son visage tourné vers le mien, ses beaux yeux me cherchant désespérément.

« Ton père a commis des erreurs dans sa vie, j'ajoute, mais il t'a toujours aimée. Le mien me déteste. Si j'étais mort, il serait certainement très satisfait. »

Elle se crispe sous moi et ouvre la bouche pour me contredire, mais je l'embrasse pour qu'elle se taise. Je sais ce que pense mon vieux. Je n'ai pas besoin d'entendre un truisme qui ne pourra pas réparer tout ce qu'il a cassé.

Elle interrompt notre baiser mais n'essaie plus d'intervenir. Je reprends un lent mouvement de va-et-vient.

« Tu es vraiment amoureuse d'un mec tordu, Érine », je lui chuchote au creux de l'oreille.

Elle hoche la tête avec un sourire attendri.

« Je me demande quelquefois par quel miracle tu t'es attachée à moi. Je ne

suis qu'une source d'ennuis. Un truc pété que rien ne peut réparer.

— Moi, je te réparerai, Yano, me répond-elle avec sérieux. Pièce par pièce. Jour après jour. Nous avons toute notre vie pour ça. »

Mon cœur se resserre violemment en entendant ses quelques mots. J'embrasse sa tempe en m'engouffrant une nouvelle fois en elle en une puissante poussée qui lui arrache un gémissement.

« Je veux être un mec bien pour toi.

— Tu es un homme bien, Yano. Tu as seulement tes fêlures... »

Sa voix s'interrompt, brutalement rattrapée par une plainte. Ses abdos se contractent sur ma queue. Mes muscles se raidissent à l'unisson avec les siens. Je lâche un râle primaire. Son sexe comprime le mien avec une telle force que j'ai l'impression qu'une prison constituée de chairs et de chaleur me retient enfermé.

« Princesse... je sais pas ce que je ferais sans toi », je murmure en retombant contre elle.

Sa main lâche mes doigts pour venir tapoter mon crâne tendrement.

« Tu serais totalement perdu », se moque-t-elle.

Elle n'a pas idée d'à quel point c'est vrai...

CHAPITRE 6

- YANO -

« **T**u vaux tellement plus que ce que ton père t'a laissé croire », m'a-t-elle chuchoté, avant de poser ses lèvres sur les miennes.

Sa phrase a beau résonner encore dans mes oreilles, tout autour d'elle, il y a le vide. Le précipice d'où menacent de sortir les mains aux ongles cassés et noirs. Ma fêlure est énorme, plus grande que tout ce que j'avais pu imaginer. Je l'avais gommée en quittant la maison, ou j'avais feint d'ignorer son existence. Elle s'était dissimulée dans mes profondeurs, atténuée derrière la silhouette d'Érine. Mael n'est qu'une conséquence de cette fêlure. Mael est une autre forme de ma culpabilité et de mon sentiment de rejet permanent. Comme si j'étais un parasite qui n'aurait pas sa place dans l'univers. Un gêne en trop dans le corps humain.

J'aperçois mon père en quittant l'immeuble. Il patiente, assis sur la murette de la villa d'en face dans un vieux jean miteux, les cheveux dans les yeux. Je longe les voitures, sans le quitter du regard. Il m'observe en grillant une cigarette. Il n'essaie pas de m'approcher. Il est bien plus malin que son alcoolisme pourrait le laisser croire. Il fait vibrer une autre corde. Celle qui me fera craquer.

Il me hante. Il absorbe chaque centimètre de ma vie. Il ne veut pas me rendre ma liberté. Me donner une chance de l'oublier. Il fait en sorte que je me rappelle la moindre blessure, insufflant un perpétuel sentiment de peur. Cette peur qui s'accroche à la peau, qui laisse suffocant, à bout de nerfs.

Tu ne m'auras pas...

Je ne me précipite pas dans la rue pour m'éloigner au plus vite, malgré mon envie. Je marche normalement mais, passé l'angle de l'immeuble, je m'allume une cigarette, adossé contre un mur. Incapable de bouger, je reste là jusqu'à en avoir consommé la moitié. Je passe la main sur mon visage en me traitant d'abruti. Je ne crains rien. Il ne me touchera pas. Je suis bien plus fort que lui et je ne suis plus un gamin...

Je prends le bus jusqu'au centre-ville. Il me dépose dans une rue proche de la tour Bella. Je suis encore nerveux. Ma veine bat lourdement dans ma gorge. Je grille une autre cigarette avant de pénétrer dans le bâtiment, même si elle ne parvient pas à m'apaiser.

Je salue les hôtessees d'un sourire charmeur, comme à mon habitude. Elles sont accoutumées à ma présence maintenant. Je ne peux pas me passer d'Érine toute une journée et, le soir, je rentre trop tard. Elle est tellement fatiguée par son boulot qu'elle dort déjà lorsque je me glisse dans les draps. Et comme il n'est pas question d'attendre le week-end pour nous retrouver, je squatte souvent à la tour.

Je prends l'ascenseur jusqu'au quinzième étage et marche jusqu'au bureau de la secrétaire de Béni Mordret, Merryn – une jolie blonde plantureuse, dotée d'un cerveau, avec une langue aussi acérée que celle de sa patronne, l'humour en plus.

« Bonjour, Camille », me lance-t-elle avec un sourire sans quitter des yeux l'écran de son ordinateur.

Je m'assois sur le rebord de son bureau et fais mine de m'intéresser à sa tâche.

« Passé un bon week-end ? je lui demande en découvrant l'agenda de Béni.

— La routine...

— Un blond ou un brun ?

— Pourquoi pas les deux ? »

Elle m'adresse un large sourire taquin. Je lève les yeux au plafond.

« Combien de cœurs t'as brisés dans ta vie ? je ricane en jouant avec l'un des stylos qui traînent sur son bureau.

— J'ai un peu d'avance sur toi, beau mec. J'ai usé ma barque au fil de l'eau. Tout le monde ne rencontre pas l'amour de sa vie au jardin d'enfants.

— Quand tu parles comme ça, on dirait une vieille peau. Ta chatte doit être toute fripée. »

Son regard se plante dans le mien avec une expression outrée. Elle pouffe tellement fort que la porte de Bigfoot s'ouvre dans mon dos. Je tourne les yeux par-dessus mon épaule tandis que Béni Mordret, tailleur très chic et hors de prix, chaloupe des hanches jusqu'au bureau de sa secrétaire en me foudroyant du regard.

« Ne t'ai-je pas déjà informé que le bureau de ma secrétaire n'était pas une cour de récré ?

— Si, ça a dû vous échapper deux ou trois fois.

— Et quels mots n’as-tu pas compris ?

— Hmm... J’ai buté sur “bureau” et “récré”, j’ai besoin de cours de rattrapage. »

Elle me flanque un coup de dossier sur le crâne avant de le tendre à Merryn qui glousse.

« Il faudra que tu me trouves dans ton code du travail l’article stipulant que les stagiaires doivent prendre quinze pauses par jour, poursuit-elle, en fourrant ses poings dans le creux des hanches.

— Il est midi moins le quart. Je viens chercher Érine pour déjeuner tous les jours. Je n’empiète pas sur son temps de travail.

— Tu empiètes sur celui de ma secrétaire.

— Je la distrais d’un travail morne et pénible.

— Tu l’empêches de travailler, je devrais appeler la sécurité pour te foutre dehors.

— Faites donc, directrice Béni.

— Mademoiselle Mordret », rectifie-t-elle aussitôt, le regard en flammes.

Je me tourne vers elle et cale mon menton dans ma paume, le coude sur le genou.

« Hum... Je vous imagine tellement avec un fouet dans la main, en train de piétiner les couilles d’un mec. »

Ses yeux s’arrondissent. Merryn tape sur son bureau d’un air frénétique, prise d’un fou rire.

Béni s’approche de moi, saisit mon menton en le pinçant entre ses doigts et ancre ses yeux noisette au fond des miens.

« Fais en sorte que ça ne soit pas les tiennes. Je suis de très mauvaise humeur ! »

Elle s’éloigne d’un pas, exécute une volte-face théâtrale et s’apprête à gagner son bureau.

« Directrice Béni ? »

Elle grogne et je me marre de plus belle, mais avant qu’elle n’ait effectué un pas de plus, je lui demande :

« La proposition de boulot, elle tient toujours ? »

Elle se retourne aussi sec, me détaille de la tête aux pieds, comme si elle évaluait un steak sur l'étal d'un boucher.

« Oui, elle tient toujours. Declan n'a pas trouvé son égérie. Les modèles sont soit trop propres, soit trop délinquants à son goût. Il use tout le monde. Viens avec moi. »

J'adresse un regard amusé à Merryn et emboîte le pas à la chef.

« Bon courage, Camille. Tu vas en avoir besoin, me lance Merryn en gloussant. Bienvenue dans l'autre de la famille Addams !

— Je t'ai entendue », lui crie Béni depuis son bureau.

Je rigole comme un bossu en pénétrant dans le sanctuaire de la finance.

Bigfoot s'assoit derrière son bureau et m'observe, le menton dans la paume de sa main. Je me laisse tomber dans l'un des fauteuils club de l'autre côté et lui renvoie son regard.

« Tu es vraiment sérieux, me demande-t-elle, ou c'est juste un nouveau moyen de rester auprès de ta dulcinée ? Je ne comprendrai jamais rien aux amoureux ! »

Je manque d'éclater de rire. Cette femme a vraiment besoin d'un mec.

« Il me faut un boulot.

— Je croyais que tu en avais déjà un.

— Oui, mais je cherche un extra. Je ne bosse que le soir. »

Son regard vagabonde sur mon visage, comme si elle voulait y dénicher la moindre de mes imperfections.

« Declan est encore plus tatillon que moi, sache-le. C'est lui qui gère l'image de la société.

— Et il n'a pas d'ulcère ? »

Elle se fend d'un sourire moqueur.

« Non, il adore ça.

— Les modèles féminins, je suppose. »

Son sourire s'agrandit en hochant la tête, puis elle appuie sur l'un des boutons de son téléphone de bureau, un truc ultramoderne qui a la visioconférence intégrée.

Une voix masculine répond en grommelant :

« Declan Mordret...

— Béni... J'ai peut-être trouvé celui que tu cherches.

— Pour ?

— Sauvage. »

Un silence lui répond. Béni hausse un sourcil amusé.

« Fais-le monter », répond l’homme au bout du fil avant de raccrocher sèchement.

Je frotte ma barbe de trois jours et me redresse aussi sec.

« Bon courage, me lance Béni en souriant d’un air torve que je n’apprécie pas du tout. Dix-neuvième étage, bureau du fond avec un gros cercle rouge sur la porte. Amuse-toi bien !

— Je ne sais pas si je dois vous remercier ou vous envoyer vous faire foutre, directrice Béni. Vous êtes une femme très étrange.

— On me le dit souvent. C’est un trait de famille.

— Big Boss est comme vous ? je demande en désignant le plafond.

— Oh, il est pire... »

Son sourire s’accroît. Il a quelque chose de menaçant et de sarcastique. Je secoue la tête en lui rendant son sourire.

« Vous croyez réellement que vous allez me faire peur ? Mademoiselle Mordret, si je le voulais, vous seriez déjà en train de crier mon nom...

— Mais heureusement pour nous deux que tu ne le désires pas », se moque-t-elle en allumant son écran d’ordinateur.

J’éclate de rire en me dirigeant vers la porte.

« Je plains le pauvre mec qui succombera à vos charmes. J’espère qu’il aura de la répartie pour vous amadouer. Vous êtes pire qu’un mamba noir. »

La comparaison a l’air de lui plaire.

« Mais un tel homme n’existe pas. Qui peut approcher un mamba noir ?

— Un charmeur de serpents », je lance en refermant la porte derrière moi, sans cesser de ricaner.

Je passe devant le bureau de Merryn et pointe du doigt la porte que je viens à peine de franchir.

« Qu’est-ce qu’elle a, la patronne, au juste ? Je l’ai déjà vue plus aimable.

— Mariage de sa sœur le week-end prochain. Ça la rend un tantinet grognon. Ça passera. Je lui ai réservé une petite surprise. Elle va adorer.

— Ouh, tu me fais peur, Merryn. Allez, je file, j’ai rendez-vous avec Declan

Mordret en personne.

— Je n'ai pas besoin de te le dire, mais ne te laisse pas démonter. C'est un connard... non, attends, je reformule... c'est un *gros* connard. »

Je ricane en secouant la tête et recule d'un pas.

« En général, quand on dit ça, c'est qu'on est accro au gros connard en question », je lance en levant un sourcil.

Merryn se renfrogne aussitôt et se carre dans son fauteuil.

« Érine a dû t'insulter souvent dans ce cas.

— Tu n'as pas idée. Je suis le connard de sa vie et je compte bien le rester. »

Merryn est partagée entre un fou rire et un sentiment d'indignation face à mon sale caractère.

Je m'éloigne en lui demandant :

« Tu peux prévenir Érine que je serai en retard ? »

Elle acquiesce d'un hochement de tête et ajoute :

« Pas de problème. Je prends soin de ta princesse. »

Ce surnom m'a échappé devant elle une malheureuse fois, et Merryn ne cesse plus d'en jouer, en se payant gentiment ma tête.

L'ascenseur s'envole vers les hauteurs du pouvoir. La famille Mordret est l'une des plus importantes de la ville, possédant villas, manoirs et multipliant des activités fort lucratives. La mère de Mael est une Mordret. Elle a épousé le père de Mael, Hector Giovanni, un financier riche à millions, promoteur immobilier et avocat, faisant ainsi fructifier l'argent et le pouvoir du clan familial. Érine a obtenu son poste grâce à Fabien et son poids dans la famille. Mon patron est le vilain petit canard qui préfère jouer dans un bar plutôt que dans un panier de crabes, mais il a su habilement placer ses billes dans des affaires payantes. Du coup, la famille lui fout la paix et le laisse vaquer à ses occupations de prolétaire.

Évidemment, il n'a pas évoqué à la mère de Mael ce petit coup de pouce. Si elle l'apprenait, elle ferait en sorte qu'Érine soit virée manu militari, avec une légère touche d'humiliation au passage. Je craignais que Béni Mordret agisse de même en apprenant qui était sa stagiaire, mais si elle en a eu connaissance, elle ne l'a jamais mentionné.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent sur un vaste couloir agrémenté de tableaux de haut prix. Je me dirige vers le bureau des secrétaires des grands chefs de la direction – deux pin-up blond platine, au maquillage alambiqué sans être trop ostentatoire. Je leur indique que j'ai rendez-vous avec Declan Mordret. Les deux

secrétaires se ressemblent tellement qu'on dirait des jumelles. L'une d'elles me désigne la porte du fond en annonçant mon arrivée à Big Boss par téléphone.

Je traverse un couloir plus sombre et marche vers la porte en question, avec son gros cercle rouge peint au milieu, style très Japon mafieux. J'ai l'impression de me rendre dans le bureau d'un yakuza. Je jette un coup d'œil sur mes fringues. Je ne sais pas ce que recherche Declan Mordret, mais j'espère que ce n'est pas un costume-cravate. Je porte un jean noir, déchiré sur le genou, et un t-shirt bleu roi avec le portrait de Charlie Chaplin en noir et blanc.

Je toque à la porte, pas du tout mal à l'aise, et pousse le battant sur un « entrez » sec, très impérieux. Declan Mordret connaît son rôle à la perfection, mais toute forme d'autorité n'a jamais eu une grosse influence sur moi. J'ai toujours pris un malin plaisir à la détourner, ce qui m'a valu de bonnes raclées de la part de mon père, des heures de colle au lycée et pléthore de remarques durant toute mon adolescence. Je déteste l'autorité, parce qu'elle ressemble à ma figure paternelle. Je n'ai alors plus qu'une envie : la démolir.

Declan Mordret est installé derrière un large bureau. Costume Armani dans les tons gris, d'un prix certainement exorbitant, cheveux gominés, cravate rouge. On est parfaitement dissemblables. Je ressemble à un SDF à ses côtés et j'accentue cette impression en enfonçant mes mains dans les poches de mon jean.

De grands yeux sombres s'arrachent à la contemplation de l'ordinateur pour se poser sur moi. Il n'a pas desserré les dents, même pas pour me saluer, ce qui en retour m'interdit d'être poli. D'entrée de jeu, le ton est donné. Declan Mordret est le portrait type du gars qui a conscience de son statut. D'un coup d'œil, je comprends que Merryn a raison pour le « gros connard », mais je suis certain qu'elle est accro à ce mec.

Son regard court sur moi, comme celui de Béni tout à l'heure, évaluant la marchandise. Je le laisse me reluquer, affichant mon petit rictus. Il pose le menton sur le dos de sa main et termine son évaluation.

« Il arrive à Béni de savoir de quoi elle parle, on dirait, lâche-t-il comme s'il tirait un obus.

— Je suppose que je dois remercier la dame ? »

Il dresse un sourcil à mon ton caustique.

« La dame s'en moque, très certainement.

— J'ai le job ou non ?

— Faut voir. Vous n'êtes pas modèle, si j'ai bien compris, et même si vous avez une belle gueule, il faut que l'objectif soit du même avis. Nous ferons des

essais cet après-midi.

— Si je suis pris, vous payez combien ? »

Il m'affiche un sourire mordant.

« Pour toute la campagne, une somme fort conséquente.

— Campagne qui comprend quoi ?

— Affiches, pubs, vidéos, shootings, galas... et j'en passe. Au moins, pour les six prochains mois à venir.

— Très bien payé alors ?

— Très bien payé », confirme-t-il en me sondant d'un regard profond.

Ce mec doit faire cracher du lourd à ses employés. Il a le magnétisme d'un aimant, l'autorité d'un chef d'armée et la belle gueule qui l'accompagne. Le genre de types que tous les autres gars doivent adorer détester.

« Si ça fonctionne, je veux un contrat avec un gros chiffre et de beaux zéros derrière. »

Ma formulation lui tire un sourire moqueur.

« Si ça fonctionne... »

D'emblée, je sais que je ne serai jamais pote avec Declan Mordret. Deux coqs ensemble ne font jamais bon ménage dans une bassecour et je ne suis pas curieux de savoir qui sera capable de tordre le cou à l'autre.

Au déjeuner, Érine, vêtue d'une jolie robe bleu foncé, m'examine de la tête aux pieds, avisant mon sourire amusé.

« On dirait que tu as fait une connerie, me lance-t-elle, sûre d'elle, avant d'avaler une gorgée de son verre d'eau.

— Qu'est-ce qui te fait penser ça ? Je suis un mec adorable qui invite sa fiancée au resto et tu m'accuses d'une entourloupe.

— Je ne t'accuse pas, je constate. »

Mon sourire s'agrandit. Je m'incline vers l'avant et écarte une mèche de cheveux qui tombe sur sa joue pour la coincer derrière son oreille.

« Ta patronne m'avait proposé de poser pour des photos y a quelque temps. J'ai décidé de tenter le coup. »

Sa fourchette reste suspendue au-dessus de son assiette. Ses yeux s'arrondissent.

« Quoi ? »

Elle n'a pas l'air ravi. Je hausse les épaules.

« On a besoin d'un peu de fric, j'explique en remuant mes pâtes sans avaler une bouchée. Ça mettra du beurre dans les épinards. »

Son regard me sonde et me décortique millimètre par millimètre.

« Tu as accepté à cause de ton père ? »

Je m'attendais à cette question inévitable, même si j'essaie de ne pas me la poser.

« Non, pour nous. »

Je me demande si je mens. Érine doit visiblement être traversée par la même interrogation, mais elle choisit de ne pas emprunter ce chemin, sûrement pour y revenir plus tard, à un moment qu'elle jugera plus opportun.

« Donc, tu comptes jouer les modèles pour la nouvelle collection de Bella...

— Oui, un truc qui s'appelle Sauvage, mais je passe les essais cet aprèm, je ne serai peut-être pas choisi.

— Bien sûr que si. Ils seraient fous ou aveugles s'ils décidaient de ne pas te garder.

— Ça ne te dérange pas, alors ? »

Elle secoue la tête, mais j'aperçois un léger voile couvrir ses iris. Elle n'est pas enchantée du tout, mais elle préfère me le taire pour une raison que j'ignore, et je choisis de ne pas insister pour une raison qui m'arrange. J'ai besoin de ce boulot. J'ai besoin de ce fric. J'ai besoin d'un objectif. Je ne veux pas savoir pourquoi. Je le veux, c'est tout.

« Si je gagne assez, j'ajoute, on pourra acheter les alliances que tu as repérées à la bijouterie.

— Elles coûtent trop cher.

— Un chèque avec un chiffre suivi de plein de zéros, Érine, je lance dans un sourire. Si le job fonctionne, on pourra se les offrir. Rien n'est trop beau pour toi, Princesse.

— Si, toi, peut-être. »

Une ondée d'incertitude me traverse l'échine sous ses mots. J'attrape sa main et embrasse l'intérieur de son poignet, puis je remonte jusqu'à ses phalanges, avant de conserver sa main dans la mienne.

« Ne t'inquiète pas, Princesse. Je sais que t'es pas emballée, mais c'est juste

pour quelques mois. Ça nous fera du bien à tous les deux d'arrêter de compter ce qui reste sur nos comptes à la fin du mois. »

Elle hoche la tête, même si elle ne semble pas convaincue. Elle se force à sourire et continue de piocher dans son assiette sans grand appétit. Sa main tremble dans la mienne, et je me demande si c'est une bonne idée.

Je passe mes doigts dans mes cheveux et un sursaut de colère remonte de mon estomac.

Je déteste mon putain de géniteur.

CHAPITRE 7

- RINE -

J'ai eu l'autorisation de m'absenter une petite heure le temps d'assister aux premiers essais de Yano face à l'objectif. Il a passé son temps à ronchonner pendant la séance de maquillage, répétant qu'il était un mec et qu'il était beau naturellement. Ça n'a pas fait rire la maquilleuse qui l'a menacé de le ficeler à sa chaise s'il n'arrêtait pas de gigoter. Pendant un moment, gloussant comme une gamine, j'ai oublié que je n'étais pas enchantée par cette idée. Pire, que je la déteste. Je ne veux pas offrir Yano à d'autres yeux que les miens, même si je comprends parfaitement pour quelles raisons il a choisi d'accepter. Je ne suis pas idiote ou aveugle. Je sais à quel point la visite de son père l'a ébranlé. Chaque fois qu'on commence à se reconstruire, un autre pan de notre vie s'effondre. On se remet à peine de la disparation de Mael, et son père resurgit. Cependant, avec le recul, de nombreuses choses se sont produites à cause de ce sale type. Il a démoli, coup après coup, la confiance qu'un enfant est supposé placer en ses parents et l'assurance qu'ils sont censés lui donner. Sous ses airs présomptueux, frisant parfois l'arrogance, Yano est tout le contraire d'un homme sûr de lui. Il a toujours peur de ne rien mériter, de ne pas avoir droit à sa vie actuelle, ni à mon amour, ni au bonheur. Yano ne s'aime pas quand je l'aime à la folie.

Une fois prêt, Yano trotte jusqu'à moi pour déposer un baiser sur mes lèvres. La maquilleuse grogne quand elle surprend son manège. J'attrape vivement son bras au moment où il s'apprête à lui adresser un doigt d'honneur. Il ricane en posant les yeux sur moi et me lance un clin d'œil.

« Je te plais, Princesse ? »

Mon Dieu ! Ce mot est faible. Il porte un jean bleu foncé, tombant très bas sur ses hanches, que complète un marcel blanc faussement taché de traces de cambouis. Sa coiffure est délicieusement post-coïtale et sa barbe de trois jours accentue la profondeur de son regard azuré.

« J'ai très envie que tu restes comme ça à la fin de la séance. »

Son sourire devient coquin à souhait. Il se penche vers mon oreille et chuchote :

« Je dois pouvoir les piquer. Qui s'en soucie ici ? Ce n'est pas un costume-cravate. »

Je pouffe en passant mes doigts sur sa nuque. Il m'embrasse une nouvelle fois, puis s'éloigne en direction du feu des projecteurs en me lançant :

« Profite du spectacle, Princesse. Je vais t'en mettre plein la vue. »

Il se positionne sous la lumière, face au photographe – un type aux cheveux longs, couvert de tatouages de la tête aux pieds. Ils discutent quelques minutes, le photographe cherchant sûrement à le mettre à l'aise, mais Yano se sent bien partout, surtout face à un objectif. Quand il est le centre d'attraction, il se révèle, rassuré par son potentiel de séduction. Yano aime charmer. Un appareil photo ou une femme, quelle différence ?

Tandis que le flash crépite, Declan Mordret, dans un magnifique costume gris anthracite, s'arrête à ma hauteur et examine Yano sous tous les angles, tapotant sa lèvre inférieure d'un air songeur. Il est bien plus grand que moi, plus grand que Yano aussi, mais même sans tenir compte de sa taille, la plupart des gens ont l'air de ressembler à des moustiques à côté de lui. Des moustiques moches. Declan Mordret est très sexy, de plus, son statut de directeur et son côté dictatorial lui confèrent encore plus de charme. Il est jeune pour un responsable, vingt-cinq ans à peine, mais il donne l'apparence d'un homme de trente ans tant il en impose. Il est assez réfrigérant et me fout carrément les jetons lorsque j'ai le malheur de croiser son regard. Je préfère épier du coin de l'œil son profil concentré, me demandant quelles sortes de pensées lui traversent l'esprit en observant Yano. Va-t-il le retenir pour son projet ? En ai-je envie ?

Le dos raide, je me concentre sur Yano qui, depuis le podium... me foudroie du regard malgré la lumière des projecteurs. Ses grands yeux bleus sont braqués sur moi et, s'ils pouvaient me griller sur place, je serais déjà un morceau de viande calciné.

Oups...

M'a-t-il surprise en train de reluquer mon patron ?

Je m'interdis aussitôt de tourner la tête en direction de Declan Mordret. Mes yeux restent gentiment orientés vers mon délicieux fiancé pour ne plus s'arracher à sa contemplation. Si j'avais une discipline, je me fouetterais pour ma bêtise. Règle numéro 1 : ne jamais mater un mec devant son fiancé, qui

plus est quand il s'agit de son patron !

Yano se radoucit tandis que le photographe continue de le mitrailler. Il pose avec une facilité déconcertante. Il a l'air très à l'aise. Il est même rudement sexy. Plus je l'observe, admirant ses abdominaux moulés dans son débardeur très près du corps, sa mâchoire carrée ornée d'une fine barbe, ses bras musclés parsemés de veines saillantes, et moins j'ai de doutes sur ses talents de modèle. Il est fait pour ça. Il brille sous les projecteurs. Il est sublime. Les battements de mon cœur s'agitent tant j'éprouve le besoin viscéral de bondir sur le podium pour m'emparer de ses lèvres, le couvrir de baisers et dévorer son corps envoûtant. Yano est un sorcier, un maître vaudou ou je ne sais quel genre de magicien. Je suis définitivement prisonnière de son charme fou.

« Il est bien », déclare brusquement M. Mordret, à mes côtés.

Ses doigts glissent sur son menton rasé de près lorsque je relève les yeux vers lui. Je ne peux qu'acquiescer.

« Sauvage lui correspond. »

Je ne sais pas si je dois lui répondre ou s'il se parle à lui-même. Je me contente de hocher la tête, le regard de nouveau braqué sur mon fiancé. Le mot « sauvage » peut à lui seul décrire Yano. Il a été façonné pour lui.

« Dites-lui qu'il est pris. Qu'il monte dans mon bureau quand il aura fini les essais avec le photographe. »

Ah oui, c'est bien à moi qu'il parle.

« Bien, monsieur. »

Il tourne les talons et disparaît sans une parole de plus.

J'informe Yano de ce que m'a dit Declan Mordret puis je reste dans le studio jusqu'à la fin de l'heure que l'on m'a octroyée, après quoi, j'adresse un signe de la main à mon fiancé et m'éclipse pour remonter à mon bureau.

Je croise Merryn dans le couloir qui me demande :

« Alors, le gamin s'en sort ?

— À ton avis ?

— Béni a l'œil. C'était certain qu'il plairait à Declan. Grande gueule, beau gosse. Tout à fait le genre qu'il recherchait. »

Elle avise ma petite moue.

« T'as pas l'air contente.

— Si, si, au contraire. Yano voulait ce boulot. Argent facile, comme il dit.

— Crois-moi, il n'a rien de facile, ce boulot. Déjà, il devra supporter Declan plus que la majorité des gens. Ensuite, il va se coltiner des soirées, des galas en tout genre pour exposer sa gueule partout, et il passera son temps à courir et à jongler entre ses deux boulots. Dans un mois, il pleurera et te demandera de le consoler. »

J'éclate de rire, puis réponds :

« C'est pas trop son genre, mais je suis prête à le consoler autant qu'il le désire. »

Elle me tapote l'épaule, puis s'éloigne en direction du bureau de Béni.

« Ah, c'est beau, l'amour ! Courage, Princesse ! » me lance-t-elle en s'esclaffant.

Je n'essaie même plus de la corriger lorsqu'elle use de mon surnom. Plus je m'y efforce et plus elle insiste. Une vraie teigne.

Je pousse la porte de mon bureau que je partage avec deux autres stagiaires : Raphaël et Laureline. Tous les deux relèvent le nez de leur ordinateur dès qu'ils entendent le bruit de la porte.

« Alors ? s'exclame Laureline, surexcitée. Il est pris ? »

Je hoche la tête, en tentant de sourire et de paraître fière.

« Waouh, tu vas avoir une célébrité comme mari ! » explose-t-elle en levant les bras au ciel.

Si seulement je pouvais partager son enthousiasme...

Raphaël, beau brun, portant des costumes-cravates telle une seconde peau, tapote son bureau et, très pragmatique, déclare :

« Tu ne vas pas le voir beaucoup. Ça représente un boulot monstre d'être modèle, contrairement à ce que les trois quarts des gens peuvent imaginer.

— Oui, je le sais. Je ne me fais pas beaucoup d'illusions sur ce milieu.

— Tu as la trouille ? me demande Laureline, très perspicace, tandis que je me laisse tomber dans mon fauteuil.

— Non, je suis juste un peu inquiète. Nos vies sont déjà difficiles à concilier. Je bosse le jour, il bosse la nuit. Son planning va devenir chargé. Mais bon... on trouvera bien une solution. »

Je rallume mon ordinateur et jette un œil à ma boîte mail. Je m'appête à répondre à un message lorsque je sens le regard de Raphaël courir sur moi.

« Quoi ? »

Il hausse les épaules et détourne aussitôt les yeux.

« Rien. »

Je pousse un soupir et laisse mes doigts mitrailler les touches de mon clavier.

« En même temps, dit Laureline, je dois admettre que ton fiancé est top canon. Tu ne serais pas toi et il serait dispo, je serais déjà sur les rangs. »

Intérieurement, une petite voix grogne et insulte Laureline, mais extérieurement, je souris. Je me demande si celle-ci pourrait être son genre de fille. Elle n'est pas rousse, cependant, je dois admettre qu'elle est mignonne, avec sa coiffure courte à la mode, gominée avec soin, son maquillage parfait et ses robes moulantes, mettant en valeur sa silhouette longiligne.

Je me concentre sur mon mail, les yeux rivés à mon écran pour cacher le malaise qui me gagne.

« C'est trop tard pour toi, lance Raphaël. Ils se marient dans trois mois.

— Ouais, ouais, je sais. Je me suis fait une raison. De toute façon, il la mate comme si c'était une déesse. Faudrait être aveugle pour ne pas s'en rendre compte. Fais-toi à l'idée, Raph, t'as aucune chance.

— Je ne vois pas de quoi tu parles, rétorque Raphaël en se levant subitement de son fauteuil, tandis que je fais mine de ne rien avoir entendu.

— C'est ça ! »

Laureline, Miss Pieds-dans-le-plat, éclate de rire et me jette un coup d'œil moqueur. De plus en plus mal à l'aise, j'envoie mon mail et ouvre mon tableau Excel que j'avais commencé de remplir dans la matinée.

« T'es lourde, Laureline ! » lui jette Raphaël en quittant le bureau précipitamment.

Laureline rigole de plus belle. Je pousse un soupir en reposant la nuque sur le dossier de mon fauteuil.

« Tu devrais arrêter de le taquiner, je lui dis en croisant son regard amusé.

— Il est tellement drôle quand il est mal à l'aise. On dirait qu'il va pleurer.

— Tu ferais pleurer Poutine en personne ! Et c'est moi que tu mets mal à l'aise. Raphaël ne me drague pas.

— Oui, d'accord, il ne te drague pas, mais il en crève d'envie. Ça se voit comme le nez au milieu de la figure. Il te dévore des yeux dès que tu regardes ailleurs.

— Regarder n'est pas interdit, et il ne fait rien de plus. Il sait pertinemment que je me marie. Alors fous-lui la paix. »

Elle m'adresse une moue boudeuse.

« T'es pas drôle, Érine. Si on ne peut même plus taquiner les comptables, qu'est-ce qu'on va bien pouvoir faire ?

— Bosser par exemple ?

— Trop chiant ! C'est qu'un stage de seconde zone...

— Non, c'est un stage fantastique. Cette boîte est l'une des plus importantes de la ville.

— Mais je m'ennuie.

— Change de branche alors ! Si tu n'aimes pas la finance, qu'est-ce que tu fous là ? »

Comme si nous n'avions jamais eu cette conversation ! Depuis mon arrivée voici un mois, Laureline n'a eu de cesse de se plaindre de son stage, de la carrière qu'elle a empruntée, remettant sans arrêt en question ses choix, sa vie, ses parents, ses désirs.

« Je ne suis pas comme toi, moi ! peste-t-elle. Je n'ai pas ma vie toute tracée, avec un beau mec pour mari qui m'attend à la maison et des super notes à chaque fois que je pose mon nom sur une copie.

— Yano n'est pas un mec parfait et je bosse pour avoir ces bonnes notes.

— Et en plus t'es jolie et intelligente. Tu m'énerves, Érine ! »

Elle me décoche un sourire.

« Moi aussi, je t'adore, je plaisante en lui adressant un clin d'œil moqueur.

— Ton fiancé n'a pas un frère ?

— Si, mais il a seize ans. »

Les lèvres en cul de poule, elle adopte une mine songeuse.

« Trop jeune, dommage. Dans quelques années, peut-être.

— Il a une copine.

— Oh, tu sais, à son âge, j'ai eu des milliers de copains.

— Ce n'est pas trop son genre de batifoler. C'est un garçon sérieux. »

Elle lève les yeux au ciel comme si je l'insultais.

« T'es vraiment pas marrante, Érine. Décoince-toi un peu, bon sang !

— Je te rassure, quand elle est dans mon lit, elle est tout à fait décoincée. »

Je me fige aussi sec et pivote mon fauteuil en direction de la porte. Yano a passé la tête par l'entrebâillement et m'adresse un sourire captivant. Il arbore encore sa coiffure post-coïtale et affiche un sourire à damner un moine bouddhiste.

« Oh ! Putain, je le savais ! s'exclame Laureline en m'enveloppant d'un regard coquin. Plus elles ont l'air sérieuses, plus elles sont dévergondées. »

Yano glousse en pénétrant dans le bureau. Il ne s'est pas changé et porte toujours son jean bleu, taille basse, et son marcel, même s'il a renfilé sa veste en cuir par-dessus.

« Vous pouvez arrêter de parler de moi comme si je n'étais pas là ? » je grogne en reportant mon attention sur mon tableau Excel, même si je meurs d'envie de me jeter sur les lèvres bien trop séduisantes de Yano – surtout avec son sourire espiègle, comme s'il préparait une mauvaise blague.

« Laureline souligne juste une réalité, ma belle. Pourquoi s'en cacher ?

— Parce que, en général, c'est le moment que tu choisis pour te vanter que tu es un dieu du sexe et que ça explique mon dévergondage. »

Il pouffe de rire en passant sa main dans ses mèches folles. Laureline s'esclaffe aussi bruyamment que lui.

Je râle entre mes dents.

« Où est la vantardise si j'énonce une vérité ? » me demande-t-il en posant les deux mains sur mon bureau.

Il incline le buste vers moi, se rapprochant dangereusement afin de me détourner de mon tableau. Mon regard, véritable traître, s'arrache à mon écran et se pose sur les lignes délicieusement attractives de mon fiancé.

Il lorgne mes joues brûlantes de gêne et sourit plus largement. Il articule sans sortir un son :

« J'ai envie... de te... baiser... maintenant. »

Mon visage est en feu. Je pince les lèvres pour taire les élans de désir qui me submergent violemment.

Je secoue la tête et pose mes mains sur mes genoux pour m'empêcher de tirer Yano par l'encolure de son débardeur afin de dévorer sa bouche appétissante.

« Si je dérange, vous me le dites surtout ! lance Laureline, pas le moins du monde embarrassée.

— Tu déranges, rétorque Yano aussitôt.

— Non, non, pas du tout, je le contredis rapidement. On a du travail, Yano. »

Son regard m’embrase tandis qu’il vogue sciemment sur moi, s’attardant sur mes lèvres et ma poitrine. Puis il attrape un stylo qui traîne et écrit sur un Post-it :

*J’ai envie de te lécher
sous ton bureau.*

Il tourne le papier dans ma direction pour que je puisse le lire. Je m’étrangle à moitié, secouant de nouveau la tête, de plus en plus déroutée et prise de fièvre. J’ai l’impression que la température ambiante a grimpé de quelques degrés depuis l’arrivée de Yano.

Il prend un nouveau Post-it et rédige :

*Imagine tes jambes écartées
sur ton fauteuil...*

Il glisse le papier vers moi et m’adresse un regard brûlant. Je me liquéfie lentement sur mon siège, imaginant avec moult détails les mains de Yano posées sur mes cuisses pour les ouvrir à ses lèvres.

Il décolle un autre Post-it et, avec un sourire, écrit :

*J’ai envie de te faire crier mon nom dans ton bureau
et de te sentir mouiller sur ma bouche.*

Il me le donne du bout des doigts, la malice tatouée dans son iris.

Je lève les yeux en direction de Laureline, mais celle-ci se concentre sur son téléphone portable, nous ignorant avec superbe.

Un autre Post-it se retrouve sous mon nez :

*Je bande, Princesse.
Affreusement.*

Je mords dans ma paume, mon regard tombant sur son entrejambe gonflée, avant de revenir sur son visage. Ses yeux pétillent. Son sourire devient licencieux et captivant.

Embrasse-moi.

Je secoue la tête, mais tout mon corps est tendu vers lui. Ma peau est couverte de chair de poule, mes poils sont dressés d'excitation.

Tu veux me sentir, Érine ?

J'acquiesce avec fébrilité. J'ai envie de monter sur mon bureau pour me suspendre à ses lèvres, en jetant toutes mes fringues à travers la pièce. Avec Yano, je ne suis pas dévergondée, je suis totalement désinhibée. Il est une flamme, belle, tentante et attirante. Le seul moyen de ne pas se brûler est de devenir soi-même une flamme pour tout transformer en incendie.

Il écrit sans même regarder son papier, le regard vissé dans le mien :

Ma langue ou ma queue ?

Je tends mon pouce et mon index pour toute réponse. Son sourire s'agrandit, lui conférant un air fripon.

Gourmande !

J'opine, en ébullition. Aucune parcelle de mon corps n'échappe à son attraction.

Alors laisse-moi m'enfoncer en toi, Érine.

Je veux te sentir.

J'ai envie de foutre Laureline dehors au plus vite. Je pince les lèvres,

déboussolée. Yano ricane en écrivant le mot suivant qu'il me tend :

Tu sens ma queue, Érine ?

Puis il ajoute aussitôt sur un autre papier :

Qui t'échappe ?

Je grogne, tandis qu'il recule, illuminé d'un sourire mutin. Du bout des lèvres, il articule en silence :

« Toilettes. »

Je peste intérieurement en secouant la tête. Il finit par hausser les épaules, me tourne le dos en agitant la main et lance à l'adresse de Laureline :

« À plus, le moustique.

— Ta gueule, connard ! » lui répond-elle sans relever les yeux de son téléphone.

Il rigole en ouvrant la porte et se fige devant Raphaël qui s'apprêtait à entrer. Je tends aussitôt le cou, un brin nerveuse. Laureline délaisse son portable pour m'adresser un coup d'œil curieux avant de se retourner vers les deux hommes pour assister à l'affrontement. Ces derniers se font face, le regard braqué l'un sur l'autre.

« Hey ! lance Yano.

— Salut, répond Raphaël. Tu partais ?

— Comme tu le vois, si tu veux bien te pousser du chemin, évidemment. »

Raphaël se décale aussitôt. Yano me jette une œillade éloquente par-dessus son épaule, puis disparaît dans le couloir.

« Testostérone dans l'air », ricane Laureline.

J'ai envie de lui crier de fermer sa gueule.

Raphaël pénètre dans la pièce et se laisse tomber sur son siège en silence. Son visage est tendu, voire irrité. Je préfère ne pas savoir pour quelle raison.

Je me lève, défroisse ma robe et sors du bureau sans rien ajouter, même si j'entends le rire de Laureline dans mon dos.

Je cours presque pour atteindre les toilettes, mais devant les portes, je me

fige : hommes ou femmes ?

Je passe la tête chez les hommes, mais tout est vide et rutilant – les toilettes de la tour Bella sont sans doute plus propres que celles de la plupart des appartements de la ville.

Je me faufile chez les femmes, et à peine ai-je franchi la porte que deux mains me saisissent sous les fesses et me précipitent contre le mur. La bouche de Yano est sur la mienne. Son sexe érigé contre mon entrejambe, il m’embrasse comme s’il cherchait son souffle, puis décolle ses lèvres et murmure :

« Raphaël bande pour toi. »

Je le fais taire d’un long baiser, avant de répondre :

« Je m’en fous. »

Il remonte ma robe sur mes cuisses.

« Je n’aime pas ça.

— Il ne m’intéresse pas.

— Je sais, mais j’aime pas quand un autre mec te mate. Que moi ! »

Je suis folle amoureuse de son côté possessif. Il est encore plus... sauvage.

Il écarte mon shorty en dentelles pour glisser un doigt sur mes chairs brûlantes.

« T’es toute mouillée, Princesse.

— La faute à qui ? »

Il ricane avant de m’embrasser et de déboutonner son jean. Sa queue bandée vient aussitôt cajoler mon intimité humide.

« Je ne peux pas croire que tu m’entraînes dans les toilettes pour me faire l’amour.

— Je suis prêt à tout pour deux minutes de ton temps et je sais que je te plais avec ces fringues.

— Tu me plais tout le temps, Yano. »

Je réponds à ses baisers, les mains nouées derrière sa nuque, et étouffe un long gémissement sur sa bouche lorsqu’il me pénètre d’une puissante poussée. En un instant, mon corps se transforme en brasier. Mon esprit vole en éclats et je ne suis plus consciente de rien, jusqu’à ce que sa voix perce ma bulle de félicité.

« Mais j’aime pas quand tu mates un autre mec. »

Il contrôle le timbre de sa voix, mais son coup de reins suivant me bascule contre le mur brutalement. Sa colère vivote dans ses prunelles, mêlée à un soupçon de jalousie. Je le scrute, malgré les douloureuses vagues de plaisir qui me harponnent.

« De qui tu parles ? »

— Big Boss... je t'ai vue le reluquer. »

Oh !

« Erreur d'appréciation... »

— Tu t'es trompée de cible, c'est ça ? »

L'avant-bras posé près de ma tête, ses yeux plongés dans les miens épient la moindre de mes réactions et de mes mimiques, cherchant à interpréter mon manque de discernement passager.

« Un petit moment d'égarement », je tente, en caressant sa lèvre inférieure du bout de la langue.

Il me laisse l'embrasser, puis murmure d'une voix rauque :

« Je suis énervé, Érine. Tu mates un mec devant moi ! »

Je le sens mal tout à coup. Son poing est fermé près de ma tête et son regard se teinte de colère. Cette colère qu'il m'avait dissimulée pour m'attirer dans les toilettes et la noyer en moi. Son sexe s'enfonce violemment dans mon ventre et m'arrache une nouvelle plainte.

« J'ai juste jeté un coup d'œil, Yano. Ce n'est rien. Il ne m'intéresse pas. »

Sa main passe sur ma figure pour m'obliger à incliner la tête vers l'arrière. Sa langue parcourt ma mâchoire et son visage plonge dans mon cou. Ses dents s'enfoncent dans ma chair et me soutirent un nouveau cri de plaisir.

Lorsque ses prunelles bleu électrique reviennent sur moi, il murmure, la gorge nouée sur un grondement sourd :

« Si je reluquais une nana devant toi, t'en penserais quoi ? »

Cette seule pensée me ronge de l'intérieur.

« Je serais furieuse, j'avoue sans honte. »

— Et tu me ferais confiance pour que ça ne se reproduise plus ? »

Je crispe la mâchoire, un brin hésitante, puis je hoche la tête. Il remarque mon hésitation et donne un coup dans le mur.

« Je peux te faire confiance, Érine ? me demande-t-il, ancrant ses grands yeux bleus aux miens. »

— Oui... Il n’y a que toi. Tu le sais bien. Je t’aime. Je ne veux que toi. »

Sa joue mal rasée se frotte contre la mienne.

« Redis-le.

— Je ne veux que toi, Yano.

— Encore...

— Je ne veux que toi, Yano. Je t’aime, toi. Aucun autre. Toi... »

Je referme les bras autour de sa nuque et me presse contre son torse. Le nez dans mes cheveux, il halète au rythme de ses coups de reins. Il murmure à mon oreille des mots à peine audibles, me promettant de me punir ce soir, dans notre lit, me susurrant qu’il crève de jalousie, qu’il ne supporte pas que je regarde un autre homme, qu’il doit être le seul à exister pour moi. Je ressens toutes ses frayeurs, ses incertitudes et sa terreur d’être abandonné. J’embrasse ses cheveux, le tiens plus fort contre moi et réponds à chacune de ses angoisses en les ponctuant d’un mot d’amour.

La jouissance nous saisit tous les deux dans une vague gigantesque qui emporte avec elle la tension et la peur.

Yano me dépose sur le sol et, pantalon sur les fesses, tire sur le rouleau d’essuie-main pour en arracher plusieurs feuilles de papier. Il me les tend, en évitant mon regard. Puis il en attrape d’autres pour lui et se nettoie avant de boutonner son pantalon.

Je réajuste mes sous-vêtements et ma robe avant de me camper face à lui. Ses yeux sont fuyants, comme ceux d’un gamin pris en faute. Il renifle bruyamment, puis pousse un soupir.

« Je sais... Je suis con. Tu as juste regardé un mec. »

Je secoue la tête en glissant mes mains sous son débardeur pour toucher sa peau.

« Je suis désolée. C’est ma faute, Yano. Ça ne se fait pas. Je n’aimerais pas que tu regardes une autre femme sous mon nez et je me suis permis de le faire. »

Il opine, avant de se pencher et de m’embrasser.

« OK, t’es pardonnée. Pour une fois que c’est toi qui déconnes un peu. »

J’esquisse un sourire, mes mains caressant ses pectoraux.

« Mais j’aime pas l’autre gars », ajoute-t-il.

Je mets quelques secondes à comprendre de qui il parle.

« Raphaël ? je m'étonne.

— Ouais, il te veut. Il joue les coqs devant moi. Ça m'énerve.

— Tu n'as rien à craindre. J'ai déjà mon coq. »

Il soude son front au mien et ajoute, mauvais joueur :

« Les coqs ont tout un poulailler rien que pour eux, Princesse.

— Aucune importance, je massacrerai les autres poules. »

Il éclate de rire, si bien que je crains que l'on ne nous entende depuis le couloir. Je plaque une paume sur sa bouche, mais il me lèche la peau jusqu'à ce que je daigne la retirer, ce que j'accepte en prenant tout mon temps. Son sourire coquin s'accroît. Je me dresse sur la pointe des pieds pour être à sa hauteur et chuchote :

« J'espère que tu auras le temps de passer à mon bureau. Je crois que j'ai un problème avec mon fauteuil.

— Oh c'est fâcheux. Je regarderai ça, Princesse. Je m'en voudrais que tu tombes et te fasses mal. »

CHAPITRE 8

- RINE -

Yano part travailler à La Dernière Mode sitôt sorti de la tour Bella, en portant les fringues qu'il a « empruntées » durant le shooting. Sur un dernier baiser, je monte dans le bus pour rentrer à la maison. La musique d'Ellie Goulding se déverse dans mes écouteurs et rythme mon trajet.

Mais, en descendant à mon arrêt, je découvre Théo avec surprise, assis sur le banc, les coudes sur les genoux et la tête basse. Je m'approche et tapote son épaule. Il relève des yeux rougis sur moi.

« Théo, qu'y a-t-il ? » je demande avec inquiétude.

Il me désigne d'un coup de menton la direction de notre immeuble, un peu plus bas dans la rue.

« Papa est devant la porte. »

Je me crispe de la tête aux pieds.

« Tu lui as parlé ? »

— Non, j'ai fait demi-tour dès que je l'ai vu.

— Tu as eu raison.

— Camille est au travail ? »

J'acquiesce et j'entrevois un voile sombre traverser ses prunelles azurées. Je lui tends la main.

« Viens, on va rentrer ensemble.

— Je ne suis pas sûr que ça change grand-chose, Rine, et... j'ai peur de la réaction de Camille si papa s'approche de toi.

— Il ne nous fera rien. Nous sommes dans la rue. Et si je dois appeler la police, je n'hésiterai pas. Viens avec moi. On rentre chez nous. Je ne le laisserai pas foutre le bordel dans notre vie ! »

Il me renvoie un sourire mal assuré et s'empare de ma main tendue pour se redresser. Une fois debout, j'attrape son bras et l'entraîne dans la rue.

« On devrait peut-être prévenir Camille, propose Théo, en marchant comme s'il se dirigeait vers une potence.

— Inutile de le contrarier au travail. Il ne peut rien faire. On risque seulement de l'inquiéter. »

Il hoche la tête, mais à mesure que nous nous approchons de notre immeuble, je le sens rapetisser, rentrer le cou dans les épaules et redevenir un petit garçon apeuré. Je serre plus fort son bras.

« Ne le regarde pas. »

Il tente de m'obéir et se concentre sur ses chaussures.

Le père de Yano se tient contre le muret en face de l'immeuble. Il fume une cigarette, mais lorsqu'il nous voit approcher, il se redresse et jette son mégot sur le sol. Mon pouls s'accélère. Je presse l'allure sur le trottoir d'en face.

Théo le repère du coin de l'œil.

« Rine, ce n'est pas une bonne idée.

— Avance ! »

Je le tire par le bras pour accélérer encore notre pas.

Son père traverse la rue vers nous. Il n'essaie pas de nous rattraper lorsque nous montons les marches du perron. Il tente seulement de nous effrayer. Je m'en rends compte quand il s'arrête dans l'allée, à une dizaine de mètres, et nous fixe sans sourciller. Je crispe la mâchoire, folle de rage. Je pousse Théo vers la porte et l'exhorte d'entrer.

« Rine, qu'est-ce que tu fais ? » s'inquiète-t-il aussitôt en me voyant pivoter pour redescendre les quelques marches.

Il m'emboîte le pas, mais je me retourne et appuie sur son torse du plat de la main.

« Tu rentres à la maison. Je vais dire deux mots à ton père.

— Non, non, non, non, ce n'est pas une bonne idée, panique-t-il. Camille me tuera si je te laisse faire ça.

— Il n'est pas là pour le voir. Monte à l'appart. Je m'en charge. Je ne laisserai pas ton père nous pourrir la vie. Monte ! On est chez nous ici ! Et je n'ai pas peur de lui. »

Son visage est pâle, mais il reste figé. J'exécute une volte-face et me dirige

droit vers son père, immobile dans l'allée. Il me regarde arriver sur lui, un vague sourire aux lèvres. J'y décèle le petit rictus de Yano, du moins quelque chose qui a dû y ressembler un jour, avant que l'alcool et la démence ne prennent possession de son cerveau.

Je m'arrête à moins d'un mètre et dévisage ce père qui devrait aimer son fils autant que je l'aime, mais qui préfère lui porter une hostilité incompréhensible. Je hais cet homme et tout ce qui le constitue. Je hais ses mains qui ont touché Yano. Je hais ses poings qui l'ont frappé jusqu'à ce qu'il s'effondre au sol. Je hais son cœur qui est incapable d'amour. Je hais ses yeux caves qui osent encore le regarder. J'éprouve une telle colère pour lui que je voudrais le voir mort, même si je sais très bien que Yano en souffrirait, mais au moins, il ne planerait plus dans notre vie tel un nuage chargé d'orages.

Yano ne peut pas affronter son père. Il recherche trop son amour pour le repousser totalement hors de sa vie.

« Qu'est-ce que vous voulez ? » je demande d'un ton brusque.

Je me crispe de la tête aux pieds lorsque ses iris bleus courent sur mon corps avec indécence. Je comprends tout de suite qu'il cherche à me mettre mal à l'aise et je tente de ne rien laisser transparaître. Malgré son alcoolisme, il est difficile d'oublier qu'il fut l'un des plus grands journalistes et écrivains de la ville, à une époque désormais révolue. Mais, lorsqu'il est sobre, il peut faire preuve d'une grande vivacité d'esprit. Mon propre père s'est laissé berner, pris en flagrant délit d'adultère. Il s'est alors montré lâche et, au-delà du fait qu'il ait trompé ma mère, je lui en ai toujours voulu de ne pas avoir assez de couilles pour défendre Yano en dépit de sa trahison. Je ne comprendrai jamais tous ces adultes qui se sont arrêtés sur le seuil de sa maison, en sachant pertinemment ce qui se passait au-delà des murs, et qui n'ont rien fait pour empêcher qu'un gamin soit torturé par son propre père. Je me rappelle encore ses cris, lorsqu'il était incapable de les retenir, que la douleur devenait si intolérable, que la peur dépassait tous les courages. Je n'en parle jamais, parce qu'il détesterait que je le mette face à ce qu'il estime être une faiblesse de sa part. Mais je n'oublie pas. Je ne l'oublierai jamais.

Je serre les poings de rage en soutenant le regard de son père et réitère ma question plus fort :

« Qu'est-ce que vous voulez ? »

— Voir mon fils, me répond-il sans se démonter.

— Aucun de vos fils ne désire vous voir. Vous devriez rentrer chez vous.

— La jeune voisine a pris de l'assurance. Elle défend son petit ami, c'est charmant. Je suppose que Camille est un bon coup, à moins que tu n'aimes quand il te maltraite. T'es peut-être maso ! »

J'ouvre les yeux en grand.

« Je vous demande pardon ?

— Oh, tu dois aimer ça, non ? »

Je le considère, de plus en plus outrée.

« Mon fils connaît bien l'art de manipuler. Tu as dansé pendant des années sous ses doigts, me lance-t-il en agitant ses phalanges tel un marionnettiste. C'était amusant de le regarder agir. Je dois admettre que j'en suis plutôt fier. »

Je me glace de l'intérieur. Je sais qu'il joue avec moi et qu'il tente de me faire sortir de mes gonds.

« Vous ne savez pas de quoi vous parlez !

— Je connais mon fils. Je sais ce qu'il a là. »

Il tape froidement sa poitrine, à l'emplacement du cœur.

« Il est sombre. Il détruit tout, qu'il le veuille ou non. Tout ce qu'il touche se brise. Comme votre ami... C'est quoi son nom déjà ?... Ah oui... Mael. »

Ses prunelles sont comme deux bouts de verre cassé. Il me renvoie un portrait immonde de Yano. Quelque chose que je ne parviens même pas à comprendre ou à appréhender.

« Vous ne connaissez pas votre fils. Vous n'avez jamais pris le temps de le découvrir. Vous êtes une honte, une aberration. Votre fils est un homme fantastique et vous êtes trop con et trop bourré pour vous en rendre compte. Vous pouvez tenter de m'énerver ou de démolir l'image que j'ai de lui, vous n'y parviendrez jamais, parce que moi, je le connais. Je sais la personne qu'il est et je peux vous garantir qu'il est très loin de vous. Maintenant allez-vous-en ou j'appelle la police ! »

Il se penche vers moi et je déglutis, réfrénant mon envie de reculer. Je tente de faire bonne figure et soutiens son regard, même si j'éprouve le besoin urgent de tourner les talons.

« Il te détruira, toi aussi, tu peux en être sûre. Il est comme ça, petite fille. C'est un démon. Il mérite tout ce qu'il a reçu ! »

Je serre les dents. J'aimerais lui arracher les yeux, le gifler et tenter sottement de le ramener à la raison, mais je me rends bien compte que ça ne sert à rien. Ce type a perdu l'esprit. Il erre quelque part dans le passé.

« Je n'ai pas peur de vous... »

Soudain, une main tremblante se pose sur mon épaule. Théo me contourne et se dresse face à son père, me laissant apercevoir un instant son visage décomposé par la panique. Il tend son téléphone portable vers son géniteur. Celui-ci dévisage son fils d'un œil glacial jusqu'à ce que la voix rauque de Yano grésille dans le haut-parleur :

« Je te conseille vivement de te tirer de devant chez moi, déclare-t-il d'un ton explosif. Si je te surprends à parler encore à Érine, je ne me retiendrai pas. T'es prévenu. C'est entre toi et moi, papa. Alors, arrête ta putain de comédie à deux balles et casse-toi !

— Je voulais te voir, Camille, lâche son père en agitant les bras comme si tout ceci était un vilain malentendu.

— Personne n'a envie de te voir, moi encore moins que les autres.

— Tu es tellement blessant, fiston. »

J'entends Yano reprendre son souffle dans le téléphone. Il doit être fou de rage. J'ai peur qu'il ne commette une bêtise et se blesse pour éteindre sa colère.

« Je te le répéterai pas, barre-toi de chez moi tout de suite. »

Son père plante son regard dans celui de Théo. Je sens celui-ci trembler devant moi et je glisse aussitôt ma main sur son avant-bras pour lui rappeler ma présence, aussi mince soit-elle.

« Érine, Théo, dit Yano dans le combiné, rentrez maintenant. Il ne vous suivra pas. »

Je tire Théo par le bras et l'entraîne dans l'allée. Son père ricane tandis que Théo baisse la tête pour éviter de voir son visage bouffi par l'alcool et la méchanceté. Je crispe la mâchoire et lui renvoie un regard furieux qui ne provoque qu'un nouveau gloussement d'ivrogne.

Théo compose rapidement le code de l'immeuble tandis que je prends le téléphone, coupe le haut-parleur et le porte à mon oreille.

« Yano...

— Vous êtes à l'intérieur ? » m'interrompt-il aussitôt.

Nous entrons précipitamment dans le hall, même si je suis persuadée que son père ne prendra pas le risque de nous suivre. Il cherchait seulement à nous effrayer et à mettre la pression sur son fils aîné. Objectif atteint !

« Oui, ne t'inquiète pas, tout va bien.

— Non, ça ne va pas bien ! s'exclame-t-il. Mais t'es idiote ou quoi, Érine ?

— Non, je ne suis pas idiote, je tenais à lui dire le fond de ma pensée.

— Il n'en a rien à foutre de ce que tu penses. Tu joues seulement son jeu. Promets-moi de ne plus jamais t'approcher de lui. »

Je ressens toute la panique ruisseler dans sa dernière phrase.

Théo appuie sur le bouton de l'ascenseur, tandis que je m'adosse au mur. Je prends conscience de mes jambes flageolantes et de mes mains moites sur le téléphone.

« Oui, je te le promets », je réponds d'une petite voix.

Il a l'air de reprendre une grande inspiration.

« Il ne t'a pas touchée ?

— Non, je vais bien. Je t'assure.

— Mais qu'est-ce qui t'a pris de faire ça ?

— Je... Je voulais vous préserver, toi et Théo. »

Mes jambes trémulent encore quand je pénètre dans l'ascenseur. Je me tiens près des portes pour que la communication ne soit pas interrompue.

Alors qu'une vague de soulagement s'empare de mes membres, je me demande ce que pouvait éprouver Yano chaque fois que son père entrait dans sa chambre, chaque fois qu'il en ressortait après l'avoir battu. Je ne parviens même pas à imaginer la terreur d'un enfant démuné et abandonné. Je n'ai croisé son père que quelquefois et je me suis toujours sentie très mal à l'aise en sa présence, mais ce soir, sous son regard inexpressif, la peur m'a envahie. Pourtant, cette petite frayeur n'est rien en comparaison de ce que doit encaisser Yano à chaque fois que son père pointe le bout de son nez dans sa vie.

Je prends subitement une grande claque dans la figure. Je me sens terriblement mal et mon besoin de le voir, de l'embrasser, de le serrer dans mes bras devient viscéral. Il me prend aux tripes. J'ai envie de bondir hors de l'ascenseur et de courir jusqu'à La Dernière Mode.

Mais Théo ouvre la porte de notre appartement et je sais que mon rôle est de veiller sur son petit frère. Ma place est à ses côtés ce soir.

« Tu vas bien, Érine ? » me demande une nouvelle fois Yano d'une voix inquiète.

Son souffle résonne dans le combiné.

« Oui, j'ai... j'ai juste eu un peu peur, mais rien de méchant.

— Putain ! » lâche-t-il aussitôt d'un ton volcanique.

J'entends qu'il frappe dans quelque chose qui tombe au sol avec fracas.

« Yano, je t'assure, ce n'est pas grave.

— Je me dépêche de rentrer. Verrouille la porte d'entrée et attends-moi.

— Finis tes heures tranquillement. Je vais préparer à dîner. Tout se passera bien.

— Je vais le démolir ! » maugrée-t-il.

Mais je sais qu'il n'en fera rien. Nous devons trouver une autre solution pour éloigner son père de nous.

Théo tourne comme un lion en cage dans le salon, les mains dans les poches et la nuque baissée.

« Yano, je te vois tout à l'heure. Je t'en prie, continue de travailler. On va bien. Théo veille sur moi et je veille sur lui. Je t'aime.

— Moi aussi », bredouille-t-il maladroitement, ce qui dénote son mal-être.

Yano ne répond jamais « moi aussi » à mes « je t'aime », il estime que cette expression est l'antithèse de l'amour, qu'elle ne signifie rien de plus qu'une remise en touche, qu'il préfère encore un sourire à ces quelques mots vides et inconsistants. Mais je ne relève pas. Son esprit est concentré sur sa colère et ses angoisses.

« Je t'embrasse. »

Il ne me dit rien. Il grogne dans le téléphone avant de raccrocher. Je rends le mobile à Théo qui accroche mon regard pour déterminer si je vais bien ou si je mens. Je me force à sourire et lui propose de m'aider à préparer un super repas. Il hoche la tête et m'accompagne dans la cuisine pour se changer les idées.

On parle de tout, de Mélanie, de l'école, de mon stage, mais pas de ce qui s'est passé ce soir. On dîne ensuite sur le comptoir, côte à côte, plongés dans un profond silence. Les cauchemars de Théo doivent être aussi odieux et tenaces que ceux de Yano, même si son grand frère a tout fait pour le préserver de leur père autant que possible. Yano ne supportait pas l'idée qu'il puisse lever la main sur lui. Je crois qu'il aurait pu le tuer si jamais il avait dépassé les limites.

À la fin du repas, on décide de regarder un film. Théo se lève à plusieurs reprises pour jeter un œil par la fenêtre, mais son père a disparu. Il a dû rentrer pour cette nuit. Ni Théo ni moi ne sommes attentifs à ce qui se passe à l'écran.

Il finit par s'assoupir sur le canapé. Je dépose un plaid sur lui, l'embrasse sur le front et chausse mes baskets.

Je sors dans le couloir après avoir pris bien soin de fermer la porte derrière moi et, par acquit de conscience, emprunte la sortie de secours. Puis je dévale la rue au pas de course.

Ma foulée est bonne, cadencée, ma respiration rythmée. Mon désir de sentir Yano est tellement prégnant que mes intestins sont noués jusqu'à la douleur. Je ne peux plus attendre. Il est à peine 22 h 30. Il ne débauchera pas avant minuit, c'est trop tard. Je dois le voir avant, le toucher...

Je parviens devant la porte de La Dernière Mode en nage et à bout de souffle. Mon t-shirt me colle à la peau. Je suis échevelée et ma figure doit être rouge écarlate. Mais je m'en fous.

Je passe le seuil telle une tornade. Il n'y a pas foule ce soir, seulement quelques habitués et un petit groupe d'étudiants.

En dépit de la musique, la clochette retentit dans le bar à mon entrée.

Alors que je viens m'accouder au comptoir, Yano relève la tête, actionne la pompe de la tireuse et remplit une pinte de bière. Ses yeux s'arrondissent aussitôt en me découvrant en sueur et toute à lui. Il dépose le verre devant son client et se poste face à moi sans me quitter du regard.

« Qu'est-ce qui se passe ? s'alarme-t-il en se penchant par-dessus le bar pour saisir mon visage entre ses mains. Théo ?

— Il dort, ne t'inquiète pas. »

Ses prunelles d'un bleu en fusion me sondent afin de décrypter les raisons de ma venue, mais il ne met pas longtemps avant de comprendre. Sa langue humecte ses lèvres, tandis que son regard vagabonde sur ma figure.

« Pourquoi es-tu là, Érine ? » me demande-t-il alors qu'il décèle très bien les motifs de ma présence.

Je lève la main et redessine du pouce sa bouche charnue et rosée.

« J'avais besoin...

— De moi ? »

J'acquiesce. Il prend ma main dans la sienne et la pose sur sa gorge.

« Tu sens, Érine ? »

La veine dans son cou palpite à toute allure. Mon cœur tressaille. Un courant électrique me percute de plein fouet et s'engouffre dans chacun de mes membres.

« C'est l'effet que tu me procures quand tu cours vers moi », murmure-t-il

avant de me désigner la porte de l'arrière-salle.

J'opine, recule sans le lâcher du regard et me fraie un passage entre les tables. Je salue Fabien d'un geste de la main tandis que Yano lui chuchote quelques mots à l'oreille. Son patron acquiesce et Yano me rejoint devant le vestiaire. Il pousse le battant, allume la lumière et m'enjoint d'entrer.

À peine la porte refermée, il me saisit dans ses bras et me presse contre son torse, le nez dans mes cheveux. Je m'accroche désespérément à ses épaules et capte ses lèvres. Je veux le goûter. Il me plaque contre le mur pour mieux répondre à mes baisers. Je suis poisseuse de sueur, mais il a l'air de s'en ficher. Il dévore ma bouche, capture ma langue et s'approprie notre étreinte, ses deux mains enserrant mes flancs pour me coller contre lui.

« J'ai envie de te faire l'amour, murmure-t-il sur mes lèvres. Bon sang, Érine, j'ai vraiment envie d'entrer en toi. »

Mais il jette un œil vers la porte et les bruits de fond de la salle voisine, avant de revenir jouer sur mes lèvres. Ses mains remontent le long de mes côtes, sur mes seins, mon cou et prennent en coupe mon visage, ses pouces caressant mes pommettes.

Après un moment, il s'arrache de mes lèvres pour reprendre son souffle, ses iris vissés dans les miens.

« Je ne supporterai pas qu'il te touche, bébé. Tu m'as foutu une de ces trouilles.

— Je suis désolée.

— Tu es courageuse, mais c'est inutile. Mon père ne joue pas dans la même cour, Princesse. C'est un drogué, et les camés n'entendent rien. Tout ce qu'il désire, c'est son verre de gin au réveil. Je n'ai pas d'importance à ses yeux. Théo n'en a pas, et toi non plus. Tiens-toi loin de lui. »

J'opine avant de l'embrasser de nouveau, puis lâche à mi-voix :

« Comment tu fais...

— Quoi ?

— ... pour le supporter ?... pour être aussi fort ?

— Je ne suis pas fort, Érine. Après l'appel de Théo, Fabien m'a passé un savon parce que j'ai démonté un fût de chêne dans la ruelle. Alors non, j'ai de sérieux progrès à réaliser. »

Je passe la main dans ses cheveux pour repousser une mèche folle qui tombe devant ses yeux. Il attrape ma main et dépose un baiser sur mon poignet.

« Tu veux prendre une douche ? Je te paie un verre après, et on rentrera.

— Je n'ai aucunes fringues propres.

— J'ai un jean et un t-shirt de rechange dans mon casier.

— Pourquoi tu as des affaires de rechange ici ?

— Quand un mec me vomit dessus, c'est utile. »

Je glousse en posant mon front sur sa poitrine. Il caresse mes cheveux avec tendresse.

« Tes fringues vont être trop grandes.

— On s'en fout. Tu serais sexy dans un sac. »

Il me pousse en direction de la douche, m'adresse un sourire à la Yano, une lueur charmeuse dans les yeux, puis il tourne les talons et retourne travailler.

CHAPITRE 9

- YANO -

La séance de maquillage est une torture. Pourquoi doit-on infliger ça à des mecs ? Merde, pourquoi les femmes s'infligent-elles ça tous les matins ? Je suis à deux doigts d'offrir un bouquet de fleurs à Érine pour lui prouver mon admiration d'endurer ce supplice tous les jours. Ça me fait presque autant chier que lorsqu'elle m'a épilé la cuisse pour me taquiner.

Afin de me calmer et de m'empêcher de gigoter toutes les trois secondes, la maquilleuse a accepté de me laisser mon lecteur MP3 et j'écoute Nirvana à pleins tubes en chantant par-dessus la voix de Kurt Cobain.

Je l'énerve. C'est indéniable. Ses sourcils se froncent sans arrêt et elle pince les lèvres pour éviter de m'injurier. Je me force à ne pas sourire d'un air insolent. Je déteste cette bonne femme et ses pinceaux. J'ai envie de les lui faire bouffer. Et je suis à peu près certain de lui déclencher des crises d'urticaire tant je suis un sujet récalcitrant.

Une fois la torture terminée, arborant une coiffure faussement négligée, avec des mèches sur le front, je passe entre les mains de l'habilleuse. Poser pour le photographe, sous la lumière des projecteurs, alors que tout le monde a les yeux braqués sur moi, me demande moins d'efforts que de subir toute cette merde. J'ai hâte que la journée s'achève, même si Big Boss a décrété que je prendrais la pose dans un endroit féérique, sur un ponton au-dessus d'un lac, entouré de montagnes.

L'habilleuse me refile un t-shirt noir plutôt moulant et un jean bien taillé de même couleur d'une grande marque. Il caille, mais ça ne pose problème à personne de me laisser peler comme une orange au bord d'un lac. Le vent s'invite joyeusement et joue dans les branches des arbres qui bordent le rivage et je m'appête à camper des heures dans le froid. Bien joué, le boulot. Argent facile !

Pendant que tout le monde s'installe, je me grille une cigarette en cachette.

Mais Big Boss me repère comme si un radar était inclus dans l'emballage, grimace et se porte à ma hauteur. J'ai du mal à imaginer que ce type, toujours en costume-cravate impeccable, a à peine quelques années de plus que moi. Quel effet ça fait de naître du bon côté de la barrière, d'être au sommet de la chaîne alimentaire sans avoir jamais rien eu à foutre de toute sa vie ? Je suis persuadé que, quand il va aux chiottes, il chie des billets ou peut-être des lingots d'or.

« Béni m'a prévenu que vous étiez un électron libre », déclare-t-il en fixant ma cigarette comme s'il avait le pouvoir de l'éteindre.

Mais je continue de fumer malgré sa présence et son ton réprobateur.

« C'est pour cette raison que vous m'avez choisi, non ?

— En effet, mais je préfère contrôler chaque électron de ma société.

— Disons que je ne fais pas tout à fait partie de votre société, dans ce cas.

— Ce n'est pas ce qu'indique le contrat avec un chiffre suivi de plein de zéros que nous avons signé, me rappelle-t-il en observant les préparatifs avec une grande attention.

— C'est un truc génétique, ce besoin de contrôle viscéral ? »

Un rictus apparaît sur ses lèvres.

« Disons plutôt une tradition familiale.

— Et ça vous fatigue pas trop ?

— Non, c'est un véritable plaisir. »

Il me décoche un clin d'œil sans équivoque. Ce mec doit être un orfèvre dans l'art de la domination. Je suis persuadé qu'il ficelle ses maîtresses dans son plumard pour les baiser. Ça me fait penser que j'aimerais beaucoup ficeler Érine dans mon lit, les bras et les jambes écartées... Hum...

Je me perds un instant dans cette vision et je n'écoute pas un traître mot de ce que raconte Big Boss. Quand je reviens à la réalité, il m'observe en fronçant les sourcils.

« Dérisez-vous un peu, je gère, je lui lance avec insolence.

— Mieux vaut pour vous. Je n'aime pas perdre mon temps. Cette promotion est capitale pour la boîte. Tâchez de ne pas l'oublier.

— À vos ordres, Big Boss ! »

Je me dirige vers le ponton, là où le vent rugit, après lui avoir adressé un signe de la main. Je l'entends grogner dans mon dos, ce qui a le mérite de déclencher un ricanement, tout ce qu'il y a de plus grossier, de ma part.

Je me positionne face aux projecteurs, à l'emplacement que me désigne le photographe – un type sympa, très pro, qui a su d'emblée me broser dans le sens du poil.

Au bout de quatre heures à poser un peu partout autour du lac, à changer de fringues et de coiffures, Declan Mordret exige que je fume sur l'une des photos. À mon avis, c'est un moyen mesquin de me faire perdre mon temps dans le froid plutôt qu'une réelle idée publicitaire. Ce mec a vraiment besoin de tout contrôler. Je réponds à sa demande tordue, job oblige, et le photographe me mitraille avec ma clope entre les lèvres. Je joue de mon pouvoir de séduction à la perfection et repère deux ou trois nanas de la technique qui me reluquent avec envie. Au moins, je bosse bien.

Quand la lumière commence à se modifier, de nouvelles couleurs apparaissent dans le ciel, la coiffeuse humidifie mes cheveux et les lisse en arrière. On me fait retirer mon t-shirt, me demande de m'asseoir dans un fauteuil, sous un vélum, et la maquilleuse passe l'heure suivante à peindre des trucs sur mon torse, des tatouages pseudo-tribaux qui n'ont aucun sens, mais évoquent un certain charme. Je m'endors à moitié et, lorsque j'ouvre les yeux, je découvre Érine.

Elle descend du taxi qui l'a déposée aux abords des tentes, dans un petit tailleur bleu marine, ses cheveux noués en un chignon faussement négligé, avec des talons hauts. Elle avance vers moi dès qu'elle me repère sur le fauteuil, et m'envoie un sourire resplendissant.

« Salut, Princesse, je lance, tandis que la maquilleuse continue d'apposer la peinture noire sur mon torse.

— Salut, beau gosse. »

Son regard sillonne ma peau avec une grande attention.

« C'est intéressant. On dirait que j'arrive au bon moment. »

La maquilleuse lui adresse un sourire beaucoup plus sincère qu'à moi.

« Ça vous plaît ? lui demande-t-elle.

— Difficile de ne pas aimer. C'est bien Sauvage, le nom de la campagne ? Je l'aurais plutôt appelée Sexy. »

La maquilleuse ricane, comme si je n'existais plus. Mon charme n'agit pas sur elle... probablement parce que je l'ai traitée de coincée et de mal-baisée – ce qu'elle a trouvé de mauvais goût – lorsqu'elle a voulu épiler mes sourcils.

« “Sexy” n'est pas le premier terme qui me vient à l'esprit », répond-elle à Érine, qui se marre.

Traîtresse !

« Je ne demanderai surtout pas auquel vous pensez. »

Elles se renvoient mutuellement un regard de connivence qui m'agace.

« Bébé, je te conseille vivement de te rappeler que j'existe. »

Érine ancre des yeux rieurs dans les miens.

« Comme si je pouvais l'oublier, chéri, glousse-t-elle. T'as le droit de garder les tatouages après la séance ?

— Demande au garde-chiourme », je réponds en lui désignant la maquilleuse.

Celle-ci marmonne entre ses dents un mot qui doit ressembler à « connard », mais je m'en fous.

Elle finit par me libérer. J'ai la chair de poule à cause du vent mordant qui vient se goinfrer de ma peau mise à nue. Je me relève du fauteuil et me dresse devant Érine qui me dévore littéralement des yeux. Je sens son souffle s'accélérer et son corps devenir fébrile, tandis que son regard m'englobe tout entier. Sa bouche s'entrouvre sur des mots imprononçables en public, mais une chose est sûre : moi aussi, j'ai envie de lui arracher ses putains de fringues, même si son tailleur la rend sexy à souhait et lui dessine des jambes immenses.

« J'en ai encore pour une bonne heure, je lui apprends en effleurant sa joue. Après, Big Boss a réservé une chambre d'hôtel, plus bas dans la vallée. Petit week-end en amoureux improvisé, ça ne se refuse pas. »

Elle hoche la tête avec ferveur.

« Je vais m'installer et profiter du spectacle que tu m'offres.

— Tant que ton regard reste rivé à moi et non sur Big Mordret, ça me convient.

— Mon regard est tout à toi.

— Pas que ton regard ! » je lui lance en lui pinçant les fesses.

Elle glousse tout en essayant de se soustraire à mes doigts agiles.

Je me dirige ensuite vers le nouveau cadre dans lequel le photographe désire m'immortaliser. J'ai du mal à croire que ma gueule se retrouvera bientôt sur tout un tas d'affiches en ville. Bonne pub pour La Dernière Mode sans le vouloir. Fabien est aux anges. Il pense aux retombées comme si j'étais sa nouvelle poule aux œufs d'or. Vu tous les services qu'il m'a rendus, je lui dois bien ça.

Je m'installe sur la souche d'un arbre. Le soleil déploie ses couleurs chaudes dans le ciel à mesure qu'il décline. Mes tatouages factices sont mis en valeur par

les nouvelles teintes qui coiffent la cime des arbres. Je prends différentes poses, écoutant avec attention les recommandations du photographe.

Du coin de l'œil, je repère tout de suite que ce connard de Mordret se porte à la hauteur d'Érine et s'immobilise à ses côtés. Elle déploie toute une stratégie pour tenter de rester polie avec son patron en évitant son regard. Ça me rassure un peu, mais je n'aime pas la façon dont Mordret se rapproche d'elle, frôlant son épaule. Je redresse légèrement la nuque et plisse les yeux d'irritation. Il échange quelques mots avec elle que je ne saisis pas d'où je suis. Érine lui répond du bout des lèvres sans me lâcher des yeux. Elle semble nerveuse, et puis, soudain, elle sourit.

Putain, elle lui sourit ! Elle est sérieuse, là ?

Elle croise son regard avant de revenir sur le mien. Ce connard paraît tout fier de lui. Il se pavane comme un putain de paon en draguant ma fiancée sous mes yeux. Je vais le buter.

Je suis tendu comme un arc. Je serre les poings. Je ne prête même plus attention à l'objectif, mais le photographe continue de me mitrailler. Je me retiens de bondir de ma souche d'arbre pour égorger cet enfoiré, même si le regard d'Érine ne me quitte plus. Je n'arrive pas à déchiffrer l'expression de son visage. Que lui a-t-il dit ?

J'hallucine... Il se penche vers elle et lui chuchote quelques mots à l'oreille. Cette fois, je me redresse d'un bloc et, me moquant de toutes les paires d'yeux dirigées sur moi, me précipite dans leur direction.

Érine reste bouche bée en me voyant arriver droit sur eux, tandis que Mordret se contente de relever la nuque et de me fixer.

« Je peux savoir ce que vous êtes en train de foutre avec ma copine ? »

Mon ton est sec. Autour de moi, je sens bien qu'on me considère comme si j'étais taré, parce que je suis à deux doigts de cogner mon boss.

« Yano, ce n'est pas ce que tu crois », se défend aussitôt Érine.

Mais je ne l'écoute pas. Mes yeux sont accrochés à ceux de Declan Mordret. Son visage se fend d'un sourire sarcastique. Il hausse les épaules et je ferme les poings si fort que mes ongles me rentrent dans la paume.

Mordret chuchote « Sauvage », ce qui m'oblige à hausser un sourcil surpris.

Érine s'approche de moi et enveloppe l'un de mes poings dans sa main, me forçant à baisser les yeux sur elle. Elle me sourit et son expression est si tendre que je me décrispe lentement.

« Ce n'est pas ce que tu crois, Yano », insiste-t-elle.

Mordret pousse un long soupir, puis adresse un signe du menton au photographe qui commence à ranger son matos derrière moi.

« J'ai eu ce que je voulais, lâche Big Boss d'une voix sans émotion.

— Ah oui ? Vous avez plutôt intérêt à me dire ce que c'est rapidement. »

Il accomplit un pas dans ma direction et se campe devant moi avec un rictus.

« La photo que je désirais pour Sauvage. »

Son sourire devient si moqueur que je prends une profonde inspiration comme si je m'apprêtais à boxer. À *le* boxer. Il n'a pas l'air effrayé du tout. Il laisse à sa phrase le soin d'atteindre mon cerveau dans le brouillard colérique qui m'a submergé.

« Putain... »

Je détourne les yeux en crispant la mâchoire.

« Vous l'avez fait exprès, sale petit connard vaniteux. »

Tout le monde m'observe vraiment comme si j'étais cinglé. Mordret se met à rire. Un vrai rire.

« Les petits jeux de rôle sont souvent efficaces et votre fiancée a été délicieuse. Vous montez vite dans les tours. Je suis sûr que le photographe a saisi l'instant parfait pour illustrer notre Sauvage. Vous êtes très expressif lorsque vous êtes jaloux et furieux.

— Oh ! C'est très amusant. J'aurais pu vous casser la gueule !

— J'aurais pu me défendre, mais je ne me bats pas avec mes employés.

— Normal, la plupart sont trop péteux à l'idée de vous défier. Vous les tenez par les couilles grâce au boulot que vous leur offrez. Ce n'est pas mon cas.

— Non, en effet, c'est pourquoi vous êtes là et pas un autre. Vous êtes parfait pour ce rôle. Je ne reviens pas là-dessus, mais vous êtes trop arrogant et je ne désirais pas de l'arrogance pour cette collection, mais de la bestialité. J'ai été servi. Remerciez votre fiancée. Bonne soirée ! »

Sans rien ajouter, il tourne les talons sans effacer son sourire en coin que je meurs d'envie de massacrer.

Mon regard retombe sur Érine qui pouffe, la bouche dissimulée derrière sa main.

« Tu trouves ça drôle ?

— Tu m'as un peu effrayée, mais je dois admettre que tu es sublime quand tu

es furieux. Je n'ai pas pu résister. Tu m'excites comme ce n'est pas permis lorsque tes sourcils se froncent et que tes yeux lancent des éclairs. »

Elle appuie du doigt sur la petite ride qui se creuse entre mes sourcils. Je me penche au-dessus d'elle, mon front presque soudé au sien.

« Tu vas me le payer, bébé. Laisse-moi enfileur un truc et je te promets... que tu vas le regretter. »

Son sourire devient fripon. Ses mains glissent sur mes pectoraux. Sa poitrine se colle à la mienne.

« Montre-moi, Yano », murmure-t-elle d'une voix si excitée qu'elle me transmet aussitôt sa fièvre.

Une voiture nous dépose à notre hôtel, où nous avons une suite aux frais de Bella pour les prochaines vingt-quatre heures. Au moins, Big Boss ne s'est pas foutu de notre gueule. L'hôtel est un cinq-étoiles, perdu au milieu d'un parc colossal et d'une forêt féerique.

Le hall d'entrée est presque aussi classe que la baraque de Mael. Érine, splendide dans son tailleur, ne détonne pas au milieu du marbre. J'aimerais pouvoir lui offrir tous les jours le luxe qu'elle mérite, et je suis satisfait, pour une fois, d'en être capable.

Un groom monte nos sacs. Big Boss nous invite à dîner avec les membres de l'équipe au restaurant de l'hôtel. Fallait bien que quelque chose cloche dans cette délicieuse mise en scène. On s'en accommodera.

Érine s'extasie en enfonçant ses talons dans la moquette beige de la suite. On pénètre carrément dans un appartement première classe. Canapé, télé à écran plat monumentale, bar rempli, agrémenté de champagne, bureau en merisier style colonial. Une chambre avec un lit king size, couvert d'une courtepointe en soie, et une salle de bains tellement immense qu'on pourrait y dormir.

Érine court d'une pièce à l'autre, affichant un sourire radieux, et se désape sans perdre une minute dès qu'elle avise le jacuzzi.

« Yano ! me crie-t-elle avec enthousiasme. Dépêche-toi ! »

Je souris comme un âne en la regardant jeter son chemisier sur le lit et sautiller à cloche-pied pour retirer sa culotte de dentelles. Au moment où elle ouvre la bouche pour m'exhorter de m'activer, je suis dans son dos en train de dégrafer son soutien-gorge. Son regard coquin me saisit par-dessus son épaule.

« Si je te suis dans le bain, mes tatouages vont s'effacer, je remarque.

— Si tu savais comme je m'en moque. »

Elle pivote sur ses talons et se love dans mes bras.

« Viens avec moi, Camille Yano. »

Elle me tire par la ceinture jusque dans la salle de bains, telle une jeune dominatrice exerçant ses charmes sur ma personne. Je la laisse me déshabiller, très excité en sentant ses doigts malicieux courir sur ma peau. Mais je n'oublie pas dans un coin de ma tête la petite entourloupe dont elle m'a fait sa victime. Je compte bien lui rendre la monnaie de sa pièce pour son coup d'œil à Big Mordret.

Une fois nus, Érine ouvre le robinet et laisse l'eau chaude envahir la baignoire immense en forme d'octogone. Pendant qu'elle se remplit, la bouche de Rine est sur la mienne, tirant sournoisement ma lèvre inférieure entre ses dents. Ses mains caressent mes biceps et les veines de mes avant-bras. Sa poitrine est écrasée sur mes pectoraux et la pointe de ses seins m'agace dangereusement. Je bande en deux minutes comme un pendu, mes mains accaparant ses hanches affirmées, puis son délicieux fessier que je meurs d'envie d'honorer. Mais je me réfrène. J'ai une idée bien plus sournoise pour la punir du petit tour qu'elle m'a joué.

Pendant que l'eau s'écoule dans la baignoire, Érine se met à genoux sur le carrelage et me prend dans sa bouche provocante. Comme je suis très rancunier et qu'elle est affreusement excitante dans cette position, j'y prends un grand plaisir, basculant mes hanches pour mieux la pénétrer. Je ne cherche même pas à me contrôler et j'éjacule rapidement sous son air surpris. Elle me dédicace une moue déçue, tandis qu'un mince filet de sperme s'échappe au coin de sa bouche. Dans mon esprit tordu, il m'arrive de songer qu'il n'y a rien de plus érotique que de voir un bout de moi glisser d'entre ses lèvres. Je l'essuie malgré tout du pouce et lève un sourcil, sous les battements de plus en plus déchaînés de mon cœur.

« Je n'ai pas pu me retenir. J'en avais trop envie, je me défends aussitôt, même si ce n'est pas tout à fait la vérité ni tout à fait un mensonge.

— Tu as intérêt à te rattraper. »

Elle saisit la main que je lui tends pour l'aider à se redresser, puis s'immerge dans l'eau brûlante. Je claque sa fesse gauche lorsqu'elle passe devant moi. Elle pousse un cri de surprise et m'adresse un regard licencieux.

« Je t'ai déjà laissée en plan, Princesse ? »

Elle secoue la tête en s'installant dans la baignoire. Je me faufile dans son dos et insinue mes jambes de part et d'autre de ses hanches. Elle se laisse tomber sur mon torse et pose ses mains sur mes genoux. La douceur de son corps contre le

mien et la chaleur de l'eau, après ce délicieux petit en-cas, me bercent tellement bien que je manque de m'assoupir.

Érine tire sur les poils de mes cuisses pour me réveiller.

« Yano ! » s'exclame-t-elle, outrée.

Je ricane, avant de m'emparer de ses seins et de les pétrir. Au moment où elle s'apprête à protester, je pince ses tétons, troquant ses remontrances contre une plainte d'excitation. Bien mieux...

Je joue avec ses mamelons durant un temps fou. Érine se tortille entre mes jambes. La nuque renversée sur mon épaule, ses lèvres courent le long de mon cou. Sa langue me lèche sous l'oreille.

« Yano ! » se plaint-elle lorsqu'elle constate que mes mains restent actives sur sa poitrine sans briguer une chute vertigineuse vers son intimité.

« Oui, Princesse ?

— Touche-moi !

— Serait-ce un ordre ?

— Une exigence.

— Où est la différence ?

— Je t'informe de ce dont j'ai besoin.

— Donc tu ne me l'ordonnes pas ?

— Si je te l'ordonne, tu refuseras seulement parce que je te l'ai demandé. »

Je manque de ricaner. Elle me connaît tellement bien que c'en est presque effrayant et... si jouissif.

Je retire une main de son sein, me redresse légèrement et enclenche le jacuzzi. Les bulles jaillissent aussitôt et massent nos deux corps soudés l'un à l'autre. Érine soupire d'aise avant de saisir ma main gauche et de l'entraîner entre ses cuisses.

« Qu'est-ce que tu fabriques ? » je demande en souriant, le nez dans ses cheveux.

Elle appose mon index et mon majeur contre son clitoris et se frotte outrageusement contre moi. Nom de Dieu, tenir ma revanche risque de se révéler difficile si elle joue à ce jeu-là. A-t-elle seulement conscience de ce qu'elle éveille en moi ?

Elle se déhanche et se caresse avec un tel manque de pudeur que je bande de nouveau bien malgré moi. Je ne parviens même pas à résister à son attraction.

Ses gémissements éclatent dans la salle de bains.

« J'ai envie de jouer à un nouveau jeu, Princesse. Tu me fais confiance ? »

Elle hoche la tête sans hésiter et mon cœur bondit, comme chaque fois qu'elle m'accorde sa confiance.

« Tu ne vas pas aimer la première partie. »

J'ai bien l'intention de te tourmenter, bébé.

Elle relève la tête pour saisir mon regard échauffé.

« À quel point ? »

— Au point que tu me supplieras de te prendre.

— C'est le but du jeu ?

— En quelque sorte.

— Tu ne veux pas m'en révéler davantage ?

— Si je te l'avoue, je retirerais le plaisir de la découverte.

— Oui, mais tu m'avertis que je risque de souffrir.

— Pour mieux jouir, Princesse, comme toujours. »

Elle me sonde d'un regard provocant.

« Je ne suis pas sûre d'aimer ce petit jeu. Je crois que tu veux y prendre beaucoup trop de plaisir mesquin. »

Je ricane en saisissant son menton pour l'attirer vers mes lèvres.

« Je te ferai tellement jouir ce soir que tu me supplieras d'arrêter.

— Avant ou après t'avoir supplié de me prendre ?

— Qui sait ? »

Je lui décoche un clin d'œil.

Elle se retourne dans le bain, éclaboussant le carrelage, et flanque ses jambes de part et d'autre des miennes, s'ouvrant sous mes yeux avec une telle indécence que ma queue ne pourrait pas être plus dure. Ses iris argentés se plissent en considérant mon sexe tendu contre le sien, puis ses lèvres se retroussent en un sourire espiègle.

« OK, tu mènes le jeu, Yano, mais ne crois pas que je vais souffrir seule. »

Sa main glisse sur ma queue en feu et je crispe la mâchoire, avant de tenter de retrouver mon contrôle.

« Quelles sont les règles ? me demande-t-elle en ancrant ses yeux dans les

miens.

— Simples... ce soir, quoi que je fasse, tu te laisses faire. »

Son regard pétille tout en cherchant à percer ma cuirasse.

« Je me laisse faire ? Rien que ça ?

— Oui, bébé. »

Je saisis sa nuque et l'attire sur mes lèvres. Ma langue s'empare de la sienne, tandis que ma main droite enveloppe brusquement son sexe, en caressant les courbes sans toutefois la pénétrer. Elle gémit dans ma bouche et bascule contre mon torse.

« C'est ça, Érine, laisse-toi aller avec moi. »

CHAPITRE 10

- YANO -

Big Mordret s'est installé en face d'Érine. Je soupçonne ce connard d'avoir sciemment choisi cette place pour me foutre en rogne. Mais il peut toujours essayer, je suis d'humeur ludique. Érine est prisonnière de mon attraction ce soir et j'ai bien l'intention d'en jouir dans tous les sens du terme.

Ses joues sont rosées par les émotions, dans l'attente que le petit jeu prenne davantage d'ampleur. Je ne me lasserai jamais de son indécence lorsqu'elle me laisse mener la danse et qu'elle s'ouvre en toute quiétude pour profiter avec moi de tous mes délires.

Je commande un whisky pour l'apéritif, tandis qu'Érine préfère du vin blanc.

Elle sirote son verre avec frilosité, comme si elle craignait de perdre le contrôle et qu'elle désirait garder la tête froide pour m'affronter. C'est une bonne chose. Je ne veux pas qu'elle puisse échapper à mon jeu.

Big Mordret parle de la prochaine étape, mais je ne l'écoute que d'une oreille distraite, me contentant de hocher la tête pour conserver un semblant de crédibilité.

Sous la table, en revanche, mon attention est concentrée sur la peau douce de la jeune femme à mes côtés. Mes doigts sont sur le genou d'Érine et remontent doucement sa jupe le long de ses cuisses jusqu'à ce que je sente sa... nudité.

Elle écarte timidement les cuisses lorsque je pousse l'intérieur de sa jambe d'une pression. Mon index caresse avec sournoiserie les chairs humides que j'ai pris soin de maltraiter dans notre chambre avant de descendre au restaurant. L'onctuosité de ses replis fragiles, se chiffonnant sous mes doigts, me rend totalement fou, comme si j'avais pris de la drogue. Un truc fort, qui me ferait planer sans redescendre.

Je rencontre son clitoris, m'amuse à l'exciter doucement, mais je ne joue pas trop longtemps avec son point sensible. Ce serait ennuyeux si elle se répandait

sur son fauteuil. Érine est à moi et nul autre ne connaîtra ce secret.

Elle a l'air de respirer de nouveau lorsque je retire mes doigts pour saisir le menu que me tend une serveuse. Celle-ci me mate sans discrétion, ce qui lui vaut un mauvais coup d'œil d'Érine. Sa jalousie me booste. Je me sens sur-vitaminé.

Ce soir, je vais découvrir tous les trésors cachés d'Érine.

Contrairement à ce que je pensais, Declan Mordret n'accapare pas la conversation. Il laisse discuter l'équipe sans intervenir, sauf lorsque son avis est sollicité. Il semble même préférer le silence à la parlote. De temps en temps, nos regards se croisent, et un rictus tire le coin de ses lèvres auquel je réponds avec une certaine effronterie. Mon sens de la rébellion a l'air de lui plaire, comme s'il en était totalement dépourvu lui-même. Je suppose qu'être directeur à vingt-cinq ans dénote un certain tempérament. Je ne voudrais sa place pour rien au monde, même si j'envie un peu ses poches pleines de billets, mais seulement parce que je rêverais d'offrir un nouvel appart à Théo et d'acheter les superbes alliances qu'Érine a repérées chez le bijoutier...

... et de me débarrasser de mon père.

Alors qu'on nous apporte nos plats, je surprends le regard de Big Mordret sur mon tatouage. Mon *No Love No Fear* inscrit en grosses lettres noires sur mon avant-bras. Il le fixe comme s'il était hypnotisé.

« C'est un vrai, celui-là, je lance par-dessus la table, avec un sourire moqueur, tout en levant mon bras pour mieux le lui montrer.

— Oh, sans blague ! »

Il détourne brièvement les yeux, saisit son verre et reporte son attention sur moi.

« Pas trop votre genre, les tatouages. »

Il hausse les épaules.

« Pas vraiment, en effet, mais je trouve qu'on peut en apprendre beaucoup sur les personnes qui en portent.

— Ah oui ? Comme... ? »

Je fanfaronne, même s'il a raison. En dehors des gens qui se tatouent pour être à la mode, les puristes apposent sur leur corps une marque qui a un sens. On imprime une empreinte sur sa peau qui restera à jamais inscrite. Elle représente une idée, une image, un sentiment que le tatoué a choisi de ne jamais oublier.

Mon tatouage est une partie de moi. Ma part d'ombre. Mon mantra. Ce que je me suis répété durant des années pour me donner le courage de me lever tous les

matins, afin d'affronter mon père et Érine. *No Love* pour Érine, *No Fear* pour mon père, mais les deux sont interchangeables. *No Love* pour cesser d'aimer et de rechercher l'affection de mon père. *No Fear* pour Érine, afin d'étouffer ma culpabilité et l'amour que j'éprouvais envers elle.

« Simple et sans fioritures, déclare Big Mordret en calant son menton sur le dos de sa main. Les chichis, ce n'est pas votre genre. Un message direct, sans aucun filtre. Mais les caractères d'imprimerie que vous avez choisis sont plus ambivalents, ce sont des lettres romaines qui dénotent à la fois le pouvoir, la recherche des plaisirs, la maîtrise et un certain sens belliqueux. »

Big Mordret parvient à me scotcher. Pour quelqu'un qui ne porte pas les tatouages dans son cœur, son interprétation me saisit. Érine m'adresse un long regard curieux, avant de fixer les caractères noirs.

« Et vous pensez que votre explication pourrait me correspondre ?

— Il ne s'agit pas d'une suggestion, j'en suis convaincu, me répond-il sans se dégonfler. Toutefois, la présence de votre fiancée me laisse perplexe face à ce message, ou bien alors ce tatouage a perdu de sa valeur. »

J'ébauche un sourire avant de croiser le regard d'Érine.

« Il aura toujours de la valeur, parce qu'il avait un sens lorsque je me suis fait tatouer, mais en effet, il n'est plus vraiment d'actualité. »

Je presse le genou d'Érine sous ma main. Le sourire qui affleure sur ses lèvres est si attendri et plein d'amour que j'ai de nouveau l'impression d'être heurté par une vague de trente mètres.

« Je me demande quel genre de tatouage vous pourriez porter. Un truc du genre lion, roi de la jungle ou bien... »

Je réfléchis quelques secondes, me remémorant la flopée de motifs que j'ai pu admirer chez le tatoueur.

« Une hélice d'ADN. Ça vous irait bien. »

Il semble surpris par ma remarque et esquisse un sourire.

« J'aime beaucoup cette idée. »

Les membres de l'équipe me considèrent comme si j'étais Jésus en personne. Je crois qu'ils pourraient me baiser les pieds d'être parvenu à dérider Big Boss. Mais quand je pense que Merryn bave sur lui à chaque fois que son petit cul passe devant son bureau, je me répète qu'elle n'a pas misé sur le bon cheval. Elle risque de se casser les dents sur la façade en titane de M. Big Mordret. Ce type est tout sauf un ange de vertu. Derrière ses iris sombres, je devine sans mal

le gouffre abyssal qu'il tente de dissimuler au commun des mortels. Son petit aparté sur les tatouages... hum... titille mon intérêt. Big Boss cache bien son jeu.

Je reste sage jusqu'à la fin du repas... ou presque. Je taquine parfois Érine, histoire que son corps me réponde, puis je lui rends sa liberté. Ma fiancée est tendue à mes côtés. Elle me cherche du regard sans arrêt comme si elle éprouvait le désir secret de me dévorer, sans savoir que l'inverse est sur le point de se produire.

Ce soir, je serai un magicien.

Ni Érine ni moi ne commandons de café ou de digestif. On veut seulement quitter la table, courir vers les ascenseurs et s'engouffrer dans notre suite. Mais je me force à faire bonne figure, parce que Big Mordret n'est pas seulement mon patron, il est aussi celui d'Érine. Je ne tiens pas à ce qu'elle passe pour la fille délurée et gourmande qu'elle n'est qu'entre mes bras.

Dans le hall, on salue quelques membres de l'équipe qui vont prendre un after au bar de l'hôtel. Les autres empruntent l'ascenseur avec nous. Au fond de la cabine, ma main caresse la courbe des fesses d'Érine. Ne pas sentir le contact de ses sous-vêtements est un pousse-au-crime. Au cours du repas, j'ai réussi à débander, mais en quelques secondes, mon sexe menace de s'extirper de mon jean. Je me concentre sur une suite de chiffres pour me calmer, mais comme ma main continue de flatter son délicat fessier, je peine à retrouver mon self-control.

On lance un « bonne nuit » à tout le monde dans le couloir et j'insère la carte magnétique dans la porte de notre suite. Les yeux d'Érine me brûlent tandis qu'ils errent sur moi. Ses doigts sont glissés dans ma ceinture.

À peine dans le vestibule, elle tire sur mon t-shirt pour me l'ôter. Je rigole et l'en empêche en saisissant ses poignets.

« Houlà, Princesse, tu te crois où ?

— J'ai envie !

— Je m'en fiche. »

Je l'attrape dans mes bras et la soulève comme une mariée.

« C'est moi qui commande ce soir. »

Elle agite les jambes tout en nouant ses bras autour de ma nuque pour capter mes lèvres.

« Tortionnaire ! se plaint-elle contre ma bouche.

— Oh, et ce n'est qu'un début. »

Je tire une chaise pour l'y installer.

« Ne bouge pas, Princesse. »

Je tamise les lumières du salon, ne laissant qu'une faible lueur éclairer la silhouette d'Érine, tire les rideaux et m'empare des rubans de soie qui retiennent les voilages, avant de retourner auprès d'elle.

Érine ne m'a pas quitté du regard, étudiant mes intentions. Ses yeux s'arrondissent en considérant les liens que j'agite d'un air fripon. Elle reste circonspecte, mais elle est fébrile.

« Tu es en mon pouvoir ce soir, bébé. »

Je passe dans son dos en laissant la soie caresser sa peau, puis dépose les rubans sur le dossier du fauteuil, le temps d'abaisser la fermeture Éclair de sa robe. Elle se redresse pour achever de la retirer et conserve seulement ses talons hauts. J'appuie sur ses épaules pour qu'elle se rassoie, puis attache ses mains au dossier de la chaise. Elle me suit des yeux par-dessus son épaule, tandis que je serre suffisamment fort pour qu'elle n'ait aucune chance de les retirer. Pas d'échappatoire ce soir. Puis je m'agenouille à ses pieds et noue un lien autour d'une de ses chevilles et du pied de la chaise, lui écartant délicieusement les cuisses.

Un genou au sol, mon regard flâne sur son corps, depuis son cou-de-pied jusqu'à l'intérieur de sa jambe. Mon index trace des arabesques sur sa cheville et remonte lentement sur sa peau qui, à mesure de ma course, se hérissé d'excitation.

« Tu sais ce qui m'intéresse ? » je murmure, les lèvres effleurant son genou.

Elle secoue la tête, tendue et vacillante.

« Je veux que tu découvres... l'anticipation. »

Je dépose un baiser sur l'intérieur de sa cuisse. Ma langue s'insinue jusqu'à son intimité sans toutefois la frôler. Je croise son regard, dont les teintes d'argent sont englouties par le noir de ses pupilles dilatées. Elle répète mon dernier mot avec angoisse. Un sourire sournois et machiavélique se pose sur mes lèvres.

« L'anticipation, Princesse... C'est quand je vais te faire ressentir toutes les choses que tu espères sans même les mettre en œuvre. »

Elle laisse échapper un hoquet de stupeur, de plus en plus happée par la fièvre, alors que mon index tournoie sur son ventre, puis sur ses seins lourds et ses mamelons érigés.

« Nous verrons combien de temps tu tiens avant de jouir entre mes doigts et

combien de temps tu tiens avant de me demander de te prendre. »

Elle a l'air de suffoquer, cherchant sa respiration.

« Je dois lutter ou me laisser aller ? me demande-t-elle d'une voix hachée.

— Laisse-toi aller, bébé, ce n'est pas un piège. C'est une partie de plaisir. »

Je me redresse et l'embrasse, investissant sa bouche pour capturer sa langue. En la libérant, j'ajoute :

« Je veux juste te donner un plaisir que tu n'as jamais ressenti auparavant. Quelque chose de différent. Laisse-moi jouer avec toi, Érine. »

Un sourire envahit ses lèvres attirantes et je m'en empare à nouveau, laissant mes paumes envelopper ses épaules, puis longer ses avant-bras, avant de saisir ses seins. Ils sont gonflés et s'ajustent parfaitement à mes mains. Mes pouces en caressent les pointes dressées. Érine renverse la nuque et mes lèvres courent aussitôt le long de sa gorge. Mes baisers sont tantôt doux, tantôt avides. Je mords le renflement de son sein et lui soustraie un gémissement de désir, avant de me redresser. Sans la quitter des yeux, j'ôte mon t-shirt et le jette au sol. De toute ma hauteur, mon index caresse son front et en chasse les mèches de cheveux. Elle humecte ses lèvres d'un coup de langue rapide qui me donne envie de la capturer à nouveau pour en savourer l'arôme.

« Yano... l'anticipation... c'est quoi pour toi ? » s'inquiète-t-elle.

J'esquisse un sourire en me penchant au-dessus d'elle, mes mains enrobant ses cuisses. Les lèvres à quelques centimètres des siennes, je chuchote d'une voix grave :

« C'est ça, bébé. »

Ma langue frôle sa bouche chaude et en redessine le contour sans en franchir la délicate limite. Mes lèvres dérivent ensuite sur sa joue jusqu'à sa tempe, puis mes dents saisissent son lobe d'oreille. Mes mains enveloppent ses hanches et les pressent tendrement, avant de remonter le long de ses côtes et de se réapproprier ses seins. Je glisse mon bassin entre ses genoux et m'accroupis entre ses jambes.

Elle reprend son souffle, comme si elle était restée en apnée. Je happe son mamelon, je tourne tout autour de la pointe et lui rends sa liberté. Je parcours ses seins, son ventre, ses cuisses tremblantes. Mes doigts tâtonnent le long de sa colonne vertébrale jusqu'au creux de ses reins. Je la frôle, l'effleure et la caresse. Je joue avec la sensibilité de son épiderme. J'exacerbe chaque sensation pour les décupler. Parfois mes lèvres s'approchent de son sexe, puis l'évitent au dernier instant. Parfois, je saisis entre mes dents son mamelon, puis le dédaigne pour lui

préférer la courbe de sa gorge.

Tandis que les minutes s'égrènent, Érine gémit, se tortille sur sa chaise, mord ses lèvres lorsqu'elle s'attend à une caresse qu'elle n'obtient pas, bascule la nuque en arrière lorsque je satisfais sa requête. Elle bredouille mon nom, dans une litanie entrecoupée de plaintes et de gémissements. Un ou deux jurons lui échappent et m'arrachent un sourire.

J'observe chacune de ses réactions et m'alimente. Elle est plus vulnérable lorsque je lèche le creux de son coude et sa clavicule que lorsque je m'é gare sur ses flancs – elle manque alors de rire à cause des frissons que je provoque sur son corps.

À chaque fois que ma bouche se détache de sa peau, je murmure aussitôt à son oreille :

« Dis-moi où tu veux que je te touche ? »

Immanquablement, elle appuie sa joue contre la mienne et répond dans un frémissement :

« Entre mes jambes, Yano. »

Mes doigts s'y dirigent aussitôt et effleurent le pourtour de son intimité, ce qui lui arrache une plainte de dépit et de frustration.

« Yano... Je t'en prie... Je n'en peux plus... »

— Mais si, Érine, nous n'en sommes qu'aux prémices. Nous avons à peine commencé. Tu veux que je te touche là ? »

Du dos de la main, je la frôle à nouveau, sentant sur ma peau le contact de sa chair humide.

« Oh oui ! Je t'en prie... »

Ses poings sont fermés dans son dos.

« Seulement là ? »

Je souffle sur son clitoris. La chaleur de ma respiration la cloue sur la chaise. Elle grogne et serre la mâchoire, avant de harponner mon regard frondeur.

« Yano... qu'est-ce que... tu cherches ? »

Elle ahane, halète, suffoque de ce plaisir insatisfait.

« Toi, ta jouissance. »

— Alors, donne-la-moi ! C'est inhumain ce que tu fais. »

J'esquisse un sourire amusé et laisse le soin à mes doigts de lui voler un gémissement qui lui coupe la parole. Au contact de mon index sur son sexe, elle

crie si fort que les voisins n'ont aucune chance d'ignorer ce que nous sommes en train de combiner. Ses jambes se mettent à trembler. Elle est de plus en plus vulnérable, son corps offert à mes caresses, à tous mes délires.

Lorsque je la touche à nouveau, caressant à peine son clitoris, son dos se cambre, ses cuisses trémulent et un délicieux ruissellement jaillit d'entre ses jambes et se répand sur le parquet. Elle ne gémit même plus. Aucun son ne franchit sa gorge. Elle reste tétanisée, avant de relâcher ses muscles. Mais je ne lui laisse aucun répit.

« Combien de fois, Érine ? Compte. »

Sans lui laisser le temps de respirer ou de me répondre, mes mains courent à nouveau sur sa poitrine, titillent ses seins lourds, puis ma bouche s'en saisit et écrase sous ma langue ses tétons turgescents.

Alors que j'aspire son mamelon, son corps grelotte, pris de frénésie. Elle émet un « Yano » étranglé, et une nouvelle source s'échappe.

Je bande tellement que je suis obligé de vite déboutonner mon jean. La puissance de ses orgasmes m'enivre. Elle tire sur ses liens, les poings fermés. Sa nuque ne cesse de se renverser, avant de revenir vers moi pour chercher mes baisers.

« Compte », je murmure au creux de son cou.

Je passe dans son dos, écarte ses cheveux et mordille sa nuque. Taquins, mes doigts ont l'air de jouer une mélodie sur sa peau. À chaque fois que je la frôle, elle tressaille violemment. Son corps devient indépendant et réagit avec véhémence.

« Nous en sommes à deux, Érine. »

Mes mains dévalent sa poitrine jusqu'à son ventre. Mes doigts rampent sur son sexe, tirant ses chairs, avant que l'un d'eux ne se glisse en elle.

J'ai l'impression qu'elle éclate en mille morceaux lorsque ses muscles se tendent et tremblent à outrance. Un nouveau geyser de plaisir jaillit et chute sur le parquet.

« Trois... » balbutie-t-elle en cherchant mon regard.

Je suis aspiré dans ses prunelles assombries par le désir.

Mes mains cajolent ses flancs, puis pincement ses mamelons avant de retourner titiller son clitoris. Sa tête est renversée sur mon épaule et elle gémit si fort, ses lèvres frôlant ma joue, que mon corps se gorge de chacun de ses spasmes. À force de la voir se déliter, je me surprends à penser que moi aussi, je pourrais

jouir rien qu'en l'admirant, prisonnière de ses orgasmes.

« Délicieuse petite femme fontaine, je murmure contre son oreille. Jouis pour moi, Érine, encore. »

Je frotte doucement son clitoris. Aussitôt, son corps se contracte. Ses bras se tendent contre mes cuisses, ses doigts crochés à mon jean.

« Quatre, bredouille-t-elle en ahanant violemment. Oh ! Yano, je t'en prie, viens... Je n'en peux plus... Viens. »

J'émet un rire matois en m'agenouillant entre ses cuisses.

« Et te refuser ma langue, bébé ? Tu ne veux pas que je te lèche ?

— Si, si, si », s'exclame-t-elle aussitôt en m'enveloppant d'un regard étincelant de désir.

Je lui envoie l'un de mes sourires suffisants qui lui arrache une plainte de frustration. Elle me tire la langue et j'enfonce la mienne en elle pour la punir. Tout son corps s'arque sur la chaise. Je saisis ses hanches pour la maintenir et l'empêcher de basculer. Je la lape et aspire son clitoris entre mes lèvres. Mon nom s'échappe d'entre ses lèvres comme si elle était prisonnière d'une bulle de verre et qu'elle m'appelait désespérément pour en sortir. Je garde la clé qui me permet de la libérer et la tourmente encore un peu. J'enfonce ma langue en elle et un nouveau ruissellement de son plaisir s'écoule sur mon menton.

« Cinq, glapit-elle, Yano... Oh ! Mon Dieu ! »

Que j'aime quand elle dit ça.

Son corps tremble de partout. Sa peau est hérissée de chair de poule. Sa poitrine se soulève et s'abaisse à toute vitesse et elle a du mal à retrouver son souffle.

Je décide de mettre un terme à son supplice sensuel. Je retire le reste de mes fringues et les jette au sol. Le regard d'Érine pétillait d'appétit en effleurant mon corps. Je dénoue les liens qui maintiennent attachées ses chevilles, la saisis sous les cuisses et m'installe sur la chaise, ses jambes par-dessus les miennes. Elle plaque aussitôt ses seins sur mon torse et je sens contre ma peau le martèlement furieux de son cœur. Son corps a l'air sur le point d'implorer de passion et de désir. Elle gémit à mon oreille alors que je ne l'ai pas encore touchée. Elle est comme possédée, tous ses sens en alerte. Au moindre contact, elle tressaille et son bassin vogue vers le mien.

« Princesse, si tu savais à quel point tu es excitante », je chuchote dans son oreille d'une voix rendue rauque par la fièvre.

Sans attendre davantage, je dirige mon sexe vers son intimité humide et me glisse en elle. Elle se crispe, ses abdos se referment sur ma queue et m'arrachent un grondement de plaisir. Elle gémit mon nom tandis que je donne un brutal coup de reins et la pénètre le plus profondément possible.

« Putain, putain, putain », grogne-t-elle, le nez enfoncé dans mon cou, ce qui menace de me faire éclater de rire. Érine vulgaire, ça n'arrive en général que dans mes fantasmes les plus vicieux. Mais je comprends quelques secondes plus tard les raisons de ce vocabulaire inhabituel. Elle se déverse sur la chaise, son corps se resserre une nouvelle fois, pressant ma queue furieusement entre ses chairs brûlantes.

« Six, bébé », je lui murmure à l'oreille.

Je suis tellement content que, sans la laisser redescendre, j'attrape ses fesses dans la paume de mes mains et la martèle sauvagement. La chaise bascule en arrière à chaque coup de buttoir et je suis obligé de nous retenir de chuter. Érine m'aide à garder appui en ancrant ses talons dans le sol et je dénoue les liens de ses poignets. Aussitôt, ses mains se coulent dans mes cheveux et m'enchaînent à elle. Nos deux corps fusionnés se marient tellement bien dans le plaisir et l'ivresse qu'on perd pied l'un dans l'autre.

« Gémis encore, Princesse... N'arrête surtout pas. »

Je ne parle que pour alléger ce poids colossal qui envahit ma poitrine alors que je m'enfonce en elle. C'est tellement bon et tellement puissant que j'ai l'impression de disparaître dans son corps. J'ai baisé tout un tas de filles différentes depuis mes quinze ans, mais jamais de ma vie je n'ai ressenti ce que j'éprouve lorsque je la possède, que j'entre en elle et nous porte jusqu'à la jouissance. Il n'existe aucun mot pour décrire ces sensations. C'est seulement... nous. Une fusion parfaite et violente, dans laquelle se mêlent la tendresse et la rage. Notre amour nous ressemble : il est brutal et chaleureux, tel un incendie.

Érine crie, sa nuque renversée en arrière. Mes lèvres sont dans son cou. Son parfum exsudant le sexe et la fièvre vogue dans mes narines et me délecte. Elle se contorsionne, m'aspire en elle et je la sens se déployer tout autour de moi tel un réseau de lianes. Elle est si brûlante que je ne mets pas longtemps à parvenir aux portes de la jouissance. Érine est prête... Plus que prête, d'ailleurs. Son intimité ne cesse de se refermer sur moi, au point de me happer au fond de son ventre. Elle arrache son plaisir de mon sexe. Son dos s'arc-boute et son buste se presse contre mon torse. Mes bras l'encerclent et la ramènent tout contre moi au moment où, saisi par la force de son orgasme, je la suis et explose, dans une jouissance si forte que c'en est presque douloureux.

Nous restons immobiles, cherchant notre souffle. Érine a le front sur mon épaule, ses bras pendant dans mon dos, inertes. Je hume ses cheveux et la garde pressée contre moi.

Au bout d'un moment, elle murmure :

« Bon sang, mais qu'est-ce que tu m'as fait ? »

Je ricane et frissonne lorsqu'elle dépose un baiser sur mon épaule.

« Je n'avais jamais rien ressenti de tel, ajoute-t-elle. Tu me touchais à peine et c'était comme si tu entrais en moi. Comme si je te sentais partout. Je ne contrôlais plus rien. C'était... très déstabilisant. Comment... Comment tu as su que je réagisrais comme ça ? »

Pour conserver la magie de l'instant, j'ai envie de la laisser croire que je suis un maître dans l'art des préliminaires, mais j'opte pour la sincérité :

« Je suis tombé sur un film porno une fois où une femme fontaine déchargeait à chaque fois que le type lui touchait un peu les nibards ou le clitoris, en jouant avec ses terminaisons nerveuses. C'était assez impressionnant. »

Érine relève la tête pour me fixer d'un œil sidéré. Est-ce qu'elle me prend pour un pervers ? Est-ce que ça la vexe que j'aie voulu tenter l'expérience ?

« Et tu t'es dit que ça pouvait fonctionner avec moi ? »

Je hoche la tête, en affichant un sourire faussement penaud.

« Je voulais te donner encore plus de plaisir et...

— Et tu voulais voir si tu étais capable de me le donner. »

Mon sourire s'accroît, tandis que j'avoue sans honte ma faute et reconnais la fierté que j'éprouve à être l'auteur de son plaisir. Érine secoue la tête en éclatant de rire. Elle noue ses bras derrière ma nuque et appuie son front contre le mien.

« Tu es intenable, Yano. Tu doutais encore du plaisir que tu m'offres ?

— Non, je n'en doute jamais. J'avais envie de pousser le vice un peu plus loin, de voir jusqu'où on pouvait jouer. On a franchi une nouvelle étape. Tu es de plus en plus sensible.

— Parce que tu m'excites, Yano. Tu ne comprends pas ? C'est parce que c'est toi, si mon corps réagit autant. Il ne m'obéit même plus. Dès qu'il te sent, dès qu'il te voit, il s'enflamme et explose comme un bâton de dynamite. Je perds complètement le contrôle quand t'es là. »

Mes lèvres s'étirent en un sourire plein d'arrogance avant de s'emparer de sa bouche.

« Ça me plaît, Princesse. J'aime te provoquer et te combler.

— Je ne crois pas qu'il existe sur cette planète une femme plus comblée que moi en ce moment. »

Elle m'embrasse, puis se laisse retomber dans mes bras.

« Je suis épuisée, Yano. Je ne sens plus mes jambes.

— T'inquiète pas, Princesse, j'assure le service après-vente. »

Je la soulève sous les fesses et l'entraîne sous la douche. Je la lave, la rince et la sèche, puis, nus comme des vers, on se glisse sous les draps. Érine se coule contre mon torse, son nez fiché dans mon cou. Elle ne met pas cinq minutes avant de s'endormir, pleinement satisfaite.

Des mains noires tentent d'attraper mes poignets pour me tirer de ma cachette sous mon lit. Les ongles sont sales et abîmés. Je ne veux pas qu'ils me touchent. J'ai peur. Je lève les yeux et n'entrevois que du noir. L'obscurité est quasi totale. J'essaie de me recroqueviller contre le mur, mais rien à faire, les mains saisissent l'un de mes poignets et je pousse un hurlement de terreur. Je me débats et essaie de les repousser. Les ongles s'enfoncent dans ma chair jusqu'au sang. La trouille me remonte dans la gorge, noue mes intestins et m'aveugle. Je lutte désespérément, mais personne ne viendra me sauver. Il n'y a que moi et ces mains atroces qui cherchent à me tuer.

Je ne veux pas mourir.

Un cri tranche brusquement le silence, où seuls résonnaient les battements affolés de mon cœur.

J'entends :

« Yano... Yano... Yano ! »

Sa voix s'amplifie. Les mains m'attrapent et je me démène de plus belle.

Pas elle.

Ne la touche pas.

La voix d'Érine est de plus en plus proche. Je ne veux pas qu'il lui fasse du mal. *Tire-toi, Princesse... Ne reste pas là, je t'en prie...*

Je me débats et lutte pour retourner sous mon lit, mais sa voix pourfend mon cauchemar :

« Yano ! »

J'ouvre soudain les yeux et me redresse sur le matelas comme si j'étais monté

sur ressort, en sueur et déphasé. Érine est assise à mes côtés, le visage défiguré par la panique. Elle lève les mains pour me toucher, mais hésite, puis renonce lorsque j'esquisse un mouvement de recul. La trouille rampe encore dans mon estomac. Je tremble de tous mes membres. Je m'extirpe péniblement de la gangue des draps qui me collent à la peau et quitte le lit rapidement. Je me précipite vers la salle de bains, claque la porte et me rue sous la douche. Je fais couler l'eau froide sur mes épaules. J'ai des sillons rouges sur l'avant-bras droit. Érine a dû me griffer sans le faire exprès en tentant de me réveiller.

Mon cauchemar me colle, adipeux et dégueulasse. J'ai l'impression d'être plongé dans l'obscurité. Je ferme les paupières et me concentre sur le jet d'eau glacée qui masse ma chair.

Je n'ouvre pas les yeux lorsque j'entends le bruit de la porte.

« Tu vas attraper froid, murmure-t-elle, comme pour ne pas me brusquer.

— Laisse-moi deux minutes, Princesse. »

Elle reste là, sans prononcer une parole.

J'essaie de retrouver mon souffle, mais ça m'est difficile. J'ai la sensation d'éprouver jusque dans ma chair le contact des ongles crasseux et la peur violente qui me tenaillait lorsque, gamin, ce cauchemar revenait me hanter nuit après nuit.

« T'as déjà eu... T'as déjà eu l'impression qu'on te punissait pour un crime que tu n'as pas commis ? »

Ma voix est tellement éraillée et basse que je me demande si, avec le bruit de l'eau, elle peut l'entendre.

« Tu n'es coupable de rien, Yano.

— Ce n'est pas la question que je t'ai posée.

— Je n'ai pas d'autre réponse à te donner. Tu n'es pas responsable des erreurs de ton père. Tu as subi ce qu'il est et ce qu'il t'a fait.

— Alors... pourquoi j'ai toujours l'impression que c'est ma faute ? »

Je serre les poings jusqu'à la douleur et les relâche quand j'entends la porte de la douche s'ouvrir dans mon dos.

« Yano, sors maintenant. Tu vas attraper la mort là-dedans. »

Comme un pantin, j'obéis à la voix douce d'Érine et coupe l'eau. Je tends la main derrière moi sans me retourner pour qu'elle me donne une serviette. Elle m'en fournit une sans attendre. Je me sèche le visage et les cheveux, puis noue la serviette autour de ma taille. Je pousse un long soupir avant de me retourner vers

elle.

Sa figure est tiraillée par la compassion et la peur. Chez quelqu'un d'autre, cette réaction m'énervait follement, mais chez elle, je déteste seulement ça. Je ne veux pas lire la peur sur son visage.

Je l'attire contre moi et dépose un baiser dans ses cheveux tandis qu'elle m'entoure de ses bras.

« Tu as envie de me parler de ton cauchemar ? me demande-t-elle, le nez entre mon bras et mon torse.

— Il n'y a pas grand-chose à en dire, Rine. C'est juste un cauchemar. Ce n'est pas le premier.

— Non, je sais, mais celui-ci était plutôt violent. J'ai mis du temps à te réveiller.

— Ouais, il était collant. »

Sans un mot de plus, elle m'entraîne dans la chambre et m'oblige à m'étendre dans les draps, même si je meurs d'envie de me griller une clope. Je me force à rester allongé et la prends dans mes bras lorsqu'elle se love contre moi, mêlant ses jambes aux miennes.

« Je ne te forcerai pas, Yano, mais ça te ferait peut-être du bien d'en parler.

— Tu sais que je n'aime pas ça, Princesse, et je t'assure, ça n'a rien d'exceptionnel... Je suis crevé, j'ai juste envie de dormir. T'inquiète pas, ça va aller. »

Elle n'insiste pas et se contente de me serrer plus fort, au point que je sens contre ma poitrine les lents battements de son cœur. Je me cale sur sa pulsation et son souffle, mais je ne parviens pas à trouver le sommeil. Érine ne s'endort pas non plus. Elle veille sur moi. Comme autrefois, lorsque je me couchais dans son lit et qu'elle me consolait, après avoir soigné mes plaies et mes bleus.

Érine est mon vaisseau. Sans elle, j'aurais sombré depuis longtemps.

CHAPITRE 11

- RINE -

Il part en vrille. Je le sens. Je le sais. Ses cauchemars sont de plus en plus fréquents et violents. Il se réveille en nage la nuit et sort fumer sur le balcon, avant de revenir se blottir contre moi, comme si j'étais une espèce de radeau qui l'empêcherait de se noyer. Son père patiente tous les jours sur le muret en face de notre immeuble, pilier inamovible. Tous les jours, Yano passe devant lui en lui décochant des coups d'œil meurtriers. Il prend garde à ne pas lui parler, pour éviter de rentrer dans son jeu, mais plus le temps passe et plus ça lui est difficile de feindre d'ignorer sa présence tentaculaire. Il fume de plus en plus, alors qu'il avait freiné sa consommation de nicotine, souhaitant reprendre sa vie en main pour n'en perdre aucune miette. Il se reconstruisait depuis que nous avons brûlé le journal de Mael. Il avait de nouveau confiance en moi, en nous, en notre avenir, et voilà que son connard de père fout en l'air tous nos efforts. Comment peut-il avoir autant de poids ? Comment peut-il ne pas comprendre qu'aucun de ses fils ne souhaite avoir affaire à lui ? J'aimerais tellement étouffer les cauchemars de Yano et empêcher la peur d'apparaître dans les iris de Théo. L'ambiance devient lourde à l'appartement. Théo dort souvent chez Mélanie pour y échapper. Yano ne le retient pas. Il préfère l'éloigner pour le préserver. Mais lui, qui le préserve ?

Son regard vogue sur moi depuis son fauteuil, autour duquel s'affaire la maquilleuse. Il me sonde et m'épie, de la même manière que je fouille dans ses prunelles pour mesurer à quel point il est perturbé. Or, Yano sait très bien cacher son mal-être et mentir pour se camoufler, mais je sens qu'il est bouleversé...

Et cela n'a rien à voir avec le magnifique mannequin aux longs cheveux bruns, assis à ses côtés en train d'être apprêté.

La maquilleuse le libère enfin et il s'approche de moi, tandis que les accessoiristes achèvent de mettre en place le décor dans le studio Mordret.

Vêtu d'une chemise noire, légèrement ouverte sur son torse hâlé, avec ses

cheveux rejetés en arrière et sa barbe de trois jours, il est divinement sexy, mais je le préfère au naturel. Sans artifices. Pour mes seuls yeux égoïstes.

Il enfonce les mains dans ses poches en se plantant devant moi, détourne un instant le regard vers le mur avant de le rediriger sur moi. Il semble mal à l'aise. Cette attitude est si peu dans ses habitudes qu'un nœud tord mon estomac.

« Princesse, je... j'aimerais que tu t'en ailles. »

Le nœud se resserre au point de me faire mal. J'écarquille les yeux de stupeur.

« Quoi ? Pourquoi ? »

Il passe sa langue sur sa lèvre inférieure et déglutit avant d'expliquer :

« J'ai pas envie que tu restes là. Je... Je vais devoir toucher cette fille et, si tu me regardes, je n'y arriverai pas. »

Son regard s'enfonce brusquement au fond du mien.

« Si tu touchais un mec devant moi, même si je sais que c'est factice, je deviendrais complètement fou. Et toi, tu es capable de me cacher ce qui ne va pas avec beaucoup trop de virtuosité, alors... s'il te plaît, c'est juste pour le boulot. Je serai incapable de me concentrer si je sais que tu es là. Tu ne seras pas bien, je le sentirai et je ferai que de la merde.

— Mais... »

Sa main enveloppe ma joue.

« Érine, tu as confiance en moi ? »

J'hésite un peu avant de hocher la tête. Une ride se creuse sur son front. Il pousse un soupir désolé.

« Cette fille est magnifique », je murmure comme une gamine idiote.

Il jette un coup d'œil par-dessus son épaule.

« Pas autant que toi, Princesse. Qu'est-ce que tu ne comprends pas ? »

Il s'approche, colle son torse contre moi et soude son front au mien.

« Aucune femme ne t'arrive à la cheville. La seule qui compte, c'est toi. Ça a toujours été toi. Même la nana la plus bandante du monde ne serait rien comparée à toi. Alors fais-moi confiance, s'il te plaît, bébé. J'en ai besoin. »

Je me mordille la lèvre et j'acquiesce à contrecœur.

« D'accord, d'accord, mais... ne la touche pas trop. »

Il esquisse un sourire.

« Juste du bout des doigts. Je les désinfecterai après en te caressant de la tête

aux pieds. »

J'entends à peine son trait d'humour.

« Tu... Ils ne vont pas te demander de l'embrasser, hein ?

— Non, ne t'inquiète pas. Je n'embrasse que toi... C'est une professionnelle, Érine, elle n'en a rien à foutre de ma gueule. Je n'ai pas un portefeuille assez conséquent, si tu veux mon avis, et je ne suis pas le premier modèle masculin avec lequel elle doit bosser, même si je suis sûrement le plus beau ! »

Il m'adresse un clin d'œil moqueur. Il cherche à me remonter le moral et à me reconforter, alors je lui réponds avec un sourire forcé. Mais il n'est pas dupe et dépose un léger baiser sur mes lèvres, faufilant ses doigts dans mes cheveux.

« Princesse, on déjeune ensemble ensuite et, ce soir, tu auras tout loisir de voir que je ne suis qu'à toi.

— Tu as intérêt à être convaincant.

— Je suis quelqu'un de très persuasif. »

Je ne peux qu'en convenir. Il caresse ma joue, puis adresse un signe de la main au photographe qui l'appelle pour commencer la séance.

« Retourne travailler, Princesse. On se voit tout à l'heure. »

J'acquiesce, mais les battements de mon cœur restent lourds et douloureux. Je ne veux pas qu'une autre femme pose les mains sur lui. Je jette un œil sur le mannequin qui se tient prêt sous le feu des projecteurs, avec ses boucles noires, ses grands yeux sombres et son corps de rêve, et j'éprouve la furieuse envie de lui couper les bras à coups de hache pour qu'elle ne le touche pas. Je ravale mon amertume, me force à sourire, puis effleure les lèvres de mon fiancé avant de tourner les talons. J'ai un goût acide dans la bouche et le nœud dans mon ventre est loin de vouloir disparaître.

Alors que j'avance de quelques pas en direction de la porte, les doigts de Yano s'enroulent soudain autour de mon poignet. Il m'oblige à pivoter sur mes talons et m'attire tout contre lui.

« Érine... enlève de ta tête tous les trucs débiles auxquels tu es en train de penser. Toi, Princesse... rien que toi. Pense à ça et ne l'oublie pas jusqu'à ce que je te rejoigne. Toi ! »

Il m'embrasse rageusement, mordant mes lèvres et s'emparant de ma langue, puis me pousse vers la porte en me caressant de son regard bleu, tels des arcs électriques.

« À tout à l'heure. »

Mon cœur bondit. Mes jambes flageolent, le souvenir de ses lèvres marquant encore ma peau comme un fer brûlant. Je hoche la tête mécaniquement et me dirige vers la porte.

En la refermant derrière moi, la jalousie rivalise avec la confiance que j'éprouve envers lui et que je DOIS éprouver. Je ne peux pas empêcher Yano de travailler avec d'autres femmes. Il en croise déjà un grand nombre à La Dernière Mode. Je dois m'habituer au fait qu'il a toujours eu beaucoup de succès auprès de la gent féminine et me rappeler que, depuis que nous sommes ensemble, il s'est toujours tenu à carreau. Ses yeux ne dérivent jamais vers une autre femme lorsque nous sommes tous les deux. Mais lorsque nous sommes séparés ?

Foutue jalousie !

Je la sens ramper, dévorer mes entrailles, annihiler les vagues de raison qui me poussent à croire que Yano est fidèle. Elle me crie que je n'en sais rien, qu'il peut se comporter comme bon lui semble lorsque j'ai le dos tourné, qu'il est jeune, beau, sexy et qu'il remporte un succès fou. Pourquoi se contenter d'une seule femme quand on peut les cumuler ?

Chut... Tais-toi, satanée jalousie !

Je me dirige vers l'ascenseur, appuie rageusement sur le bouton du quinzième, piétine la moquette et fixe mon reflet dans le miroir de la cabine. À côté du top-modèle, je ressemble à un épouvantail. Les trois quarts des femmes de la planète auraient l'air d'une momie à côté de ce mannequin. Et Yano va passer sa matinée à la tripoter partout.

Je déteste mes pensées, je déteste ce que je ressens, je déteste cette fille qui me renvoie ce regard furieux et déraisonné dans la glace, je déteste ne pas parvenir à me maîtriser, je déteste la peur qui m'envahit, je déteste qu'il ne garde pas ses mains uniquement pour moi.

Je donne un coup de pied dans la cloison pour tenter de recouvrer mes esprits.

Je ne suis qu'à toi !

Personne n'appartient à qui que ce soit. Ça n'existe pas. Yano pourrait m'être arraché d'un claquement de doigts. Ce monde plein de strass l'attire et l'émerveille, l'éloignant de toutes les contrariétés et les douleurs que son père provoque.

Toi !

Moi aussi, je suis à toi. Si tu m'étais arraché, je...

Un instant, les souvenirs de Mael me submergent. Mon cœur se chiffonne dans ma poitrine. Renoncer ? Se laisser dépérir par amour ?

Jamais !

Je renvoie un sourire à la fille dans la glace, puis relève le menton.

Si tu m'étais arraché, je lutterais jusqu'à te ramener vers moi. Jamais je ne renoncerai. Tu es à moi !... Évidemment que tu es à moi.

Quelle idiote !

Un peu ragaillardie, je quitte la cabine et pénètre dans mon bureau. Mon cœur martèle toujours, mais je tente de rester réfléchie. Yano travaille. C'est tout. Il m'a demandé de partir pour une bonne raison. Je suis déjà dévorée de jalousie rien qu'en pensant à ce mannequin posant avec Yano, alors y assister en direct... J'aurais foncé sur le podium pour enlever les mains de cette nana de MON homme et j'aurais eu l'air... ridicule.

Toi...

Je m'effondre dans mon fauteuil, la tête basse, et lève les yeux quand j'entends le rire de Raphaël traverser ma tornade émotionnelle.

« Érine, on dirait que tu vas exploser. T'as les joues toutes rouges. »

Je tapote mes pommettes du plat de la main.

« Un coup de chaud.

— Le coup de chaud serait-il dû à la séance photo ? »

Je hausse les épaules et arbore une petite moue en allumant l'écran de mon ordinateur, me morigénant d'être aussi transparente.

« C'est qu'un boulot, déclare Raphaël, dans l'espoir futile de me reconforter.

— Oui, je sais bien... Où est Laureline ?

— Mme Mordret l'a emmenée à la réunion du conseil d'administration ce matin.

— Oh ! Elle doit être ravie. »

Raphaël m'adresse un sourire amusé.

« Surtout que la patronne n'est pas de très bonne humeur. Paraît qu'elle a fait pleurer une fille de la compta hier après-midi.

— Non ? » je m'exclame, abasourdie.

Il hoche la tête en se calant au fond de son fauteuil. Son regard traîne sur moi, puis s'en détourne lorsqu'il se rend compte que je l'observe. Gêné, il saisit sa tasse de café et en avale une longue gorgée.

« Merryn a laissé entendre que le week-end chez sa sœur ne s'était pas très

bien déroulé, m'explique Raphaël, en vraie commère. À chaque fois que je la croise dans les couloirs, je te jure, j'ai l'impression d'entendre des mitraillettes sortir de ses talons. »

J'éclate de rire, puis lance :

« Il y a de la moquette partout...

— Elle traverse la moquette, Érine », me répond-il comme si nous parlions d'un tueur en série sur le point de trucider sa prochaine victime.

Je rigole tout en pianotant sur mon clavier.

« Elle te fait peur ?

— Peur ? Tu plaisantes ? J'ai l'impression qu'elle pourrait m'arracher les testicules rien qu'en me regardant.

— C'est gênant », je me moque sans cesser de rire.

Raphaël ricane, puis se remet au boulot.

« Au moins, j'ai réussi à te dérider, déclare-t-il, les yeux rivés à son écran.

— Hmm... Je te remercie. Ça m'a fait du bien », je réponds, feignant de ne pas percevoir son malaise.

Laureline n'a de cesse de se moquer de lui, parce qu'il a le béguin pour moi, même s'il demeure très discret. Yano le surveille toujours du coin de l'œil quand il me rend visite dans mon bureau, mais en général, Raphaël s'arrange pour aller boire un café ou porter un dossier ailleurs afin de ne pas rester dans la même pièce que lui. Mais même si Raphaël a parfaitement conscience qu'il n'a pas la moindre chance avec moi, j'essaie toujours de ne pas lui laisser le plus petit espoir. Je ne tiens pas à ce que ma gentillesse ou notre bonne entente soient assimilées à des sentiments que je n'éprouve pas à son égard. Raphaël est un stagiaire sympathique, mais cela ne va pas plus loin.

Toi...

J'espère que Yano le sait aussi.

« Au fait, tu iras au gala vendredi ? me demande-t-il sans relever les yeux de son écran.

— Oui, Yano a été invité en tant qu'égérie. M. Mordret souhaite le présenter en avant-première pour la collection Sauvage. »

Je l'entends soupirer. Je relève le menton et l'aperçois en train de se ronger un ongle. Je fais mine d'ignorer son agacement et demande :

« Et toi ? Tu y vas ?

— Oui, je ne manquerais pour rien au monde une petite fête offerte par la boîte. Paraît que les galas de Bella sont toujours mémorables.

— C'est ce que j'ai entendu dire. Laureline a assisté à celui de l'année dernière.

— Je sais, elle m'a rebattu les oreilles parce que Bob Sinclar y était en tant qu'invité d'honneur. »

J'esquisse un sourire.

« On ne va pas la tenir de la soirée.

— Je pense apporter une laisse, au cas où, plaisante-t-il, ou une bouteille de gin.

— Du gin ! Elle succombera en un instant à tes charmes avec le gin.

— Plutôt la laisse alors, réplique-t-il en me décochant un regard moqueur. Laureline bourrée, jamais ! »

Je m'esclaffe en imaginant la scène. La truculente Laureline en train de se trémousser sur l'une des tables lors du gala Mordret. Mauvaise pub !

Je passe les deux heures suivantes à me concentrer sur mon travail. Dès que mon regard se dirige sur l'horloge au-dessus de la porte, je ne parviens pas à m'empêcher de penser aux mains de Yano sur cette fille et des pulsions meurtrières m'envahissent. J'ai envie de courir jusqu'au studio photo et de supplier Yano d'abandonner ce boulot, ce qui ferait officiellement de moi la pire fiancée de la planète.

« Tu sais que tu es lisible, Érine », me lance Raphaël entre deux coups de fil.

Je hausse les épaules, me moquant bien qu'il devine ou non mes angoisses.

« Je te rappelle que tu vas l'épouser, tu ne devrais pas avoir confiance en lui ? »

Ouille... Il marque un point.

« Techniquement, j'ai confiance en lui, c'est juste que...

— C'est un mannequin ? »

Je gonfle les joues et esquisse une grimace.

« Oui.

— Les mannequins ne plaisent pas forcément aux hommes. Trop maigres ! Si c'est pour se planter la main sur un os, non merci.

— Crois-moi, tu la verrais, tu ne dirais pas ça.

— Je suis sûr que tu as des formes bien plus agréables à regarder. »

Je me gratte le cou, soudain embarrassée, mais Raphaël a les yeux braqués sur son écran. Il prend son téléphone et compose un numéro. Il échange quelques minutes avec son interlocuteur, très concentré, puis une fois sa communication terminée, il ajoute :

« Tu ne devrais pas te sous-estimer, Érine. La jalousie, c'est souvent ça : un manque de confiance en soi. Pas uniquement en l'autre. »

J'apprécie ses tentatives pour me remonter le moral ainsi que mon estime de moi.

« Et, sois-en certaine, tu n'as rien à envier à ces femmes. »

Son regard dérive vers le mien. Un sourire étire ses lèvres en apercevant mes joues roses.

« Je... Je tâcherai d'écouter ton conseil. »

Il hoche la tête et s'arrache à mon regard lorsque la poignée de la porte s'ouvre enfin sur Yano qui, vêtu de son jean et de son t-shirt bleu, pénètre dans la pièce au milieu d'une tornade de phéromones.

« Quel conseil ? » demande-t-il en plongeant ses yeux au fond des miens.

J'essaie de deviner ce qu'il a surpris de notre conversation mais, faute d'y parvenir, je réponds :

« Ne pas me sous-estimer.

— Oh ! Très bon conseil. »

Il envoie un regard d'une neutralité sans équivoque à l'adresse de Raphaël qui se contente d'afficher un sourire crispé.

« Alors cette séance ? »

Ma voix était très claire dans ma tête lorsque je me suis répété cette question, mais quelque part, entre mes pensées et ma gorge, elle s'est déchirée. Yano fronce le nez, puis lâche un soupir :

« Comme les autres, chiante à mourir. On va déjeuner ? Je pourrais bouffer un cheval. »

J'acquiesce, me redresse et enfile ma veste.

« À cet après-midi », me lance Raphaël lorsque je m'appête à franchir la porte.

Yano tourne les yeux vers lui et crispe la mâchoire.

« À cet après-midi. »

Yano saisit ma main dans la sienne sans me laisser le temps de refermer le battant et m'entraîne dans le couloir.

À peine sommes-nous dans l'ascenseur qu'il me plaque contre la paroi de la cabine et enfonce son nez dans mon cou. Il me hume, lape ma peau découverte, puis murmure à mon oreille :

« Je n'aime pas la façon dont il te regarde. »

Mes lèvres courant sur sa gorge, je réponds :

« Je n'aime pas quand tu dois toucher des mannequins. »

Il ricane et pose ses mains sur mes hanches.

« Alors laisse-moi te toucher, Érine. »

Ses doigts se glissent sous mon chemisier pour effleurer le bas de mon dos, tandis que la cabine dévale les quinze étages de la tour.

« Tu as aimé ta séance photo ? je demande, alors que ses dents se plantent dans mon cou.

— Rien à foutre, Princesse. JE. N'EN. AI. RIEN. À. FOUTRE. »

Je glousse en passant mes mains sur ses abdominaux, puis je soulève son t-shirt pour coller mon buste à son torse. Ses gestes deviennent plus sauvages et intrépides, et il remonte ma jupe sur mes cuisses.

« Putain, Érine, j'ai envie de toi. »

Sa bouche fond sur la mienne et m'entraîne dans un magma de désir. L'arrière de ma tête heurte la cabine et je laisse échapper une plainte d'envie. Son sexe est dur contre mon bas-ventre.

« Y a que dans les films qu'on peut arrêter les ascenseurs en marche », se plaint-il entre deux baisers.

Au moment où il achève sa phrase, l'ascenseur s'arrête au neuvième étage. Yano s'arrache à mes lèvres en tirant sur ma jupe pour la remettre en place, tandis que son t-shirt retombe sur son ventre. Au moment où les portes s'ouvrent, il m'entraîne vers le fond de la cabine. Plusieurs personnes y pénètrent, nous jetant des regards curieux. Yano fronce les sourcils, puis me lance un coup d'œil.

« Merde, ton rouge à lèvres... » chuchote-t-il à mon oreille.

Je me tourne vers le miroir et grimace, avant de sourire bêtement. Mon rouge à lèvres rose a coulé sur mon menton. Je fouille dans mon sac à main à la recherche d'une lingette quand le pouce de Yano passe sur ma peau pour en

effacer la trace. Il me décoche un clin d'œil amusé.

« Pas très discret, Princesse. »

J'acquiesce en souriant, puis hausse les épaules en déclarant :

« Toi et la discrétion... ce n'est pas compatible. »

Il ricane en approuvant vivement. Il se rapproche de moi, calant sa jambe contre la mienne.

« Si je le pouvais, je te ferais l'amour pendant qu'ils ont le dos tourné. Alors je suppose qu'en effet, la discrétion n'est définitivement pas mon truc.

— Pervers ! »

Il rit de plus belle.

« T'es avec moi. À ton avis, tu es quoi ? »

Il passe son bras sur mes épaules et m'attire contre lui, se moquant des regards qui nous épient sans grande retenue.

« La fiancée d'un pervers ? je suggère, ce qui ne manque pas de le faire rire.

— Une libertine ? » propose-t-il, en laissant son bras tomber dans mon dos.

Aussitôt, sa main vient cajoler la courbe de mes fesses.

« Influencée ?

— Délurée ?

— Sous le charme ?

— Assurément... Gourmande ? »

Je mordille ma lèvre inférieure sous son regard brûlant. Ses yeux tombent sur ma bouche et la sienne dessine un sourire sulfureux. Il me pince les fesses suffisamment fort pour que je bondisse de surprise, puis les presse doucement entre ses doigts coquins.

Quand on atteint le rez-de-chaussée, j'ai envie d'arracher ses fringues pour les jeter à travers la cabine et me coller à lui, nue de préférence. Je dois réfréner mes pulsions quand il me tire hors de l'ascenseur. Il me serre contre lui et m'entraîne dans la rue.

Le déjeuner est un long et lent supplice, orchestré par un maître d'œuvre, mon futur époux qui prend un malin plaisir à m'échauffer sans me contenter.

Quand il me reconduit dans le hall de Bella, il murmure à mon oreille :

« Ceci n'est qu'une mise en bouche pour te montrer tout ce qui t'attend ce soir.

— Tu ne travailles pas ?

— J'ai posé des congés pour le reste de la semaine. Avec le gala, c'était plus commode. Fabien est tellement content à l'idée que ma gueule se trimballe partout en ville qu'il lâche du lest sans problème.

— N'en profite pas !

— Je vais me gêner. C'est un esclavagiste, se moque-t-il.

— Parce que tu es feignant et que tu préfères laisser les corvées à ton petit frère.

— PAS DU TOUT, rit-il avant de m'embrasser. File. »

Il tapote ma fesse sans se soucier du monde présent dans le hall.

« Ne laisse pas ce connard de Raphaël te draguer, et je passe te prendre à 17 heures.

— Oui, chef ! »

Je commence à m'éloigner quand il m'interpelle :

« Hé, Princesse, tu sais ce que tu porteras au gala ? »

Je passe en mémoire ma garde-robe et secoue la tête.

« J'irai me dégoter des vêtements demain.

— Laisse, je m'en charge. »

J'ouvre grand les yeux.

« Euh... Yano, loin de moi...

— Chut, me lance-t-il en posant son index en travers de ses lèvres, les yeux brillant comme des gemmes. Bébé, je m'en occupe. J'ai du temps libre cet après-midi. Je vais te trouver une tenue qui fera pâlir d'envie tous les mannequins du monde. »

Oh ! Bon sang ! Je vais être nue... ou en porte-jarretelles...

Il m'adresse un clin d'œil en secouant la tête, conscient des pensées qui me traversent l'esprit. Il ricane comme un bossu en franchissant les portes de la tour Bella, et je commence à réciter une prière pour ne pas ressembler à une prostituée ou à un épouvantail lors du gala.

CHAPITRE 12

- RINE -

› Ta robe t'attend sur notre lit.

Dans une heure dans le hall de l'immeuble.

J'éteins mon téléphone et le jette sur le canapé, auprès de Théo.

En poussant la porte de la chambre, je suis prise d'une certaine appréhension. De quelle façon Yano souhaite-t-il me voir vêtue ? J'ai presque peur de découvrir une robe de soubrette avec des bas noirs ou une tenue en cuir rouge minimaliste, masquant à peine mon intimité, facile à retirer.

Mais je reste figée sur le seuil. J'ouvre la bouche, abasourdie, et j'oublie de respirer.

Depuis le canapé, Théo lâche un ricanement :

« Tu l'aurais vu, il était excité comme une puce quand il l'a déposée tout à l'heure. »

Je ne parviens même pas à lui répondre. Théo n'en prend pas ombrage et ajoute :

« Ça lui arrive d'avoir bon goût quand il s'y met.

— Elle a dû lui coûter une fortune...

— Rine... »

Sous son timbre soudain grave, je pivote vers lui, affalé dans le canapé, les pieds posés sur la table basse.

« T'as pas encore compris que, s'il pouvait t'offrir la lune, il l'aurait déjà emballée dans du papier cadeau ? »

Je lui souris de toutes mes dents et me précipite dans la chambre en poussant un cri de joie pour m'emparer de cette robe somptueuse, hors de prix et choisie

par les bons soins de mon fiancé. Je virevolte dans la pièce, puis fonce dans la salle de bains pour me doucher, me laver les cheveux, me coiffer d'un chignon sauvage et me maquiller en y mettant tout mon talent en la matière. Je dois être à la hauteur de cette robe.

Je dois être à la hauteur de Yano.

En l'enfilant, le contact de la soie sur ma peau me couvre de chair de poule. J'ai hâte que Yano la découvre, l'effleure et... me l'enlève, ses doigts caressant mes flancs.

Je passe le string et les bas noirs, puis attache les porte-jarretelles garnis de dentelles couleur ébène qui m'attendaient aussi sur le lit avec un sac à main et des escarpins. Yano a pensé à tous les détails.

Lorsque je sors de la chambre, Théo se redresse d'un bloc dans le canapé, la bouche grande ouverte :

« Putain de merde ! »

Je glousse, satisfaite de mon effet.

« Je vais plaire à ton frère à ton avis ?

— À mon avis, vous atteindrez jamais le gala. Il va te sauter dessus dans la voiture. »

J'affiche un sourire fier.

« Le but, c'est qu'il en ait envie sans pour autant que je lui octroie ce droit.

— Tu es machiavélique, Rine.

— C'est lui qui a choisi la robe », je lui rappelle en arquant un sourcil frondeur.

Il hoche la tête.

« Tu marques un point. » Il me reluque de la tête aux pieds, s'attardant sur mes escarpins en cuir noir qui galbent la jambe avec élégance.

« Bon Dieu, Érine, franchement, tu es merveilleuse.

— Ce n'est pas un mot que tu dois employer souvent », je ricane.

Il éclate de rire.

« Non, si t'avais été Mélanie, j'aurais dit que t'étais bonne, mais t'aurais moins aimé. »

J'acquiesce sans cesser de rire en affichant un air béat que je devine à la limite de la niaiserie. J'attrape le minuscule sac à main assorti à la robe, y fourre mes affaires, puis salue Théo d'un mouvement de la tête.

« Amusez-vous bien ! me lance-t-il.

— Compte sur nous. Passe une bonne soirée. »

J'emprunte l'ascenseur, des papillons s'égaillant dans mon bas-ventre. Je suis tout excitée. J'ai l'impression d'être une princesse se rendant à son premier bal, vêtue d'une robe fabuleuse aux côtés d'un homme sexy et fantastique.

Je jette un dernier coup d'œil dans le miroir, arrange une mèche de cheveux, pince les lèvres sur mon rouge à lèvres vermeille.

Je prends une inspiration.

Lorsque les portes de l'ascenseur s'ouvrent sur le hall, mon regard s'accroche aussitôt à la silhouette de Yano et, en écho, les papillons prennent leur envol dans ma poitrine.

Il se redresse, s'écartant du mur contre lequel il se tenait adossé. Ses yeux s'arrondissent et pétillent en vagabondant sur mes courbes que la robe met en valeur.

Il s'avance vers moi en lâchant un sifflement d'admiration, puis son regard charmeur s'ancre au fond du mien, tandis que je le détaille de la tête aux pieds avec envie. Avec sa nonchalance habituelle, il porte un costume trois-pièces, mais celui-ci, contrairement à celui qu'il avait enfilé pour pénétrer dans le club libertin, est d'une grande marque. Sa coupe élégante lui va à ravir. Le noir de la veste sublime ses prunelles irisées de bleu et sa chemise grise, largement déboutonnée, rehausse sa peau naturellement bronzée. Il a sorti le col par-dessus celui de la veste, lui conférant un air de rebelle à la dernière mode. Sa cravate pend sur son torse, à moitié détachée. Ses cheveux sauvages voltigent dans tous les sens. Quelques mèches tombent sur son front et sa barbe naissante aux poils châains embellit le contour de ses lèvres rosées qui esquissent un sourire.

Il s'arrête à ma hauteur, me détaillant avec gourmandise, puis lâche :

« Quand je l'ai vue dans le magasin, j'ai su qu'elle avait été conçue pour toi. Mais j'ai peut-être fait une connerie. Si je te laisse sortir dans cette tenue, j'ai peur de devoir prendre un fusil pour dégommer tous les types qui te materont ce soir.

— C'est à ton bras que je serai. Pourrais-je t'emprunter le fusil pour descendre toutes les filles qui vont te reluquer ? »

Il pouffe de rire et me tend son bras.

« Ton carrosse est avancé, Princesse.

— Mon carrosse ? »

Son sourire s'élargit tandis qu'il m'entraîne en direction de la porte de l'immeuble. Avant de la franchir, il murmure au creux de mon cou :

« Tu es belle, Érine. »

Mon cœur en oublie un instant de battre.

Nous remontons l'allée, bras dessus, bras dessous, jusqu'à une Audi noire dernier cri, dans laquelle nous attend un chauffeur.

« Big Mordret a tout organisé. Paraît que je suis un peu la star ce soir, me lance-t-il avec fierté.

— Tu m'en diras tant. »

Une sourde angoisse me saisit les tripes, mais je me force tellement à sourire que je suis certaine de jouer la comédie à la perfection.

« J'ai un autre cadeau, Érine, mais pour nous deux cette fois. »

Je le regarde, surprise.

« Encore un ? Tu trouves que ce n'est pas suffisant ? »

Il secoue la tête, lève le bras pour me désigner quelque chose au bout de la rue, mais le fige dans les airs, avant de le laisser retomber contre son flanc. Son visage s'assombrit aussi sec, creusant en écho un trou dans ma poitrine. Je pivote et vois approcher depuis le trottoir d'en face...

... sa mère.

Yano lâche un juron entre ses mâchoires contractées. Il me prend la main et la tient fermement. Il redresse le buste tandis que son regard se transforme lentement en mer de glace.

Mme Yano s'arrête devant nous, à bout de souffle, comme si elle avait couru depuis leur maison. Ses cheveux blond platine, retenus en queue-de-cheval, durcissent les traits de son visage maquillé avec ostentation – des lèvres excessivement rouges et du fard à paupières bleu foncé pour tenter de mettre en valeur des iris bruns dont la beauté s'est fait la malle depuis belle lurette. Ses yeux ne reflètent plus qu'un lent alcoolisme et une aigreur, dévorés par une vie qu'elle n'a ni appréciée ni vécue pleinement.

« Bonsoir, murmure-t-elle sans lâcher son fils du regard.

— Bonsoir. »

Je la salue, mais elle semble ne pas m'entendre, concentrée sur Yano.

« Je vous dérange, constate-t-elle. Je suis désolée.

— À croire que c'est la nouvelle place à la mode ici ! »

Il pousse un soupir.

« Qu'est-ce que tu veux, maman ?

— Je sais que ton père est venu te voir. Il a fini par me l'avouer. J'ignore ce qu'il t'a dit...

— Que vous aviez besoin de fric. »

Sa mère paraît mal à l'aise. Elle hoche la tête en pinçant sa lèvre inférieure entre les dents, puis répond :

— Euh, oui, c'est le cas. Ton père a dilapidé tout ce que nous possédions, soit en jouant au casino soit...

— En enrichissant son caviste. Oui, je sais, maman. Je l'ai déjà informé que je ne pouvais rien pour vous. »

Sa mère ne peut pas s'empêcher de reluquer nos vêtements, mais elle ne prend pas le risque de formuler une remarque sur nos signes extérieurs de richesse.

« Je... Je ne suis pas venue te réclamer de l'argent, Camille. »

Son regard se perd vers la rue, sur la voiture qui nous attend, sur le coucher de soleil qui nimbe de couleurs dorées les bâtiments.

Yano réduit la distance entre eux sans pour autant lâcher ma main.

« Écoute, si je te donnais le fric dont vous avez besoin, papa le dilapiderait en trois jours en bouteilles, tu le sais aussi bien que moi. »

Sa mère acquiesce sombrement.

« Le seul blé que je lui donnerais, c'est celui qui paiera un centre de désintox. C'est ma condition. »

Une ride se creuse sur le front de sa mère. Elle reprend une longue inspiration comme si elle était restée en apnée.

« Yano... » je murmure d'une voix soudain angoissée.

Il baisse un instant les yeux sur moi, puis croise le regard rembruni de sa mère.

« Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? »

Sa mère tire un paquet de cigarettes de la poche arrière de son jean et en fourre une entre ses lèvres. La flamme de son briquet jaillit et en embrase le bout. Elle tire sur sa clope quelques longues secondes, recrachant la fumée dans notre direction. Yano reste immobile, mais je peux presque sentir l'afflux de sang qui court à toute vitesse dans ses veines. Il regarde fixement la cigarette de sa génitrice. Cette femme qui n'a pas levé le petit doigt pour défendre ses

enfants. Cette femme qui a l'air de baisser les bras, de se laisser dépérir, happée peut-être par la culpabilité.

« Putain, il se passe quoi ? »

Sa mère retire la cigarette de ses lèvres.

« Ton père est entré à l'hôpital cet après-midi, déclare-t-elle subitement d'une voix atone. Un gonflement de l'aorte, ont dit les médecins. »

Yano se crispe de la tête aux pieds et lâche comme une bombe :

« Il est crevé ? »

Même sa mère semble surprise de son ton vide, dénué d'émotions.

« Euh... non, mais il l'a échappé belle. Il a été stabilisé. Ils vont le garder quelques jours. »

Je lève les yeux sur le visage de Yano et y décèle deux bouts de glace qui se sont figées dans ses prunelles. Il redresse les épaules et plante son regard dans celui de sa mère.

« La prochaine fois que tu viens, attends qu'il soit mort. Ça t'économisera du temps.

— Yano ! je me récrie.

— Quoi ? me lance-t-il, la mâchoire contractée. Tu veux que je chiale parce qu'il est à l'hôpital en train de payer toutes les bouteilles qu'il s'est enfilées ?

— Non, mais...

— Camille, c'est ton père », renchérit Mme Yano, mais à voix basse, comme si elle était honteuse de prononcer de telles paroles.

Yano dévisage sa mère avec une moue de dégoût.

« À quel moment ça a été mon père ? Quand il m'a foutu sur la gueule jusqu'à ce que je tombe dans les pommes ? Quand il a ignoré tous les moments importants de ma vie ? Quand il m'a crié à quel point il me haïssait et regrettait que je sois son fils ? Je me fous qu'il crève. Je serai content le jour où ça arrivera. »

Il effectue un pas supplémentaire vers sa mère.

« T'es pas vraiment meilleure que lui, maman. T'as jamais levé la main sur moi, mais tu l'as pas levée non plus pour l'empêcher de me tabasser. Mais je suis pas comme toi. Si t'as pas un connard pour te permettre de jouer les poules de luxe, je te filerai un peu de fric, à toi et uniquement à toi. Mais papa... je m'en fous. T'entends ? Qu'il crève un peu plus vite ! »

Il se dresse de toute sa hauteur devant sa mère qui semble horrifiée, prenant soudain conscience de l'ampleur des dégâts qu'elle a permis. Je suis moi-même terrorisée par toute cette rage que je sens vrombir en lui. Ce truc purulent qui semble le dévorer de l'intérieur.

« Tu devrais rentrer maintenant, lui lance-t-il. Rine et moi avons une soirée de prévue pour le boulot.

— Camille...

— J'ai dit... rentre à la maison. »

Il se détourne brusquement de sa mère comme s'il l'avait gommée de son univers et m'entraîne vers la voiture, mes talons claquant sur le bitume. Je me retourne vers Mme Yano, qui est figée telle une statue, le visage torturé. Cette femme semble éteinte, mais je n'éprouve pour elle aucune once de compassion. Elle s'est fabriqué son destin et a fermé les yeux sur ce qu'enduraient ses enfants, oubliant le rôle qui lui incombait. Elle a supporté que son mari détruise jour après jour toute la confiance de Yano et la beauté de son âme.

Ce dernier ouvre la portière arrière et la maintient ouverte pour que je prenne place dans le véhicule puis, sans un regard vers sa mère, il s'y engouffre à ma suite.

« On peut y aller », lance-t-il au chauffeur d'un ton polaire.

Ma main se pose sur son genou pour lui montrer que je suis à ses côtés. Il tourne les yeux vers moi, tandis que l'Audi s'engage dans la rue.

« Je vais bien », me dit-il avant même que la question ne franchisse mes lèvres.

Puis il regarde par la vitre. Il se penche soudain vers le chauffeur :

« Arrêtez-vous une seconde. »

Le chauffeur gare aussitôt le véhicule le long des parkings de la résidence. Yano pivote vers moi, un bras sur le dossier, ses doigts frôlant ma nuque.

« On règle la question tout de suite, Érine, sinon je sens que ça va nous pourrir la soirée avant même qu'elle ne commence... »

Il plaque sa paume sur ma nuque.

« Oui, je pensais chaque mot que j'ai prononcé. Oui, je voudrais qu'il crève, parce que ça m'ôterait un poids sur la poitrine. Sa mort nous libérerait, Théo et moi. Pour l'instant, il reste comme une menace au-dessus de nos têtes et j'ai toujours la trouille que cette violence s'abatte à nouveau sur nous, comme si j'étais encore qu'un gamin. Alors, je ne regrette pas un seul mot. »

Il cligne des paupières, lève un instant ses prunelles bleues aux nuances de givre par-dessus mon épaule pour fixer le trottoir d'en face d'un air tourmenté.

« Mais... je regretterai toujours qu'il ne soit pas... un vrai père. Comme le tien. Quelqu'un sur qui tu peux compter. Ouais, ça... je le regrette. »

Il pousse un lourd soupir, plein de sous-entendus. Ses yeux reviennent s'ancrer dans les miens.

« Tu as tes réponses ? »

Je hoche la tête avant d'approcher mon visage du sien. Je frôle sa bouche, puis glisse ma langue sur sa peau. Il entrouvre les lèvres pour répondre à mon baiser. Ses doigts s'insinuent dans mes cheveux, dénouant le chignon que je m'étais évertuée à faire. Ma chevelure se répand dans mon dos en une cascade de mèches noires aussi raides que des bambous.

En s'arrachant de mes lèvres, il joint son front au mien.

« Je ne veux pas que cette histoire foute en l'air notre soirée. Je vais bien, Érine. Je me soucierai de tout ça demain, mais pas ce soir. T'es OK ? »

— Si tu l'es, je le suis.

— Parfait. »

Il se détache de moi et me désigne brusquement une Polo grise stationnée sur un emplacement.

« Je nous ai acheté une voiture, m'apprend-il en affichant un début de sourire. Pas le dernier modèle, mais ça dépannera en attendant de pouvoir s'offrir mieux. C'était le cadeau que je voulais te montrer.

— Tu nous as acheté une voiture ? » je m'exclame.

Il hoche la tête.

« On la mérite. On bosse comme des fous. Tu pourras la prendre pour te rendre à la tour Bella le matin et je passerai la récupérer pour aller à La Dernière Mode le soir. En attendant de pouvoir s'offrir une deuxième voiture. »

Je me jette de nouveau sur ses lèvres, nouant mes bras derrière sa nuque.

« Tu penses à tout. »

Un sourire fend enfin sa carapace lorsqu'il frôle ma poitrine du dos de la main.

« Presque... J'ai pas pensé qu'en t'offrant des sous-vêtements, je me punissais moi-même. »

J'éclate de rire, tandis que son masque de froideur s'évapore pour faire place à

celui du mensonge et du charme. Celui que Yano utilise lorsqu'il souhaite dissimuler son mal-être et ses incertitudes. Je décide de jouer le jeu, dans la mesure où c'est ce qu'il désire.

« Tu veux que je les enlève ? »

Il s'enfonce dans le siège.

« Non, je les retirerai moi-même plus tard, Princesse. »

Il adresse un signe au chauffeur pour qu'il lance la voiture sur la route. Je me blottis dans ses bras et hume son parfum.

« Tu portes Sauvage ? »

Son sourire s'élargit.

« Obligation de Big Mordret. Heureusement qu'il n'est pas dégueulasse à porter.

— J'aime beaucoup. Des nuances de sucré.

— Ouais, il m'a baratiné sur des trucs de musc, d'ambre et de je ne sais quoi d'autre.

— Ça me donne envie de lécher ta peau. »

Il lève un sourcil amusé, tandis que son pouce glisse sur mon menton, approchant de mes lèvres sans les toucher, pour ne pas effacer mon rouge.

« Tu pourras lécher tout ce que tu désires, dès qu'on en aura fini avec ce cirque. »

Le gala de Bella se tient dans une usine de la société, réaménagée pour l'occasion en salle de réception. Une file de voitures s'étend devant les portes vitrées du bâtiment, ainsi que pléthore de gens agglutinés devant les baies, fumant des cigarettes ou papotant gaiement.

Notre chauffeur arrête l'Audi devant l'entrée. Yano descend et vient ouvrir la portière de mon côté. Je m'attendrais presque à voir des hordes de photographes nous mitrailler tant j'ai l'impression de me rendre au festival de Cannes. Mais il n'y a pas de tapis rouge ni de paparazzis. Juste du bitume.

Je glisse mon bras sous le sien, et Yano m'entraîne vers l'entrée.

Tout le monde s'est mis sur son trente-et-un, affichant des robes de cocktail, des smokings ou des costumes-cravates.

Dès que nous passons les portes vitrées, la musique nous assourdit. Un air pop-électro. Et des voix qui éclatent de toutes parts.

Dans l'entrée, des effluves de parfums en tout genre assaillent mes narines.

Nous suivons la file de personnes devant nous et pénétrons dans le cœur de l'usine. Les poutres métalliques du bâtiment se partagent l'espace avec des spots de lumière qui clignotent dans des tons rouges ou bleus. Des tentures ont été déployées aux quatre coins de la zone de stockage pour réchauffer l'ambiance. Des tables et des chaises, de style bistrot parisien, sont disposées un peu partout dans l'immense salle. Les gens vont et viennent, verre à la main.

Puis soudain, mes yeux se figent.

Deux immenses posters sont suspendus derrière l'estrade. Le premier représente Yano sur les berges du lac, tandis qu'il me foudroie du regard. Il a l'allure d'un félin en pleine prédation, prêt à se jeter sur sa proie. L'autre... me flanque un coup dans la poitrine. Je sens Yano se tendre à mes côtés lorsqu'il dirige son regard sur les posters. Il grogne un juron entre ses mâchoires serrées et m'oblige à me détacher de la contemplation du cliché.

Sur celui-ci, Yano tient la nuque du mannequin entre ses doigts. Leurs visages sont si proches l'un de l'autre qu'on dirait qu'ils s'apprêtent à s'embrasser. Leurs lèvres se touchent presque. Leurs yeux sont accrochés l'un à l'autre.

J'essaie de respirer, de me rappeler que ce n'est qu'une mise en scène, mais les vagues foudroyantes de la jalousie perforent chacun de mes organes. J'en tremble. Je suis ridicule et pourtant je ne parviens pas à m'empêcher de haïr cette femme, de vouloir arracher ce poster pour ne plus l'avoir devant moi. Ce regard m'appartient. Ces lèvres m'appartiennent. Le corps et l'âme de Yano sont à moi.

« Princesse, murmure-t-il en approchant son visage du mien, je suis désolé. Je ne savais pas qu'ils avaient l'intention d'afficher cette photo pour le gala.

— Oh... euh... ce n'est rien. Ce n'est pas grave. Je ne m'y attendais pas, c'est tout. »

Je me force à arborer un sourire, mais il doit être tellement peu crédible que Yano fronce les sourcils.

« Je ne l'ai pas touchée plus que ça, Érine. »

C'est déjà trop ! j'ai envie de crier.

Et si je touchais un autre homme de cette façon, que dirais-tu ?

Cette question me brûle les lèvres, mais je me retiens de la poser. Il a fait son travail. Je ne peux pas l'empêcher de gagner sa vie. Ce serait malhonnête de ma part. Je dois contrôler ce poison qui cavale dans mes veines à toute allure, brûlant ma chair sur son passage.

« Je sais, je t'ai dit que ce n'était pas grave. »

Il hoche la tête, même s'il n'a pas l'air très convaincu. Il frôle mes lèvres des siennes, puis m'entraîne dans la salle en tentant de tourner le dos aux posters. Mais ils sont si grands que ce sera difficile de les éviter toute la soirée. Je suis condamnée à regarder une autre femme s'accrocher à mon fiancé.

On croise Merryn près du buffet en train de siffler un verre de punch consciencieusement. Elle affiche une tête de tueuse à gages, si bien que Yano lui lance, moqueur :

« Ouh, t'as l'air de bonne humeur.

— J'ai envie d'égorger des petits poussins. Ça répond à ta question ? » rétorque-t-elle sans le regarder.

Ses prunelles sont dirigées en droite ligne sur M. Mordret, paradant au milieu d'une foule de filles en tenue sexy. Elle a l'air de vouloir lui arracher les yeux à la petite cuillère.

« Big Mordret a fait des siennes ? lui demande-t-il.

— Big Mordret est un connard. Nous en avons déjà convenu ensemble. »

Elle prend une grande inspiration, puis pose les yeux sur nous. Ses traits s'adoucissent aussitôt.

« Mais vous êtes mignons tout plein, tous les deux ! Érine, tu es magnifique, me dit-elle en contemplant ma robe.

— Cadeau de mon fiancé.

— Eh ben, moi qui croyais que c'était un rapiat.

— J'ai toujours pensé que tu étais une emmerdeuse, comme quoi, tout le monde ne peut pas viser juste », repartit-il en lui adressant un sourire blanc de blanc.

Merryn lui offre une grimace amusée puis nous remplit deux verres de punch.

« Bon, vous m'excusez, mais il est temps que je me trouve un cavalier pour la soirée. Amusez-vous bien, les enfants. »

Elle s'éloigne en agitant la main et disparaît dans la foule.

Yano se tourne vers moi, pose ses doigts sur ma taille, puis trinque avec moi avant d'engloutir une bonne partie de son verre.

« Pas mauvais ! »

Au moment où je m'appête à lui répondre, la grande brune de la photographie semble s'être arrachée du papier glacé. Elle se tient à nos côtés, ses longs cheveux ondulés déferlant dans son dos, et glisse un bras sur les épaules de

Yano, avant de lancer un pimpant « salut ». Le regard de Yano s'assombrit, se portant sur le mannequin sublime, vêtu d'une robe fourreau bleue, de la couleur des yeux de mon fiancé, puis sur moi, figée en statue de marbre, les doigts serrés autour de mon verre.

Il se dégage d'un mouvement désinvolte, puis répond :

« Claudia, tu connais ma fiancée, Érine. »

Elle me salue d'un sourire.

« Oui, bien sûr, nous nous sommes aperçues à la séance photo. Ton fiancé a été formidable », répond-elle avec un fort accent anglais.

J'étire mes lèvres autant que possible pour ne pas ressembler à une momie, même si ma silhouette doit sembler difforme à ses côtés, tant elle est parfaite. Ses courbes, ses seins, son maintien, son visage, ses cheveux... Bon sang, tout est impeccable chez cette femme. Le monde est injuste et cruel.

« Je suis désolée de vous déranger, mais M. Mordret souhaiterait que nous fassions quelques photos », ajoute-t-elle en laissant traîner ses yeux sur moi.

Est-ce qu'elle est en train d'évaluer ses chances de me voler mon fiancé ? Est-ce qu'elle pense que ma robe tombe mal sur moi ?

Oh ! Je sens que je panique à toute vitesse. Mes mains sont moites. Je transpire – je sens des gouttes de sueur à la base de mes cheveux sur ma nuque.

Allons ! Contrôle-toi, Érine. Elle remplit son contrat. Rien de plus.

« Hein ? Ouais, bien sûr. Si Big Mordret veut des photos », répond Yano.

Il n'a pas l'air enchanté, mais il s'approche de moi, incline la tête et murmure contre mon oreille :

« Je n'en ai pas pour longtemps, Princesse, et arrête de te faire du souci. Ce ne sont que des photos. Ce n'est pas réel. Toi et moi, ça, c'est réel. »

Il se détourne ensuite et emboîte le pas à cette déesse immense qui chaloupe des hanches aux côtés de mon homme. Elle rit aux éclats quand il lui balance une vanne. Yano est trop doué. Il séduit sans même s'en rendre compte – ou bien il séduit en toute conscience, parce qu'il a besoin de se rassurer et d'exister de cette manière.

J'avale mon verre d'une traite.

CHAPITRE 13

- RINE -

Je me faufile entre les gens en quête de têtes connues. J'essaie de ne pas me concentrer sur les flashes que j'aperçois plus loin. Je ne peux pas supporter l'idée que Yano touche cette fille. Déjà, le poster m'agresse la rétine, exacerbe ma jalousie comme des pointes de dague léchant mes flancs, égratignant ma peau petit à petit avant de plonger profondément en moi.

Quand j'aperçois enfin Laureline et Raphaël, une vague de soulagement me submerge et je me précipite dans leur direction, satisfaite de me trouver une distraction. Laureline porte une robe blanche ajustée sous les seins par un petit nœud et un collier en argent dont le pendentif représente une tête de mort avec des orbites en diamants. Le contraste entre la robe très sage et le bijou gothique me tire un sourire. Raphaël, quant à lui, arbore un costume trois-pièces traditionnel, bleu foncé, avec une cravate impeccablement nouée.

À mon approche, Laureline me tend un verre que je m'empresse de boire. L'alcool giclant dans mon estomac me procure un rare plaisir. Je sens à peine le regard de Raphaël qui embrasse ma silhouette et ma sublime robe avec une concupiscence peu discrète.

« T'as perdu ton fiancé ? me demande Laureline, qui lorgne en direction des flashes qui crépitent.

— Oui, il travaille.

— Nous pas, on en profite. »

Elle heurte son verre contre le mien et l'alcool dévale à nouveau dans mon gosier, me remplissant d'une chaleur que je suis loin de posséder. Au-dessus de l'épaule de Laureline, je vois sur le papier glacé de l'affiche Yano tenir le mannequin par la nuque, ses lèvres frôlant les siennes. J'ai envie de prendre un marqueur pour dessiner dessus et couvrir l'incarnation de mon cauchemar.

Raphaël suit mon regard.

« Tu te fais du souci pour rien, me dit-il. C'est qu'un boulot. »

Je lui suis reconnaissante d'essayer de me remonter le moral, vainement.

« Ouais, ajoute Laureline, en plus, elle est moche.

— C'est gentil de me mentir », je réponds avec un sourire.

Elle hoche la tête en pouffant.

« Ouais, je la déteste autant que toi. Ça devrait pas exister ce genre de filles. T'as vu sa robe ? Je rentre même pas une jambe dedans ! »

J'éclate de rire.

« Raph, tu la trouves comment ? » lui demande Laureline en nouant un bras autour de sa nuque, une joue collée à la sienne.

Il hausse les épaules.

« Elle est jolie, je ne peux pas prétendre le contraire, mais j'ai déjà vu bien mieux. »

Son regard se déplace vers moi. Pendant un bref moment, le fait qu'il me trouve plus séduisante que ce mannequin me comble d'un obscur plaisir égoïste et narcissique. La jalousie continue de me transpercer. J'ai conscience qu'elle seule dénature mes sentiments et me rend odieuse. Je me mets à apprécier le regard de Raphaël, parce qu'il me contemple, moi. Il n'est pas en train de tripoter une autre femme pour le travail, de jouer la comédie en effleurant la peau d'une beauté du bout des doigts, frôlant ses lèvres ou son menton, ses mains posées sur sa taille ou peut-être sur ses fesses.

Je clos les paupières, prends une profonde inspiration, puis finis mon verre d'une lampée. En ouvrant de nouveau les yeux, les lumières rouges et bleues des projecteurs me percutent de plein fouet, électrisant l'atmosphère. Je me laisse bercer par la musique qui déferle des baffles, gonflant mon cœur en écho.

J'ai besoin de voir Yano.

Je me détourne brusquement de Laureline et de Raphaël et remonte la salle sur toute sa longueur, ignorant le poster qui me défie outrageusement. Je me faufile entre les danseurs et les tables ; je joue des coudes pour avancer plus vite. J'ignore le regard de Merryn et ne veux pas savoir ce qu'elle pense quand elle m'aperçoit en train de traverser toute l'usine, le visage dévasté par l'aigreur et l'envie, pour retrouver l'homme que j'aime.

Mais quand je parviens aux photographes, je me fige net.

Je vais vomir.

Yano enlace le mannequin de si près que ses doigts sont posés à l'orée de ses seins. Même le tissu de sa robe bleu plisse sous la pression de sa main. Son front est joint au sien, son nez la frôle, ses lèvres sont situées à quelques millimètres de la bouche de la fille, recréant l'image du poster.

Je mets une paume devant ma bouche pour retenir la nausée qui m'envahit et qui n'a rien à voir avec l'alcool que j'ai ingurgité. D'ailleurs, je n'ai pas encore assez bu. J'attrape un verre de punch sur le plateau d'un serveur passant à ma portée et l'avale aussi vite que les précédents.

Mon cœur bat lourdement, comme si on façonnait, brique après brique, une prison autour de mon organe à vif.

Yano, qui a ôté sa veste et relevé les manches de sa chemise, sourit à l'objectif, le regard concentré sur le mannequin qui ne le quitte pas des yeux. Elle touche les épaules de mon fiancé, puis ses mains dévalent le long de ses biceps et se nouent autour du *No Love No Fear* couché sur son avant-bras.

Mon *No Love*...

Je fais volte-face vers le cœur de l'usine. Mon cerveau cogne dans ma boîte crânienne avec force et nocivité. Je ne réponds plus de moi. Je suis dévorée par la jalousie. Je déteste son boulot. Je déteste que Yano agisse comme si ce jeu de séduction n'avait pas la moindre importance, alors qu'il serait dévasté par la jalousie si un autre homme me touchait de cette façon. Je commence à comprendre certains des sentiments de Mael à mon égard. Ce côté possessif qui l'a noyé. Je ressens la même émotion néfaste. Je ne veux pas que Yano m'échappe d'une quelconque manière. J'éprouve le désir et le besoin qu'il soit à moi. Seulement à moi. Qu'il n'aime que moi. Qu'il ne regarde que moi. Je voudrais qu'il n'existe que pour moi. À cet instant et plus qu'à aucun autre au cours de ma vie malgré toutes les fois où je l'ai surpris en train d'embrasser une autre fille, je suis annihilée par des élans de jalousie monstrueux.

Je dépose mon verre vide sur une table, fends la foule et fonce vers Laureline et Raphaël.

J'ignore ce que Laureline lit sur mon visage en me voyant arriver, mais ça n'a pas l'air de lui plaire. Elle fronce les sourcils et vient au-devant de moi.

« Rine... Je sais que c'est difficile pour toi, mais calme-toi. Viens, on va faire un tour dehors.

— Non, merci, j'ai envie de danser.

— Non, tu n'en as pas envie.

— Si, très. Je te remercie de te soucier de moi. »

Je la contourne sans plus me préoccuper d'elle. Je n'écoute pas son grognement et, concentrée sur la musique lancinante, presque déchirante que diffusent les baffles, je me dirige vers Raphaël qui, en train de reposer un verre sur une table, me tourne le dos. Quand il fait volte-face, il semble surpris de me découvrir plantée devant lui.

Sans un mot, je saisis sa main et l'entraîne sur la piste de danse au milieu de l'usine. Je passe à côté de Laureline qui laisse échapper un nouveau râle. Je surprends le haussement d'épaules décontenancé de Raphaël qui sent bien que quelque chose cloche. Mais, sans lui permettre de me poser la moindre question, je le tire au milieu des danseurs. J'ondule déjà des hanches, emportée par la musique à plein volume. L'alcool et la jalousie se mêlent en un cocktail détonant. Je ne me ressemble pas. Ce n'est pas moi, cette fille qui essaie de punir l'homme qu'elle aime. Je devrais avoir honte de ce que je suis en train de fomenter. J'aurai sûrement honte demain matin, mais pour le moment, c'est la seule arme dont je dispose pour me défendre. Cette revanche mesquine et pernicieuse me délivre un peu de l'humiliation que me fait subir Yano. Je veux qu'il ressente ce que j'éprouve. Il m'a regardée pendant deux ans vivre une histoire d'amour tronquée avec Mael. Je l'ai regardé pendant quatre ans coucher avec toutes sortes de filles différentes, me laissant profiter des feulements de plaisir qu'il leur extirpait, les embrassant même parfois devant moi pour me faire payer mon erreur et notre culpabilité mutuelle. C'est au-dessus de mes forces de supporter son attitude et son travail. Je ne suis plus capable de penser à son père, aux raisons qui le poussent à se comporter ainsi et à accepter ce genre de boulot. Non... ma jalousie a dévasté tout bon sens. Il ne me reste rien d'autre que ce désir délétère de revanche.

Je me glisse entre les bras de Raphaël qui conserve avec moi une distance respectueuse, mais quand je colle mon bassin contre le sien tout en continuant d'onduler, je sens ses résistances s'amoinrir. Je suis définitivement une garce. Mael avait raison. Je manipule ce pauvre garçon qui a le béguin pour moi afin de me venger de celui qui martyrise mon cœur. Je me déteste un peu plus, balayant les miettes de ma confiance. Yano agace ma jalousie inconsciemment, je désire que la sienne explose. Je ne veux même pas savoir ce que cela peut révéler de ma personnalité.

Je passe mes bras derrière la nuque de Raphaël. Celui-ci pose doucement les mains au bas de mon dos et épouse le mouvement chaloupé de mes hanches. J'écrase alors mes seins sur son torse. Je le sens trembler contre moi. Son visage descend vers mon cou, son souffle se répand le long de ma clavicule. Il respire fort. J'essaie de me répéter une ultime fois que j'agis mal, mais mon regard

vogue sur le poster au-dessus de la tribune. Et le visage de Yano contre celui de la fille me percute. J'ai l'impression que ses lèvres touchent les siennes, que sa langue s'enfonce dans sa bouche, que ses mains se resserrent autour de son corps. Je crois le voir la déshabiller, l'entraîner sous lui, s'attaquer à ses zones érogènes, la faire crier, lui donner un orgasme foudroyant. Je manque de gémir de frustration et de pleurer. Je ferme les paupières, laisse la musique gronder autour de moi, les notes heurtant mon corps comme des jets de pierre.

Les bras de Raphaël se resserrent sur mon buste. Je peux presque sentir les battements affolés de son cœur contre ma poitrine.

Puis tout à coup, tout s'arrête.

La musique continue de rugir, mais la pression du corps de Raphaël contre le mien s'est évanouie. Comme si je m'extirpais d'un cauchemar adipeux, j'ouvre les paupières et je sombre dans la réalité. Yano se tient à mes côtés, le poignet de Raphaël prisonnier de sa main. Ses iris bleutés lancent des éclairs. Il ne regarde pas Raphaël, comme s'il avait effacé sa présence de la pièce. Il est concentré sur moi. Sur chaque cellule de mon corps. Sur chaque fibre de mon être qui vient de le trahir sciemment.

Il libère Raphaël et se plante devant moi. Sa carrure m'empêche de voir l'expression de mon collègue, mais je suis de toute façon concentrée sur les vagues de rage qui parcourent le visage de Yano. Ses yeux de givre me dévorent, arrachant la moindre parcelle de ma chair.

Je m'attends à ce qu'il m'entraîne hors de la piste pour me hurler dessus, cogner dans le mur, déverser sa colère. Mais Yano n'agit jamais comme je l'imagine.

Il me saisit par les hanches et me plaque violemment contre lui. Ses bras m'entourent et m'entraînent contre son torse avec brutalité. Ses mains parcourent ma colonne vertébrale, glissent vers ma nuque et attrapent une pleine poignée de cheveux qu'il tire jusqu'à m'arracher une grimace de douleur. Ses prunelles de glace ne me quittent pas, enfoncées dans les miennes, cherchant à disséquer mes pensées. Son genou s'insinue entre mes jambes. Nos corps basculent en harmonie. Je m'agrippe à ses épaules de toutes mes forces, puis mes ongles s'enfoncent dans sa nuque. Il se mord la lèvre inférieure jusqu'à ce qu'elle blanchisse et fixe ma bouche que j'humecte d'un coup de langue. Ses doigts relâchent mes cheveux et se couchent sur mon dos, entre mes omoplates, pour me serrer plus fort contre lui. Puis sa bouche est soudain sur moi, sa langue force le passage entre mes lèvres, me pénètre et cherche la mienne jusqu'à en prendre possession. Son goût m'envahit, son odeur me bouscule. Sa présence

tout entière m'engloutit. Je m'appuie plus fort encore contre lui, pour le sentir pleinement. J'aimerais tant faire partie de son être, être en lui, sur lui, autour de lui, comme une sphère qui le préserverait du monde extérieur. J'aimerais être sur ses lèvres, sur sa peau, au creux de sa chair, pour faire battre son cœur, créer la vie tout entière dans son organisme.

La musique et nos deux corps mêlés sont les seuls éléments que je parviens à concevoir dans le nuage adipeux de l'alcool et des effets néfastes de la jalousie.

Sa langue continue de forcer ma bouche, appuyant parfois plus brutalement pour que je l'embrasse. Même si je meurs d'envie de lui répondre, il vole mes baisers, s'en empare et les fait siens. Sentir sa violence s'exprimer m'excite sans commune mesure. Mon corps s'affaisse contre son torse, et comme ses bras me maintiennent fermement à lui je ne bouge presque pas, hormis au rythme de la musique.

Les paroles de la chanteuse me vrillent la tête :

I will be here

Je serai là

When you think you're all alone

Quand tu penseras être tout seul

Seeping through the cracks

Je m'infiltré à travers les fentes

I'm the poison in your bones

Je suis le poison dans tes os

My love is your disease

Mon amour est ta maladie

I won't let it set you free

Je ne le laisserai pas te libérer

Til I break you

Avant de t'avoir détruit

Quand il s'arrache enfin à mes lèvres, j'ai l'impression de me scinder en deux. Sa bouche effleure ma joue, puis glisse vers mon oreille. Il chuchote alors d'une voix rauque :

« Tu as mon nom tatoué sur ta peau, Érine. Tu es à moi. Ne laisse plus jamais un autre homme te toucher, sinon je deviendrai fou.

— Ne laisse plus une autre femme te toucher ! »

Je crie presque. Heureusement que la musique dissimule mon hurlement de détresse et de peur.

Yano fronce les sourcils. Ses doigts se replient légèrement entre mes omoplates.

« Je travaille, Érine, bon sang ! Rien n'est réel. »

À mon tour, la rage m'envahit. La jalousie dévore mes entrailles.

« C'est ça ! Rien n'est réel », je répète froidement.

Son regard s'intensifie en s'enfonçant dans le mien.

« Ce que t'étais en train de faire avec ce mec, c'était bien réel. Te fous pas de moi, Érine !

— Alors, je n'ai pas la permission de péter un plomb quand tu tripotes quelqu'un d'autre que moi, mais toi, tu en as le droit, c'est ça ?

— Putain, ça n'a aucun rapport. Tu chauffais ce mec pour me rendre jaloux. Tu crois que je t'ai pas vue ? Tu cherchais à l'exciter pour me foutre en rogne !

— Parce que t'as pas passé quatre ans à exciter tout ce qui a une paire de seins pour m'énerver ? » je lui rappelle avec sournoiserie.

Ma phrase a l'air de s'insérer dans son cerveau comme la fraise d'une perceuse. Je suis mauvaise et mesquine, mais les images de Yano et du mannequin me bombardent de toutes parts. J'ai l'impression de les voir partout et de perdre la tête.

« Tu te fous de ma gueule, j'espère ? T'es pas en train de...

— T'as envie de baiser avec elle ? » je l'interromps brutalement.

Ma voix monte d'une octave et ressemble à une supplique. Je me déteste. Je déteste cette version de moi. Comment dois-je m'y prendre pour me taire, pour fermer cette bouche qui débite des horreurs ?

Le visage de Yano se rembrunit. Son regard devient ténébreux, presque inquiétant.

« Quoi ? Mais d'où ça sort ? Putain, je suis en train de travailler. Travailler, Érine ! »

Il se mord la langue de rage, puis lâche :

« Et toi, t'es en train de te comporter comme une salope. Comment dois-je le

prendre à ton avis ? »

Mes yeux s'arrondissent de stupeur. Je hurle par-dessus la musique :

« Lâche-moi ! »

J'essaie de me dégager de ses bras sans y parvenir, mais plus je m'agite dans tous les sens, plus Yano resserre la pression sur mon dos.

« Lâche-moi ! »

Ma voix devient implacable, lourde, menaçante.

« Merde ! » grogne-t-il.

Comme on commence à nous regarder bizarrement, Yano relâche son étreinte. Je m'éclipse aussitôt et fends la foule comme si un assassin était à mes trousses. Mais c'est Yano qui me poursuit, tête baissée, comme s'il s'apprêtait à défoncer un mur.

Je franchis des portes en courant comme je peux et pénètre dans un couloir à peine éclairé par des veilleuses affichant EXIT en grosses lettres.

Dans mon dos, j'entends le battant qui se referme. Sans m'arrêter, je tourne la tête et aperçois Yano sur mes talons ; j'accélère aussitôt l'allure, mais ma robe et mes talons aiguilles ne me facilitent pas la tâche.

Je l'entends pousser un cri de rage en me voyant presser le pas, puis donner un coup de poing dans le mur. Il se met à courir et gagne aussitôt du terrain. Je me précipite vers la porte du fond, appuie sur la poignée, l'ouvre, le cœur en panique, et m'apprête à la refermer derrière moi quand Yano insère son pied dans l'entrebâillement. Je ne sais même pas ce que je suis en train de foutre. J'agis seulement à l'instinct, alors que tout mon être me crie que mon destin se tient devant moi.

Yano me force à reculer, pénètre dans la pièce comme s'il s'apprêtait à tout dévaster. Ses pupilles me jettent des éclairs foudroyants. Il claque le battant d'un mouvement leste et s'approche de moi tandis que je me replie vers les bureaux répartis dans la pièce.

« Je crois qu'il faut que je te montre deux ou trois trucs », me lance-t-il, la mâchoire contractée.

Mes reins heurtent le premier bureau. Les doigts agrippés au rebord, je le regarde avancer en silence. Ma colère gronde sous mon crâne autant que la sienne. On se fait face, chacun défiant l'autre. Puis un sourire menaçant étire ses lèvres. Ses paupières se plissent. Il dénoue sa cravate et la laisse tomber sur le sol. Je suis le tissu des yeux avant de me concentrer sur les lignes de son visage.

Sa fureur se peint sur ses traits, mêlée à quelque chose de plus pernicieux, comme de l'excitation due à la rage et à la jalousie.

Il se campe devant moi et lève la main vers mon visage. Ses longs doigts fins enveloppent ma joue.

« Tu as aimé qu'il te touche, Érine ? »

Je ne réponds pas. Je veux que la jalousie l'envahisse comme elle me submerge. Je veux qu'il la ressente jusqu'à ce qu'il l'éteigne en moi.

Sa main dévale le long de mon cou jusqu'à mon épaule. Il saisit entre ses doigts la bretelle de ma robe et, ses yeux s'ancrant dans les miens, avec ce sourire obséquieux aux lèvres, il la tire et l'arrache d'un geste sec. Le tissu tombe sous mon soutien-gorge de dentelles noires. Il saisit la seconde bretelle et agit de même.

« Tu aurais voulu qu'il t'embrasse pour me rendre jaloux ? »

En silence, je le regarde saisir mes cuisses entre ses mains et les presser de frustration. Puis il empoigne l'arrière de mes jambes, me soulève comme si je ne pesais rien, et m'assoit sur le bureau. Une pile de papiers dégringole sur le sol et, dans ma précipitation, je pousse le clavier de l'ordinateur qui chute en pendouillant au bout de son câble.

« Tu as pris du plaisir en la prenant dans tes bras ? » je demande à mon tour d'une voix vibrante, excitée mais furieuse.

Ses doigts se raidissent tandis qu'il retrousse ma robe sur mes hanches. Puis il caresse la dentelle de mes bas et l'élastique de mon porte-jarretelles qu'il claque brusquement contre ma peau, m'arrachant un cri. Il esquisse un sourire. Un de ses sourires odieux et pleins de charme.

« Je préfère nettement te toucher et t'entendre crier de plaisir. »

Il saisit mon string, m'oblige à lever les fesses et le roule le long de mes jambes. Puis il m'écarte sans délicatesse les cuisses et s'insinue contre mon intimité ouverte. Ses mains passent dans mon dos et massent mes fesses tandis que son regard creuse en moi. Sa bouche frôle la mienne quand il murmure :

« Je sais pourquoi tu as agi comme ça. J'aurais pu me comporter de la même façon. Te rendre jalouse jusqu'à ce que tu pètes un plomb. Tu veux que je pète un plomb ? »

Fébrilement, je hoche la tête et il sourit de plus belle, une lueur pernicieuse s'illuminant dans ses prunelles.

Il saisit mes fesses à pleines mains et m'attire tout contre lui, jusqu'à ce que je

sente la bosse proéminente de son érection. Son regard m'épie, dévorant l'expression de désir et de colère qui m'habite. Je défais aussitôt sa boucle de ceinture et ouvre sa braguette pour tirer hors de son caleçon sa queue turgescente. Je la presse dans mon poing jusqu'à soutirer à Yano un râle de plaisir et de souffrance mêlés. Il grogne dans mes cheveux, puis me bascule la nuque en arrière pour se jeter sur mes lèvres. Il franchit ma bouche, s'approprie ma langue et m'embrasse avec rage et passion. Ma main continue de maltraiter son sexe, le prenant fort, faisant rouler puis dérouler le prépuce sur son gland, augmentant la cadence jusqu'à ce qu'il grogne entre mes lèvres.

Ses doigts s'insinuent entre mes cuisses et frôlent mon humidité. Ils effleurent mon clitoris sans s'y attarder, comme si c'était une récompense à me refuser, et s'enfoncent en moi sans crier gare, m'arrachant un gémissement. Son majeur et son index vont et viennent dans mon ventre, se replient contre mon intérieur et caressent cette zone vulnérable qui m'arrache une nouvelle plainte de plaisir. Il frotte de plus en plus fort, éveillant mon corps à de nouvelles sensations. Je passe mon bras libre sur sa nuque pour me soulever sur les fesses et lui permettre de s'enfoncer en moi avec plus d'amplitude, tandis que mon poing accélère la cadence sur son sexe. De légères gouttes de liquide s'échappent de sa queue qui grossit et envahit la paume de ma main, des veines saillant sur toute sa longueur.

Sans lui demander son avis, je la dirige vers mon intimité et appuie son gland sur mon clitoris. Je le masse puissamment, me soutirant des gémissements qu'il éteint sur sa bouche. Je sens son sourire contre ma peau, puis son autre main saisit mes cheveux et tire dessus pendant que je lui mords la lèvre inférieure. Il grogne, puis agite les hanches. Je dirige aussitôt son gland vers l'endroit que je souhaite qu'il remplisse. Il retire aussitôt ses doigts, laissant mon corps lui répondre en se déversant sur le bureau. Je l'oblige à enfoncer son extrémité dans mes chairs affamées et, au moment où je pense accroître sa frustration en le retenant, il donne une grande poussée du bassin et précipite son sexe tout au fond du mien. Mes muscles se contractent sous la déchirure de son membre dans mon ventre. Mon bras sur sa nuque l'enserme violemment. Les pointes de mes seins caressent ses pectoraux au travers de la dentelle, tandis qu'il me bascule sur le bureau, prenant possession de mon corps. Il presse mes hanches entre ses mains et donne de violents coups de boutoir qui font trembler tout le meuble. Des papiers et des boîtes de rangement continuent de chuter sur le sol. Je le garde prisonnier, contractant tous mes muscles pour retenir captive sa verge en moi. Il gémit, la mâchoire tendue. Ses iris me consomment. Puis ses lèvres sont de nouveau sur les miennes à me goûter, et il chuchote d'un ton plein de colère :

« Je t'appartiens, Érine. Je ne désire aucune autre femme. Tu me fais chier à

ne pas le comprendre. »

Je laisse échapper un cri lorsqu'il ressort presque entièrement de mon ventre pour mieux revenir s'y planter d'un mouvement sec et brutal, faisant gémir le bureau sous notre poids. Puis je donne un coup de poing contre son torse ; il me foudroie du regard en écho et saisit mon poignet.

Je jure au milieu de mes gémissements, les larmes menaçant de rouler sur mes joues, et lâche comme un torrent :

« Je ne supporte pas que tu la touches ! Je ne supporte pas que tu la regardes comme si tu étais amoureux d'elle. Je sais que c'est de la comédie, mais je ne le supporte pas, Yano ! »

Les larmes m'envahissent et ruissellent soudain sur ma figure. Yano se fige en moi. Ses doigts libèrent mon poignet. Ses deux mains remontent aussitôt le long de mes flancs, sous ma robe. Il s'incline au-dessus de mon visage et son regard luminescent se déchaîne, puis, tout aussi brusquement, Yano s'écroule, son front sur mon épaule. Sa bouche frôle ma peau, puis sa langue me caresse et trace une ligne jusqu'à mon cou. Ses hanches recommencent à bouger doucement. Ses lèvres effleurent mon menton, sa langue lèche mes larmes, puis s'insinue dans ma bouche, tournoyant autour de la mienne dans une danse fébrile et déchirante. Son pal m'envahit et me remplit, écartelant mes chairs qui se referment d'autant plus fort sur lui. Des lames de plaisir s'engouffrent dans tous mes membres alors qu'il s'enfonce tout au fond de mon ventre.

Quand il cesse de m'embrasser, son regard se perd dans le mien :

« J'aurais tout arrêté si tu me l'avais demandé, Rine, bon sang.

— Je ne peux pas t'empêcher de travailler... »

Il me muselle d'un nouveau baiser, ses lèvres presque tremblantes.

« J'en ai rien à foutre de ce travail. C'est ma vie avec toi qui compte. Si tu sens pas bien, si tu supportes pas, c'est ça qui a de l'importance à mes yeux. J'ai besoin que t'aies confiance en moi, Princesse. »

Il se dresse à nouveau au-dessus de moi et un sourire envahit ses lèvres.

« Mais je suis en colère, bébé. T'as touché Raphaël pour me rendre dingue. Alors à moi de te rendre dingue...

— T'as touché cette dinde... »

Il m'interrompt en plaquant ses lèvres sur les miennes, mêlant son rire à notre baiser. Ses mains s'emparent de mes hanches, les pressant avec plus de force, et me précipitent contre son bassin, enfonçant du même coup sa queue jusqu'à la

garde. Une longue plainte sort de sa bouche. Je bascule la tête en arrière. Sa langue taquine aussitôt ma gorge et lape ma peau, tandis qu'il accélère le rythme de ses coups de boutoir. De puissantes ondes électriques inondent mon bas-ventre et commencent à exploser dans tout mon corps. Ses doigts s'enfoncent plus profondément dans ma chair.

Quand soudain la jouissance me saisit, mon ventre se contracte sur son sexe, lui arrachant un feulement de plaisir. Je sens le liquide chaud de son corps se déverser en moi et accroître la puissance de mon orgasme. Celui-ci explose en moi, se décompose et ruisselle dans mes veines. Je me cambre, le reçois une nouvelle fois, puis retombe mollement sur le bureau.

Yano s'affaisse contre moi, le visage dans mon cou. Mes bras se referment autour de ses épaules. Il ahane contre ma peau, puis dépose une pluie de baisers le long de ma clavicule, avant de murmurer près de mon oreille :

« Je sais ce que tu ressens, Princesse. Crois-moi, je le sais. Je suis bouffé de jalousie à chaque fois qu'un mec t'approche ou que tu mates un type mignon dans la rue. Ça me fout la trouille. Ma plus grande peur, Érine, c'est de te perdre. De faire une connerie et que tu me quittes. Tu m'as déjà pardonné une fois mon incartade avec Sarah, même si on n'était pas encore ensemble, mais tu peux me croire, je n'ai aucune envie de tenter de nouveau le diable et de risquer de tout foutre en l'air juste pour une baise sans importance. Quand je te fais l'amour, Érine, même quand je te baise, c'est un moment magique où ton corps et le mien sont ensemble sans plus aucun frein, sans barrière. Juste toi et moi, Princesse. Ça vaut bien davantage que mon contrat juteux. Ça n'a pas de prix. »

Il reprend son souffle. Sa chaleur me picote la peau. Mes cuisses s'enroulent autour de sa taille. Les larmes me piquent les yeux, menaçant de couler à nouveau pour une tout autre raison.

Yano me bouleverse. Aucune personne en ce monde n'est capable de susciter de telles vagues émotionnelles en moi. Qu'il s'agisse de colère, de jalousie, de passion. D'amour. Il éveille en moi une véritable tornade de sentiments.

« Yano, t'as déchiré ma jolie robe », je remarque soudain.

Il glousse dans mon cou.

« Je sais, bébé. Je m'en fous un peu.

— Un peu ?

— Totalement, en fait.

— Comment je peux retourner dans la salle maintenant ? Tout le monde va pouvoir mater mes seins.

— On ne retourne pas dans la salle.

— Ah ? » je lance, l'air de rien.

Il ricane de plus belle.

« Je t'ai pas avertie que j'avais deux ou trois trucs à te montrer ? »

Je souffle dans ses cheveux et fais mine de ne pas comprendre.

« Non, vraiment, je ne vois pas.

— Dans deux minutes, tu ne vas pas tarder à le sentir. »

Il fond sur mes lèvres avec un sourire espiègle.

CHAPITRE 14

- YANO -

Je regarde Érine dormir. Son visage est délicat. Ses lèvres frémissent quand elle marmonne dans son sommeil. J'écarte une mèche de cheveux sur sa joue. Sa beauté me percute aussitôt de plein fouet. Son nez fin, ses lèvres bien dessinées, ses pommettes hautes et rondes. Son visage est sculpté dans un matériau précieux, inconnu sur la planète. Cela tient du marbre blanc et de l'argile douce et délicate.

Mon index traîne sur la courbe de son épaule, en redessinant le pourtour. Comme si elle me sentait dans ses rêves, elle bascule sur le dos en laissant échapper un soupir d'aise. Ses lèvres affichent un sourire attendri dans son sommeil. Mon regard tombe sur sa poitrine dénudée. Mon index s'y égare presque malgré moi. Je ne peux pas résister à l'attraction de ses seins. Mon doigt en dessine la courbe, puis sillonne le vallon et frôle doucement un téton qui se dresse aussitôt à mon contact. De relâché et tout mou, il se déploie et semble appeler mes lèvres vers lui. Je résiste à son invitation pour ne pas la réveiller. La soirée l'a épuisée. Excitée, à moitié ivre, dévorée de jalousie et de rage, elle avait l'air à la fois si fragile et si déterminée, sa terreur faisant écho à la mienne. Même nos craintes sont similaires. J'ai tellement peur qu'elle se rende compte que je ne mérite pas une femme de son envergure, tout comme elle-même s' imagine que je peux trouver mieux ailleurs. Mais aucun mannequin de cette planète ne vaut Érine, alors que je ne représente pas grand-chose de viable pour elle. J'ai passé mon temps à la blesser, je suis poursuivi par de vieux démons, je gagne à peine ma vie, et quand je trouve un boulot rentable, tout part en vrille, parce que je ne parviens même pas à rassurer ma fiancée. Elle croit que je peux la tromper d'un claquement de doigts.

Oui, lever une fille à La Dernière Mode, ça serait facile.

Oui, coucher avec Claudia aurait pu se produire ; elle me trouvait séduisant.

Oui, si je le voulais, je pourrais la tromper.

Mais je n'en ai aucune envie. Je fantasme parfois sur une paire de fesses sexy qui passe sous mes yeux, comme le ferait n'importe quel mec, et de temps en temps j'imagine ce que ça pourrait donner dans un lit, mais c'est une pensée futile et fugace. Je ne foutrais jamais ma vie en l'air avec Rine pour une baise merdique. Je refuse de la transformer en une femme malheureuse qui préférera s'envoyer en l'air avec le premier connard qui passe, parce que je ne serai pas fichu de remplir mon rôle de mari ou parce que je ne la regarderai plus. Hors de question que ma vie ressemble à celle de mes parents. Je ne laisserai jamais une telle catastrophe se produire. Si je ne suis pas capable de rendre Érine heureuse, je ne vauds rien.

Mon doigt se détache un instant de sa peau. Je me rapproche encore, plaquant mon torse contre son flanc. Elle gémit dans son sommeil, entrouvrant les lèvres.

Mon index repart vagabonder sur sa poitrine, en dévale le renflement puis lanterne sur son ventre plat.

Me concentrer sur mes caresses, sur les soupirs qui s'arrachent de sa gorge m'empêche de sombrer dans le sommeil, où je sais que de nouveaux cauchemars m'attendent impatiemment. Chaque fois que je ferme les paupières, la même terreur s'abat sur moi comme si j'avais de nouveau dix ans.

Je préfère nettement m'occuper de cette manière. Elle ronronne tel un chaton, roulant dans les draps pour coller sa hanche contre mon ventre. Sa cuisse heurte le renflement sous mon caleçon. Je ne bande pas encore, mais ses seins nus me font de l'effet.

Mon doigt serpente sur son bas-ventre et parmi les poils de son pubis qui semblent dessiner une flèche parfaite pour m'indiquer la bonne direction.

Comment peut-elle ne pas se rendre compte de ce que j'éprouve pour elle ? Toucher une autre femme me semble fade, sans saveur, comme si je buvais un William Peel au lieu d'un Lagavulin seize ans d'âge ! Érine est mon meilleur whisky, une saveur fruitée sur la langue et un léger goût de tourbe en arrière-bouche qui perdure, le temps d'avoir de nouveau envie de le savourer.

J'ai dû finir par m'assoupir contre Érine, car des mains me secouent dans tous les sens. Sa voix franchit péniblement les mailles de mon cauchemar, se greffant aux ombres de ma chambre d'adolescent. Les ongles noirs et dégueulasses reculent puis s'effacent, et j'émerge dans notre lit, les doigts d'Érine repliés fermement autour de mon poignet pour m'empêcher de m'agiter. Mes poings serrés avec fureur, les veines de mes avant-bras saillantes, je me redresse aussitôt dans le lit, une barre lancinante sur le front. Je suis couvert de sueur et j'ai mal

dans toute l'épaule tellement je suis tendu.

Érine hésite à me libérer, mais je dégage mon poignet rapidement et m'éloigne d'elle avant de m'asseoir sur le bord du lit.

« Yano, est-ce que ça va ? »

— Je t'ai fait mal ? » je lui demande aussitôt d'un ton sec, ignorant sa question et agacé par mon manque de maîtrise.

Sa poitrine s'écrase contre mon dos moite. Son contact m'électrise.

« Non, mais tu t'agitais de plus en plus violemment. Je ne savais plus quoi faire. »

— Je... Je suis désolé. »

Je me frotte le visage, puis faufile mes doigts dans mes cheveux. Je pousse un long soupir.

« Yano, parle-moi. Raconte-moi. »

— Non, je n'ai aucune envie de parler de quoi que ce soit. Ça n'y changerait rien !

— Mais tu dois faire quelque chose. Tu ne peux pas rester comme ça. Chaque nuit est pire que la précédente. »

Érine a raison, mais la réalité est bien trop lourde à affronter. J'ai l'impression de reculer de plusieurs années en arrière.

Je tourne la tête et la fixe par-dessus mon épaule. L'expression de son visage est angoissée ; ses beaux yeux gris sont emplis de compassion. Je déteste reconnaître ces ombres dans ses iris. Je me relève du lit et me dirige vers la salle de bains.

« Je vais pisser », je lâche sans la regarder.

CHAPITRE 15

- YANO -

Je suis juste venu pour discuter avec un médecin, mais je ne sais pas pourquoi je reste planté devant cette putain de porte de chambre d'hôpital, à tripoter la poignée avec nervosité. Je ne sais pas pourquoi je suis là, les tripes nouées, la gorge en feu. Je ne sais pas ce qui cloche chez moi pour vouloir provoquer mes propres tourments. Mael parlait de son chaos. Mon père est le mien, mon abyme, le creux profond et nauséabond qui stagne au fond de ma poitrine.

Je prends une inspiration, la retiens longtemps, puis la relâche. Je n'ai pas à avoir peur de lui ou de sa réaction. Il est couché sur un lit d'hôpital. J'espère qu'il agonise.

Je pousse la porte et pénètre dans une chambre, avec deux lits côte à côte. Sur l'un, mon père roupille, le drap remonté sur sa poitrine. Sur l'autre, un petit vieux bouquine et lève les yeux de son livre dans ma direction lorsqu'il entend la porte s'ouvrir. Un sourire naît sur ses lèvres fines. Il hoche la tête comme pour me donner son consentement et j'entre dans la pièce en silence. Je déteste l'odeur des hôpitaux, les effluves de pourriture et de désinfectant. Le blanc omniprésent me fait flipper et l'absence de décoration me paraît morbide.

Je m'approche du lit de mon père après avoir salué son voisin. Il dort, mais des tics parcourent son visage, crispant et déformant ses traits. Quand je pense que je lui ressemble, j'en ai la nausée. J'espère ne jamais devenir comme lui, aussi pitoyable et dangereux.

Planté à côté du lit, j'observe les mouvements de sa poitrine. Il respire fort. Ses poumons ont l'air de relâcher des bulles à chaque fois qu'il expire. Le vieux n'émet pas un son, hormis le bruit des pages de son bouquin lorsqu'il les tourne.

Je ferme un instant les paupières, la mâchoire tendue. J'essaie de me rappeler les bons moments avec mon père et presse le livre que je tiens contre ma cuisse. Il y en a si peu que je suis capable de les compter sur les doigts d'une main. Si peu où j'ai vraiment eu un père. Si peu où je n'ai pas eu peur en sa présence.

Je décrispe la mâchoire et murmure pour ne pas le réveiller et pour ne pas attirer l'attention du vieil homme :

« Tu te souviens de ça, papa ? »

Je lève le livre devant mes yeux, puis le dépose sur le plateau roulant.

« T'as écrit ce bouquin pour moi quand j'étais gamin. »

J'observe le livre et tout ce que j'y vois maintenant, c'est un souvenir qui n'existe plus, mais je me force à reprendre :

« C'était l'histoire d'un petit garçon qui se perdait dans la forêt et qui affrontait tout un tas de monstres en croisant plein de potes au long de son chemin. Il devait retrouver ses parents au-delà de la forêt. C'était... bien. »

Je prends une inspiration. Le petit vieux a cessé de lire, mais je préfère l'ignorer.

« J'adorais quand tu me racontais cette histoire. Tu connaissais chaque mot par cœur. Tu récitais ce conte en t'agitant dans tous les sens. C'était marrant. Tu te souviens ? C'était l'époque où t'étais encore normal. Tu buvais pas. T'étais un vrai père. Je m'en souviens presque plus maintenant. Juste des bribes. J'essaie plus tellement de me le rappeler. »

Je touche du bout des doigts la mince reliure de cuir du livre que j'ai récupéré avant de quitter la maison. Le seul souvenir concret de mon vieux. Mais même lui, il commence à partir en lambeaux. La couverture est usée. Les pages s'effilochent, se déchirent et sont devenues aussi jaunes qu'un vieux papier journal.

Je pousse un soupir lourd de sens, croise le regard du voisin qui me considère avec bienveillance. Je lui rends un sourire peu convaincant. Un nœud étire mes boyaux dans tous les sens. Mes sentiments contradictoires sont à peine supportables. Je voudrais le voir mort, enterré six pieds sous terre et, dans le même temps, effacer son existence m'est presque impossible. J'ai besoin de cet être informe qui se considère comme mon géniteur.

Je faufile mes doigts dans mes cheveux. J'ai toujours voulu comprendre ce qui s'était brisé en lui pour déterminer le degré de haine que je devais conserver, mais je n'ai jamais réussi à en percer le mystère. Est-ce parce qu'il a cessé d'écrire du jour au lendemain, incapable de coucher un mot sur une feuille de papier à tel point que sa raison s'est disloquée ? Est-ce parce que ma mère le trompait ? Parce que je lui renvoyais une image de lui-même qu'il détestait ? Au fond, je n'aurai jamais de réponse. Je ne suis même pas certain que ce soit si important, après tout. La seule chose qui compte vraiment, ce sont les poings qui

ont fracassé, coup après coup, mon enfance.

Depuis que ma vie a repris un sens, aux côtés d'Érine, le souvenir de ses raclées s'est tamisé, mais qu'il revienne dans ma vie, agissant comme s'il conservait toujours un pouvoir sur moi, a remis en question toutes les défenses que je m'étais acharnées à mettre en place. Je les croyais solides. Je me rends compte que je n'ai réussi qu'à m'éloigner de lui, mais pas de ce que je ressens. Face à lui, couché sur ce lit d'hôpital, je me sens faible.

En fermant les paupières, tout ce que j'éprouve, c'est une terreur nauséabonde, dissimulée par la haine, la colère et toute la violence qu'il a insinuées en moi, petit à petit, me dénaturant lentement.

À quel point aurais-je été différent si j'avais eu un père normal ? Est-ce que j'aurais eu l'impression de mériter Érine ? Son amour ? Est-ce que je me serais senti plus apaisé et moins brutal ?

Je pousse un soupir et glisse les doigts dans mes cheveux. La main figée sur ma tête, je fixe mon père, ses tics nerveux, sa face démolie et me dis que j'aimerais pouvoir lui rendre ses coups, défoncer ses pommettes, effacer son fichu rictus, annihiler toutes mes peurs. Mais c'est impossible.

Je laisse retomber ma main quand il ouvre brusquement les yeux, fichant un pic dans ma poitrine. Je regrette aussitôt d'avoir mis les pieds ici et de lui offrir sur un plateau d'argent sa prochaine tirade.

« Qu'est-ce que tu fous là ? grogne-t-il, la bouche pâteuse.

— Je croyais que t'étais mort. Je venais constater ton décès », je réponds du tac au tac.

Une ride se creuse sur son front, tandis que le petit vieux manque de lâcher son bouquin, tant il est choqué. Quel genre de fils s'adresse ainsi à son père agonisant ?

« On dirait que je suis venu trop tôt, j'ajoute en affichant un sourire sans joie.

— Ça te ferait trop plaisir d'enterrer ton père. Ça ne risque pas de se produire de sitôt.

— J'aurais dû m'en douter. T'es comme une putain de mauvaise herbe. Peu importe le poison que tu t'injectes, tu cannes pas assez vite. »

Le voisin ouvre la bouche d'un air ahuri tandis que mon père se redresse sur son oreiller en me décochant un regard acéré. Aussi lamentable qu'il soit, ses iris ne perdent rien de leur froideur, deux bouts de métal tranchants pointés dans ma direction.

« C'est de cette façon qu'on parle à son père ? » me lance-t-il, avec ce satané rictus.

Il lorgne le vieux pour lui montrer quel fils épouvantable il a eu la malchance d'élever.

« C'est de cette façon que je te parle et tu ne mérites certainement pas mieux. Je pourrais te traiter de connard, mais la décence m'en empêche. »

Le voisin se tasse sur son lit. Ses yeux sont prêts à lui jaillir des orbites. Je sens qu'il se retient de me rappeler le respect que je dois à mes parents. Mais comme je m'en fous complètement, je me contente de lui adresser mon plus beau sourire vicieux.

« La décence... répète mon père. Ce n'est pas un mot que tu dois employer souvent. »

Je me crispe et fourre mes poings dans mes poches.

« Alors... pourquoi t'es là ? me lance-t-il. Tu viens profiter de la faiblesse de ton père ? »

Tenter de me culpabiliser est l'une de ses tactiques perverses.

« Je pourrais, c'est un truc que t'as l'habitude de faire, non ? Je venais seulement constater si t'allais passer la nuit. Maman m'a prévenu que c'était grave, mais visiblement pas assez. J'aurais préféré que tu agonises un peu. Tu souffres ? Tu as mal ? »

J'ai conscience que je débite des horreurs, mais malgré mon pouls désordonné, j'éprouve une certaine satisfaction malsaine à le voir couché dans un lit d'hôpital.

Mon père esquisse un sourire tordu, rompant un instant le masque du parfait paternel tourmenté par son fils indigne.

« Tu y prendrais bien trop de plaisir », me répond-il.

Il pousse un soupir qui semble lui déchirer les poumons.

« Je me demande où je me suis trompé dans ton éducation, lâche-t-il brusquement. Comment ai-je pu hériter d'un fils pareil ? J'ai tout fait pour toi et voilà comment tu te comportes. J'ai honte... »

Je me fige. Chaque muscle de mon corps est tétanisé. Je sais qu'il joue la comédie à cause du vieux, qu'il met en scène une vaste blague pour me foutre en rogne, et j'ai beau être lucide, je ne parviens pas à éloigner les vagues de colère et de haine qui me traversent l'échine. J'ai envie de le pulvériser.

« Hum... Toi et moi, on sait très bien où t'as foiré, papa. »

Je ne peux pas prononcer devant témoin les mots qui le cloueraient au pilori. Je n'ai jamais été capable d'avouer à qui que ce soit que mon père me battait. Si Érine ne l'avait pas découvert elle-même, elle ne l'aurait jamais su. Parce que, au fond de moi, j'éprouve de la honte. Une honte si énorme, si moche, si délétère que poser des mots sur ses actes ou dénoncer mon père me donnerait l'impression de me rendre coupable d'un crime plus grand encore que le sien.

Je me suis convaincu que j'étais plus fort que ses coups et ses piques perpétuelles, que je pouvais y faire face, pour protéger Théo et... pour ne pas lui donner raison.

« Sûrement quand les flics t'ont ramené à la maison, me lance-t-il. Je ne me suis pas montré assez sévère. »

Un rictus envahit mes lèvres. Il a attendu que la voiture des flics se soit éloignée dans la rue pour me mettre une branlée qui m'a foutu la bouche en sang. Les flics m'étaient tombé dessus à la sortie de l'usine de Stavros. Ils m'avaient raccompagné à la maison pour me foutre la trouille, afin que je n'y remette plus les pieds. Peine perdue. J'étais aussi alcoolisé que mon vieux et enfumé d'herbe. Je voulais cesser de penser et de ressentir. Cependant, ça n'avait pas été très efficace ce soir-là. Je m'étais planqué dans ma chambre, lumière éteinte, pour que Rine ne s'aperçoive pas de ma présence. Je ne voulais pas qu'elle ait peur pour moi, même si on ne s'adressait plus vraiment la parole, en dehors de nos piques habituelles. Je n'étais pas allé à l'école le lendemain non plus, les traces des coups étant trop visibles.

Le regard de mon père reste vissé dans le mien, provocateur.

« C'était il y a cinq ans, papa. De l'eau a coulé sous les ponts depuis, je te rappelle.

— Hum... c'est vrai. Ta vie est tellement mieux. Tu as arrêté la fac pour travailler dans un bar miteux. Tu as raison, quelle belle réussite !

— J'ai arrêté la fac parce que ton deuxième fils était dans une merde noire et que tu l'as gentiment laissé se débrouiller tout seul.

— C'est toi qui l'as entraîné là-dedans, avec tes mauvaises fréquentations. »

L'art de mon père est de savoir user de vérités dans tous ses mensonges.

« Si t'avais été là, il n'y serait jamais allé, je rétorque aussitôt.

— Si tu n'avais pas déconné, il ne serait pas sorti du droit chemin. Théo imite tout ce que tu fais. Tu n'agis pas comme un bon frère. Tu parles d'un modèle !

— Je travaille. Je paie mes factures. Je vis ma vie comme je l'entends. Je vais me marier avec une fille superbe et t'as rien à me reprocher, je m'énerve,

réagissant à ses attaques puérides.

— Je n'ai rien à te reprocher, à part de venir constater mes tourments sur mon lit d'hôpital, si je comprends bien ? »

Je me tais, la mâchoire crispée. J'évite le regard du voisin et me concentre sur celui de mon père qui me rentre lentement sous la peau. Pourquoi suis-je venu ici ?

Quoi que je fasse, je serai toujours un bon à rien à ses yeux. Quelquefois, en dehors des coups, je me suis demandé si cette cruauté dans les mots n'était pas sa façon à lui de me tuer pour ne plus avoir à supporter mon existence. Ou de se tuer lui-même. En me détruisant, il s'annihilait. J'ai cherché toute ma vie un tas d'explications, mais au final il n'y a peut-être rien à comprendre. Il me déteste tout comme je le hais. Ce qui est cassé en moi ne pourra jamais être réparé. Même Érine n'y parviendra jamais. Même cet homme couché dans ce lit. Je suis un cas désespéré.

Je recule d'un pas vers la porte, conscient que je n'ai plus rien à foutre ici, quand il tend soudain la main vers le plateau roulant. Il attrape le livre qu'il a écrit des années auparavant. Ses yeux ont l'air de vouloir le pulvériser. Ses doigts tremblent sur la reliure. Sûrement le manque d'alcool dans son sang.

« T'as gardé ce truc, marmonne-t-il.

— Ouais, c'est la seule chose qui me rappelle mon père. »

Je dévie le regard du vieux qui me scrute d'un œil de plus en plus intrigué. Comprend-il les sous-entendus ou bien parvient-il à percevoir toute la merde qui stagne au fond de moi ?

« Tu devrais t'en débarrasser. »

Il jette le livre dans ma direction. Celui-ci rebondit sur mon torse et chute sur le lino gris. Mon cœur s'accélère bêtement et mes ongles me rentrent à l'intérieur des paumes. Je prends sur moi, en inspirant profondément, puis me penche pour ramasser le bouquin.

« J'en ai plus rien à foutre, garde-le. »

Je le pose sur son lit, bien décidé à ne plus toucher cet objet qui n'a plus aucun sens, qui n'en a peut-être jamais eu. Je relève les yeux vers mon père et ajoute :

« J'ai prévenu maman que je te paierais une cure de désintox si t'avais les couilles suffisantes d'en suivre une, mais à mon avis, t'es qu'un pauvre lâche et tu feras jamais rien pour sortir de ton marasme. Si tu prends pas cette décision, ne reviens plus me voir. Ne squatte plus en bas de chez moi en faisant flipper Théo. Ne t'approche pas d'Érine. Ne t'approche plus de moi. Tu n'existes plus.

Tu n'es plus mon père depuis longtemps, en supposant que tu l'aies un jour été. »

Quelquefois, j'ai rêvé que j'étais le fils d'un des amants de ma mère. N'importe lequel. Son prof de sport bodybuildé, avec le cerveau d'un moineau, ou n'importe quel connard qui l'aurait engrossée. N'importe qui, sauf lui.

« Je suis ton père, lâche-t-il d'une voix rauque. Comment oses-tu me parler sur ce ton, Camille ?

— J'ai le droit, parce que tu n'es qu'un pauvre connard de merde ! » je hurle brutalement.

Les bips du moniteur s'affolent. J'ai l'impression que les bips rythment mon propre cœur. Une ride de douleur se creuse sur son front et me ramène à la réalité.

Une infirmière entre sans tarder dans la chambre, tandis que je recule vers le mur. Le regard du petit vieux me sonde, soudain compatissant. Il ne peut pas savoir que je déteste la pitié. Je me force à lui adresser un sourire – une grimace sans doute.

L'infirmière oblige mon père à se rallonger, mais celui-ci la repousse et m'envoie un coup d'œil acerbe.

« Tu te donnes de grands airs, Camille, me lance-t-il, mais tu ne vaux pas mieux que moi. Ce n'est pas la peine de mentir. Je te connais par cœur. »

Je me précipite vers la porte pour ne pas entendre la suite, mais il crie :

« Tu ne vaux pas mieux que moi, Camille. Mon sang coule dans tes veines. Tu regretteras de me laisser. Tu devrais avoir honte... »

Je claque la porte derrière moi, haletant soudain. Tous mes muscles sont raidis par la rage et la rancœur. Quelque chose de violent et de mauvais coule en moi, dans mon sang comme dans le sien. La violence, c'est la seule chose que je partage avec mon vieux. La seule chose qu'il m'a offerte en héritage. Cette putain de colère sourde.

Je monte dans ma voiture et démarre, les mains tremblant autour du volant. Je roule bien trop vite en direction de la tour Bella, mais j'ai l'impression qu'un gong retentit dans ma tête. Je slalome entre les bagnoles, et tout ce que je vois de la route, ce sont les lignes blanches et les feux rouges. Le reste est voilé par la sensation des coups sur mon corps et de la terreur qui tapisse mon esprit lorsque mon père est près de moi. Il n'a même pas besoin de me cogner. Il s'amuse parfois seulement à me détruire psychologiquement. Les mots, c'est son domaine. Il sait en user pour me démolir et ça ne laisse pas de trace. J'ai grandi

avec l'idée que je ne valais rien, que j'aurais mieux fait de crever pour le débarrasser, que c'était presque un service à rendre à l'humanité. Il me traitait de demeuré quand je rentrais avec une mauvaise note ou d'illettré parce que j'avais fait des fautes à une dictée. Une fois, je lui ai dit qu'Einstein savait à peine écrire trois mots sans commettre des erreurs et que ça ne l'avait pas empêché d'être un génie. Il m'a répondu qu'Einstein était à l'origine de la bombe nucléaire et que j'étais bien assez con pour penser que ses recherches étaient louables et géniales. Je ne l'ai pas détrompé, parce qu'il affichait ce regard que je lui connaissais bien. Ce regard menaçant qui n'attendait qu'un seul faux pas de ma part. Si, plus âgé, je me suis mis à guetter de plus en plus ce regard-là, parce que je voulais qu'il me cogne, qu'il me punisse à cause de ma culpabilité envers Mael. Quand j'étais môme, j'essayais de filer droit, de me fondre dans ce qu'il attendait de moi sans jamais y parvenir. Quoi que je fasse, je ne serai jamais à la hauteur de ce qu'il souhaite. Je ne saurai même jamais ce qu'il espérait de moi. Le sait-il lui-même ?

Je me suis demandé si mon père avait été maltraité quand il était gosse. J'ai pensé que mon grand-père n'était peut-être qu'un horrible personnage même si ce n'est pas l'image que j'en ai gardée, mais j'ai fini par prendre conscience qu'il n'y avait pas toujours d'excuses à chercher. Mon père est comme ça. Il est moche à l'intérieur et il est incapable de contrôler sa fureur. Il éprouve juste le besoin de la laisser exploser.

Cette façon de me prendre pour son punching-ball, cette colère qui n'était destinée qu'à moi, ne pas être capable de me faire aimer de mon propre père : c'était ça le plus dur à encaisser.

Je gare ma voiture sur le trottoir, devant la tour, et reste cinq bonnes minutes les yeux dans le vide, à fixer mon pare-brise. J'essaie de tamiser ma colère, calmer mes nerfs, mais je suis vraiment mauvais pour m'apaiser sans me perdre dans son corps. Comme si m'enfouir au fond d'Érine pouvait extraire hors de moi toutes mes pensées nocives. Elle me calme et me rend meilleur, même si j'ai bien conscience que ça ne devrait pas être son rôle. Il me faudrait être meilleur pour elle par moi-même, mais j'en suis incapable. Mon père a définitivement raison...

Je sors de la voiture quand j'aperçois Érine en train de quitter le bâtiment et me fige, la main sur la portière. Quelque chose se fracture dans ma poitrine. Une vague de rage me percute et submerge toute raison dans mon cerveau. Mon cœur palpite bien trop fort, ma tension augmente et un film de sueur couvre mon front tandis que je fonce comme un fou furieux vers les portes de la tour. Je suis à deux doigts de commettre la plus grosse connerie de toute ma vie, et je ne suis

même pas capable de m'en rendre compte. Tout ce que je vois, c'est ce connard et ses lèvres posées sur la bouche d'Érine.

CHAPITRE 16

- RINE -

Je ne suis pas concentrée sur mon travail. Je fixe mon écran sans le voir. J'oublie de répondre à des mails importants. Je ne parviens pas à rester attentive. Sans cesse, je songe aux cauchemars de plus en plus fréquents et violents de Yano, à sa terreur qui semble suinter de lui lorsque la nuit nous enveloppe. Il se terre dans le silence, comme s'il pouvait tout effacer ou tout contrôler, mais la nuit dernière, il était tellement agité qu'il m'a agrippé violemment le poignet sans s'en rendre compte. Il ne s'en souvenait même pas au réveil.

Mon regard tombe sur la marque encore rougeâtre qui s'imprime sur ma peau. Je l'ai dissimulée sous un bracelet, mais on en devine le pourtour si on l'examine de près. J'ai très peur pour lui. S'il s'en aperçoit, il risque de paniquer et de s'en vouloir, alors que j'ai conscience que ses terreurs et sa violence sont profondément enfouies en lui. J'ignore de quelle façon l'aider. Je ne suis même pas certaine de le pouvoir. Comment surmonter le traumatisme d'années de maltraitance ? Comment le convaincre qu'il a une grande valeur quand l'une des personnes les plus importantes de sa vie, son socle psychologique, l'a convaincu du contraire depuis son enfance ? Yano est l'homme le plus fort que je connaisse, je n'en douterai jamais, mais il compte sur moi pour lui apporter ce qu'il n'a pas reçu. Cette pression est difficile à supporter. Je ne sais pas si je peux lui suffire. Je ne sais pas si mon amour peut apaiser son mal-être, même si je l'aime plus que tout au monde.

Je m'effondre, le front au creux du coude. Je voudrais tellement pouvoir faire quelque chose. Le voir si perturbé me flanque des coups au cœur. J'aimerais être assez forte pour supporter ses peurs et lui apporter mon aide.

« Érine, ça va ? »

Je ne relève pas la tête vers Raphaël. Je me contente d'acquiescer.

« Tu veux en parler ? »

— Pas vraiment.

— Ça fait des heures que tu surveilles l'horloge ou que tu fais semblant de travailler. Ce n'est pourtant pas ton genre. »

Je pousse un soupir et lève la tête pour regarder Raphaël. Ses prunelles cherchent aussitôt à me sonder, mais depuis ma petite incartade lors du gala, tandis que, folle de jalousie, je me frottais effrontément contre lui, je me sens mal à l'aise et honteuse de mon attitude. Raphaël n'est pourtant pas revenu sur le sujet, mettant son sens de l'abnégation et du pardon en avant. Quant à Laureline, elle ne s'est pas privée pour me faire la morale. Leçon bien méritée et bien enregistrée. Je me suis comportée comme une idiote prépubère incapable de gérer ses émotions. Me servir de Raphaël pour blesser Yano était horrible de ma part. Chercher à rendre jaloux Yano pour qu'il comprenne mes sentiments était déjà suffisamment monstrueux en soi. Je m'en veux encore beaucoup. Je ne suis même pas sûre de me le pardonner un jour.

« Tu t'es disputée avec Yano ? me demande Raphaël, comme s'il avalait une gorgée de ciguë.

— Non, pas du tout. Je... Je n'ai pas très envie d'en parler. »

Il hoche la tête et se concentre de nouveau sur son ordinateur. Il a l'air vexé ou blessé. Bon sang, j'aimerais arrêter de faire souffrir les gens qui m'entourent. J'ai parfois l'impression d'être un ferment de discorde et de souffrance malgré moi. C'est peut-être dans mon karma. Je blesse les gens que j'aime ou que j'apprécie.

Je replonge dans mon coude. Je regrette que Laureline soit en réunion. Elle aurait su désamorcer ma mauvaise humeur, me balancer une vanne et déclencher un éclat de rire.

Je lève la tête juste pour jeter un œil à l'heure sur l'horloge, une nouvelle fois. J'ai envie de voir Yano. De sentir ses bras autour de moi. Sa présence me manque et me dévore. Comment ai-je pu vivre quatre ans sans lui ? Comment ai-je pu supporter son absence et ses piques acerbes ? Maintenant, j'en serais incapable. J'ai goûté à lui, à sa façon d'être, à ses baisers, ses regards, ses attentions. Je suis intoxiquée. Je ne pourrais plus jamais m'en passer. Je suis accro à mon fiancé, ce qui est plutôt une bonne chose, puisque je compte passer toute ma vie avec lui. J'ai hâte que le mariage ait lieu, de porter son nom et d'exhiber mon alliance, même si c'est cucul, même s'il va sûrement rigoler et se moquer de moi. Pourtant je sais qu'il fera de ce mariage un événement inoubliable.

J'hésite à prendre mon téléphone pour lui envoyer un SMS, mais au moment

où je m'en empare, Raphaël me demande :

« Ça te dit qu'on aille déjeuner ? Je meurs de faim et ça t'évitera de regarder encore l'heure. »

J'ébauche un sourire.

« Oui, tu as raison. Moi aussi, j'ai faim. »

Je me relève, saisis ma veste et l'enfile, tandis que Raphaël lisse sa cravate en se redressant de son fauteuil. Il m'ouvre la porte et marche à mes côtés dans le couloir. Merryn nous souhaite bon appétit lorsque nous passons devant son bureau. Elle affiche une tête bizarre depuis le gala, mais je n'ai pas osé lui poser de questions indiscrettes, même si je suppose que cela a un rapport avec le big boss. Lui aussi est d'une humeur exécrationnelle. On dirait qu'il veut pulvériser tout ce qui est organique autour de lui.

Dans l'ascenseur, nous sommes seuls et je me sens de nouveau très mal à l'aise. Je tripote mon téléphone et joue avec la coque en plastique.

« Érine, je peux te poser une question indiscrette ? » me demande Raphaël en me guignant du coin de l'œil dans le miroir de la cabine.

J'ai envie de refuser, mais je suppose que ça serait très impoli de ma part. Je lui dois bien un peu de courtoisie et de gentillesse dans la mesure où je me suis servie de lui et de ses sentiments.

« Bien sûr, je t'écoute.

— J'ai... J'ai eu l'impression au gala que ça n'allait pas très bien avec ton fiancé. »

Aïe...

Tout à coup, je ne sens pas très bien la question qu'il s'apprête à poser.

« Je me demandais... Enfin... Vous allez sauter le pas et vous marier, mais on dirait que tu n'as aucune confiance en lui. Est-ce que vous ne précipitez pas un peu les choses ? »

Une coulée de plomb enlève mes pieds dans le sol de la cabine. Les étages ne défilent plus assez vite.

« La confiance s'acquiert avec le temps, je réponds d'une petite voix.

— Oui, c'est vrai, mais vous vous connaissez depuis longtemps.

— Nous ne sommes pas ensemble depuis longtemps.

— Raison de plus. »

Je déglutis, horriblement gênée. Raphaël se campe devant moi et ancre ses

yeux dans les miens.

« Ce que je veux dire... c'est que, si tu as des doutes, est-ce prudent de te marier aussi vite avec lui ?

— Je n'ai pas de doutes. Je sais ce que Yano éprouve pour moi.

— Tu le sais tellement bien que tu t'es précipitée sur moi pour le provoquer. »

Mes joues doivent flamber comme des forges. Je baisse la tête sur mes escarpins.

« Je... Je suis vraiment désolée pour ça.

— Je m'en fous, Érine. Ce n'est pas un problème. Mais tu t'es servie de moi pour une bonne raison, ne l'oublie pas. Tu croyais qu'il te trompait avec ce mannequin. Arrête-moi si je fais erreur mais... Yano a l'air plutôt volage.

— Non... ce n'est pas son genre.

— Alors, pourquoi as-tu imaginé qu'il pourrait aller voir ailleurs ?

— J'avais seulement peur. »

Je fixe les chiffres qui clignotent au fur et à mesure de notre descente.

« C'est bien ce que j'essaie de t'expliquer : tu n'as pas confiance en lui. Par conséquent, est-ce prudent que tu l'épouses aussi vite ? Pourquoi vous ne prenez pas le temps de bien vous installer ? »

Je tripote la lanière de mon sac à main, prends une grande inspiration, mais au moment où je m'apprête à lui répondre que, malgré mes incertitudes sur sa fidélité, je ne remets pas en cause son affection et son amour pour moi, les portes de l'ascenseur s'ouvrent sur le hall. Je piétine le marbre à ses côtés, me sentant diminuée à mesure que les portes battantes entrent dans mon champ de vision.

Une fois sur le trottoir, j'attrape sa manche et explique :

« Je me suis comportée comme une idiote lors du gala. Yano a raison : je dois apprendre à lui faire confiance. Je l'ai connu jeune et je l'ai souvent vu courir après tout ce qui bouge, mais Yano n'est pas du genre à... »

Mentir ? Tromper ?

« À quoi, Érine ? Depuis quelque temps, tu es rongée de jalousie et d'angoisse. Tu crois que je ne te vois pas derrière ton bureau à t'inquiéter ?

— Ce n'est pas ce que tu crois, je réponds en posant le pied sur le trottoir.

— Qu'est-ce que je dois croire alors ? »

Pendant un instant, je me demande pour quelles raisons je dois justifier mes choix devant Raphaël, mais je devine dans ses iris le trouble qui l'anime. Je

prends brusquement conscience qu'il a besoin de m'entendre lui dire qu'il n'a aucune chance avec moi, que ça ne sert à rien d'insister, que ce qui s'est passé lors du gala est une monumentale erreur.

« Je suis amoureuse de lui », je déclare alors que nous sommes immobiles, aux portes de la tour, face à l'effervescence du centre-ville.

Je n'hésiterai plus jamais. Je ne laisserai aucune incertitude s'immiscer dans l'esprit de Yano. Je ne serai plus jamais le ferment du chaos.

« Je l'aime, Raphaël. Ça implique que je m'inquiète pour beaucoup de choses, parce que je ne veux pas le perdre, parce que je tiens à lui plus que tout. »

Je prononce chaque mot en le regardant droit dans les yeux. Il fronce les sourcils et j'aperçois dans ses prunelles cette lueur bouleversée et douloureuse que j'ai déjà vue naître dans celles de Mael. Pourquoi dois-je toujours faire souffrir des gens qui ne le méritent pas ? Mais, en dépit de sa douleur, je préfère tuer dans l'œuf tout espoir, ne lui accorder aucune chance pour qu'il passe à autre chose plus rapidement.

Il hoche la tête, puis baisse les yeux sur le bitume. Il reste un instant silencieux, retenant son souffle. Il finit par pousser un soupir.

« Oui... sûrement, admet-il, mais... permets-moi d'en douter juste un instant. »

Quelques secondes plus tard, alors même que je détournais les yeux vers la rue, sa main est sur ma nuque et sa bouche est plaquée contre la mienne.

Euh... quoi ?

J'essaie aussitôt de reculer, les deux mains posées à plat sur son torse, mais ses lèvres restent écrasées sur les miennes et tentent d'en forcer le passage.

Non ! Bon sang...

Mes yeux sont grands ouverts et je tente de m'extraire de son étreinte en me débattant. Je serre la mâchoire et pince les lèvres, si bien que je lui interdis tout baiser. Il finit par écarter son visage du mien, les joues rouges et le regard presque paniqué.

« Je suis désolé, Érine... Je... J'avais besoin d'être sûr...

— Ne refais plus jamais une telle chose ! » je proteste aussitôt en reculant vers la baie vitrée de l'immeuble, les doigts sur ma bouche comme s'il avait gommé l'empreinte de Yano.

Mais je n'ai pas le temps de lui crier dessus et de le remettre à sa place. Mes yeux s'arrondissent brusquement d'épouvante et mon cœur cesse de battre une

seconde. Une seconde peut parfois durer longtemps. J'ai presque l'impression que tout s'est ralenti dans la rue. Les voitures, les passants, les bruits ambiants. Je ne vois plus qu'une seule chose, en point de mire. Mes lèvres s'entrouvrent sur un cri de stupeur. Ça ne peut pas se produire... Non !

CHAPITRE 17

- YANO -

Je ne réfléchis plus. Mon cerveau s'est éteint de lui-même en fonçant sur Raphaël. Mon instinct est la seule chose en état de marche. Mon instinct de protection et de prédateur. Je ne perçois plus ce type comme le collègue d'Érine. Je ne parviens même pas à enregistrer qu'elle s'est débattue et l'a repoussé. Il est juste une tache que je dois effacer de ma vie. Un rival qui n'a aucune place près de ma fiancée ou de moi.

Je le saisis par le col de sa chemise et, avant qu'il ne puisse réagir ou esquiver le moindre geste, je lui balance un uppercut dans la mâchoire. J'entends à peine le cri d'Érine. Je ne perçois plus rien en dehors de ce mec. Je ne vois que son visage que je veux défoncer avec mes poings pour avoir effleuré les lèvres de ma nana. Son nez explose comme une prune au deuxième coup. Érine crie plus fort, déchirant mes tympans, mais je m'en fous. Je continue de cogner. Encore et encore. Je me noie dans le sang qui gicle sur mon t-shirt. Je tape avec plus de force, attirant l'attention de tous les passants. Je sens qu'un type essaie de m'éloigner de Raphaël, mais je le repousse et le propulse sur le trottoir. Je n'ai qu'une seule cible et je ne compte pas la lâcher.

Érine continue de me hurler qu'il ne s'est rien passé, qu'elle n'avait aucune intention de l'embrasser. Je ne parviens même pas à lui répondre que je le sais déjà, que ça ne change rien, que j'ai besoin de remettre ce type à sa place. Je ne laisserai pas Érine m'échapper encore une fois...

Mes poings fusent et partent tout seuls, presque indépendants de ma propre volonté. Je suis une machine façonnée par la rage et la violence. La merde ne stagne plus en moi ; elle ressort par mes poings pour s'effacer sur la gueule de ce mec. Quelque part, au fond de mon esprit pourri, je sais bien que ce n'est pas uniquement Raphaël que je frappe, et je me hais un peu plus pour ça. Pour ce manque de contrôle. Pour cette rage ancrée dans ma tête. Pour ce truc cassé en moi qui fout tout en l'air.

Érine tente de m'agripper par le bras pour m'obliger à reculer. Elle se suspend presque à mon biceps en me suppliant d'arrêter. Je l'écarte. Je ne parviens même pas à décriper ma mâchoire pour lui dire de s'éloigner. J'ai l'impression d'être bloqué sur un seul mode. Celui de l'autodestruction.

Raphaël essaie de se défendre, mais je l'ai sonné dès le premier coup. Prisonnier de son costard, il s'agite dans tous les sens et tente de me saisir par les poignets pour m'empêcher de le frapper à nouveau. Peine perdue. Mon poing se meut de lui-même, passe sous sa défense et s'enfonce dans son estomac. Il se plie en deux de douleur – cette putain de douleur qu'il croit connaître. Comment pourrais-je le laisser s'approcher de la seule personne qui m'apporte du bonheur en ce monde ? Comment pourrais-je le laisser tenter sa chance auprès d'elle ?

Elle est la seule. La seule... J'ai besoin d'elle.

Je lui décoche une droite en plein dans sa pommette, qui se fendille sous ma bague celtique. Mes phalanges se couvrent de sang. J'entends que des quidams téléphonent aux flics, mais je m'en fous. Je n'enregistre même pas cette information capitale, qui devrait pourtant me rappeler que mon connard de géniteur a raison. Je suis comme lui. Exactement comme lui. Incapable de maîtriser ma rage.

Érine psalmodie et gémit :

« Yano ! Yano... arrête ! »

Je dessoude lentement ma mâchoire pour parvenir à lui répondre :

« Ce mec ne t'approchera plus ! Il faut qu'il comprenne que tu es ma fiancée. MA fiancée. »

Je cogne une nouvelle fois. Raphaël tombe sur les fesses, dos à la grande baie vitrée de Bella, derrière laquelle les hôtesse et les employés me dévisagent, sidérés. Ils voulaient du sauvage, ils sont servis. Big Mordret va probablement m'arracher les yeux pour foutre en l'air sa campagne de pub, mais je m'en contrefiche.

Érine se précipite encore vers moi en me criant de me calmer. Mais j'entends à peine ses suppliques, mon nom entre ses lèvres, et sa détresse. Je ne perçois qu'à grand-peine ses yeux emplis de larmes, ses joues rouges et son chignon défait. Inconsciente de ma nature profonde, elle m'attrape par le bras pour tenter de saisir mon poing dans ses mains, mais je suis tellement aveuglé par la rage que je plaque cette main qu'elle voulait tant s'approprier sur son visage. Cette main qui ne doit servir qu'à la caresser, la dorloter, lui prouver mille fois que je l'aime. Cette main qui ne doit servir qu'à lui donner du plaisir et la soutenir.

Cette main qui ne doit jamais, ô grand jamais, se lever contre elle s'abat soudain sur sa figure, les doigts en éventail, comme si c'était une proie ridicule, comme si elle me gênait, et la précipite violemment contre la baie vitrée de l'immeuble. Mon geste est si brutal que le crâne d'Érine heurte un angle de la vitre et tout ce que j'entrevois alors dans le marasme de mon esprit, c'est le filet de sang qui ruisselle sur le verre, tandis qu'elle s'effondre à genoux sur le trottoir.

Je ne distingue plus que cette rigole sanglante, là où j'ai moi-même abattu la tête de ma fiancée parce que cette putain de rage putride coule dans mes veines.

Je me fige net, consumé de l'intérieur par un sentiment épouvantable. Mon cœur me remonte dans la gorge. Il bat dans tout mon corps. Il se déchaîne. Pendant une longue seconde où les paupières d'Érine papillotent, je sais ce qu'a ressenti Mael en empruntant la route de la côte. La sensation d'avoir merdé. De vouloir en finir parce que plus rien n'est récupérable. Le monde n'a plus de couleurs. Il devient sombre et terrifiant, alors que je suis le seul responsable de la merde dans laquelle je m'embourbe.

Il n'y aura jamais la moindre excuse, le moindre pardon possible.

J'ai blessé Érine.

Mes doigts amochés par mes coups tremblent. Je recule d'un pas sur le trottoir, au milieu des passants ahuris, tandis que Rine relève les yeux vers moi. Des yeux froids. Furieux. Dévastateurs.

Elle tâte l'arrière de son crâne. Raphaël se précipite à ses côtés, malgré son visage en sang et la douleur qui doit parcourir son corps.

Qu'est-ce que j'ai foutu ?

Érine croise mon regard, et le sien s'adoucit aussitôt. Putain... Il s'adoucit. Elle efface la trace de sa surprise et de sa colère et ouvre la bouche :

« Yano, c'est bon... C'est rien... » m'assure-t-elle d'une voix tremblotante.

Rien ?

Je cligne des yeux, peu certain de comprendre. Rien ?

Elle se redresse légèrement pour s'adosser à la vitre en s'appuyant sur le poignet de Raphaël. Une ride se creuse sur son front. Elle tend la main vers moi comme si elle tentait d'apprivoiser un animal sauvage. Érine a parfaitement conscience du chemin que je suis en train d'emprunter, et pourtant, quelque chose se fracture de plus en plus dans ma poitrine. Je ne peux pas la laisser faire une telle chose.

« Je sais ce que tu penses, m'assure-t-elle à toute vitesse en découvrant mon

expression horrifiée. Tu arrêtes tout de suite. On va régler ça, mais tu arrêtes tout de suite ce que tu es en train d'imaginer... »

Comment ?

Comment je suis supposé arrêter ça ? Comment je peux retourner en arrière ? Me calmer ? Ne pas descendre de ma voiture ? Ne pas la blesser ?

Je secoue la tête et recule encore d'un pas. Érine tente de se relever, mais ses jambes flanchent et elle s'écroule. J'évite son regard et fixe la trace de sang. Son sang.

Putain...

Abasourdi, je pivote et fonce dans la rue, en poussant à coups d'épaules les passants agglutinés, amassés devant le spectacle. Érine crie mon nom, mais je suis incapable de m'arrêter. Je cours à toute vitesse le long des voitures stationnées, l'expression ravagée de Rine ancrée dans ma tête à tout jamais. Je cours jusqu'à en avoir des crampes dans les jambes, jusqu'à ce que je me retrouve aux abords de l'océan. Je m'arrête face à la plage et lance des coups de pied dans une poubelle. Je défonce le métal, et comme c'est loin de suffire pour éteindre toutes les horreurs qui polluent mon cerveau, je boxe une affiche de pub, une foutue publicité pour un parfum. Je m'arrache la peau des phalanges ; je me casse probablement un doigt, mais je m'en rends à peine compte. La douleur devient une donnée négligeable de mon esprit. Je ne souffre pas assez. Je ne souffrirai jamais assez. Je viens de foutre en l'air toute ma vie. J'ai commis la seule erreur que je m'étais promis de ne jamais faire. J'ai blessé Rine. Son sang a coulé par ma faute.

Je ne vaux vraiment pas mieux que mon père. Même lui n'a jamais touché sa femme.

Les flics, qui me recherchaient, me dénichent au pied de l'affiche de pub une heure plus tard. Ils pensent que je suis bourré. Je ne les détrompe pas. Ils me conduisent au poste, me posent quelques questions auxquelles je réponds à moitié, amorphe. Je ne les informe pas que je me suis cassé un doigt, voire quelques métacarpiens. Quelle importance !

Ils me collent en garde à vue le temps de prendre le témoignage de Raphaël et d'Érine. J'ai agressé quelqu'un.

Les coudes sur les genoux, dans une cellule, je touche le fond. Mon père doit bien se marrer. Je fixe le mur gris et tagué en face de moi et j'ai le temps de réfléchir. Beaucoup trop le temps.

CHAPITRE 18

- RINE -

Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. J'ai accompagné Raphaël à l'hôpital pour soigner son nez cassé et vérifier qu'il n'a aucune fracture. Ma blessure à la tête ne nécessite aucun soin hormis un coup de désinfectant. Et je suis bonne pour jeter ma veste couverte de sang à la poubelle. La plaie a beaucoup saigné, mais il y a eu plus de peur que de mal. Je m'en tire avec une bonne migraine. Raphaël porte une attelle de nez et de gros cernes jaunâtre et bleuté s'étendent sous ses yeux, sans compter son œil au beurre noir. Son torse arbore également plusieurs ecchymoses. Yano n'y est pas allé de main morte. Jamais je ne l'ai vu aussi furieux comme s'il déversait toute sa rage dans chacun de ses coups. Je me sens responsable de ce magma de colère qui a explosé en nuées ardentes. Une fois encore, parce que je n'ai pas su mettre les choses au clair rapidement, Yano paie les pots cassés de mes mauvaises décisions. Son expression était si horrible lorsqu'il s'est rendu compte qu'il m'avait blessée. Je ne l'oublierai jamais. Je l'ai vu se briser sous mes yeux. L'homme fort dont je suis éperdument amoureuse ressemblait soudain à un petit garçon écorché, bousillé. Je sais mieux que quiconque le cheminement de ses pensées, la culpabilité qui doit le ronger sournoisement et cette rage qui progresse en lui comme un poison. Je ne sais pas comment l'aider et, assise dans la salle d'attente de l'hôpital, j'ai eu beaucoup de temps pour y songer. Je ne sais pas quoi faire, quels mots choisir pour l'apaiser, pour lui apporter mon soutien, mon amour, et pour lui permettre de s'en tirer. Yano est blessé au-delà même de ce que je peux sans doute imaginer. Je sais très bien que, à ses yeux, lever la main sur moi, même si c'était une pulsion incontrôlée, même s'il a à peine réalisé sur le moment qu'il me touchait, équivalait à un échec. Il a échoué à se maîtriser. À dominer toutes ses violences. Toutes les maltraitances dont il a été la victime. Il a échoué à s'éloigner de son père et de son enfance. Je suis terrorisée. Mon Dieu, j'ose à peine concevoir toutes les pensées délétères qui prennent possession de lui. Je connais Yano aussi bien que lui-même et je sais ce qu'il fait lorsqu'il est meurtri.

Je ne le sais que trop...

Après l'hôpital, nous sommes obligés de nous rendre au commissariat pour procéder à une déposition à cause de tous les témoins de la scène. Je fixe les murs comme si j'avais le pouvoir de les traverser. Quelque part derrière ces cloisons, Yano est là, tout seul, en train de cogiter et de se maudire. Les policiers me confirment qu'il va passer la nuit en garde à vue, et mon monde s'écroule. Ma vie part en lambeaux. Je dois me marier dans moins de deux mois. Mon stage se déroulait à merveille. Yano gagnait un peu d'argent. Et parce que je n'ai pas su maîtriser mes angoisses, les démons de Yano ont explosé.

Raphaël accepte de ne pas porter plainte contre lui. Par égard pour moi. Parce qu'il lit sur mon visage toute la détresse qui me submerge. Je suis anéantie. Mon poulx est lourd et lancinant. J'en ai presque mal. J'aimerais pouvoir franchir ces murs et me glisser dans ses bras, le tenir fort, le réconforter et lui murmurer à l'oreille que je ne lui en veux pas, que je serai là pour l'aider à avancer, à dépasser ses terreurs. Il ne peut pas affronter ses démons seul, mais il doit les combattre. Il ne peut pas garder cette violence en lui. Je peux cette fois lui pardonner son geste, parce qu'il cherchait à me repousser et non à me blesser, mais je ne pourrai pas lui pardonner un nouvel élan de fureur. Je ne lui permettrai pas de se transformer en ce qu'il redoute le plus. Je ne le laisserai pas se détruire !

Quand je rentre à la maison, il est si tard que Théo dort déjà. Je n'ai pas le courage de le réveiller. Je m'assois sur le canapé, éteinte, les yeux dans le vide. Mon cerveau tourne au ralenti, s'enlisant dans des pensées moroses. Je m'endors néanmoins, rompue de fatigue et d'émotions. J'ouvre les paupières ; la lumière filtre par les stores et un plaid a été déposé sur moi. Théo a laissé un petit mot sur la table basse :

La prochaine fois que vous découchez, prévenez-moi. Je pars au lycée. Bisous.

Voilà que Théo se responsabilise. Son message me tire un sourire sans joie. Je me traîne jusqu'à la machine à café et lance un expresso. Je regarde fixement le liquide qui tombe goutte à goutte dans ma tasse. Ma migraine me lance toujours, même si sa cause n'a certainement plus aucun rapport avec la meurtrissure qui s'imprime dans mon cuir chevelu. Le manque de sommeil et l'angoisse monstrueuse qui me gagne en sont les seuls responsables. Je jette un œil à l'horloge et me rends compte qu'il est déjà 13 h 30. Je pousse un soupir. Ne pas le voir est si difficile. J'ai l'impression qu'on m'ouvre le ventre pour en sortir

mes tripes tellement la peur se greffe en moi. L'angoisse me domine et elle n'est pas bonne conseillère. J'en perds toute raison, tout bon sens et tout sang-froid.

Lorsque j'entends soudain une clé tourner dans la serrure, je bondis dans le salon et mes nerfs sont à deux doigts de lâcher. Mon cœur cogne lourdement. La chape de plomb s'envole un instant de mes épaules, avant de s'écrouler de nouveau sur moi.

Yano pénètre dans le salon, des cernes sous ses magnifiques yeux bleus. Il referme la porte doucement, comme s'il cherchait à ne pas m'affoler. Il porte une attelle au poignet droit et ses phalanges sont couvertes de gaze. Ses cheveux dépeignés lui tombent sur le front. Son t-shirt affiche encore les mouchetures du sang de Raphaël.

Il s'arrête devant la table basse, le regard m'enveloppant un instant de la tête aux pieds avant de se détourner de moi pour fixer le mur. Sa honte m'assaille aussitôt. Une boule se fige dans ma gorge et m'asphyxie.

« Comment tu te sens ? me demande-t-il à voix basse.

— Je vais bien, ne t'inquiète pas. Ce n'est qu'une égratignure, je réponds, de l'autre côté de la table.

— Hum, tant mieux... Je ne vais pas m'excuser pour mon geste, Érine. Tu sais pourquoi ? »

Je hoche la tête. Pourquoi des tentacules acérés semblent s'étendre peu à peu partout dans ma poitrine ? Est-ce à cause de son regard qui me fuit ? Est-ce parce que j'y lis une détresse que je n'y ai encore jamais perçue ?

« Parce que tu estimes que ton geste est impardonnable », je chuchote.

Il acquiesce à son tour, puis s'essuie le nez du dos de la main. Il a les yeux rivés au canapé.

Le silence s'étire. D'ordinaire, celui-ci n'est pas gênant. Nous pouvons rester des heures sans nous parler, tout en appréciant de rester à côté l'un de l'autre, mais aujourd'hui, il semble aspirer tout l'oxygène de la pièce.

Son regard se traîne lentement jusqu'à moi. Il erre sur mon corps, s'y attarde, comme s'il se chargeait de quelque chose que je ne saisis pas, puis il s'ancre dans le mien. Ce que j'y lis me bouleverse. Je vois naître dans ses yeux une pellicule de larmes qu'il tente de retenir. Puis tout à coup, comme si une lame de guillotine me tranchait la tête, il lâche d'une voix rocailleuse :

« Je veux qu'on arrête. »

Mon souffle se perd quelque part entre mes poumons et mes narines. Il

disparaît, s'évanouit, se désintègre. La boule dans ma gorge explose et c'est d'une voix éraillée que je demande bêtement :

« Arrêter quoi ? »

Non...

Non, non...

Yano...

Je t'en supplie, ne le prononce pas.

Pas ce mot.

« Nous. »

J'ai l'impression de me prendre un char en pleine figure. Ou une météorite. Quelque chose qui me sonne ou qui manque de me tuer.

Devant ma mine incrédule et mon teint sûrement très pâle, comme si tout le sang avait reflué de mon visage, il serre les poings et ses veines saillent le long de ses avant-bras.

« Yano...

— Je sais ce que tu vas dire, Érine... mais je ne peux pas. Je ne te laisse pas le choix. Je veux qu'on arrête tous les deux. »

Figée de l'autre côté de la table, j'ai l'impression que les murs et tout ce qui nous environne s'effacent. Je ne perçois plus que la silhouette de Yano. Les ombres sur son visage. Les ténèbres dans son regard. Et tout le chagrin qui le ronge.

« Non... Yano, je sais ce que tu ressens, mais...

— Tu vas me le pardonner, Érine, je le sais. Ce que j'ai fait, tu vas me le pardonner, parce que tu es comme ça. Parce que tu m'aimes. Tu es capable de m'absoudre, mais je refuse catégoriquement que tu m'excuses.

— Yano, bon sang...

— Mais tu feras quoi, Érine, la prochaine fois ? s'énerve-t-il brusquement, me coupant net la parole, puis s'adoucissant aussitôt, comme si sa propre rage l'effrayait : Tu feras quoi la prochaine fois que je lèverai la main sur toi ? Tu feras quoi quand je serai tellement furieux que je n'aurai plus conscience de ma violence ? Je ne veux pas de ça... Je refuse de t'infliger une chose pareille. Jamais... Tu vaux mieux que ça. Bien mieux que moi et la vie que je peux t'offrir.

— Mais tu as seulement besoin d'aide, je proteste aussitôt. Tu as besoin d'être

soutenu et accompagné. Ça ne sert à rien de me repousser. Je ne te laisserai pas devenir comme ton père.

— Je suis déjà comme mon père ! s'écrie-t-il en reculant d'un pas. Je t'ai blessée. Qu'est-ce que tu veux de plus ? »

Je n'arrive presque plus à respirer. Je suis obligée de me concentrer pour extraire ma respiration de ma cage thoracique.

Il chasse une mèche de cheveux qui tombe devant ses yeux, puis une grimace déforme ses traits lorsqu'il s'aperçoit que mes larmes envahissent mon regard, me noient et se déversent sur mes joues. Une ombre traverse son visage. Il serre les dents.

« Yano, arrête, je t'en supplie. Ne prends pas cette décision. Réfléchis d'abord. On se marie dans deux mois...

— Plus maintenant. »

Quelque chose se fracture dans ma poitrine. Yano n'est pas en train de jouer ; il n'en est plus à chercher une solution. Il est en train de tout détruire. La réalité de sa décision, à laquelle je ne voulais pas donner foi, prend soudain toute son ampleur dans mon esprit et me submerge. Je hoquette de plus en plus fort, tentant de réprimer les sanglots qui accompagnent mes larmes. Mon calme apparent se brise et je perds le sang-froid que je m'étais promis de garder pour rester forte à ses yeux. Je n'en ai plus ni la résistance ni le courage.

Je fonce vers lui et saisis son t-shirt. Il m'attrape aussitôt par les poignets et me maintient contre sa poitrine. En découvrant mon visage baigné de larmes, les siennes reviennent dans ses yeux, approfondissant l'azur de ses prunelles.

« Érine... murmure-t-il.

— Yano, non, je t'en supplie, tu ne peux pas prendre cette décision. Je refuse que tu me quittes. Je ne le supporterai pas, tu entends ?!

— Bébé... je ne te laisse pas le choix. Je refuse de te faire du mal.

— Alors, ne m'en fais pas ! Je t'en prie, Yano, je t'en prie. On va arranger tout ça. Je vais t'aider. Ne me repousse pas, s'il te plaît. »

Il secoue la tête, lève le menton vers le plafond pour reprendre son souffle, mais les larmes roulent sur ses joues. Il me prend par la nuque et me serre contre lui.

« Tu ne peux pas m'aider, Rine, murmure-t-il dans mes cheveux. C'est en moi. C'est ce que je suis.

— Non, bien sûr que non. C'est ce que ton père a cherché à te faire croire

toute ta vie. Tu es un homme merveilleux, tu es...

— Putain, je suis même pas un homme ! Érine, mais ouvre les yeux. Quel homme frappe sa femme ? Quel homme peut bien oser lever la main sur la nana qu'il aime ? Je ne suis pas un homme. Je ne suis rien du tout. »

Ses doigts se détachent de ma nuque et tentent de me repousser, mais je tiens fermement son t-shirt.

« Tu ne le feras plus. Tu as compris la leçon, tu ne le feras plus. »

Ces mots, je sais qu'il ne veut surtout pas les entendre, mais je ne parviens pas à les retenir. Je suis seulement terrorisée. Je ne peux pas vivre sans Yano. Sans sa présence. Sans ses bras. J'ai l'impression de me noyer de l'intérieur, comme si ma cage thoracique se remplissait de toutes mes larmes – et de toutes celles qui suivront s'il me quitte.

« J'ai cogné Mael pour avoir levé la main sur toi, tu te rappelles ? Et ce petit con n'est même pas là pour me rendre la pareille. »

Il secoue de nouveau la tête en essayant d'arracher mes doigts de son t-shirt, mais avec une seule main valide, il n'y parvient pas. Il se contente de tenir mon poignet dans sa paume et de m'éloigner de lui, mais chaque fois qu'il recule d'un pas, je comble aussitôt le vide entre nous.

« J'ai passé toute ma vie à frapper dès qu'on n'abondait pas dans mon sens et je ne m'en étais jamais rendu compte, m'explique-t-il d'une voix brisée. Je règle tous les problèmes par les poings avant de réfléchir. Je ne prendrai jamais le risque de te blesser de nouveau, Rine. Jamais. Ce que je ressens pour toi, ça va au-delà de moi-même. Je pourrais tuer pour toi si quelqu'un te blessait, sauf que c'est moi qui risque de commettre l'irréparable. Je prends la seule décision possible. Tu mérites mieux qu'un mec comme moi. Tu mérites un type comme Raphaël qui sera capable de t'apporter tout ce dont tu as besoin, et certainement pas des coups et de la peur. Je ne veux surtout pas que tu ressenties de la peur en me voyant, Érine. Je le supporterai jamais.

— Mais je n'ai pas peur de toi...

— Ça viendra un jour. Je refuse de détruire ta beauté, tout ce qui te façonne et qui te rend si magnifique à mes yeux. Je ne veux pas être celui qui effacera tout ça. Je voudrais te sublimer, pas te bousiller.

— Mais ce n'est pas le cas, Yano. Arrête, s'il te plaît. Je t'aime... Tu comprends ça ? Je. T'aime. »

Ses sourcils se froncent et une onde de tristesse traverse son visage à mes mots. Son pouce tente de gommer la trace de mes larmes, mais c'est peine

perdue. Tant qu'il ne changera pas d'avis, rien ne pourra les effacer. Plus jamais. S'il franchit cette porte, il emportera un morceau de moi-même. Je serai à jamais divisée. Mon cœur sera toujours avec lui. Il ne peut pas l'ignorer. Refaire ma vie avec un autre ? Mais serait-il devenu complètement fou et aveugle ?

« S'il te plaît, Yano... on doit en discuter. Ne prends pas une décision hâtive que tu regretteras ensuite...

— J'ai eu toute la nuit pour y réfléchir. C'était juste une connerie monumentale d'imaginer que tu pouvais être à moi. C'était impossible dès le départ. On n'est pas faits pour être ensemble. Je ne mérite pas une femme aussi bien que toi », m'assure-t-il en caressant mon front et repoussant les mèches de mes cheveux qui se collent à ma peau moite.

Ses mots qu'il assène avec une certitude inébranlable sont autant de coups au cœur. Comment peut-il penser une chose pareille ?

« Mais je suis à toi, Yano. Même si tu t'en allais maintenant, ça n'y changera jamais rien. Je suis à toi, comme tu es à moi. J'ai gravé ton nom dans ma chair. Je t'ai dans la peau, Yano. Ton geste, c'était une erreur, oui. Et tu dois accepter de l'aide, oui. Mais me quitter, refuser le bonheur, non, ça ne réglera rien. Tu prétends ne pas vouloir me blesser, mais c'est ce que tu t'acharnes à faire en cet instant. Arrête de penser à ça. Arrête d'imaginer que tu ne me mérites pas. C'est faux. Tu es... »

Il me coupe la parole en posant ses lèvres sur les miennes. J'ai l'impression qu'il avale aussitôt mon souffle. Sa bouche glisse sur ma peau. Sa langue m'envahit et efface l'empreinte qu'a laissée Raphaël. Son goût m'inonde. Son parfum. Sa présence. Pendant une longue minute, mes doutes s'effacent. Il n'y a que lui. Son baiser. La pression de son bras sur mes reins. La force de cet amour qui semble capable de renverser des montagnes.

Ses larmes se mêlent aux miennes et ont une saveur amère, mais presque douce. Son baiser est lent, délicat, puissant. J'ai l'impression que l'appartement s'est effacé de mon champ de vision. Yano. Lui. Lui seul.

Puis soudain, prise de vertige, je le sens s'éloigner. Sa main abandonne mes reins. Ses lèvres se détachent des miennes. Et sa voix me déchire :

« Je ne changerai pas d'avis, bébé. »

Il s'écarte et se dirige vers notre chambre. Les murs de la pièce sont devenus sombres, l'atmosphère lourde. Un soleil éblouissant pénètre dans le salon et, pourtant, tout me semble obscur. Je le suis, les jambes flageolantes, et je le regarde, figée sur le seuil, vidée et amorphe, en train de bourrer de vêtements

son sac de sport.

« Je vais dormir chez Cyril, m'apprend-il. Son coloc est parti en Australie pour six mois. Ça te laisse le temps de te retourner et de chercher un nouvel appart. Je suis désolé. Je ne peux pas demander à Théo de déménager une nouvelle fois. Si tu as besoin d'aide pour payer la caution ou ce que tu veux, je te filerai un coup de main. »

J'entends ses paroles mais je ne parviens à assimiler aucune d'entre elles. Je me contente de fixer son dos contracté, le mouvement de sa main tremblante qui tasse ses t-shirts sans les plier. Je n'aperçois pas son visage, mais au son de sa voix, je sais qu'il pleure. Tout ce que je saisis dans le marasme qui m'envahit, c'est la force de notre douleur mutuelle. Moi, parce que je comprends avec brutalité que je n'arriverai jamais à le faire changer d'avis. Lui, parce qu'il refuse de se pardonner et d'avancer à mes côtés au-delà de cet obstacle, parce que tout ce dont il se souvient, c'est sûrement le sang sur cette foutue vitre.

Je voudrais retourner en arrière. Je voudrais que mon père ait le courage d'affronter le sien et de le dénoncer pour préserver son enfance. Je voudrais effacer toute la souffrance qui est greffée en lui, avec cette peur et cette violence. Je voudrais le protéger de lui-même et préserver notre amour. Et brusquement, face à ce dos tourné, je ne peux plus rien. Il m'ôte tous moyens de lui venir en aide, de l'aimer, de vivre ma vie avec lui. Il détruit, comme chaque fois qu'il est blessé et acculé. Il prend la fuite et bousille tout.

« Princesse, tourne-toi, s'il te plaît », me demande-t-il à mi-voix, la tête rentrée dans les épaules.

Je pince les lèvres pour tenter de retenir une nouvelle vague de sanglots, puis réponds :

« Non. Si tu veux t'en aller, tu dois m'affronter. Je ne te faciliterai jamais la tâche. »

Il serre les doigts sur la lanière de son sac, puis passe le dos de sa main sur ses yeux. Il se redresse lentement comme si chaque muscle de son corps était douloureux. Il prend une profonde inspiration et pivote pour me faire face. Son visage est dévasté, ses yeux injectés de sang, ses lèvres frémissantes. On dirait qu'il s'est arraché lui-même le cœur pour le piétiner.

Il s'approche de moi et c'est moi qui me délite, qui perds des bouts de moi-même dans ses yeux. Un film de larmes obscurcit ma vision quand il s'arrête devant moi, sur le seuil de notre chambre.

« Je suis désolé, Érine.

— menteur...

— Je n'ai jamais voulu t'infliger ça, tu le sais bien.

— C'était couru d'avance avec toi, je lâche, bouleversée. Tu n'essaies même pas de trouver une solution. »

Il détourne un instant les yeux avant de les planter à nouveau dans les miens.

« Je ne peux pas, murmure-t-il. Tu ne mérites pas ce genre de vie, Princesse.

— Ne m'appelle plus comme ça. Ne m'appelle plus comme ça, je crie en pleurant, me déversant brusquement comme s'il m'arrachait le cœur pour l'écraser sous son talon. Ne m'appelle plus comme ça... jamais... »

Je me retiens au montant de la porte lorsque mes jambes vacillent. Yano ne bronche pas. Il ferme seulement les paupières pour se calmer, puis les rouvre et m'observe en silence un moment.

« Tu fous tout en l'air, Yano. Tu t'en rends compte au moins ? Tu gâches tout... »

Je mords dans ma lèvre. Je n'ai pas le courage. Je ne l'ai plus. Lui aussi est brusquement annihilé par l'impact de sa décision.

« Il vaut mieux que ça soit maintenant que dans dix ans quand il ne restera plus rien de toi, m'assure-t-il. Je préfère que tu souffres maintenant que lorsque je ne pourrai plus rien faire pour réparer mes erreurs. Tu sais ce que j'éprouve pour toi, Érine. Tu le sais. C'est pour cette raison que je prends cette décision. Parce que tu es trop importante à mes yeux.

— Si j'étais importante, tu ne t'en irais pas ! Si j'étais importante, tu ferais ce qu'il faut... »

Le muscle de sa mâchoire tressaute. Ses larmes créent des reflets dans ses yeux bleus, comme un océan pris d'assaut par un ouragan. Il humecte ses lèvres d'un coup de langue, puis lâche :

« C'est trop tard pour ça. Au revoir, Érine, lâche-t-il de sa voix rauque.

— Tu ne peux pas t'en aller, je crie dans un sanglot en agrippant sa main, renonçant à toute dignité. Je t'en prie, Yano. Tu n'as jamais pu t'éloigner de moi. Tout ça n'est qu'un mensonge.

— C'est vrai, je n'ai jamais pu m'éloigner de toi. Mais cette fois, la situation est différente. Je ne t'approcherai plus. Je ne te verrai plus. Tu seras à la tour Bella et moi au pub. On a chacun des vies différentes. Loin des yeux, tu finiras par m'oublier, même si ça prendra un peu de temps...

— Mais ce n'est pas possible, tu ne comprends pas, Yano... »

Je pleure de plus belle, le visage déformé par les larmes.

« Tu ne comprends pas... Je t'aime. Je t'aime depuis toujours. Tu ne peux pas effacer vingt ans de notre vie...

— Je clôture notre histoire, Érine. C'est tout. Et elle n'est pas si belle. J'ai passé ma vie à te faire souffrir. J'arrête les frais. »

Il m'oblige à m'écarter du chemin tandis que je resserre mes doigts autour de son poignet pour l'empêcher d'avancer. Il me traîne jusqu'à la porte d'entrée. Il l'ouvre, puis se retourne vers moi et tente de se dégager de ma poigne. Une expression indéchiffrable envahit ses traits quand il pose les yeux sur moi.

« Lâche-moi, bébé. S'il te plaît, ne rends pas la situation encore plus dure.

— C'est toi...

— Non, au fond, tu sais que j'ai raison.

— Non, c'est faux.

— Je t'aime, Érine, mais c'est fini. »

Il m'arrache son poignet et franchit la porte. Mon souffle se bloque dans mes poumons. Je ne parviens plus à respirer. Je suis tétanisée sur le seuil. Du plomb fondu a coulé dans mes artères pour me figer dans le sol. Seules mes larmes sont la preuve que je suis toujours en vie, même si être en vie sans Yano à mes côtés n'a aucun sens.

Quelque part entre le moment où il a disparu de ma vue et l'instant où mes larmes m'ont totalement submergée, je suis tombée à genoux, le visage pressé contre mes jambes. Quelque part dans l'après-midi, Théo m'a ramenée à l'intérieur et assise sur le canapé. Quelque part dans la soirée, j'ai sombré dans le silence, brisée, et Théo n'a rien pu faire pour me consoler.

Yano est parti avec un morceau de moi-même. Celui qui aime, espère, sautille de bonheur, chante et danse. Yano a cessé de jouer, rompant toutes ses promesses.

CHAPITRE 19

- YANO -

« **J**e te sers quelque chose à boire ? » me demande Cyril en fermant la porte à clé derrière moi.

Je jette mon sac dans un coin et me laisse tomber sur le canapé, les coudes sur les genoux. Je fixe la moquette, puis réponds :

« Un Schweppes.

— Un Schweppes ? s'étonne-t-il. Tu ne veux pas un truc plus fort ? Un whisky ?

— Non, j'ai besoin de garder toute ma tête. J'ai pas envie d'oublier tout de suite. Je garde l'option alcool pour plus tard, quand ça fera trop mal. »

Le silence me répond, puis un « hum, je comprends ».

Il se dirige vers la cuisine sans rien ajouter. Je bascule contre le dossier, la nuque sur un coussin, et j'observe le plafond, mais dans les moulures vieillottes de l'appartement de Cyril, ce sont les yeux embués de larmes d'Érine qui me persécutent. Notre souffrance, c'est le dernier lien qui nous unit désormais. Je n'ai pas l'intention de l'éteindre tout de suite dans l'alcool et l'oubli. J'ai besoin de l'alimenter. La douleur est un moteur comme un autre. Et pour le moment, elle prend toute la place. Une place démesurée. Une place si colossale que j'ai l'impression que tous mes organes se sont tassés pour lui créer de l'espace.

Cyril dépose un verre devant moi et s'assoit dans le fauteuil en face du canapé.

« Tu veux en parler ? »

Mon regard s'arrache à la contemplation du plafond et s'ancre dans le sien. Il tente de faire bonne figure, mais il a l'air troublé par mon silence ou par l'expression atone de mon visage. Je dois encore avoir les yeux rouges, même si j'ai roulé en bagnole pendant des heures le long de la côte, la musique à fond, et fumé des dizaines de clopes avant de monter dans son appartement. Mais j'ai eu

beau tracer la route, ça n'a rien laissé derrière moi. Toutes mes casseroles m'ont suivi, amoureuses de moi.

Je lui raconte ce qui s'est passé devant la tour Bella, ma connerie, la rencontre de mon poing avec une affiche de pub qui a détruit mon annuaire et trois métacarpiens – un peu plus et j'avais droit à une bonne séance de chirurgie –, ma nuit en cellule et le résultat pitoyable de cette journée merdique.

À la fin de mon histoire, Cyril s'est servi un verre de whisky et, les coudes calés sur les genoux, il me dévisage d'un air grave. Son sérieux me fout presque la vesse, mais je suis trop englué dans mon monde pour m'en soucier vraiment.

« Tu as quitté Rine ? » répète-t-il, incrédule.

Je hoche la tête.

« Putain ! Tu l'as laissée toute seule ? s'inquiète-t-il aussitôt.

— Non, j'ai appelé Théo pour qu'il veille sur elle ce soir. »

Du bout des doigts, il tourne la bague qu'il porte au majeur. Son geste m'hypnotise et, pendant quelques minutes, le silence nous engloutit, seulement rythmé par le mouvement de sa bague.

« Yano, tu as déconné, déclare-t-il au bout d'un moment. T'as fait une connerie monumentale. Mais... je suis pas convaincu que quitter Rine t'aidera en quoi que ce soit.

— T'as bien écouté ce que je t'ai raconté ?

— Ouais, mon pote, chaque mot, mais... merde, t'es fou d'elle.

— Justement. C'est pour cette raison que je préfère m'en aller maintenant.

— T'es le mec le plus paradoxal que je connaisse. Tu l'aimes mais tu la quittes. Tu crois qu'elle peut le comprendre ?

— Le comprendre, oui, mais l'accepter... »

J'avale une gorgée de soda. Les bulles explosent sous mon palais et, bon sang, je donnerais cher pour une dose d'alcool, pour éteindre juste un instant cette douleur qui m'empoisonne, comme si chacun de mes membres était gangrené, mais je résiste à l'envie de tout oublier.

« Qu'est-ce que tu as l'intention de faire maintenant ? »

Je pousse un soupir et jette un œil vers la fenêtre. La nuit a sombré sur la ville et, depuis le troisième étage de son immeuble, je ne discerne que les nuages cotonneux qui se glissent dans le ciel, masquant l'éclat de la lune.

« M'éloigner d'elle », je réponds, mais le premier mot auquel je pense, c'est

plutôt « survivre ».

Depuis que j'ai franchi la porte de notre appart, j'ai l'impression d'être un zombie. Un type qui n'a plus aucune ambition, ni envie ni désir. Je suis annihilé. Je ne suis plus rien.

« Je n'arrive pas à y croire ! » s'exclame Cyril en se redressant.

Il parcourt le salon de long en large, ouvre la fenêtre comme pour libérer la sensation d'oppression qui règne dans la pièce, puis se laisse retomber dans son fauteuil.

« Vous êtes faits pour être ensemble, Yano. T'es en train de tout foutre en l'air. Rine est dingue de toi. Tu ne peux pas tout bousiller comme ça...

— Arrête ! je l'interromps en extirpant mon paquet de clopes de ma poche. Ne t'aventure pas sur ce terrain. Je ne suis pas vraiment d'humeur à entendre ce genre de phrases. »

Je me lève et me dirige vers la fenêtre, fourre une cigarette entre mes lèvres et l'allume avec mon briquet. Cyril pousse un soupir en se passant la main dans les cheveux.

« Ouais, je sais, excuse. C'est juste que... ça me fait chier. Pour elle et pour toi. »

Je garde le silence et me contente de contempler la vue, l'étendue des toits qui se dessinent dans les ombres, au milieu des lueurs jaunâtres des lampadaires. L'air marin vient fouetter mon visage. Par-delà les toits, on peut apercevoir l'océan, mais avec la nuit, il n'est rien de plus qu'une masse noire et terrifiante. J'ai hésité à me rendre sur la côte, là où Mael est mort, histoire de me morfondre un peu plus et de m'enterrer dans mon chagrin, mais j'ai fini par renoncer à trois kilomètres du lieu de sa chute, pris aux tripes par une putain de crise d'angoisse. J'ai eu la trouille de me planter en bagnole et j'ai fait demi-tour.

Je ferme les paupières en aspirant une bouffée de nicotine. J'ai presque l'impression de sentir encore les doigts d'Érine cramponnés à mon t-shirt et ses larmes sur ma peau, comme si elles se tatouaient en moi. « Mais je suis à toi, Yano. » Cette phrase tourne en boucle dans ma tête. Elle résonne, tinte, se déchire et me déchire. Je sais que je fous tout en l'air. J'agis en toute connaissance de cause, parce que je refuse qu'Érine ne soit plus que l'ombre d'elle-même, un jour, dans cinq, dix ou quinze ans. Mais je sais aussi qu'elle est irremplaçable, qu'aucune autre femme ne pourra s'immiscer dans mon cœur et dans ma chair comme elle en a été capable. Je sais que je renonce à la plus belle chose qui me soit arrivée.

J'écrase ma clope sur le rebord de la fenêtre et me tourne vers Cyril.

« Ça t'ennuie si je prends une douche ?

— Non, t'es chez toi. Tu sais où sont les serviettes ? me répond-il.

— Ouais, merci. »

J'attrape mon sac et me dirige vers la salle de bains. Je retire mes fringues et fonce sous la douche. Le jet brûlant s'écrase sur mes omoplates. Je lève mon visage et laisse l'eau nettoyer la douleur et l'absence qui creusent en moi à chaque minute plus profondément. Les deux mains posées sur le carrelage, la nuque basculée en avant, j'éprouve des difficultés à respirer. Mes poumons refusent de fonctionner normalement. À chaque fois que j'essaie de prendre une inspiration, les sanglots d'Érine me reviennent en mémoire et obstruent ma gorge. Je ne sais même pas comment je peux vivre sans elle. Je ne sais même pas si c'est possible. Je repense aux mots de Mael dans son journal lorsqu'il craignait qu'elle ne l'abandonne, et me mets à rire sous la douche face à l'ironie de la situation. Il avait peur qu'Érine le quitte et je m'inflige à moi-même sa plus grande terreur. Et finalement la mienne. Mes pires cauchemars se sont matérialisés : j'ai levé la main sur elle et je l'abandonne, tout ça en moins de vingt-quatre heures. Je ris tellement que j'en ai mal au ventre. Je serre le poing contre le carrelage pour étouffer les sanglots qui tentent de remonter au milieu de mon fou rire dénaturé. Est-ce qu'à force d'avoir trop mal on finit par ne plus rien ressentir ?

Lorsque je sors de la douche, de la vapeur flotte dans l'air et dissimule mon reflet dans le miroir. Je m'essuie rapidement, enfile un jean propre et au moment où j'attrape un t-shirt dans mon sac, des coups retentissent contre la porte d'entrée. Un frisson désagréable parcourt aussitôt ma colonne vertébrale. Mon pouls s'accélère violemment. Il doit être plus de 2 heures du matin. Je marmonne plusieurs « putain » entre mes dents, en priant intérieurement pour que ça soit un voisin, une nana de Cyril, un camé, un pote. N'importe qui.

Mais pas elle.

Quand je pénètre dans le salon, Cyril est en train de jeter un œil dans le judas et je sais d'instinct que mes prières ne seront pas exaucées ce soir. Cyril s'adosse au battant et me regarde fixement.

« C'est elle. »

Je ferme les paupières. J'essaie de respirer, mais mes poumons sont comprimés. J'allume précipitamment une cigarette et avale une bouffée qui ne me procure pas le moindre réconfort. Je sens seulement le goût nauséabond de la

douleur qui envahit ma bouche.

« Débrouille-toi pour qu'elle s'en aille, je lâche en serrant ma clope entre mes doigts.

— Yano...

— La laisse pas entrer. »

Je tremble de la tête aux pieds.

« Tu sais ce qui va se produire si je la vois maintenant. »

Parfaitement conscient, il hoche la tête.

« Tu t'es comporté comme un connard avec elle pendant quatre ans, me rappelle-t-il, et je n'ai pas le souvenir que tu aies réussi à la faire fuir. Elle t'a supporté pendant toutes ces années avec un sang-froid redoutable.

— Parce que je ne cherchais pas à la faire fuir », je rétorque avant de carrer ma cigarette entre mes lèvres.

Une nouvelle aspiration qui n'efface rien, n'apporte aucune consolation.

« Renvoie-la, Cyril. J'ai pas envie d'en arriver là. Putain... »

Je contracte la mâchoire.

« ... mais si j'ai pas le choix, je n'hésiterai pas. »

Même si je dois m'arracher le cœur pour y parvenir, je ne la laisserai pas m'approcher. Cyril lâche un juron et tourne la poignée tandis que je m'éclipse dans la cuisine. Je m'adosse au mur et j'entends la voix d'Érine. Son timbre tremblant me rentre sous la peau. Les coups de marteau de mon cœur sonnent lourdement dans ma poitrine et remontent jusqu'à mes tempes. Cyril tente de lui expliquer qu'il est tard et qu'il vaut mieux qu'elle rentre se coucher, qu'elle laisse passer un peu de temps. Il essaie de la convaincre que j'aurai peut-être changé d'avis demain matin, après une bonne nuit de sommeil, mais elle n'est pas dupe une seconde.

Je l'entends brusquement crier dans le couloir, malgré l'heure tardive :

« Si tu ne me laisses pas entrer, je te bourre les couilles de coups de pied jusqu'à ce que tu hurles le nom de ta mère ! »

J'ai envie de chialer comme un gosse, mais Érine parvient à m'arracher un sourire. Puis je l'entends éclater en sanglots et supplier Cyril. Je prends une grosse claque en pleine figure. J'écrase mon mégot dans l'évier, déglutis avec difficulté et tente de replacer sur mes traits un masque que je n'ai pas porté depuis longtemps. Je ferme les paupières un bref instant jusqu'à ce que je sois

assuré qu'il se maintiendra en place les minutes suivantes. Les plus longues de ma vie sûrement. Aussi longues que lorsque j'ai surpris la main de Rine tenant celle de Mael dans la cour du lycée, il y a de cela une éternité. C'était dans une autre vie.

Je reprends une inspiration en franchissant la porte de la cuisine parce que je sais pertinemment que je ne vais plus respirer jusqu'à ce qu'elle s'en aille.

Je pose la main sur l'épaule de Cyril et aperçois le visage dévasté d'Érine par l'entrebâillement. Ses yeux me percutent, pénètrent dans ma chair et m'engourdisent. Ils sont rougis de larmes et ses pupilles sont dilatées.

« C'est bon, je vais lui parler. »

Cyril file aussitôt vers sa chambre, non sans m'avoir jeté un regard compatissant et adressé un signe de la main pour que je la joue cool. Mais je sais d'ores et déjà que ce n'est pas possible. Érine ne partira pas sans un électrochoc. Elle m'aime trop, tout comme je l'aime trop. Nous sommes les deux faces d'une même pièce qu'il faut scinder en deux. Érine s'accrochera comme à son habitude, déterminée à me convaincre et à m'affronter, tant qu'elle estimera qu'il y a quelque chose à sauver.

Je me campe en face d'elle et enfonce ma main valide dans la poche de mon jean. J'essaie de paraître le plus froid possible. Je n'ai pas l'impression d'être très convaincant, alors je tente de raffermir le masque glacial posé sur mon visage.

« Qu'est-ce que tu veux de plus, Érine ? » je demande d'une voix polaire.

Ses épaules tressaillent. Ses yeux se couvrent d'une fine pellicule de larmes qui s'y attarde, comme si celle-ci n'en était jamais partie.

« Yano... je veux qu'on parle, murmure-t-elle. S'il te plaît. Tu ne peux pas balayer toutes ces années d'un revers de main. Je ne mérite pas que tu me traites de cette façon.

— Oh ! Tu préfères que je te cogne peut-être ? »

À mon timbre rauque et froid, elle écarquille les yeux.

« Arrête, Yano. Ne prends pas ce chemin. Tu sais que tu ne le feras pas... »

— Vraiment ? Tu n'as pas ta pareille pour m'énerver très vite, alors qui sait quelles pourraient être mes réactions ? Et comme tu laisses toujours un sale type te toucher, ça risque de se produire fréquemment. »

Ma première pique l'atteint de plein fouet. Elle recule d'un pas dans le couloir comme si je l'avais vraiment frappée. Les mots peuvent être aussi blessants

qu'un coup de poing, mais si Érine me hait, elle se remettra plus vite de notre rupture et prendra conscience que j'avais raison d'agir ainsi. Quand elle aura rencontré un connard qui prendra soin d'elle comme elle le mérite, elle comprendra que j'avais raison.

« J'ai commis une erreur avec Raphaël, admet-elle. J'aurais dû me montrer plus claire avec lui, mais je n'ai rien fait de mal, Yano. Tu le sais très bien.

— Ah, alors quand tu te frottais à lui sur la piste de danse pour me rendre jaloux, tu ne faisais rien de mal ? »

Sa figure se chiffonne de chagrin.

« J'étais jalouse. Tu ne peux pas me le reprocher.

— Je te rappelle seulement une évidence, Érine. Je te montre ce que sera ta vie si tu restes avec moi. Tu seras jalouse. Tu allumeras un autre mec pour que je pète les plombs, parce que tu aimes quand je suis violent. Tu aimes quand je te fais l'amour brutalement et que je vide ma rage en toi. Tu adores ça. Et un jour, je déverserai ma rage différemment sur toi. Tu veux vraiment porter les marques de mes coups ? Tu souhaites vraiment devoir cacher tes hématomes parce que tu auras trop honte d'en parler à qui que ce soit, juste parce que tu m'aimes et que tu penses pouvoir me sauver ? Tu ne peux pas secourir des gens comme moi. Il n'y a rien à faire. C'est en moi...

— C'est faux, Yano. Il faut seulement que tu acceptes d'être aidé ! »

D'un certain côté, elle sait que j'ai raison : elle aime quand je m'enfonce avec violence dans son ventre, quand je la prends brutalement pour apaiser ma colère. Elle aime autant la part sombre de ma personnalité que sa face lumineuse. Je sais pertinemment qu'Érine m'aime dans ma globalité, avec mes tares et mes qualités, mais elle n'en perçoit pas toutes les conséquences. Pourtant j'ai beau avoir visé juste, son expression me déchire le cœur.

« Je refuse que tu m'aides, Érine. Je veux seulement que tu t'en ailles.

— Mais je ne peux pas. Je ne veux pas ! Je t'aime, Yano », lâche-t-elle en se précipitant sur moi.

Ses mains courent sur mon torse, à la recherche de contact, et chaque pression de ses doigts sur ma peau m'électrise.

« C'est vrai, j'aime aussi quand tu me fais l'amour brutalement, mais tu ne perds pas le contrôle pour autant...

— Tu n'écoutes rien de ce que je cherche à t'expliquer. Tu ne peux pas me changer ou me maîtriser. On ne change pas les individus dans mon genre.

— On peut toujours trouver une solution, n’abandonne pas... »

Je repousse ses mains péniblement. Avec mes métacarpiens fichus, la tâche s’avère difficile, d’autant qu’Érine est tenace. Elle se dresse sur la pointe des pieds et ses lèvres heurtent les miennes avec désespoir. Sa langue redessine ma bouche et tente de m’envahir tandis que j’essaie de l’écarter, ma main valide enserrant son bras. Son souffle chaud me pénètre et mon amour pour elle me submerge et me rend fou. Je dois me débarrasser d’elle – alors que tout ce que je désire, c’est la rendre heureuse, la caresser, l’embrasser, la tenir contre moi.

Je sais... Je sais au fond de moi que, pour la chasser, je vais devoir taper fort. Bien plus fort. Il me faut la détruire un peu pour qu’elle puisse se reconstruire plus tard. Cette pensée me déchire l’âme, mais je n’ai pas d’autre option.

Tandis qu’elle cherche à m’embrasser, à garder le contact avec moi, ses mains s’agrippant désespérément à mes épaules, je murmure contre ses lèvres :

« Ne m’oblige pas à te faire du mal, bébé. Je ne te laisse pas le choix... Je ne supporte pas le mec que je deviens quand tu es près de moi. Tu me fais perdre le contrôle. Je n’ai pas passé ma vie à t’aimer, Érine. J’ai passé ma vie à te faire souffrir, jour après jour, et encore aujourd’hui. Ce n’est pas de cette façon que j’ai envie de vivre. »

Sa bouche s’est figée contre la mienne. Elle a l’air de manquer de souffle. Je sens battre contre ma poitrine son cœur affolé.

« Tu ne le fais pas exprès, mais c’est ce que tu provoques en moi. Tu es trop. Trop belle. Trop adorable. Trop précieuse. Je perds les pédales et je ne maîtrise plus rien quand tu es près de moi. Tu es mon chaos, Érine. Tu provoques mes pires catastrophes. »

Mes mots la brisent. Ses ongles s’enfoncent dans ma nuque. Elle semble statufiée. Je peux presque sentir contre mon corps chaque muscle tétanisé, perclus de douleurs, chaque frisson qui la traverse comme un raz de-marée. Je peux presque sentir contre ma bouche le sanglot qui étrangle sa gorge et sur son visage les larmes qui coulent sans cesse de ses yeux.

« Tu étais heureux avec moi, pleure-t-elle, ses lèvres s’accrochant aux miennes comme pour essayer de respirer. Tu étais heureux... »

J’ai envie de lui crier à quel point je le suis quand elle est près de moi, mais je me contiens. Je garde mon masque bien en place et je dissimule la souffrance qui m’engourdit de la tête aux pieds.

« Pas suffisamment, Érine. Je n’aime pas l’homme que je suis quand tu es avec moi. Je n’aime pas la violence que tu fais naître. Tu exacerbés trop de

choses. »

C'est un mensonge si affreux que j'espère qu'elle perçoit la vérité derrière mes paroles. Mais peut-être que d'avoir emprunté quelques mots de Mael suffira à clore cette scène épouvantable.

Elle hoquette, saisie et déboussolée. Ses bras quittent ma nuque. Des mèches lui tombent devant les yeux et son visage est baigné de larmes.

« Rentre à l'appartement maintenant. Il n'y a plus rien à espérer de nous, Érine. Notre histoire est terminée. Plus vite tu le comprendras, plus vite tu tourneras la page. »

Elle recule d'un pas dans le couloir, puis d'un autre. Chaque mouvement qui l'éloigne de moi me déchiquette le cœur. Puis ses iris argentés étincellent soudain comme deux lames acérées.

« C'est toi qui ne comprends pas, Yano. Ça ne peut pas arriver. Ce que j'éprouve pour toi, ça va au-delà de tout ce que tu essaies de me faire gober. Ce que je ressens pour toi, jamais rien ne l'effacera. Je ne crois pas un seul des mots que tu arraches de ta bouche. Tous tes mensonges ne pourront jamais venir à bout de nous, Yano. Je te connais mieux que toi-même. Je sais ce que tu ressens pour moi. Et si tu imagines que tu peux tout détruire de cette façon, tu te trompes. Si tu penses que tu peux me forcer à te haïr, tu te trompes. Quand tu l'auras compris, je serai là. Je t'ai attendu toute ma vie, Yano. Toute ma vie. Ne l'oublie jamais ! »

Les larmes plein les yeux, elle tourne les talons et détale dans le couloir, sa crinière noire filant sous les néons. Elle me laisse seul, planté là, avec une terrible envie de lui courir après. Mes doigts se crispent sur le montant de la porte pour me convaincre de la laisser s'en aller.

« Jamais, bébé. Comment le pourrais-je, hein ? Moi aussi, je t'ai attendue. »

Je ricane comme un idiot.

« Et je t'ai perdue. »

CHAPITRE 20

- YANO -

« **H**ey, salut, petit frère.

— Salut, Camille. Je me demandais quand t'allais appeler. Je commençais à m'inquiéter.

— Désolé, je suis pas au top de ma forme.

— Hum... je me doute.

— Je sais que ce n'est pas facile pour toi de gérer toute cette merde. Je te remercie de t'occuper d'elle.

— T'inquiète pas pour ça. Rine, c'est comme ma grande sœur. Ça ne me dérange pas et elle le mérite bien, après ce qu'elle a subi par ma faute. »

Le coup de couteau est involontaire, mais il fait mal. La lame s'enfonce entre mes côtes pour me rappeler tous les trucs moches qu'Érine a vécus à cause de moi.

« Comment elle va ? »

Un silence me répond. Il dure trop longtemps si bien qu'une boule stagne dans mon estomac. Je ferme un instant les paupières, puis les rouvre pour fixer mon reflet dans le miroir au-dessus du comptoir. J'ai une gueule épouvantable. Je ne me suis pas rasé depuis trois jours. J'ai des cernes énormes sous les yeux, résultat de mes insomnies, et j'ai commencé à enquiller les verres. Trois jours, c'est le maximum que je suis capable de passer loin d'elle sans péter les plombs. Au-delà, je deviens dingue sans elle, sans sa chaleur, ses regards, ses sourires. Passé ce délai, je suis contraint de boire pour ne pas courir la rejoindre.

« Je sais pas trop si je dois te le dire, Camille, me répond Théo.

— Déballe. Je ne suis plus à ça près. »

Il pousse un soupir, puis lance :

« Ça fait deux jours qu'elle est enfermée dans votre chambre. Elle refuse d'en

sortir. Elle refuse de manger. Je l'entends pleurer, Camille, mais elle ne veut pas m'ouvrir la porte. Lisa est passée mais elle n'a pas réussi non plus à lui parler. Rine nous a crié de la laisser seule. Je sais plus quoi faire. »

Je saisis mon verre à shot et le vide d'un trait. L'alcool gicle dans mon gosier et se répand dans mon estomac. Il ne me soulage pas de la douleur que fait naître Théo mais il diffuse une chaleur illusoire.

« Ça va lui passer », je lui assure, même si c'est plutôt moi que j'essaie de convaincre.

Je connais l'entêtement d'Érine et je connais la profondeur de nos sentiments. J'ai fait des tas de conneries dans ma vie, mais quitter ma fiancée par amour pour elle, ça, c'est une nouveauté. Il n'existe pas un trophée pour le fiancé le plus merdique du monde ?

Je remplis mon verre, le barman ayant eu l'amabilité de m'abandonner la bouteille, et le siffle cul sec.

« Je sais pas, Camille. Elle me fait flipper.

— T'inquiète pas. Érine... Érine est la personne la plus forte qui soit. Elle saura dépasser tout ça. Il lui faut juste un peu de temps. »

Je sais bien que, de nous deux, Rine est la plus à même de se reconstruire. Je ressemble à une loque quand elle n'est pas près de moi. J'ai l'impression de retourner cinq ans en arrière, quand elle a commencé à sortir avec Mael, qu'elle m'a échappé et que je me suis enterré petit à petit dans l'usine de Stavros. Rien ne change. C'était une illusion d'imaginer que je pouvais m'en sortir et l'aimer.

« Camille, t'es sûr de pas faire une connerie ?

— Ouais... »

Ma voix tressaille ; elle ne doit pas être bien convaincante.

« Est-ce que je dois quitter Mélanie moi aussi ? me demande soudain Théo d'un ton très sérieux.

— Quoi ? Quel est le rapport ?

— T'as quitté Rine parce que t'as peur de reproduire ce qu'on a vécu, alors est-ce que je dois faire pareil pour protéger Mélanie ?

— Théo, non. T'es pas comme moi. Dis pas n'importe quoi.

— Je sais que papa s'en prenait à toi, mais... moi aussi, je connais la violence. Je la porte en moi tous les jours. Des fois, ça me fait peur. Comme à toi. Alors si tu trouves que c'est une bonne idée, que c'est la meilleure décision possible, peut-être que je devrais t'imiter...

— Arrête. T’essaies de me forcer la main, petit frère, je te vois venir, mais j’y ai bien réfléchi. T’es pas moi. Tu ne réagis pas de la même façon. On est tous les deux différents. Je sais qui tu es et je sais qui je suis. T’es pas un bagarreur. T’es un gentil gosse. Tu prendras les bonnes décisions.

— Peut-être que tu te trompes, Camille. Rine... Rine, elle t’apporte quelque chose de bien dans la vie, quelque chose qu’on n’a jamais eu avant tous les deux. T’es heureux quand t’es avec elle. Tu souris. T’as l’air plus paisible. Et à l’heure qu’il est, je suis à peu près certain que t’es en train de te bourrer la gueule. T’es aussi malheureux qu’Érine. Seulement, tu le montres pas de la même façon.

— Théo, c’est sympa de vouloir me convaincre de mon erreur, mais ça ne fonctionnera pas. J’agis pour son bien. Pour la préserver. Tu sais tout comme moi ce que c’est de vivre dans la peur de prendre des coups. Tu crois que je peux lui infliger une chose pareille ? Tu crois qu’elle le mérite ? Tu ne me feras pas changer d’avis. Laisse tomber. »

Brusquement, j’entends du bruit à l’autre bout du fil :

« C’est lui ? C’est Yano ? »

La voix d’Érine paraît à bout de souffle. Mon frère bafouille, un brin paniqué.

« Passe-le-moi, supplie Érine. Il refuse de me parler. Passe-le-moi ! »

Avant qu’elle n’ait pu saisir le portable de Théo, je le préviens :

« Je te rappelle plus tard. Désolé, petit frère. »

J’entends alors Érine :

« Yano... Yano, attends... Attends, s’il te plaît... »

Je raccroche aussi sec, mon cœur tambourinant sauvagement. Je pose le téléphone sur le comptoir pour me resservir. Quelques secondes plus tard, il sonne et le nom de Théo s’affiche, mais je ne décroche pas. Érine m’a téléphoné des centaines de fois depuis trois jours. J’ai tenté de me convaincre de ne pas écouter ses messages, mais je n’ai pas pu résister. J’ai pris une dose d’Érine. Sa voix a alimenté ma souffrance. Dans certains messages, elle tente de me persuader de revenir. Parfois, elle pleure. Parfois, elle ne prononce pas un mot. J’entends juste sa respiration. J’ai l’impression qu’elle appelle juste pour entendre ma voix, comme quand elle laissait des messages sur le répondeur de Mael. Il arrive qu’elle murmure seulement qu’elle m’aime et j’ai envie de sauter sous un train tellement c’est difficile.

Je bois encore, la tête penchée en avant. Le rhum se mêle à mon sang et brûle les quelques neurones qui me restent, mais au bout du cinquième verre, je ne suis plus que l’ombre de moi-même. Je frotte les poils drus de ma barbe de trois

jours. J'efface toutes les silhouettes du bar. Moi-même, j'ai le sentiment de ne plus exister. Mon téléphone a cessé de sonner. Une fois la bouteille vide, j'écoute quelques messages qui me déchirent un peu plus, m'assommant sous le poids de ses mots. Je remarque mes yeux rougis par le manque de sommeil et par l'ivresse dans le miroir d'en face et jette un œil sur la blonde à mes côtés. Elle me parle, mais je n'entends qu'un mot sur quatre. Je hoche la tête pour donner le change, avant de me resservir un autre verre. Je ne suis pas encore assez bourré pour gérer cette situation. Je fixe mes ongles puis tente de me gratter sous l'attelle. Peine perdue. La blonde me file un coup de main et glisse sa lime à ongles contre la paume de ma main. La râpe me soulage et je la remercie d'un sourire. Il doit être tordu et pas vraiment chaleureux, mais elle a l'air de s'en satisfaire – ou bien l'alcool commence à créer des mirages. Je n'ai pas envie de coucher avec elle, comme je n'ai pas envie qu'elle reste à mes côtés. Mais sa présence comble la partie de mon cerveau qui cherche à réfléchir. Si seulement je pouvais ne pas penser ni ressentir durant quelques heures. Une pause. Le temps d'une nuit. Une pause avant que la douleur ne m'assaille à nouveau.

La fille tripote mon bras et ses doigts s'attardent aux abords de mon tatouage – celui-ci a toujours eu le mérite d'exciter les filles. Elle semble fascinée par les lettres d'imprimerie. Mais je ne comprends pas vraiment ce que la blonde attend de moi, alors que j'ai une gueule épouvantable. Je souris à son verbiage qui irrite mes oreilles. Objectif atteint, mon cerveau parvient à se concentrer sur ses lèvres qui s'agitent sans arrêt. Je finis presque par ne plus penser. Presque...

Quand elle me sourit de ses dents à la blancheur étincelante, un grand type couvert de tatouages se dresse dans mon champ de vision, style biker en colère, avec la barbe et les muscles qui peaufinent le tableau. Le comique de la scène manque de m'arracher un rire. Je hausse un sourcil moqueur tandis que le gars m'insulte. Dans le flot continu de ses paroles, je parviens à enregistrer que la blonde est sa copine et que, visiblement, elle est chasse gardée. J'en ai rien à foutre de cette fille, mais ma rage commence à galoper dans mes veines, alimentant ma douleur, et pour une fois c'est une bonne chose. Ouais... une très bonne chose.

Je plonge mes yeux dans ceux du biker qui serre les poings et lui lance, avec mon putain de rictus en coin :

« Mec, je ne drague pas. Ta nana me drague. Elle semble chercher quelque chose que tu n'es pas en mesure de lui fournir. Dégage ! »

La blonde paraît excitée par la tournure que prend la situation. Ses yeux

brillent. Elle me dégoûte. Ce mec me dégoûte. En réalité, tout, dans ce bar, me dégoûte et me soulève le cœur.

« T'as dit quoi, là ? » s'énerve le type en se rapprochant de moi, pensant m'impressionner.

Je me lève de mon siège pour lui lancer froidement :

« Je dis qu'elle veut de la baise et que t'es pas fichu de la satisfaire. »

En réponse, il me balance son poing, qui décrit une courbe et percute violemment ma mâchoire. Mon cerveau semble se tasser au fond de ma boîte crânienne. Je me retiens au zinc et fonce dans l'amas de muscles, la tête la première. Je l'entraîne sur l'une des tables qui tombe à la renverse. Je lui assène un crochet du gauche, faute de pouvoir me servir de mon poing droit. Je vise toujours le nez. C'est plus rapide et sans fausse note. Un geyser de sang jaillit de ses narines, mais le type est un habitué des bagarres. Il reprend vite du poil de la bête et se rue sur moi. Deux uppercuts me heurtent au menton et un crochet me fend la lèvre inférieure. Le sang qui en coule imprègne mon t-shirt. Je suis à moitié sonné. Ma tête joue au Yo-Yo, mais bon sang que c'est bon...

Que c'est bon d'éprouver cette douleur physique. Elle efface momentanément tout le reste.

C'est bon de ne plus rien ressentir d'autre que l'élancement de ma mâchoire.

Je me relève et tente un nouveau coup. L'alcool ne m'aidant pas à viser juste ni à garder l'équilibre, le type ne fait qu'une bouchée de moi et je suis content de lui servir d'amuse-gueule. Je ne lui offre aucune défense. Je ne cherche même pas à parer pour amoindrir les chocs.

Il cogne.

Il est très doué.

Il fait sacrément mal.

Son poing s'enfonce dans mon estomac, faisant remonter dangereusement tout le liquide que j'ai avalé, mais rien ne sort. Puis son coude part à une vitesse ahurissante – à moins que ça ne soit mon manque de discernement qui me le rende si véloce – et me heurte sur la tempe.

À cet instant, il n'y a plus rien. Tout s'évanouit dans le néant quand je m'écroule sur le parquet poisseux et tombe dans les pommes.

À cet instant, je ne pense plus à rien.

CHAPITRE 21

- YANO -

Je sens ses lèvres courir sur les miennes. Douces, elles dessinent le contour de ma bouche abîmée. Je laisse échapper un gémissement de plaisir tant la sentir m'emplit d'un bonheur incomparable. Son corps repose sur mon abdomen. Ses cheveux caressent mes joues. Je réponds à son baiser, enroule ma langue autour de la sienne et presse mon bras sur ses reins pour la serrer contre moi.

Oh putain, Érine...

J'ai tellement besoin de la sentir que mes doigts se glissent dans son short pour agripper ses fesses rebondies. La plaie à ma lèvre est douloureuse, sa langue l'irritant sans cesse, pourtant je m'en fous. J'aimerais que cet instant ne s'arrête jamais.

Une migraine monstrueuse perfore mon crâne, mais ses baisers parviennent à la relayer au second plan. Je la bascule sur le dos et ouvre les paupières.

Je me fige net, le coude posé près d'une tête qui n'est pas celle d'Érine. C'est quoi ce merdier ? Une onde de colère et de frustration me submerge aussitôt. Je fronce les sourcils, cherchant à comprendre ce qui m'échappe.

La fille me dévisage, tout sourire.

« Il était temps que tu te réveilles. »

Ce n'est pas la blonde du bar. C'est une petite brune plutôt mignonne. Je cherche dans ma mémoire où j'ai pu lever cette nana, mais je ne m'en souviens même pas. J'ignore où nous sommes, ou l'heure qu'il peut être. Je suis toujours habillé, mais ses mains errent sur mon torse, sous mon t-shirt, tâtonnant le long de mes muscles endoloris. Je dois afficher plusieurs contusions étant donné la douleur qu'elle éveille à chaque fois que ses paumes m'effleurent.

« Qui t'es, bordel ? » je marmonne, la mâchoire crispée.

Elle enroule ses jambes autour de ma taille.

« Tu étais dans un sale état après que le mec t'a tabassé. La blonde est partie avec lui. Je t'ai ramené ici et je t'ai soigné.

— On est où ?

— Chez moi. Tu te rappelles pas ? »

Je grogne pour toute réponse. Je ne me souviens absolument de rien après ma chute sur le sol crasseux du bar.

« Et tu n'as pas peur de ramener de parfaits inconnus chez toi ? »

Son sourire s'agrandit. Il n'a rien de celui d'une bonne samaritaine. Elle secoue la tête en murmurant que je lui plais, puis se hisse sur les coudes pour me faucher un baiser. Pendant une seconde, je reste figé en une statue de marbre. Sa langue glisse sur ma bouche, tandis que ses mains remontent mon t-shirt sur mon torse. Je ne sais même pas combien de fois j'ai joué ce genre de scène quand j'étais ado et que je voulais tout oublier. Me revoilà à mon point de départ...

Je ne fais rien de mal. J'en ai le droit, après tout.

Tu ne trompes pas Érine.

La migraine se déchaîne sous mon crâne, mais je ne bronche pas. Si je couche avec cette fille, peut-être que l'empreinte d'Érine s'effacera de mon corps. Peut-être que ça enlèvera cette putain de douleur qui reste accrochée à chaque partie de mon être.

Tu ne trompes pas Érine.

La fille rapproche son bassin du mien et se frotte contre moi, ondulant des hanches. J'essaie de répondre à son baiser en ouvrant la bouche, mais je n'y parviens pas, comme si j'avais paumé la notice qui explique la manière d'embrasser.

Tu ne trompes pas Érine.

On a rompu. On n'est plus ensemble.

Je ferme les yeux. Si je ne regarde pas, ça sera plus facile. Je peux le faire. Je peux l'oublier. J'en suis capable. Je ne m'encombre jamais d'états d'âme. Qu'est-ce que ça peut foutre si je la baise ?

Tu ne trompes pas Érine.

Le goût de sa peau ne ressemble pas au sien. Son odeur non plus. Mes doigts s'emparent d'une de ses hanches et la pressent, mais elle ne possède pas son épiderme soyeux.

Tu ne trompes pas Érine.

Elle dénoue ma ceinture et descend ma braguette.

Si je couche avec elle, je finis de tout détruire. Cette fille ne demande que ça. Une bonne nuit de baise sans promesse, sans souci des convenances, sans emmerdes ni d'au revoir mesquin le lendemain matin. Je m'en voudrai à mort et Érine ne me le pardonnera jamais si elle l'apprend. Au fond, c'est une bonne idée pour clôturer notre histoire plus vite.

Une idée de merde.

Les doigts de la fille se faufilent dans mon boxer et s'enroulent autour de mon sexe. J'ai l'impression qu'elle me brûle à l'intérieur du bide.

TU NE TROMPES PAS ÉRINE !

Je m'écarte aussi sec et me redresse à toute vitesse, le froc à moitié baissé. Je refourgue le matériel dans mon caleçon et remet mon t-shirt en place. La fille me dévisage d'un air dérouté.

« Qu'est-ce qui se passe ? me demande-t-elle en s'asseyant sur son canapé.

— Rien... désolé... Je ne suis pas intéressé. »

Je passe la main sur mon front.

« Putain... Je dois me tirer. »

J'enfile mes baskets qu'elle avait pris soin de m'enlever.

« T'es sûr ?

— Ouais... plus que certain. »

Je me précipite vers la porte sans écouter sa réponse, la franchis et dévale les marches comme si une tornade rugissait dans mon dos. Je manque de me péter la figure, l'alcool coulant à flots dans mes veines. Une fois dans la rue, j'inspire un grand coup, tout en me rendant compte que je ne sais pas où je suis, qu'on est au milieu de la nuit, que je n'ai pas ma voiture et que je m'en fous.

Comme s'il me suffisait de baiser pour oublier Érine !

Mon cœur me remonte dans la gorge. Je pince ma lèvre inférieure entre mes dents et provoque un nouvel écoulement de sang. Mon pouls bat à cent à l'heure. Qu'est-ce que je fous ?

Je descends la rue en chancelant, parviens sur une avenue que je connais, pénètre dans une épicerie ouverte toute la nuit pour que des jeunes cons dans mon genre puissent noyer leur cervelle dans l'alcool. J'achète une bouteille de whisky bas de gamme, un véritable tord-boyaux, en siffle une longue gorgée à peine sur le trottoir pour tenter d'effacer la marque de la fille sur ma bouche. J'ai

beau en avaler plusieurs lampées, ça ne fonctionne pas du tout. Je m'assois sur un banc sous un lampadaire, les coudes sur les genoux. Je fixe le bitume puis relève la tête et croise mon reflet dans la vitre d'une agence immobilière de l'autre côté de la rue. Je me souris à moi-même. Mon reflet est moche. Je ne ressemble à rien quand je suis loin d'elle. Je ne suis qu'une putain d'épave.

J'avale une nouvelle lampée d'alcool. Je veux être saoul pour arrêter de penser à elle. Je veux l'oublier. Mais plus je bois et plus sa silhouette se dessine dans les ténèbres de mes pensées, et plus je pense à elle, plus j'ai envie de la voir. Ce désir me dévore de l'intérieur. Il me ronge les tripes.

J'ai besoin de la voir.

Juste une fois.

Je crispe le poing. Les douleurs qu'endure mon corps ne sont plus assez fortes pour apaiser le reste.

Une dernière fois.

Soudain, le reste me revient en mémoire comme un boomerang. Je ne pourrai jamais l'oublier. J'en prends conscience en réalisant que je suis en train de courir sur le trottoir, après avoir jeté la bouteille dans le caniveau.

La saveur de sa peau sous ma langue. L'onctuosité de son plaisir quand elle gémit sous mes mains. Ses lèvres entrouvertes sur un sourire lorsque ses iris argentés s'abaissent sur les miens. La chaleur de son étreinte. Son amour qui ruisselle à travers tous les pores de sa peau pour venir heurter le mien.

Je cours aussi vite que l'alcool me le permet. Je suis en nage et je saigne lorsque je parviens au pied de l'immeuble. Quelque part dans le brouillard de mon ivresse, je sais que je commets une erreur encore plus grande que toutes celles qui ont précédé. Je sais qu'elle fera mal demain matin, mais mon désir est le plus fort. Je risque de me désagréger si je ne la sens pas tout de suite, si je ne l'enlace pas, si je ne caresse pas sa peau au point d'en graver chaque empreinte sous la pulpe de mes doigts.

Je grimpe l'escalier pour ne pas avoir à attendre l'ascenseur et me précipite dans le couloir sans réfléchir. Mon bon sens et mes bonnes résolutions sont restés au fond de ma bouteille.

J'entre dans mon appart comme une tornade, traverse le salon désert et appuie sur la poignée de la porte de la chambre. C'est fermé à clé. Mon cœur bat à toute vitesse. Derrière cette porte, elle est là. Elle dort sûrement. Elle m'attend.

Trois jours, c'est le maximum...

Je donne un coup contre le battant.

« Érine, c'est moi. »

CHAPITRE 22

- RINE -

J'entends sa voix qui déchire le silence. Un murmure rauque qui semble émerger pour m'arracher à mon cauchemar.

« Érine, ouvre, c'est moi. »

Mon pouls s'accélère. Je me recroqueville en chien de fusil, me force à ouvrir les paupières et à me tirer de mon rêve pas très agréable pour accrocher les lettres rouges du réveil : 2 h 36. Pfff... Encore une insomnie.

« Érine, bébé... »

Mon cœur bondit soudain. Je me redresse sur les coudes et fixe la forme noire de la porte. J'ai rêvé ?

J'entends cogner doucement contre le bois. Mon pouls devient aussitôt plus chaotique. Je repousse la couette qui me colle à la peau, et me relève, les jambes flageolantes. J'ai l'impression qu'on m'a vidée de mes forces et que des ondes électriques traversent mon corps. Je m'approche de la porte, reste de longues secondes à fixer la poignée, la main sur le métal sans pour autant l'abaisser.

« Je sais que t'es là. Ouvre-moi, s'il te plaît, bébé... »

Je lève l'autre main devant la bouche. J'ai l'impression de frôler l'infarctus tant mon cœur bat à toute allure et semble gonfler dans ma poitrine. C'est une illusion ? Je suis toujours dans mon rêve ?

« Érine... Érine... Érine... » répète-t-il d'une voix déchirée.

Le choc de son front sur la porte résonne, me faisant sursauter, et la chaleur de sa présence m'envahit, se répand sur ma peau, effleure ma nuque. J'ai du mal à respirer.

« Je t'en prie... putain... Érine... Je deviens dingue sans toi. Ouvre-moi. Ouvre-moi. Laisse-moi... te toucher. »

Chaque mot pénètre ma chair et m'enivre. Les larmes me montent aux yeux,

parce que je sais... je sais pertinemment que tout ceci n'est qu'une illusion. Même si Yano est là à me supplier de lui ouvrir la porte, il n'est pas du genre à céder si facilement et je ne suis pas du genre à être dupe. Je connais Yano par cœur. La souffrance est son moteur.

J'essuie la larme qui s'échappe de mon œil et appuie sur la poignée en prenant une longue inspiration.

Son avant-bras est calé sur le montant de la porte lorsque je l'ouvre, et assure son équilibre. Son visage contusionné me flanque un coup au cœur. Ses yeux bleus sont injectés de sang. Sa lèvre fendue en son milieu laisse s'échapper une larme pourpre, et sur son menton s'étale toute une palette de couleurs sombres. Outre les effluves de sueur et son parfum, il sent l'alcool à plein nez.

« Érine... »

Il reprend son souffle. Il tombe la tête la première contre mon épaule puis enfouit son visage dans mon cou. Ses bras se referment aussitôt autour de ma taille et me serrent contre lui avec toute la fureur de son ivresse et de ses tourments. Je lève les bras, partagée entre l'envie de répondre à son étreinte et celle de le repousser. Mais comment le chasser alors qu'il me presse tellement fort contre sa poitrine ? Alors que je sens la rapidité de son pouls ? Alors que sa langue me caresse et qu'une pluie de baisers estompe peu à peu toutes les tensions de mon corps ?

Yano m'oblige à reculer dans la chambre. D'un coup de talon, il ferme le battant. Il ne desserre pas l'étau de ses bras et m'entraîne sur le matelas. À peine sommes-nous allongés que sa bouche trace des lignes humides le long de ma clavicule. Il baisse la bretelle de mon débardeur sur mon bras et descend le tissu sous mon sein. Aussitôt, sa langue dessine le pourtour de mon mamelon, puis ses lèvres en prennent possession et le suçotent doucement, tandis que sa main gauche glisse le long de mon flanc jusqu'à l'élastique de mon short. Il tire dessus, s'arrache un instant de ma poitrine et me retire mon vêtement. Son regard fond sur le mien alors qu'il se dresse au-dessus de moi. Son visage est si grave, si meurtri qu'il me bouleverse. Les mains sur ses joues brûlantes, je l'attire sur mes lèvres. Il esquisse un bref mouvement de recul avant de s'abîmer sur ma bouche, pour s'insinuer en moi et redonner vie à mon corps. Le goût du whisky et du sang est puissant sur sa langue, mais je m'en fous. Mes mains se faufilent sous son t-shirt pour toucher sa peau et je m'électrise à son contact. Une lame gigantesque de soulagement me submerge et m'arrache un gémissement. Le sentir me redonne vie. J'ai l'impression de sortir de ce carcan qui m'avait paralysée jusqu'à la déraison.

Une nuit... Une nuit avant qu'il ne me brise à nouveau.

En silence, répondant à ses baisers, je noue mes jambes autour de sa taille pour le serrer plus près de moi encore. Je veux imprimer chaque centimètre de son corps sur le mien. Il quitte mes lèvres le temps de jeter son t-shirt souillé dans la pièce, et sa bouche fond de nouveau sur la mienne.

Un instant j'aperçois les ombres bleutées de ses ecchymoses sur ses pectoraux et son estomac avant qu'il m'écrase sous son poids, mais je ne prononce pas un mot. Je ne le plains pas. Je ne cherche pas à le consoler ou à le réprimander. Ce n'est pas ce qu'il veut et ce n'est pas ce que je souhaite. Je sais la manière dont il fonctionne. Il se gave d'une autre souffrance pour supporter la nôtre. Mais il ne peut pas m'oublier, c'est tout ce qui m'importe.

Il murmure mon prénom contre ma bouche, tandis que de la main gauche il tente de déboutonner son jean. J'insinue ma main entre nos deux ventres et, par-dessus la sienne, je baisse sa fermeture Éclair.

Sa barbe me gratte les joues et le menton à chaque fois que ses lèvres m'enivrent d'un nouveau baiser. Quand elles ne sont pas sur ma bouche, elles sont sur mon cou, redessinent ma gorge, s'emparent de mon sein. Il me mord, me suce, embrasse mes pointes érigées. Je gémiss et m'arc-boute sous ses caresses. Sa main gauche s'insinue sous mes reins et m'attire à lui tandis que ses lèvres s'infléchissent vers le sud, m'obligeant à cambrer davantage le dos.

J'écarte les jambes pour lui. En disparaissant entre mes cuisses, il lève ses yeux assombris vers les miens. Il semble troublé, transi de désir et complètement saoul aussi. Lorsque sa langue s'appose sur mon clitoris, je tremble de la tête aux pieds, parcourue d'un frisson délicieux. Cela ne fait que quelques jours qu'il ne m'a pas touchée, mais avec le poids de la rupture, j'ai l'impression d'avoir été privée de ses caresses depuis des années.

Sa langue tournoie, faisant naître un désir redoutable. Je serre les poings sous la violence de l'onde de choc qui me traverse. Des éclats de douleur et de plaisir se mêlent en une danse langoureuse, écorchant et soulageant en même temps mon bas-ventre. Je m'agite sous ses coups de langue et, quand elle disparaît dans mon corps, je pousse un gémissement de pur délice. J'en veux encore. J'en veux tellement. J'aimerais qu'il ne s'arrache jamais de mon corps, que sa peau se soude à la mienne et m'enivre pour l'éternité.

Lorsque la jouissance me supplicie, je me déverse sur le lit. Sa langue me lape alors de plus belle et ses lèvres aspirent mon clitoris, m'arrachant un nouveau frisson de plaisir. Il ne me laisse pas le temps de récupérer. Une constellation de baisers couvre ma peau depuis l'intérieur de ma cuisse jusqu'à mes seins.

Yano se dresse au-dessus de moi, les bras tendus. Son sexe dur frôle mon intimité. Ses hanches ondulent sans me pénétrer. Ses iris couleur de glace me transportent, ancrés dans les miens aussi profondément que des harpons. Puis il ferme un instant les paupières, comme pour mieux savourer cet instant, et commence à s'enfoncer en moi. Centimètre par centimètre, je ressens la puissance de son sexe qui m'écartèle. Mes doigts enserrant ses flancs, je gémiss son nom et, quand il s'immobilise au fond de mon ventre, déchirant mes chairs jusqu'au point de rupture, je psalmodie :

« Camille... Camille, je t'aime. Je t'aime. »

Ses yeux s'arrondissent de stupéfaction. Sa bouche s'entrouvre, mais je ne lui laisse pas le temps de protester. Je saisis ses lèvres et les couvre de baisers. Il finit par se relâcher et ses hanches se mettent à onduler contre mon bassin, se retirant pour mieux me pénétrer. Ses bras se nouent tout autour de mon corps pour me presser contre lui et s'enfoncer plus profondément. Ses allers-retours sont doux, lents, mesurés. Je ressens chaque poussée avec une émotion décuplée. Mes sensations se multiplient et gravitent sur toutes mes terminaisons nerveuses.

Il enfouit son visage dans mon cou lorsqu'il accélère un peu l'allure, mais il reste calme, comme si ses forces l'avaient abandonné ou comme s'il souhaitait faire durer l'instant le plus longtemps possible. Sa langueur me rend folle. Je ne suis qu'un brasier ardent entre ses bras et je ne suis plus rien lorsqu'il n'est pas là.

Mes jambes se replient sur ses cuisses et le pressent plus fort contre moi. Nous sommes si attachés l'un à l'autre que rien ne semble pouvoir nous désunir, hormis nous-mêmes.

Il murmure dans mon oreille :

« C'est bon, bébé... bon sang, tellement bon. »

Il ne m'appelle plus « Princesse », comme si le mot lui était désormais interdit.

Les doigts de sa main gauche s'abîment dans la chair de mes cuisses tandis que son bras invalide me tient pressé contre lui, plaqué sur mon dos.

Alors qu'il augmente la cadence, il me sent au bord de la fêlure et abandonne mes fesses pour s'emparer de mon clitoris, le torturant sous ses doigts habiles. Sa bouche m'embrasse dans le cou, trace une ligne de baisers le long de ma mâchoire avant de s'approprier la mienne. Sa langue tournoie et me comble d'amour. Ses lèvres sont si douces. Sa main entre nos deux corps dessine sur mon intimité des cercles. L'orgasme monte sur chaque parcelle de mon corps et,

comme Yano est tout contracté au-dessus de moi, je sais qu'il n'est plus très loin de l'explosion.

Il accroît le rythme à nouveau et puis, soudain, se déchaîne. Son sexe m'empale, va-et-vient à toute allure, ses cuisses claquant sur ma peau. Ma joue appuie contre la sienne. Mes mains se replient autour de sa nuque. Mes jambes s'enroulent autour de sa taille pour précipiter son allure. Je ne veux pas que ça cesse et, pourtant, la douleur qu'il éveille doit s'arrêter. La jouissance se glisse en chaque muscle de mon corps, dans chaque artère, sous chaque pore de ma peau et se déverse comme un ouragan. Je crie un « Camille, oh mon Dieu ! » et me laisse ravager par la force de mon orgasme.

Yano resserre son étreinte et gémit contre mon oreille en murmurant mon prénom. Ses bras sont tout crispés autour de moi. Sa bouche se saisit de la mienne et son sexe se perd dans mon ventre. Sa jouissance lui arrache un long tremblement, puis il se laisse retomber contre moi, le visage dans mon cou. Son souffle est erratique et les battements de son cœur affolé résonnent jusque dans ma poitrine.

Au bout d'un long moment, il s'écarte et s'étend sur le dos, un bras sur les yeux. J'ai peur de bouger. J'ai peur qu'il s'en aille. Mon pouls bat à toute vitesse et mes tripes sont nouées. Je me décide à rabattre la couette sur nous, le froid mordant ma chair après la chaleur. Yano ne bronche pas et je respire à nouveau. Je suis toute tendue alors que je viens à peine de ressentir un orgasme ravageur et cependant bien trop éphémère. Je me roule en boule, en position fœtale, et serre les poings de terreur.

Yano tire sur la couette et colle son corps au mien, un bras sur ma taille. Ses jambes sont emmêlées aux miennes et son front repose sur l'arrière de mon crâne. Son souffle se perd dans mes cheveux.

Mon Dieu, je suis à deux doigts de pleurer. Il m'a tellement manqué que je refuse de le voir s'en aller.

Aucun de nous ne parle. C'est trop difficile. Je regarde les minutes défiler sur le réveil. Des minutes qui deviennent des heures. Je ne veux perdre aucune seconde de son étreinte. Mais alors que l'aube dessine des couleurs par les stores tirés, Yano remue et se redresse avec délicatesse, pour ne pas me réveiller. Mon cœur se déchire, mais je me force à fermer les paupières. Il dépose un baiser sur ma joue – j'espère qu'il ne peut pas ressentir mon tressaillement – et murmure à mon oreille :

« Je le pense aussi, Princesse, à chaque seconde. »

Mon pouls s'emballe tellement que mon sang semble ne plus infiltrer

certaines parties de mon corps. Quand il s'arrache de la chaleur de la couette, j'ai envie de hurler, mais je me contrains au silence. Je ne dois pas craquer. Je ne dois pas commettre cette erreur. Je dois me montrer forte. Je serai forte !

Yano reste assis sur le bord du lit un long moment. J'aimerais tant qu'il se rallonge à mes côtés, mais ce serait ignorer son entêtement, son orgueil et la profondeur de ses angoisses. Il finit par se lever. Je l'entends se vêtir. Puis, pendant un instant, il n'y a plus aucun bruit. Je sens le poids de son regard sur moi. Il semble peser une tonne sur mes épaules. Sous la couette, je serre les poings et enfonce mes ongles dans la paume de mes mains pour tenter d'apaiser les battements désordonnés de mon cœur. Peine perdue.

Puis la porte se referme sur ses pas. Je m'étends sur le dos, prends une grande inspiration en fixant le plafond puis me redresse sur un soupir. Je fixe la porte et un sourire étire mes lèvres. Qu'il s'en aille me brise le cœur, mais au fond de moi, je sens un autre sentiment poindre et prendre de la place.

Je n'ai plus envie de pleurer. Yano vient de provoquer lui-même le déclic dont j'avais besoin pour reprendre notre vie en main. Il m'aime. Il a besoin de moi autant que j'ai besoin de lui. Il vient de m'en donner la preuve. Il ne peut pas se passer de moi plus de trois jours. C'est plus fort que lui. Plus fort que tout. Il ne souhaite pas me quitter. Il n'agit que dans mon propre intérêt, pour me préserver, du moins, c'est ce qu'il s'imagine. À moi de lui prouver qu'il a tort. À moi de lui prouver qu'il ne peut pas vivre sans moi.

Mon sourire s'agrandit.

« Toi et moi... C'est entre toi et moi, bébé. »

Je quitte le lit d'un bond, me dirige vers la salle de bains, prends une douche, me maquille et enfile une jolie robe noire, cintrée à la taille. Je n'ai pas pris soin de moi depuis qu'il est parti. Je commence par l'essentiel. Les cheveux attachés en chignon, je sors de la chambre pour la première fois après trois jours à vivre un enfer.

Lorsque je pénètre dans la cuisine, Théo s'arrête net, une tasse de café à la main. Ses yeux s'arrondissent en me découvrant. Il est en jogging, torse nu, les cheveux en bataille et la tête encore pleine de sommeil. Son regard aussi bleu que celui de son frère court sur moi de haut en bas, avise ma robe, puis mon sourire, et recule jusqu'au plan de travail contre lequel il s'appuie.

« T'es habillée ! remarque-t-il.

— Tu es observateur. Je peux avoir un café ?

— Oh... euh, oui, évidemment. »

Il se retourne, ouvre un placard, prend une tasse qu'il remplit avant de la déposer sur le comptoir. Je m'installe sur l'un des sièges et trempe mes lèvres dans mon café. Sa saveur émoustille mes papilles. J'en avais presque oublié l'amertume. Cet arôme me convient bien aujourd'hui.

« Je meurs de faim.

— Tu as faim ? Sérieux ?

— Oui, sérieusement. Ça fait trois jours que je n'ai rien avalé. »

Tout sourire, il attrape le beurre dans le frigo et une demi-baguette de pain.

« Tu veux autre chose ?

— Ça ira, je te remercie. T'es un amour, Théo. »

Il s'avance vers le comptoir, me faisant face, et croise les bras. Il hausse un sourcil et lâche :

« Bon, OK, dis-moi que les bruits que j'ai entendus cette nuit sont la cause de ta bonne humeur et surtout, dis-moi qu'il s'agissait bien de mon frère. Si tu t'es levée un connard sur un site de merde, je te promets que tu risques d'avoir sous tes yeux la pire crise d'adolescence du monde. »

Je pouffe de rire en reposant ma tasse de café.

« Je te rassure, c'était bien ton abruti de frère. »

Il reprend son souffle, puis lève les bras au ciel.

« Putain, je savais qu'il retrouverait son cerveau ! Oh putain, je vais l'embrasser. »

Il commence à foncer vers la chambre, mais je le rattrape par le bras.

« Houlà, cow-boy, ce n'est pas la peine, il est parti. »

Son regard s'assombrit aussitôt en s'ancrant dans le mien.

« Quoi ?

— Il est parti tout à l'heure. »

Il recule et s'appuie contre le frigo.

« T'es en train de sous-entendre que mon frère, en plus d'être un débile profond, est une ordure de première ?

— Non... enfin si, ton frère est un connard, mais ce n'est pas une nouveauté. »

Il secoue la tête, atterré.

« Je comprends pas, Rine. Pourquoi t'es de bonne humeur alors ? Il te traite...

J'ai envie de le tuer de se comporter comme ça avec toi !

— Ton frère a ses raisons, je réponds en tartinant de beurre la baguette.

— Je sais, mais merde !

— Arrête d'être grossier. »

Il pousse un soupir et s'approche du comptoir.

« Pourquoi t'es contente alors ? Il se pointe ici comme une fleur, te traite mal et tu décides de sortir de ton cocon. C'est quoi la logique ? »

Un sourire délicieusement torve se dessine sur mes lèvres. Théo plisse les paupières, puis me sourit en retour :

« Oh ! T'as un plan ! » s'exclame-t-il.

Je fixe ses grands yeux bleus et hoche la tête. Je mords à belles dents dans le pain, mâchouille en prenant plaisir à manger, puis lâche, un brin machiavélique :

« Je crois qu'il est temps de faire subir à ton frère une thérapie de choc. »

Il pince sa lèvre inférieure entre ses dents tout en souriant d'un air aussi cruel que moi :

« Je peux t'aider ?

— T'es prêt à trahir ton frère ?

— Pour la bonne cause... sans aucun scrupule. T'as besoin de quoi ? »

Je pose le coude sur le bar, me penche vers lui comme si je lui confiais un secret :

« Son emploi du temps.

— Tout ce que tu veux, poupée. »

Je lui flanque une pichenette sur le front qui lui arrache un grognement.

« T'as l'intention de faire quoi au juste ? me demande-t-il en frottant la marque rouge que j'ai imprimée sur sa peau.

— Changer les règles du jeu. »

Théo cligne des paupières, peu certain de comprendre.

« Mais encore ? »

Je lui dédie mon plus beau sourire et réponds :

« Oh ! Simple : je vais faire de la vie de ton frère un enfer. »

CHAPITRE 22

- YANO -

J'ai vraiment merdé sur toute la ligne. Je ne peux pas croire que je me sois bourré la gueule à ce point, que j'aie failli déconner avec une inconnue et que j'aie rejoint Érine pour lui faire l'amour alors que je tenais à peine debout, alors que j'ai tout fait pour la chasser. J'ose à peine imaginer ce qu'elle doit penser de moi à l'heure qu'il est. OK, qu'elle me déteste faisait partie du plan de départ, mais j'ai clairement merdé en cours de route. Pourquoi c'est moi que je déteste ?

Je fume une clope sur le canapé de Cyril et mate un programme télé, du moins, je vois défiler les images sans vraiment les regarder. Voilà une semaine que je reste le cul vissé dans le divan à ressasser ma connerie profonde. Arrêt obligatoire à cause de ma main bousillée. Je tourne en rond comme un lion en cage. Je n'ai pas mis le nez dehors. Trop de tentations. J'ai omis de prendre une douche depuis au moins trois jours. Je ne suis pas rasé et mon visage nécessite un sacré coup de neuf. Mais j'ai la flemme de me lever du canapé, de prendre les choses en main pour regagner l'estime de moi-même. Celle-ci a foutu le camp depuis belle lurette, sûrement à la minute où j'ai quitté le lit d'Érine en me traitant de tous les noms.

« Merde, ce que ça pue ! Yano ! T'es encore en train de fumer sur le canapé, bon sang ! Va à la fenêtre au moins », râle Cyril en pénétrant dans le salon.

Il empeste tellement le parfum que je suis étonné qu'il sente encore les effluves de tabac.

« Et sérieux, va prendre une douche aussi. Y a pas que ta clope qui pue. »

Je lui adresse un doigt d'honneur accompagné de mon sourire le plus charmeur.

Il lève les yeux au ciel en grommelant et s'assoit à mes côtés pour enfiler ses boots.

« Tu sors ce soir ? je demande en avisant son t-shirt Diesel noir, son jean

propre et repassé, le gel dans ses cheveux et sa mine de mec qui n'a pas l'intention de rester seul toute la nuit.

— Ouais. »

Il détourne les yeux lorsqu'il croise les miens et se concentre sur ses lacets. En écho, une coulée gelée serpente le long de ma colonne vertébrale. Cyril est un menteur pourri. S'il voulait entuber quelqu'un, il devrait lui bander les yeux et le ficeler sur une chaise, et encore, il serait capable de s'excuser.

Je me redresse légèrement, tire sur ma clope :

« Tu sors avec qui ? »

Il s'humecte les lèvres d'un coup de langue et se relève du divan à peine ses chaussures aux pieds. Il passe la main dans ses cheveux, se poisse les doigts sur le gel et peste entre ses dents, avant de me répondre, l'air de rien :

« Rine veut sortir ce soir, histoire de se changer les idées. On sort avec la bande. »

Mon cœur me remonte dans la gorge à cette pensée. Érine veut sortir ? Un peu plus d'une semaine après notre rupture ? Ouais, ouais, je ne peux décemment pas le lui reprocher. Je suppose qu'elle a besoin de voir du monde, de sortir de l'appart, de... m'oublier. J'ai un goût détestable dans la bouche.

« Vous allez où ?

— Au Freelancer. Je te demande pas si tu comptes venir. Tu m'en veux ?

— Non, pas de problème.

— Quand tu seras d'humeur pour une virée entre potes, Kazuma et moi, on sera là. Un bar à striptease ou un pub, tes désirs seront des ordres.

— Ouais, je sais. C'est sympa. »

Mes désirs seront loin d'être satisfaits de toute manière. Je détourne les yeux vers la fenêtre et fixe les nuages cotonneux qui parsèment le ciel. Je pousse un soupir et carre ma cigarette entre mes lèvres, pompant rageusement dessus.

« Hé, mec, c'est toi qui l'as voulu. Tu ne peux pas l'empêcher de vivre.

— J'ai rien dit.

— T'as pas besoin de le dire, c'est inscrit sur ta gueule. »

J'ai envie de lui tendre encore mon majeur, mais me contiens en pressant ma clope entre mes doigts. Je suppose qu'il n'a pas tort. Érine est désormais libre d'agir comme bon lui semble. On n'est plus fiancés après tout. On n'est plus rien l'un pour l'autre.

Plus rien...

« Toi aussi, tu devrais reprendre les choses en main, à commencer par une douche ! Et range un peu ce bordel ! râle-t-il, en m'envoyant l'un de mes t-shirts au visage. T'es pire qu'un gamin. Je comprends même pas comment Rine peut vivre avec toi. T'aurais dû l'épouser, abruti ! »

Je grogne et lui adresse finalement un nouveau doigt d'honneur bien pesé. Il hausse les épaules en bougonnant, jette un œil à sa montre.

« Je passe chercher ton ex. Amuse-toi bien tout seul dans ta crasse.

— Va te faire foutre ! » je lui lance sans grande conviction, tandis qu'il me dédie un sourire satisfait avant de claquer la porte.

Au moment où je m'apprête à donner un coup de pied rageur dans sa table basse, il rouvre le battant, glisse sa tête par l'entrebâillement en tendant un index impérieux dans ma direction.

« Si tu touches à cette table, je raconte à Érine que t'es qu'une loque quand elle est pas là. »

J'affiche un sourire mesquin, mon pied restant en suspens.

« De toute façon, tu vas le lui dire ! »

Et je donne un grand coup dans sa table basse qui crisse sur le parquet.

« Putain, Yano ! »

Cyril serre le poing, énervé.

« Tu mérites la merde dans laquelle tu t'es mise », peste-t-il en claquant la porte pour de bon.

Sans aucun doute. Rien de nouveau sous le soleil, je songe en me laissant retomber contre le dossier du canapé. Je fourre ma clope entre mes lèvres et fume en écoutant le pincement des cordes d'une guitare dans un clip à la télé. Ça me rappelle que je n'ai pas touché à ma guitare depuis des lustres. J'en aurais bien joué ce soir, histoire de me distraire, mais je l'ai laissée à l'appart.

Je jette un coup d'œil vers la fenêtre et soupire. Je suis tout seul, dans un salon qui n'est pas le mien, et ma nana part se divertir pour tenter de m'oublier. Pourquoi cette idée me met-elle dans une rage folle ? Je sais pertinemment qu'Érine ne va pas refaire sa vie du jour au lendemain.

Une pensée très malvenue concernant Thomas et Raphaël plante ses griffes dans mon cerveau. Érine a toujours du succès partout où elle passe. Depuis qu'elle a cessé de porter les vieux t-shirts de Mael... non, depuis qu'elle sort avec moi, elle est devenue encore plus sexy, plus farouche, plus sensuelle,

comme si, pour me plaire, elle cherchait à m'en mettre plein la vue sans arrêt, et ça fonctionne du feu de Dieu. Je suis un clébard quand elle est dans la même pièce que moi.

Arrête de penser à elle au présent. C'est du passé !

Érine au Freelancer, c'est un mets raffiné pour tous les mecs en rut du coin, sans compter les touristes en quête de chair fraîche. Un nœud tord mon estomac. Je dois me préparer mentalement à l'éventualité qu'elle reprenne une vie normale, qu'elle fréquente d'autres hommes, qu'elle se laisse toucher par d'autres mains que les miennes, embrasser par d'autres bouches, qu'elle gémissse pour un sale type qui ne sera pas moi...

J'ai la gerbe.

Je me redresse vivement, écrase mon mégot dans le cendrier et arpente le salon de long en large. Je ressemble à un ours qu'on aurait enfermé dans une cage trop petite. Les doigts dans mes cheveux, je pousse un grognement, m'allume une autre clope, me cale contre la fenêtre et jette un œil sur l'océan au loin. Je me cogne l'arrière de la tête contre le montant en me traitant d'abruti. Ce satané pincement au cœur refuse de se tirer. J'ai les jambes qui frétilent presque d'impatience. J'essaie de me convaincre que je m'apprête à faire une connerie. Une de plus, mais c'est totalement inefficace. Je finis par pousser un juron à voix haute, lâche ma cigarette dans le cendrier et fonce mettre mes chaussures. Je ne prends pas le temps de changer de t-shirt ou de me doucher. Je dévale l'escalier, me précipite sur le parking et grimpe dans ma bagnole.

Je dérive dans les rues en tentant encore de me raisonner, mais c'est foutu d'avance. J'ai besoin de savoir.

Je me gare le long de la plage, claque ma portière et remonte la croisette à pied. En arrivant aux abords du Freelancer, je fais demi-tour, parcours une vingtaine de mètres et pivote de nouveau pour retourner vers les grandes baies illuminées de spots de couleur. Je reste sur le trottoir d'en face, près de la plage, fais les cent pas pendant cinq bonnes minutes sans relever la tête. Mes doigts sont contractés au fond des poches de mon jean. Mon cœur tambourine comme si un batteur jouait à fond de train.

Je n'ai vraiment aucune volonté quand il s'agit d'elle. Absolument aucune. Je ne sais même pas ce que je fous là.

Putain...

Je relève la tête en m'adossant à un lampadaire et la cherche des yeux à travers les larges vitres dans la foule. Je ne mets pas deux minutes à la dénicher.

Érine est assise sur l'un des tabourets de bar près de la baie, à côté de Kazuma. Elle porte une robe beaucoup trop courte à mon goût. Je peux entrevoir le haut de ses cuisses depuis ma position, de l'autre côté de la rue. Ses cheveux sont retenus en queue-de-cheval et dévoilent son visage magnifique. Son décolleté est bien trop profond. Elle est sexy. Beaucoup trop !

Je ferme les poings dans mes poches.

Elle rigole. Elle a l'air joyeuse. Son sourire me cloue le cœur sur un poteau. C'est ce que je souhaitais : qu'elle soit heureuse, mais ça me fait mal.

J'ai l'impression de régresser, de retourner en arrière de quelques années, quand je suivais Rine dans la rue. Je ne suis pas capable de me passer d'elle. J'ignore totalement la manière dont je dois m'y prendre pour vivre sans elle. Tout mon corps est relié au sien, si bien que je n'ai qu'une envie, traverser cette route, rentrer dans ce bar et l'embrasser. Je suis obligé de me remémorer sans cesse le sang qui a giclé sur la baie vitrée lorsque je l'ai poussée. Je suis obligé de me rappeler la terreur qui m'a envahi. La réalité de mon geste et ses conséquences. Je suis obligé de me souvenir de ce que je ressentais lorsque mon père était dans la même pièce que moi et de la peur stagnant dans mon estomac quand j'attendais les coups qui ne manquaient jamais de venir. Je suis obligé de me rappeler pourquoi je l'ai quittée. Parce que je veux la rejoindre. Je veux lui appartenir. Je veux qu'elle m'appartienne. Je ne veux pas la voir sourire ou embrasser un autre mec.

Qu'elle en aime un autre, ça va me bousiller.

Je contemple son sourire sublime qui illumine ses traits, et la rage monte un instant en moi parce que je vois qu'elle m'échappe. Puis mes lèvres s'étirent lentement en un rictus. Je sais qu'elle joue la comédie. Érine est douée pour dissimuler ses sentiments. Elle mime le bonheur pour se donner un coup de fouet, à moins qu'elle sache pertinemment que je suis dans le coin, en train de l'épier, comme autrefois. C'est tout l'inconvénient de se connaître par cœur. Je sais qu'elle ment, et elle sait probablement que je l'observe.

Regarde-moi, bébé.

Tourne la tête juste un instant, regarde-moi.

Je mords dans ma lèvre en attendant ce moment, mais celui-ci ne vient pas. Elle continue de discuter avec les copains, en portant parfois son verre à sa bouche rouge vermeil.

Puis brusquement, ils se lèvent tous et se dirigent vers la piste de danse. Érine ondule des hanches sur la musique et s'évanouit dans la foule. Je ferme un

instant les paupières, sentant courir dans mon sang des vagues de trouille et de colère. Je vais mal, comme si j'avais la gueule de bois sans avoir bu une goutte. Je finis par rouvrir les yeux, mais ne les vois pas revenir. Ils doivent être en train de danser.

Je retourne à ma voiture, roule jusqu'à l'appart de Cyril. Une fois arrivé, je jette mes baskets dans l'entrée, j'observe le salon désert puis me décide à prendre une douche pour calmer mes nerfs. Je fourre mes fringues sales dans la panière et m'engouffre sous l'eau brûlante. Je passe ma tête sous le jet, me lave le torse et tente de me branler sans grand résultat. J'éjacule, mais je n'ai jamais pris aussi peu de plaisir en me touchant. C'est insignifiant et assez inutile. Je ne me sens pas mieux. Même pas un peu.

Je sors de la cabine, me sèche, enfile un jean et un t-shirt propre, puis choisis ma dernière option : boire un verre, même si c'est une très mauvaise idée. J'ai vu ce que ça donnait l'autre soir, mais je me conforte dans la pensée ridicule que je suis seul, chez Cyril. Je ne risque pas de commettre une bêtise irréparable. Je me colle devant la télé, les pieds sur la table basse, un whisky à la main, et commence à tenter d'oublier les lèvres d'Érine, son sourire, mon désir. Je picole avec assiduité, enfilant verre sur verre et prenant le chemin le plus sûr pour virer alcoolique. J'ai chopé toutes les tares de mon père. Une de plus ou une de moins, qu'est-ce que ça change ? Je suis foutu, de toute façon.

Mais quelque part entre le moment où j'ai cessé de comprendre ce qui défilait sous mes yeux et le moment où j'ai sombré sur le canapé, j'ai dû bouger.

Je me réveille sur un divan qui n'est pas celui de Cyril, une couverture jetée sur mes épaules. Une odeur de café titille mes narines avec délice. J'ai mal au crâne, mais la douleur est supportable. Je me redresse sur un coude, examine le salon propre et très viril qui se dessine dans mon champ de vision, puis le grand type qui me dévisage avec amusement. Je lève les yeux au ciel en grognant.

« La belle au bois dormant est enfin réveillée ! J'ai cru que j'allais devoir te traîner sous la douche. »

Fabien me dédie l'un de ses sourires puants de sarcasmes.

« T'as bien dormi ? » me demande-t-il en s'approchant du canapé. Il dépose une tasse de café sur la table, pour laquelle je le remercie d'un hochement de tête.

« Ouais, je crois. Je ne sais plus très bien comment j'ai atterri ici.

— Tu as sonné comme un malade à 3 heures du mat' pendant vingt bonnes

minutes, jusqu'à ce que je t'ouvre la porte, m'explique-t-il en prenant une chaise sur laquelle il s'installe à califourchon, croisant les bras sur le dossier. J'aurais dû te laisser cuver sur le paillason. Tu étais particulièrement en forme cette nuit. J'ai failli t'attacher les mains.

— Quoi ? Pourquoi ?

— Parce que tu étais à deux doigts de démolir mon mobilier, et que j'y tiens, à mon mobilier.

— Oh merde, désolé. »

Fabien m'observe avec attention et un brin de compassion, puis lâche tout de go :

« Camille, je t'aime bien, t'es un chouette gosse, t'es débrouillard, tu t'en sortiras toujours dans la vie. J'ai confiance en toi, mais parfois, il faut savoir s'arrêter et accepter que l'on a besoin d'aide. »

Incrédule, la tasse de café dans la main, je le considère sans broncher. Je me contente de froncer les sourcils. Le lendemain de ma rupture avec Érine et de ma nuit au poste, j'ai raconté à Fabien pourquoi je ne viendrais pas bosser les six prochaines semaines. À ce moment-là, il s'est contenté d'un : « Très bien, prends soin de toi. »

Mais on dirait qu'il emprunte un autre chemin ce matin. Un chemin que je ne suis pas certain de vouloir suivre.

Fabien tend le doigt en direction de ma main pétée et de ma poitrine.

« Ça commence à faire beaucoup de blessures, tu ne crois pas ? »

Je ne réponds pas et détourne les yeux vers la table basse en verre.

« Ton problème, c'est que tu as une trop grande capacité à supporter la souffrance que tu t'infliges, tu es même capable de t'en nourrir. Mais admetts que ce n'est pas très sain comme existence ni comme façon d'être. Que tu te punisses parce que tu t'es montré violent avec Érine, je peux le comprendre. Tu as merdé. Nous sommes d'accord. Mais ce qui est inadmissible, c'est que cela ne te serve pas de leçon.

— Je n'ai pas vraiment envie d'une leçon de morale, je grogne avant d'avalier une gorgée de café.

— Mon grand, si tu es venu ici, je pense que c'est, au contraire, ce que tu recherchais. Que veux-tu ? Je suis ta bonne conscience. »

Il ricane, tandis que je lui offre une moue dépitée. Il se gratte le sourcil, puis poursuit :

« Camille, t'es bouffé par une colère que tu ne gères pas. Tu sais combien de fûts de chêne tu as pétés dans la réserve ? »

Je déglutis et secoue la tête.

« Huit ! Tu as bousillé huit fûts à coups de pied. D'ailleurs, je les ai retenus sur ta paie.

— Rapiat », je me moque sans joie.

Il me sourit, avale une autre lampée de café et continue sur sa lancée :

« Tu connais l'adage : "Comme on fait son lit, on se couche." C'est à toi de savoir ce que tu comptes faire de ta vie et de te donner les moyens d'atteindre tes objectifs. Personne ne le fera à ta place. Tu veux fuir ce que tu es et ce qu'on t'a inculqué, ou tu préfères l'affronter ? Ton enfance était pourrie, je le sais. Ce que tu as vécu, aucun même ne devrait jamais le vivre. C'est horrible et j'ai envie de cogner moi-même ton père pour tout ce qu'il t'a infligé. Mais n'attends pas de ma part plus de compassion, parce que ce que tu es en train de traverser aujourd'hui, tu en es le seul responsable, fiston. Tu provoques toi-même ton malheur. Sors-toi les doigts du cul ! » s'exclame-t-il en quittant son siège.

Il lorgne le contenu de sa tasse et ajoute :

« J'ai foiré mon café, non ? »

Il grimace, tourne les talons et gagne la cuisine sans ajouter un mot. Je l'entends trifouiller dans ses placards et lancer un nouvel expresso. Je me relève du canapé, m'étire, puis le rejoins, ma tasse à la main. Je la dépose sur l'îlot central de la cuisine dernier cri au mobilier métallique et gris argenté. Je m'assois sur l'un des hauts tabourets de cuir qui le joute et croise les bras sur le plan de travail.

Fabien ouvre un tiroir, en sort un tube d'aspirine et le dépose sous mon nez avec un verre d'eau.

« Pour la migraine.

— Merci. »

Il s'installe en face de moi et attend que son expresso ait terminé de couler. Je l'observe, tandis que les bulles de l'aspirine explosent dans l'eau. Par bien des côtés, il ressemble à Mael. Les mêmes cheveux noirs, les mêmes yeux verts, quoique plus foncés, plus durs aussi, plus marqués par les années. Il a pris de l'embonpoint et ses joues ont un peu gonflé par rapport au temps où je le croisais à la villa, mais il arbore toujours son air jovial, qui détonne tellement dans sa famille. J'ignore pourquoi Fabien accepte de m'aider. Je n'ai fait que lui attirer des tas d'ennuis depuis que je travaille à La Dernière Mode. Mais il ne me le

reproche jamais. Quel genre de patron ouvre sa porte à son employé ivre mort au milieu de la nuit, lui offre un canapé et un cachet d'aspirine ? Qui est prêt à agir encore de cette façon de nos jours ?

« Pourquoi tu ne me parles jamais de Mael ? » je demande brusquement.

Il relève les yeux de la machine à café et les pose sur moi, un sourcil levé.

« Pourquoi devrais-je t'en parler ? »

Je hausse les épaules et explique :

« Tu étais proche de Mael, mais tu ne m'as jamais rien reproché.

— Pourquoi aurais-je dû te reprocher quoi que ce soit ? Mael est mort dans un accident de moto.

— On sait que ce n'est pas vrai. Mael...

— Mael a pris ses décisions. C'est lui que ça regarde. Pas moi. Et toi pas davantage. Tu te le reproches encore ?

— Je me le reprocherai sûrement toujours.

— Tu ne devrais pas. Tu vois, Camille, tu ne peux pas t'empêcher d'alimenter ta colère et ta douleur. »

Il ancre ses yeux dans les miens.

« Tu ne crois pas qu'il serait temps que tu cesses cette manie détestable et que tu te concentres sur le positif ? »

Je pousse un soupir en baissant les yeux sur mon verre.

« Je... Je ne sais pas comment m'y prendre. »

Il m'ébouriffe les cheveux.

« Moi, je sais, mais ça risque de ne pas te plaire. »

J'avise son rictus et grimace.

« J'ai le choix ?

— Ça dépend.

— De quoi ?

— Si tu veux la retrouver un jour. »

CHAPITRE 23

- RINE -

Ça fait maintenant trois semaines. Trois longues et douloureuses semaines que nous ne nous sommes pas croisés. Ni aperçus. Ni parlés. Ni touchés. Rien. Tous les soirs, je me couche dans notre lit. Je lui fauche l'un de ses t-shirts et je dors dedans, roulée en boule dans les draps qui portent encore son odeur. Enfin, l'odeur de notre lessive, mais je ne chipote pas. J'arrive tout de même à percevoir encore son parfum. C'est mon seul moyen de trouver le sommeil. Je me demande sans arrêt ce qu'il fait de ses journées, s'il pense à moi, s'il a envie de me voir autant que j'en éprouve le besoin. Je me retiens sans cesse de prendre mon téléphone pour entendre sa voix sur son répondeur. Je n'ai plus appelé depuis cette fameuse nuit où, ivre, il est venu me faire l'amour. Je n'ai envoyé aucun message. Je m'interdis tout contact et cela me coûte un effort colossal. J'ai envie de le voir tout le temps. Son absence me ronge de l'intérieur. Au Freelancer, je sentais son regard sur moi. Je jure que je le sentais, au-delà du fait que Kazuma l'avait repéré sur le trottoir d'en face. Avant même qu'il ne le remarque, je savais qu'il était là. Il m'a fallu une volonté exceptionnelle pour ne pas me retourner vers la rue et le regarder. J'avais tellement envie de sortir du bar et de foncer vers lui pour me jeter dans ses bras, mais ça aurait été inutile. Il m'aurait peut-être embrassée, serrée contre lui mais il m'aurait quittée une nouvelle fois.

Je dois m'en tenir au plan. Je sais me montrer patiente, mais par le passé, au lycée, alors qu'on ne se parlait plus que pour s'envoyer des horreurs au visage, il était quand même là, assis à mes côtés en salle de cours. Il ne s'éloignait jamais. Être séparée de lui est un long supplice. J'ai parfois l'impression que mon cœur n'y résistera pas, mais je sais ce que j'ai à faire pour réparer ce fiasco. Je n'hésiterai pas. Il n'existe qu'un seul amour comme le nôtre dans toute une vie. On peut aimer à nouveau, mais on n'aimera jamais autant, avec cette intensité, cette passion, cette rage et cette tendresse. C'est impossible. Et je refuse d'avoir une vie sans relief, sans passion, une vie pleine de rancœur et d'amertume. Yano,

c'est ma montagne à gravir. Il est capable de me remplir d'amour à un point à peine concevable et de me briser le cœur en l'espace de quelques minutes, mais j'en assume pleinement les risques ; il vaut la peine que je me casse la tête pour le reconquérir, que je me batte pour lui, même si ça ne sera pas sans conséquence. Il faut qu'il apprenne de ses erreurs et je compte bien l'y aider. Je compte bien lui forcer la main. Je compte bien le pousser à jouer à mon jeu !

« Hey, Érine, ça te branche qu'on sorte ce soir boire un verre toutes les deux ? »

Je quitte mon écran du regard pour fixer Laureline, les pieds sur son bureau, en train de se limer les ongles.

« Toutes les deux ? » je répète avec stupeur.

Raphaël ricane.

« Elle est pas suicidaire ! » lui lance-t-il d'un ton moqueur.

Laureline lui adresse un doigt d'honneur sans relever les yeux de sa tâche.

« Allez, ma jolie, je suis sûre que tu n'as pas la moindre idée de ce que signifie faire la fête ! Je te propose une virée à l'Ardésia et puis on fonce au Magicien d'Oz. On se trémousse toute la nuit l'une contre l'autre. On chauffe tous les mâles présents. Avec un peu de bol, tu te lèves un beau gosse et tu ne dormiras pas seule ce soir.

— Je n'ai aucune envie de me lever qui que ce soit. Et comment de “boire un verre” on se retrouve au Magicien d'Oz ? »

Elle grimace, plante ses immenses yeux bruns soigneusement maquillés dans les miens et hausse un sourcil :

« Parce qu'il faut te décoincer, ma jolie. Te dé-coin-cer !

— Je ne suis pas coincée. Seulement je ne suis pas d'humeur.

— Après une rupture, c'est comme une chute de cheval, faut se remettre en selle. C'est pas bon de s'enterrer. »

J'ai envie de lui répondre que remplacer Yano dans ma vie comme dans mon lit est impossible. Quand on a goûté au champagne, on ne se contente pas de Champomy.

« Je ne suis pas d'humeur à mettre qui que ce soit dans mon lit, je réponds finalement.

— Quelquefois, j'aimerais vraiment être dans un autre bureau », marmonne Raphaël en pianotant sur son clavier.

Laureline lui envoie une boulette de papier au visage, ce qui ne manque pas de lui arracher un nouveau grognement.

« J'ai l'impression d'être dans un salon de coiffure, maugrée-t-il.

— Plains-toi. T'es le mieux placé pour prendre la relève », lui lance Laureline avec une touche de mesquinerie.

J'ai brusquement envie de l'étriper mais je ravale mon juron lorsque Raphaël rétorque d'un ton très calme :

« T'as de la merde dans les yeux, Laureline. Érine est amoureuse de lui. Tu peux l'emmener au Magicien d'Oz, si un mec l'approche, je te parie deux cents euros qu'elle le rembarre dans les quinze secondes qui suivent.

— OK, pari tenu ! » rebondit aussitôt Laureline en levant les bras au ciel.

C'est vraiment une girouette. Elle n'écoute et ne retient que ce qui l'arrange.

« Je n'ai jamais accepté d'aller au Magicien d'Oz », je prends soin de rappeler, mais tout le monde a l'air de s'en foutre.

Je soupire, tandis qu'ils organisent notre vendredi soir comme si je n'existais plus.

Mon portable vibre sur mon bureau. Le nom de Théo s'affiche sur mon écran. Je décroche aussitôt.

« Salut, Rine, je te dérange pas ?

— Non, pas de problème. Que se passe-t-il ?

— Camille est passé à l'appart chercher quelques affaires. »

Mon cœur se froisse à l'idée qu'il ne vienne que pour prendre des vêtements.

« Il m'a prévenu qu'il irait à la tour Bella aujourd'hui. Apparemment, votre patron veut le rencontrer. Il a rendez-vous à 14 h 30. »

Je lève les yeux sur l'horloge au-dessus de la porte : 11 h 45.

« Merci de m'avertir.

— Je suis là pour ça, frangine. Tu vas essayer de le voir ?

— Oui, même si je ne sais pas encore comment.

— Bon courage, il n'est pas de super bonne humeur. De toute façon, depuis que vous avez rompu, il n'est jamais de bonne humeur. Qu'est-ce qu'il est chiant quand t'es pas avec lui ! »

J'éclate de rire devant sa façon craquante d'essayer de me remonter le moral, puis demande :

« Est-ce que... Est-ce qu'il a parlé de moi ? »

Sa respiration s'alourdit dans le combiné.

« Il a demandé comment tu allais.

— Tu lui as répondu quoi ?

— J'ai appliqué le plan à la lettre en prétendant que tu allais bien mieux. Que tu reprenais du poil de la bête. Que tu sortais beaucoup. Il n'était pas ravi de l'apprendre. Il n'a pas ouvert la bouche, mais je voyais bien à sa tronche que ça passait pas.

— Je te remercie, Théo, pour tout ce que tu fais pour moi.

— Pour être honnête, je ne le fais pas que pour toi. Je le fais pour Camille et un peu pour moi aussi. Camille est malheureux sans toi et je déteste le voir dans cet état. Et j'aime trop quand tu fais à bouffer. Camille est une catastrophe ambulante dans une cuisine.

— Ah ben je te remercie ! » je ricane.

Je l'entends rire.

« T'es ma grande sœur, Rine. Je te connais depuis que je suis né. Comment je pourrais me passer de toi ? »

Mon cœur fond.

« Tu sais bien que je t'aime, ajoute-t-il avec une facilité déconcertante, alors que Yano ne parvient jamais à prononcer ces mots-là.

— Moi aussi je t'aime, sale gosse. »

Il ricane de plus belle.

« Je dois y aller, poupée. Mélanie m'attend pour déjeuner. On se voit ce soir ?

— Oui, pour le dîner, mais apparemment je sors ensuite, je dis en jetant un coup d'œil à Laureline. Et arrête de m'appeler "poupée" ! »

Je raccroche en songeant que j'ai de la chance d'avoir Théo à mes côtés. Je ne sais pas comment je m'en sortirais sans lui. Il me soutient, me rappelle combien son frère m'aime quand je déprime ou quand les larmes menacent de couler. Il a toujours un mot gentil pour me redonner courage. En dépit de ses seize ans, ce n'est déjà plus un adolescent et il apprend bien plus vite que son frère. Plus tard, ce sera sans aucun doute un homme magnifique et attentif aux autres.

Je fixe mon téléphone quelques secondes, puis déclare :

« OK pour le Magicien d'Oz ce soir. Ça vous ennuie si j'invite des amis ?

— Au contraire, s'exclame aussitôt Laureline. Plus on est de fous... »

Je lui lance mon plus beau sourire retors et j'envoie un message à Cyril pour l'avertir. Il ne met pas deux minutes à me répondre :

› Cyril : Serai au rendez-vous avec les potes. Je préviens Yano avec un grand plaisir.

Ce connard m'a pété ma table ! Fais-lui mordre la poussière !
Je glousse en lisant son SMS.

› Moi : Avec joie.

Il m'envoie un smiley, puis ajoute :

› Cyril : Ça t'ennuie si j'invite Sarah ?

› Moi : Non, ne me pose plus cette question. Sarah ne m'ennuie pas
et tu es amoureux d'elle. Alors bouge tes fesses.

Cette fois, un petit diable rouge s'affiche sur mon téléphone, accompagné d'un :

› Cyril : Méchante Miss Glaçon ! Tu piétines mon cœur.

Si tu sortais avec moi, j'en serais pas là !

› Moi : Sortir avec un mec qui en aime une autre, très peu pour moi.
T'es un grand garçon. N'agis pas comme Yano et prends les choses en
main.

› Cyril : Oh que c'est mesquin ça !

Tu mériterais que je te laisse te débrouiller toute seule.

› Moi : Et comment tu virerais Yano de chez toi ?

› Cyril : Putain, tu marques un point.

Je suis à tes ordres, maîtresse.

Je ricane comme une débile.

› Moi : Nous avons le même objectif,
ne l'oublie pas, jeune Padawan.

› Cyril : Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir,
y compris basculer du côté obscur de la force pour le foutre dehors.

Je me remets au travail avec du baume au cœur. Je me sens mieux, moins déprimée. Avec un peu de chance, je verrai Yano dans quelques heures et, ce soir, si tout fonctionne comme prévu, le piège commencera à se refermer sur lui. Je dois l'acculer.

On part déjeuner dans une brasserie à côté de la tour et, en revenant, je demande à l'hôtesse d'accueil de bien vouloir me prévenir quand Yano se présentera. Comme elle ignore que nous sommes séparés, celle-ci accepte sans rechigner.

Je jette un œil à ma montre : 13 h 30. Les minutes s'écoulent trop lentement. Un nœud me tord l'estomac. Je n'ai quasiment rien mangé ce midi, trop stressée à l'idée de me confronter à lui. Yano est doué, je dois être meilleure que lui.

À mesure que l'heure fatidique se rapproche, je me dandine dans mon fauteuil, joue avec mon agrafeuse et ne cesse de fixer l'horloge. Raphaël n'émet même plus de remarques sur mon air déboussolé et angoissé. Laureline s'en fiche, ce qui m'arrange volontiers.

Quand mon téléphone professionnel sonne, je bondis de surprise, ce qui arrache un rire moqueur à Laureline. L'hôtesse m'annonce que Yano vient d'arriver. Je lui demande aussitôt quel ascenseur il a emprunté, puis fonce hors du bureau, après avoir attrapé le premier dossier à portée de main. Je dois avoir l'air d'une folle furieuse à courir dans le couloir et je suis à deux doigts de l'asphyxie lorsque j'appuie comme une forcenée sur le bouton de l'ascenseur.

J'observe les chiffres lumineux qui se succèdent, m'indiquant l'étage auquel s'arrête la cabine. Mon cœur tambourine. Yano est dans cet ascenseur. Il est là.

Je trépigne d'impatience. Mes doigts sont repliés contre le dossier que je tiens sous le bras. Je prends une profonde inspiration, tente de me calmer, pose un masque d'indifférence sur mon visage, espérant que mes yeux ne me trahiront pas tant ils doivent briller rien qu'à l'idée de l'apercevoir.

Le *ding* m'informe de l'arrivée de l'ascenseur. Mon cœur accomplit une envolée phénoménale.

Les portes s'ouvrent et ma respiration se bloque. Oh bon sang...

Il m'avait tellement manqué.

Yano lève les yeux, à peine surpris de me découvrir devant l'ascenseur. Il est décoiffé. Des mèches rebelles lui tombent sur le front, accentuant la profondeur de ses yeux bleus. Il a sa barbe naissante qui le rend si sexy, si troublant. Les ecchymoses ont disparu de son beau visage. Il porte son jean noir, celui qui lui moule si bien les fesses que ça frise l'attentat à la pudeur, et un t-shirt à manches longues bleu roi.

Je pénètre dans la cabine, contente qu'il soit seul.

« Bonjour », murmure-t-il.

Son regard vagabonde sur mes courbes, redessinant toute ma silhouette, je

pourrais presque sentir ses doigts courir sur mon corps. Je ferme un instant les paupières pour trouver le courage de raffermir ma volonté.

D'une voix la plus froide possible, je réponds :

« Bonjour. »

Je m'adosse à la paroi de l'ascenseur. Yano affiche son fichu rictus. Il se penche et appuie sur tous les boutons jusqu'au dix-neuvième étage. Je lève un sourcil.

« Qu'est-ce que tu fiches ?

— Je prends mon temps. Je suis en avance. »

Je fais mine de m'intéresser à autre chose.

« Comment tu vas ? me demande-t-il.

— Bien, merci. »

Je ne le regarde pas dans les yeux, mais j'observe son reflet dans la glace. Mon cœur joue au Yo-Yo. Il monte et descend à une telle vitesse que mon sang pulse dans mes veines.

« Tu es très belle. »

Je crispe la mâchoire et, mauvaise, lance :

« Arrête ça. »

Son regard me couve d'une telle tendresse que ma volonté se craquelle.

« Désolé. C'était déplacé. »

Il détourne les yeux et fixe le sol.

L'ascenseur s'arrête à l'étage supérieur. Pendant que les portes s'ouvrent, nous n'échangeons pas un mot. J'ai envie de me jeter sur ses lèvres charnues. J'ai envie qu'il me touche. J'ai envie de sentir l'empreinte de son corps sur le mien. C'est une torture.

Je finis par poser la question qui me brûle les lèvres :

« Tu reviens travailler pour Bella ? »

Il hoche la tête.

« Je suis sous contrat. On ne rompt pas un contrat avec Big Mordret. Ce connard n'a pas voulu me libérer. Il veut que je finisse la campagne. »

Je réponds, la mâchoire crispée :

« C'est bien. C'est une bonne chose que tu puisses continuer. Ça arrondit tes fins de mois. »

Ses yeux me percutent. Dans la lumière blafarde, ses iris paraissent encore plus bleus que d'ordinaire.

« Je n'ai pas le choix de toute façon. »

La cabine s'immobilise au dix-septième étage. Plus que deux... Je voudrais arrêter le temps !

« Te pavaner aux côtés d'un mannequin, ce n'est pas le pire métier du monde. »

Merde... Pourquoi ai-je laissé échapper ça ?

Un sourire étire aussitôt ses lèvres, mais il n'ajoute rien. *Dis quelque chose, Yano.* Mon pouls est si lourd, si douloureux. Son regard m'enveloppe tandis que je fixe un point sur les portes de l'ascenseur.

« Je me fiche des mannequins », lâche-t-il soudain en jouant avec le bouton d'ouverture de la porte.

Je reprends une inspiration. J'essaie d'être discrète, de ne pas lui montrer à quel point ça me touche. À l'étage suivant, un homme et une femme s'apprêtent à pénétrer dans la cabine, mais Yano se redresse et lance :

« C'est occupé. »

Ils le dévisagent comme s'il avait perdu la boule, mais reculent. Les portes se referment. Yano s'adosse à la cloison et me renvoie un sourire moqueur.

« Tu n'étais vraiment pas obligé de faire ça, je proteste aussitôt.

— Tu ne voulais pas être seule avec moi ?

— Camille, arrête. »

Il pince les lèvres. Son regard se détourne vers le miroir, où nos yeux se croisent aussitôt dans le reflet, puis revient dans le mien.

« Je te connais, Érine. Je sais lire à travers toi.

— Si tu le savais vraiment, tu ne serais jamais parti. »

Ma pique provoque son petit effet. Il fronce les sourcils.

« Qu'est-ce que tu vas faire au dix-neuvième ? me demande-t-il.

— Un dossier à rendre à M. Mordret. »

Je lui désigne la chemise verte que je tiens sous le bras. Il hoche la tête, ses yeux ne se détachant plus de mon visage.

Quand les portes s'ouvrent sur le dix-neuvième étage, mon cœur flanche. J'ai la sensation de ne plus pouvoir accomplir le moindre pas pour sortir de

l'ascenseur. Yano ne bouge pas non plus.

« Érine ? »

Je me secoue, m'ancre dans la réalité, puis m'arrache à lui à mon corps défendant. Chaque fibre de mon être désire s'attacher à lui, non s'en séparer. Je sors dans le couloir aux teintes rubicondes et argentées. Yano m'emboîte le pas, les mains fourrées dans ses poches. Je fixe droit devant moi pour ne pas perdre courage.

« Tu as commencé à chercher un appartement ? » me demande-t-il brusquement.

Je prends une claque si brutale que je manque de vaciller. Je bredouille, avant de raffermir ma voix :

« Non, pas encore. Je... vais m'y atteler.

— C'est bon. Prends ton temps. C'était juste pour savoir. »

Il ne me regarde pas non plus, les yeux braqués sur la moquette.

« Non, tu as raison. Plus vite ça sera fait, mieux ça vaudra. S'attarder dans le passé est une perte de temps. »

J'espère vraiment que mon ton est convaincant.

Yano ne me répond pas. Il se contente d'acquiescer du menton.

Nous nous arrêtons de conserve devant le bureau des secrétaires. La blonde au chignon strict annonce l'arrivée de Yano à M. Mordret et l'informe que j'ai un dossier à lui remettre.

Côte à côte, nous nous dirigeons vers la porte au cercle rouge qui se dresse au fond du couloir.

« Je suis content que tu refasses ta vie », chuchote-t-il.

Menteur !

« Je ne peux pas perdre des années à t'attendre, c'est évident, et comme tu ne fournis pas le moindre effort, je ne vois pas pourquoi je continuerais d'en faire. »

Il acquiesce en se mordillant la lèvre inférieure puis lâche dans un sourire craquant :

« Tu te débrouilles bien. T'es pas encore assez convaincante, mais c'est pas si mal pour un début. »

Je marmonne un juron en croisant son regard, mais celui-ci n'a rien de moqueur ou de sarcastique. Il lève la main en s'arrêtant devant la porte du directeur et frôle ma joue du bout des doigts.

« T'as les yeux qui brillent quand tu me regardes, Érine. Ça ne fonctionne pas très bien, du coup. Faut que tu apprennes à faire mentir ton regard. Là, tu auras atteint des sommets et tu seras devenue talentueuse.

— Je ferai mieux la prochaine fois. »

Son sourire est si tendre, si doux.

« Je n'en doute pas. »

Il abandonne mon visage avec un air de regret et cogne contre le bois.

« Tu devrais retourner bosser maintenant. À mon avis, Big Mordret n'a pas besoin de ton dossier. »

Je grimace, tandis que son sourire s'agrandit.

« Mais c'était bien joué, bébé. »

Je lui tire la langue et bougonne entre mes dents. Mon cœur continue ses folles envolées. Je ne parviens plus à le freiner.

« Je jouerai mieux au prochain tour, tu peux me croire.

— Je suis curieux de voir ça. »

CHAPITRE 24

- YANO -

Cyril ne m'a pas tracé un chemin de cailloux blancs, mais le message a été plus que clair. Il en a fait des tonnes pour que je comprenne où je devais me rendre ce soir. J'ai hésité, tourné en rond dans le salon en maugréant à mi-voix, tentant de me répéter que j'ai quitté Érine pour son bien, pas pour l'épier et la suivre comme un putain de voyeur. Je dois mettre de la distance entre nous, mais au fond de moi, une petite voix résonne et continue de murmurer que je commets ma plus grosse erreur. Érine m'a tendu une perche dans l'ascenseur. Une perche énorme. Je me demande si je dois la saisir ou si je dois laisser tomber. Je souhaite plus que tout la protéger de ce que je ne manquerai pas de lui faire endurer, mais je suis faible face à elle. Ce que je ressens va au-delà de la raison. Seules mes tripes parlent et me guident. J'ai toujours fonctionné à l'instinct et mon instinct me hurle d'être auprès d'elle, tandis que ma raison s'y oppose.

Fais chier, la raison !

Je file prendre une douche. J'en profite pour me branler, histoire de temporiser une situation qui pourrait dérapier. Je me sape d'un t-shirt à manches courtes vert foncé et d'un jean bleu déchiré au genou. Je boucle ma ceinture, fourre une cigarette entre mes lèvres sans l'allumer. Je ne me coiffe pas, et je fonce vers ma voiture.

Le Magicien d'Oz est déjà bourré de monde quand je me gare sur le parking. Je suis obligé de me farcir la file d'attente. Des filles tentent de m'allumer en me souriant de toutes leurs dents et en gloussant comme des pintades. Je m'en fous et fume en détournant les yeux. J'espère qu'Érine n'est pas en train de me préparer un coup tordu, un truc que je ne serai pas capable de supporter. Elle connaît mes points faibles, elle sait comment me faire perdre les pédales, et si je sors de mes gonds, je cours tout droit vers une nouvelle catastrophe.

Quand je parviens enfin à pénétrer dans la boîte de nuit, il est 1 heure du mat' passée, la musique sature les enceintes et la foule est dense. Une odeur de

transpiration et de parfums mêlés flotte dans l'air.

Je me fraie un passage jusqu'au comptoir, salue le barman et discute le bout de gras en sirotant un verre de whisky. Puis je me retourne face à la piste et cherche des yeux la bande.

Le Magicien d'Oz se compose de plusieurs salles, et comme je ne trouve pas les potes dans la pièce principale, j'erre de l'une à l'autre et finis par repérer Cyril en train de transporter quatre verres entre ses mains malhabiles. Je slalome jusqu'à lui et le débarrasse aussitôt de deux d'entre eux avant qu'il ne les foute par terre. Il semble à peine surpris de me voir et affiche un sourire que j'aimerais effacer de son visage, mais comme on sait tous les deux pour quelles raisons je suis là, ça ne vaut pas le coup de me salir les mains.

« C'est bien que tu sois venu », me crie-t-il pour surpasser la musique.

Je hausse les épaules et lui désigne les verres et la salle. Il tend la main vers une alcôve. Je m'y dirige aussitôt, tandis qu'il continue de brailler :

« Ça te changera les idées de sortir. Tu moisis à force de rester enfermé. »

Je préfère ne pas avouer que je reste à l'appartement pour éviter d'espionner Érine à longueur de temps, ce que j'ai déjà bien trop fait la première semaine. Inutile qu'il me prenne pour un pervers en plus d'un connard, même si en soi son avis m'importe peu – mais mieux vaut éviter les vanes de Cyril. Une casserole se traîne à vie avec lui.

D'un signe du menton, je salue Kazuma, Lisa et Sarah installés sur la banquette. Sarah me jette à peine un regard, ce qui est une bonne chose, et Lisa m'inspecte de la tête aux pieds pour juger de mon état. Je me crois obligé de lui tirer la langue en lui faisant les gros yeux. Elle me répond d'une grimace amusante en tendant le cou vers moi. Le tout sans échanger une parole. Quelquefois, certaines conversations se passent de mots.

Érine n'est pas avec eux et mon premier réflexe est de jeter un œil en direction de la piste de danse.

« Elle est partie danser dans la salle électro avec Laureline, m'informe Kazuma avec un sourire en coin.

— Qui ça ? »

Je suis encore moins convaincant qu'un charlatan qui vendrait du pastis comme panacée. Kazuma ricane en attrapant son cocktail que j'ai déposé sur la table. Cyril se laisse tomber à ses côtés de tout son poids, un bras sur le dossier.

« Il veut encore nous faire croire que ce n'est pas à cause d'elle s'il est là. Est-ce qu'on doit nous aussi faire semblant que c'est pour une autre raison ?

s'esclaffe Cyril en s'adressant aux autres comme si je n'étais pas présent.

— Non, je ne crois pas que ça soit utile. Ce serait offenser son intelligence, rétorque Kazuma sans me quitter des yeux. On sait tous qu'il est fou d'elle. »

Je grimace et lève les yeux au ciel.

« Vous me faites chier, les mecs.

— T'as pété ma table, ronchonne aussitôt Cyril.

— Je t'ai promis de t'en offrir une autre, et arrête, c'était de la camelote. Je l'ai à peine touchée !

— Vas-y, marre-toi tant que tu le peux encore. Tu vas pas rigoler longtemps.

— C'est supposé vouloir dire quoi exactement ? »

Je fronce les sourcils sous leurs airs de conspirateurs. Cyril me décoche un sourire puant de mesquinerie en me désignant la piste de danse d'un coup de menton.

« J'espère que t'as pris un valium avant de venir, parce que ta nana, ce soir, elle déchire. »

Mon cœur me remontant subitement dans la gorge, je fais aussitôt volte-face et me prends un mur d'adrénaline en pleine figure. *Putain...*

Érine est en train de danser sur la piste. Ses longs cheveux noirs déferlent en cascade dans son dos. Elle ondule des hanches, moulée dans une robe verte, presque de la même couleur que mon t-shirt, au décolleté si profond que j'entrevois la courbe sensuelle de sa poitrine. Un pendentif argenté tombe entre ses seins et met en valeur leur forme ronde et aguicheuse. Sa robe est courte, bien trop courte, et dévoile ses jambes fuselées, rehaussées par des talons aiguilles. Ses yeux sont maquillés, un truc à la mode, smokey ou je sais pas quoi. En tout cas, un maquillage sombre qui illumine le gris argenté de ses iris. Ses lèvres sont aussi rouges qu'une cerise et m'attirent comme un aimant. Elle est belle. Elle est sexy. Elle incarne à peu près tout ce que peut désirer un homme, pour la vie ou pour un lit.

Je me sens con à la mater depuis le bord de la piste, d'autant qu'une érection tangible se dresse dans mon caleçon.

Le mouvement de ses hanches m'hypnotise. Une goutte de sueur serpente le long de ma tempe. Je l'essuie d'un geste agacé. Elle a décidé de sortir le grand jeu. Sa copine, la grande folle aux cheveux courts, se rapproche et danse collée serrée avec Érine. Elles ondoient à l'unisson, déconnectées de la réalité. Rine semble si loin et si proche en même temps. Quelques pas, et je pourrais l'enlacer.

Mais aux mouvements de ses hanches, de ses bras, face à ses gestes aériens, je sais que son esprit est ailleurs, emporté, canalisé par la musique, à moins que ses pensées ne soient orientées vers moi. Juste un peu. Peut-être qu'elle imagine ce que j'imagine. Qu'elle me sent tout contre elle dans son dos, embrassant sa nuque, flattant son fessier de mon érection, mes mains emprisonnant ses hanches délicieuses. Je tremble, crevant d'envie de franchir les quelques mètres qui me séparent d'elle pour la prendre dans mes bras, la caresser, l'embrasser, pénétrer au fond de son ventre, m'enivrer de sa présence jusqu'à la déraison. Je suis pathétiquement prisonnier de son charme. Je ne sais pas de quelle façon m'en libérer.

Pendant une longue minute, je reste figé devant le spectacle, puis je prends conscience que je ne suis pas le seul à les mater comme un affamé. Plusieurs paires d'yeux les dévorent. Je serre le poing autour de mon verre et me force à en avaler une gorgée.

Soudain, j'avise ce connard de Raphaël qui joue des coudes pour les rejoindre. Les filles se détachent l'une de l'autre pour l'accueillir. Laureline lui tapote le dos, tandis que les lèvres d'Érine s'étirent en un sourire. Raphaël pose son bras au bas de son dos et lui dit dans le creux de l'oreille quelques mots qui lui volent un rire. Je manque d'exploser mon verre entre mes doigts tellement je le presse fort.

« Putain ! » je grogne à haute voix.

Je me retiens pour ne pas foncer sur la piste de danse et lui arracher le bras du reste du corps. Je regrette de ne pas l'avoir frappé plus fort. Une vague de rage m'envahit, me remplit, déborde de moi. Je n'ai pas le droit d'intervenir. Je ne l'ai plus, et cependant mon instinct me hurle une nouvelle fois qu'Érine est à moi, qu'aucun autre homme ne peut se permettre de poser ses sales pattes sur elle.

Elle est à moi !

À l'instant où j'esquisse un pas vers elle, les doigts de Cyril se referment autour de mon poignet.

« Mon pote, tu restes tranquille. Assois-toi. »

Je le considère comme si c'était un étranger. Je ne vois qu'Érine en ligne de mire et la main de ce type, même s'il l'a retirée de ma nana...

Mon ex...

« C'est pas toi qui prétendais que t'étais content qu'elle refasse sa vie sans toi ? me décoche Cyril, sournois. C'est ce qu'elle fait. Alors reste sage.

— Te fous pas de ma gueule ! j'explose aussitôt. Je sais très bien à quoi elle

joue. Elle veut me rendre jaloux et me pousser à bout. Tu crois que je ne perçois pas votre manège à tous ? Vous vous êtes tous ligués contre moi en imaginant que je ne pigerai pas votre petit jeu. Vous me prenez vraiment pour un abruti ? »

Je l'oblige à me lâcher d'un mouvement brusque.

— Yano, arrête ça, commence Sarah. Tu sais très bien que tu as peur...

— Mais t'es qui pour me parler ? je hurle en la fusillant du regard. Je t'in...

Cyril se redresse brusquement et me flanque un coup dans l'épaule du plat de la main pour attirer mon attention.

« Tu ravales tout de suite les mots que tu t'apprêtes à prononcer si tu veux qu'on reste potes. Tes conneries, ça suffit, Yano. Tu l'aimes. Elle t'aime. Prends tes responsabilités !

— C'est toi qui dis ça », je marmonne à mi-voix d'un ton cruel.

Cyril fronce les sourcils, les poings serrés. On se jauge comme deux loups sur le point de s'entre-dévorer. Je m'écarte légèrement avant de commettre une connerie.

« Vous êtes tous inconscients ! » je lance par-dessus la musique, en les désignant tous d'un index furieux.

« Vous voulez vraiment que je la fasse souffrir ? Vous voulez que je l'envoie à l'hôpital ? »

Je m'approche de Cyril et le regarde droit dans les yeux d'un air furieux.

« Tu sais pourtant à quel point je peux faire mal quand je cogne. »

Puis, m'adressant à tous :

« Merde, mais réfléchissez un peu. Vous croyez que ça m'amuse de ne plus être avec elle ? Vous croyez que je prends mon pied à la quitter et à la blesser ? Vous croyez que je suis pas en train de m'arracher le cœur ? Mais la quitter est la seule solution pour la protéger. Vous me faites tous chier. Allez crever ! »

Je balance mon verre, qui se déverse sur le sol aux pieds de Sarah.

Et je les plante là pour partir à toutes jambes. J'ai envie de cogner sur tout ce qui bouge, mais, par miracle, j'atteins le bar sans encombre. J'aimerais tellement commander un autre whisky, or j'ai juré à Fabien de ne pas dépasser les limites, autrement dit, de ne pas me retrouver de nouveau devant sa porte ivre mort.

« Arrête de boire si tu ne veux pas finir comme ton père », m'a-t-il sermonné.

C'est un bon conseil, mais horriblement difficile à tenir en la circonstance. Mes nerfs sont à vif, et j'ai l'impression de sentir mon sang couler dans mes

veines.

Je commande un diabolo menthe au barman. Il se paie ma tête lorsqu'il dépose le verre devant moi. Je dresse mon majeur en réponse, mais ça ne l'émeut pas du tout. Je n'ai pas bu de diabolo depuis mes quatorze ans. C'est plus que de la régression à ce stade.

Je passe ma main sur mon front marqué d'une ride profonde. Je trempe mes lèvres dans ma boisson. Le goût n'est vraiment pas ce que j'aurais souhaité. Je ne risque pas de noyer mes neurones là-dedans.

« T'as décidé de ne plus t'empêcher de penser ? » me lance en écho une voix familière que j'aurais préféré ne pas entendre dans mon état de colère et de délabrement.

Je ferme un instant les paupières, tente de me redonner un semblant de courage, puis pivote vers elle. Sa jolie robe verte harcèle mes rétines. Son visage et son décolleté ont probablement été créés dans le but de me rendre fou. J'humecte mes lèvres d'un coup de langue nerveux.

« J'ai décidé de m'empêcher de faire l'amour à une personne que je n'ai plus le droit de désirer. Et l'alcool ne m'aide pas à ignorer cette personne.

— Je suppose que cette personne risque de le regretter. »

Son regard s'ancre dans le mien.

« Elle s'en remettra.

— Si tu es le super coup auquel ont longtemps fait allusion pas mal de filles, je crains que ça ne soit compliqué, non ? »

Mes lèvres esquissent un sourire.

« C'est vrai que je ne suis pas facile à remplacer, mais je ne suis pas indispensable. »

Une ride se creuse entre ses sourcils.

« Tu crois donc que cette personne peut se passer de toi ?

— Je crois qu'elle en a la force.

— Et si, par malheur, ce n'était pas le cas, que ferais-tu ? »

Un pic s'enfonce rageusement dans mon cœur.

« Je lui dirais que cette blessure est préférable à une autre.

— Parce que tu penses qu'elle guérira plus vite ?

— Je pense que tu peux t'en remettre, Érine.

— Je pense que tu as tort. »

Elle me lance un sourire chargé de tristesse.

« J'ai réfléchi depuis que tu es parti. J'ai eu beaucoup de temps, et j'ai pris conscience de quelque chose.

— Quoi donc ? je demande, en sachant pertinemment que je ne devrais pas poser cette question.

— Que la force que j'ai toujours pensé avoir, en réalité, elle venait de toi. Parce que tu étais là. Qu'importe à quel point tu t'es montré odieux et quelle ressource ça a pu me demander pour t'affronter, tu étais quand même là. Nous n'avons jamais été séparés de toute notre vie, Yano. »

Mon pouls s'accélère. Je passe mes doigts dans mes cheveux pour éviter de la toucher.

« Érine... C'est pour ton bien que j'ai pris cette décision. Arrête d'y revenir. Arrête d'essayer de me rendre fou comme ça. Je peux pas... »

Je contracte la mâchoire sous ses yeux luisants de larmes. Je la repousse d'un coup d'épaule et m'engage dans la foule en direction du vestibule de la boîte. Dans le long couloir aux murs sombres, parsemés de miroirs ébréchés qui me renvoient le reflet d'un mec brisé, sa main s'enroule brusquement autour de mon poignet et me tire en arrière. Je me retourne, prêt à la rembarrier, lorsque ses lèvres entrent en collision avec les miennes sans me laisser une chance de m'échapper. Ses mains glissent autour de mon crâne, m'attirant tout contre elle. Sa langue s'empare de la mienne, et je suis incapable de la rejeter. Nos bouches se dévorent, se butinent. Mes doigts se saisissent de ses hanches et les pressent fort contre les miennes. Je recule et m'adosse contre le mur, tandis qu'Érine se love entre mes bras, que sa bouche redessine la mienne, que ses dents s'enfoncent dans ma lèvre inférieure, que son souffle se fond dans le mien.

Quand sa bouche me quitte, j'ai l'impression qu'une part de moi se déchire. Elle recule dans le couloir, me jette un regard brillant. Sa beauté me hante. Un sourire apparaît sur son merveilleux visage. Les mains dans le dos, alors qu'elle est légèrement levée sur la pointe des pieds, son regard me fouille, et elle me lance d'une voix ironique :

« Tu veux refaire ta vie, Yano. Très bien, vas-y, essaie. »

Je me prends ses mots en pleine figure. Ces mots que j'ai prononcés lorsque j'ai cru la perdre, presque deux ans plus tôt, lorsqu'elle a décidé de reprendre sa vie en main, de m'écarter, pour me relayer au fond de ses pensées.

« Fais attention à toi, petit garçon », répète-t-elle, avant de pincer sa lèvre.

Une larme roule sur sa joue et glisse dans son décolleté. Son regard argent me pourfend.

« Tu es mon âme sœur, Yano... Tu es mon âme sœur. Alors maintenant, c'est ton tour. Joue à mon jeu. »

Elle tourne les talons sans me laisser le temps de répondre – je suis de toute façon trop tétanisé pour ouvrir la bouche. Je la regarde disparaître dans la foule et je cale ma tête contre le mur. Un sourire tire le coin de mes lèvres et je lâche dans le vide :

« C'est impossible. Notre jeu a pris fin, bébé. »

Mais comme je suis un abruti sans volonté, je prends mon téléphone et compose un message :

› Si tu crois pouvoir me posséder, tu fais erreur.

CHAPITRE 25

- YANO -

Je regarde par la baie le building d'en face. Derrière ses vitres teintées, des costumes-cravates doivent couvrir un ulcère, courir dans tous les sens ou s'emmerder assis à un bureau. Je tâte ma poche à la recherche d'une cigarette et me rappelle que je n'ai pas le droit de fumer à l'intérieur. Je pousse un soupir et cale l'arrière de mon crâne contre la vitre. Je jette un œil suspicieux en direction du type installé dans le fauteuil qui me renvoie un regard neutre sans broncher. Il porte un jean, une chemise blanche et un vieux gilet. Il a la quarantaine bien frappée, quelques mèches grises sur les tempes, des yeux malins, tout en finesse, rehaussés par des lunettes rondes. Il ne prend aucune note et se contente de tapoter sur son genou du bout de l'index.

Je lève les yeux au ciel. Fabien et ses idées à la con !

« Vous ne voulez toujours pas vous asseoir ? me demande le gars pour la troisième fois en me désignant un fauteuil club en face de lui.

— Pas plus aujourd'hui que les fois précédentes.

— Soit ! Comptez-vous me parler de vos préférences musicales des années 90 ? Nous avons déjà visité les années 60, 70 et 80 lors des séances précédentes. »

Je lui adresse un rictus que le type me renvoie comme un boomerang avec une certaine matoiserie.

« Je comptais aborder la question de l'intérêt de la théorie de Keynes dans l'économie nationale, mais puisque vous suggérez les années 90, je n'y vois pas d'inconvénients.

— Monsieur Yano, je n'ai rien contre les années *dance*, mais je vous rappelle que vous payez ces séances.

— Je ne risque pas de l'oublier. Vous coûtez la peau du cul. Cent euros pour m'écouter déblatérer, ça fait cher de la minute.

— Vous êtes le seul de mes patients à me raconter Woodstock – comme si vous aviez l’âge d’y avoir assisté. »

Je pouffe de rire.

« C’est tellement plus intéressant que le reste pourtant. Si vous aviez vu le solo du batteur de Santana, vous auriez adoré ! Le mec était en transe.

— Oui, mais c’est bien le reste qui m’intéresse et les raisons pour lesquelles je suis rétribué à un prix relativement élevé. Mais c’est vous qui voyez. C’est votre argent.

— Fabien vous a bien choisi. Une patience à toute épreuve. Vous ne sortez jamais de vos gonds ?

— Fabien ne me connaît pas, rectifie-t-il aussitôt. Il a fréquenté ma consœur, le Dr Wolstein, pendant quinze ans. C’est elle qui m’a recommandé auprès de Fabien. »

« Ah » est le seul mot qui franchit mes lèvres, car je suis stupéfié que Fabien ait entretenu une liaison aussi longue.

Depuis que je travaille à La Dernière Mode, je le croyais eunuque tant le célibat semble être devenu un sacerdoce pour lui.

Je scrute le type qui me dévisage aussi, me demandant en quoi il peut vraiment m’aider. Comment un mec qui ne me connaît pas pourrait régler vingt ans de vie de merde ? Est-ce qu’il peut effacer les coups ? La peur ? Est-ce qu’il peut réparer tout ce qui déconne dans mon cerveau ?

« À quoi pensez-vous ? me demande-t-il en avisant mon air songeur.

— À l’intérêt que vous représentez.

— Par rapport à quoi ?

— À ma présence dans votre cabinet.

— C’est à vous de le savoir.

— Mais comment savoir si vous me serez utile ?

— Vous êtes ici. Je suppose donc que j’ai un intérêt pour vous. »

Ce petit jeu m’arrache un sourire. Je m’adosse à la baie, enfonce mes mains dans mes poches et l’observe. Il ne détourne pas les yeux et nous passons les minutes suivantes à nous jauger ou, plus vraisemblablement, je passe les minutes suivantes à mesurer son degré d’intérêt, tandis qu’il attend que je rompe le silence.

« Et si je continue à vous parler musique jusqu’à la fin de la séance ?

— Je vous écouterai.

— Et ça ne vous ennuie pas ?

— Non, il semblerait que la musique ait beaucoup d'importance à vos yeux. Vous jouez d'un instrument ?

— De la guitare, et j'ai fait un peu de piano quand j'étais gamin.

— Vous aimez le piano ?

— Oui, surtout les classiques. Rien ne vaut Beethoven.

— Pourquoi avoir arrêté dans ce cas ?

— Parce que mon père s'est débarrassé du piano », je lâche, juste avant de me mordre la langue.

Ce petit con a réussi à me berner en beauté. Je le vois s'engouffrer dans la petite faille que j'ai ouverte, même s'il m'observe sans rien ajouter.

Je crispe les poings, prends une inspiration, souffle lentement et ajoute :

« Il trouvait que je jouais faux. Ça le dérangeait dans son travail. Il l'a vendu.

— Vous étiez en colère ?

— Évidemment. Je n'allais pas sauter de joie. Je me suis rabattu sur la guitare. Depuis ma chambre, il ne pouvait pas m'entendre dans son bureau. Et finalement, c'était un bon choix. La guitare est un attrape-minettes incroyable. »

Il affiche un sourire presque nostalgique et hoche la tête.

« Que fait votre père dans la vie ?

— Alcoolique. À temps plein. »

Il hausse un sourcil.

« Et lorsqu'il a vendu le piano, était-ce à cause de ça ?

— “Ça” l'a transformé. Il était écrivain. Mais un jour, il a été à court d'idées et n'a plus réussi à écrire une ligne. Il s'est mis à trouver sa vie merdique. Et plus il s'enlisait dans son borborygme, plus son blocage persistait. Il a fini par trouver que le gin était une bonne source d'inspiration et ça a été le cas pendant quelque temps. Il arrivait à gratter quelques textes. De la merde, soit dit en passant. Ses éditeurs n'ont jamais voulu les publier. Alors il a sombré encore plus dans l'alcool et il a oublié pour quelles raisons il n'écrivait plus.

— Je suppose que vous avez beaucoup souffert de voir votre père dépérir. »

Je ne réponds pas et détourne les yeux vers un tableau de Kandinsky dans les tons verts aux lignes abstraites. Je ne perçois aucun message derrière ces traits

anarchiques, mais le rendu est plutôt sympa à contempler.

« Vous n'avez jamais eu envie de reprendre le piano ? » insiste le psy.

Je hausse les épaules en continuant de fixer l'œuvre. Le doc suit mon regard et me demande logiquement :

« Vous peignez aussi peut-être ? »

— Non, pas du tout. Je suis totalement réfractaire à la peinture. Je n'y comprends rien. Les notes de musique me parlent, pas les pinceaux. »

Je mordille mes lèvres, puis lance subitement :

« Vous trouvez pas ça bizarre qu'un fils d'alcoolique bosse dans un bar ? »

Son sourcil se hausse et son œil luit.

« Vous trouvez ça bizarre ? »

— Vous répondez toujours par une question ?

— Assez souvent. Les réponses viennent de vous.

— Je me demande bien pourquoi je vous paie.

— Pour vous poser les bonnes questions. »

J'esquisse un sourire, baisse la tête et fixe mes baskets.

« Les coïncidences sont parfois étranges.

— Vous pensez que c'est une coïncidence ? »

Mon sourire s'agrandit en quelque chose de distordu et je secoue la tête.

« Non, je cherchais ce genre de boulot. La coïncidence, c'est que ça soit tombé sur Fabien. Je crois que... j'ai peut-être recherché une espèce de lien avec lui.

— Avec votre père ?

— Ouais. Avec mon père. »

Il enfonce son menton dans la paume de sa main. Je m'apprête à ouvrir la bouche, mais il me coupe la parole :

« Nous allons nous arrêter là pour aujourd'hui. »

Je le considère d'un air ahuri.

« Vous me reprochiez de ne pas parler et maintenant que je vous confie des trucs, vous me renvoyez chez moi ? »

Un sourire bienveillant traverse ses lèvres.

« Je vous ai expliqué au début de la première séance que j'étais un lacanien. Je

vous interromps lorsque vos propos ont un sens qui mérite de s'y arrêter. Réfléchissez à ce que vous venez de me confier. Nous pourrions en reparler lors de notre prochaine consultation.

— C'est... assez frustrant.

— La frustration ne durera pas, n'ayez crainte.

— Vous estimez donc que ce que je vous ai raconté est intéressant ?

— Vous trouvez cela intéressant ? »

Je pousse un grognement qui provoque un nouveau haussement de son sourcil.

« Vous trouvez pas ça chiant à force ?

— De vous poser des questions ?

— Ouais ! je lance en me dirigeant vers la porte. Je déteste les pys et, si vous me demandez pourquoi, je pisse sur votre mur ! »

Il pouffe de rire.

« On m'a menacé de beaucoup de choses, mais jamais de pisser sur mon mur.

— Faut une première à tout. À plus.

— Au revoir, monsieur Yano.

— Camille.

— Camille. »

Je sors sur le trottoir au pied de l'immeuble en me remémorant la sensation des touches de piano sous mes doigts et me mets à regretter leur contact. Je devrais peut-être m'acheter un piano. Je n'y avais pas songé depuis longtemps. Ni au piano ni aux raisons qui m'ont obligé à cesser d'en jouer d'ailleurs. J'avais remisé ça avec tout le reste, dans un endroit bien caché, bien enterré dans mon esprit, l'ensemble recouvert d'une bonne dose de mauvaise foi et de cauchemars latents.

Cette séance était des plus étranges, comme celles d'avant d'ailleurs, même si je n'ai pas raconté grand-chose. À chaque fois que je sors du bureau du psy, je me sens bizarre. Un peu confus et troublé sans déterminer exactement les sources de cet état. Je suppose que c'est le chemin à suivre pour obtenir les bonnes réponses ou bien à cause de la présence de ce type qui tente de déchiffrer tous les trucs qui ne tournent pas rond en moi, comme un chirurgien qui trifouillerait dans mes entrailles.

Je sors une clope de mon paquet, la coince à la commissure de mes lèvres, mais avant de l'allumer, je tripote mon téléphone. J'allume la messagerie et relis

le SMS d'Érine :

› Rine : Quel sens donnes-tu au mot « posséder » ?

Petite joueuse ! Me remémorer nos premiers échanges, lorsque j'ai commencé notre jeu, en inversant les rôles, est une maigre tentative pour me ramener vers elle. Maigre tentative, pourtant très efficace. J'ai envie de répondre à son message. J'ai envie de jouer avec elle et de voir où ça nous mènera. Je suis accro à elle comme un camé à sa dope. J'en suis presque au point de me gratter les veines tellement sa présence, son parfum, son goût me manquent. Mais, depuis trois jours que je relis sans arrêt son SMS, je me rappelle les raisons pour lesquelles je l'ai quittée, le sang sur la vitre, la blessure que je lui ai infligée. Alors, je me répète que c'est la seule option possible. La quitter pour la préserver d'une vie de merde aux côtés d'un pauvre type qui la rendrait malheureuse. Elle mérite tellement mieux qu'un mec comme moi.

J'éteins mon portable en tentant de me convaincre que j'ai pris la bonne décision, me répétant mon nouveau mantra – *la quitter pour la protéger* –, mais au moment de le remettre dans ma poche arrière, l'écran s'illumine et le nom de la mère d'Érine s'affiche.

« Merde », je grogne aussitôt.

Je pousse un soupir devant l'inéluctable discussion, décroche, puis allume ma clope lorsque j'entends la voix de Patricia grincer à l'autre bout du fil. Mes heures sont désormais comptées. Cette femme va m'éviscérer et enterrer mon cadavre dans son jardin. Elle piétinera sûrement mon corps au préalable pour avoir provoqué les larmes de sa fille chérie.

« Salut, Camille, me lance-t-elle. Comment vas-tu ? »

Je reste deux secondes à osciller sur le trottoir, avant de répondre, un peu surpris :

« Je vais bien. »

Sa voix guillerette me semble fausse vu les circonstances. Elle a donc prévu un truc bien pire que l'éviscération.

« On arrive le 3 août. On ira directement loger au Petit Manoir. On a posé des congés. On restera toute la semaine. »

Elle ricane.

« Une semaine à te pourrir la vie, Camille, tu te rends compte ? »

Elle se bidonne de plus belle et ajoute :

« Est-ce que vous avez prévu votre voyage de noces ? Érine refuse de m'en

parler. On tenait à vous faire un cadeau digne de ce nom en participant à l'achat de votre séjour. Qu'en penses-tu ? »

Je m'arrête au milieu de la foule, ma clope se consumant à mes lèvres. Un nœud tord mes boyaux. Érine n'a rien dit ?

« Euh... c'est sympa... mais... je ne pense pas qu'on parte en voyage de noces tout de suite.

— Oh ! Allez, faut le faire dans la foulée. C'est tellement plus sympa. Profitez-en, vous êtes jeunes. Vous n'êtes pas obligés de partir à l'autre bout de la planète, mais sortir un peu du quotidien, ça procure un bien fou. Vous pourriez venir à San Francisco si vous voulez. On vous trouvera un logement sympathique pour une quinzaine de jours. Vous ne nous aurez pas dans les pattes, promis.

— Comme si c'était possible ! T'es pire qu'une mère sangsue.

— Petit con ! Je vois ma fille une fois par an...

— Je sais, je plaisantais. »

Mon ton sérieux lui coupe le sifflet. Il est rare que je ne la rembarre pas pour le plaisir. Nos joutes verbales sont devenues cultes au fil des ans.

« Quelque chose ne va pas, Camille ?

— Non, tout va bien », je réponds.

Pourquoi suis-je en train de lui mentir, putain ?

« C'est juste que les costumes et moi... »

Elle pouffe de rire, visiblement soulagée.

« Tu seras parfait en costard. J'ai hâte de vous voir. Linus a acheté une vingtaine de pellicules pour charger son argentique. Il est excité comme une puce. Il est usant, je te jure. »

Je souris avec amertume en imaginant Linus, d'ordinaire très calme, transformé en Zébulon.

« Tu pourras prévenir Érine, ajoute-t-elle. Je n'arrive pas à la joindre.

— Ouais, pas de problème. Je lui dirai. »

Pourquoi tu mens encore, bon sang ?

« Elle est sans doute au boulot. Elle a dû couper son portable. »

Elle ne coupe jamais son portable. Elle a certainement filtré sa mère.

« Je te remercie. Allez, je te laisse. Ça coûte un fric monstre de vous appeler.

On se voit dans quelques semaines. J'ai hâte.

— Moi aussi », je réponds machinalement.

En coupant la communication, une tension désagréable se niche dans mon estomac. Érine n'a pas prévenu sa famille que notre mariage était annulé et qu'on avait rompu. Dans quelques semaines, tout un bataillon de Saya, venu des quatre coins du monde, va débarquer sur la côte et tous se rendront compte qu'ils se sont déplacés pour rien ! Mais à quoi pense-t-elle ?

Je jette un œil sur ma montre, puis me dirige vers ma voiture, remonté comme une pendule devant son inconséquence. Pire... envers l'espoir qu'elle garde à l'idée que je revienne.

Quand j'arrive à l'appart, il est 18 heures. J'emprunte l'escalier, fonce dans le couloir et utilise ma clé pour entrer.

Théo est affalé sur le canapé et ouvre de grands yeux surpris en me découvrant. Je claque la porte derrière moi et le fusille du regard.

« T'as pas des devoirs à faire ?

— Euh... je me reposais avant. Qu'est-ce que tu fiches là ? »

Il jette un œil vers notre chambre.

« Érine est là, je suppose ?

— Oui, d'où ma question. D'habitude, tu t'arranges pour venir quand elle est au boulot.

— Faut que je la voie. »

Devant ma mine peu avenante, il fronce les sourcils.

« Camille...

— Te mêle pas de ça. »

Il se redresse dans le canapé comme s'il était monté sur ressort.

« Je te signale que c'est moi qui ramasse les morceaux à chaque fois que tu balances des conneries, alors ça me regarde un peu tout de même.

— Je sais, petit frère, et c'est sympa de ta part, mais je dois lui parler. »

Il grimace et se carre contre le dossier en croisant les bras sur la poitrine.

« Me demande pas de m'en aller dans ma chambre. Je bouge pas d'ici et, si tu déconnes, c'est moi qui te mets un coup de pied au cul.

— Comme si j'allais te laisser faire une chose pareille. Va travailler ! »

Il me tire la langue et ne bouge pas d'un centimètre. Ses yeux bifurquent vers

la télévision et il ajoute d'une voix mesquine :

« Érine me laisse regarder la télé et faire mes devoirs après le repas.

— Érine n'est pas ta mère, bon sang !

— Oui, elle est bien mieux que maman. Sans aucune comparaison possible. »

Il me dédie un si large sourire que j'ai l'impression de prendre un choc dans la poitrine. J'ai réussi à construire une famille... ma famille... et je suis obligé de la démolir brique par brique pour protéger Érine.

Je grogne et me dirige vers la chambre en passant une main nerveuse et agacée dans mes cheveux. Devant la porte, j'hésite quelques secondes. La voir est un supplice et ne pas la voir est pire. Mais le rire de Théo qui perce dans mon dos m'oblige à appuyer sur la poignée et à ouvrir le battant. Je ne vais pas laisser ce petit merdeux se foutre de ma gueule.

Installée à son bureau, Érine me tourne le dos, ses écouteurs vissés dans les oreilles, si bien qu'elle ne m'entend ni ne me voit entrer dans la pièce. Je referme la porte en affichant une grimace dédaigneuse à Théo qui sourit, puis m'approche d'elle. Au fil de mes pas, j'admire la ligne de ses épaules nues, retenant juste des bretelles de débardeur, et ses longs cheveux noirs. Elle est penchée sur un classeur et semble concentrée. Ses doigts pianotent sur le bureau. Mon cœur se serre lorsque je lève la main pour la frôler et attirer son attention. En effleurant sa peau, une décharge électrique percute le bout de mon majeur et me traverse le corps.

Surprise, elle bondit sur sa chaise et lève vers moi des yeux ahuris, en retirant ses écouteurs.

« Yano ! »

Je fronce aussitôt les sourcils pour qu'elle ne se fasse pas d'illusions sur le but de ma visite. Érine se renfrogne, décryptant sans mal la moindre de mes expressions.

« Tu es venu prendre des affaires de rechange ? »

Je secoue la tête en détaillant ses traits sublimes. Son visage est parfait et, pour me donner du courage, je songe à ce que ça donnerait si je la défigurais à coups de poing, parce que c'est bien ce qui se produira si je reste près d'elle. Je dénaturerai ses lèvres charnues et rosées, ses pommettes bien dessinées, son nez fin et droit.

« J'ai reçu un coup de fil de ta mère tout à l'heure. »

Ses joues pâlisent en écho. Elle détourne les yeux vers la fenêtre sans

répondre.

« Quand est-ce que tu comptes leur annoncer la nouvelle ? À moins que tu n'attendes le dernier moment, quand toute ta famille sera sur le parvis de la mairie ? »

Elle s'obstine au silence.

« Érine, bon sang ! On a rompu... »

Sa main frappe brutalement le bureau. Ses yeux se braquent dans les miens telles deux dagues affûtées, et elle hurle :

« TU as rompu, Camille.

— C'est la même chose », je rétorque.

Elle se redresse de son fauteuil comme si elle partait guerroyer, ne me lâchant pas du regard.

« Non, ça n'a rien à voir. Tu as pris une décision que je n'accepte pas.

— Et alors ? je lance sèchement en donnant un léger coup de pied dans le matelas. Ça change quoi, Érine ? Tu imagines que je vais revenir vers toi au dernier moment et t'épouser sous le prétexte que TU n'acceptes pas ma décision ? Je t'ai prévenue qu'il en était hors de question. On s'est séparés. On n'existe plus.

— On existera toujours parce qu'on s'aime », assène-t-elle, son regard fourrageant dans le mien.

Mes défenses sont bien solides malgré le chaos de mes pensées et de mes sentiments, et c'est une bonne chose, parce que celles d'Érine sont bien en place et tranchantes comme des rasoirs.

« Tu vas annuler ce mariage.

— Pourquoi tu ne l'as pas annoncé à ma mère ? remarque-t-elle, très perspicace.

— Parce que c'est à toi de le faire !

— T'es vraiment qu'un putain de lâche, Camille. »

Elle me frappe le torse du plat de la main.

« Je n'annulerai pas ce mariage. Je t'attendrai le temps qu'il faudra. Tu entends ? Tu m'aimes ! Tu vas venir m'épouser, prendre tes couilles et montrer que tu peux être un homme, nom de Dieu !

— Mais je ne suis pas un homme, Érine, crié-je encore plus fort pour lui montrer ma détermination. Je ne reviendrai pas. Tu peux pas prendre cette

décision toute seule. Mets-toi dans le crâne que c'est fini ! »

Les deux mains à plat sur mes pectoraux, elle me repousse brutalement en arrière.

« Dégage, Camille ! Fous le camp d'ici. Reviens quand tu seras décidé à te montrer raisonnable. J'en ai marre de jouer toute seule. Fous le camp ! »

Je la regarde avec hargne, mais un instant, je suis déboussolé. Je n'ai jamais vu Érine s'énerver de cette façon. Elle n'a ni les larmes aux yeux ni l'air malheureux, elle semble seulement dévorée par la colère.

« Camille, fous le camp !

— Arrête de m'appeler "Camille"... »

Elle se fige. Ses yeux se plissent sur l'argent de ses iris et je réalise aussitôt que je viens de me faire rouler par la femme de ma vie. Un sourire diabolique ourle ses lèvres.

« Oh ! Pourquoi ? N'est-ce pas toi qui souhaitais ressembler à ton père ? Camille est donc de circonstance. Tu es aussi doué que lui pour te foutre la tête dans le sable et surtout ne rien affronter. Continue sur ce chemin. Dans quelques mois, tu ne seras qu'un pauvre alcoolique, parce que tu n'auras plus rien dans la vie. Moi, je suis là et je t'aime. Ouvre les yeux. »

Une boule se loge dans ma gorge. Je vois rouge. Je suis fou de rage alors que je ne peux même pas la contredire. Je donne un nouveau coup de pied dans le matelas en poussant un grognement :

« Putain de merde ! »

Je tourne les talons en criant :

« Tu fais chier, Érine. Arrange le merdier que t'as foutu avec ta famille !

— C'est ton merdier ! » me hurle-t-elle avant de claquer la porte de notre chambre derrière moi.

Puis je l'entends pousser un hurlement de colère et...

CHAPITRE 26

- RINE -

« **E**t meeeeeerde ! »

Je suis tellement furieuse, que pour une fois, c'est moi qui ai envie d'enfoncer mon poing dans le mur, mais je ne suis pas assez stupide pour me casser les doigts de cette façon – seul un homme peut se montrer assez con pour le faire sous le coup de la colère.

J'entends la porte d'entrée claquer et j'en profite pour sortir dans le salon. Mes jambes sont tellement engourdis que j'éprouve le besoin de bouger, presque de sautiller.

Théo se redresse dans le canapé, les coudes sur les genoux, et m'observe tandis que je me mets à arpenter inlassablement la pièce de long en large en marmonnant entre mes mâchoires serrées. Entre deux jurons, je braque mon regard sur lui, puis lance :

« Conseil de guerre. »

Ses paupières papillotent. Il hausse un sourcil interrogateur.

« Conseil de guerre ? répète-t-il.

— Oui. Ton frère m'énerve. Je vais lui montrer que ce qu'il vit à l'heure actuelle est loin d'être son pire cauchemar. Il va voir que je peux devenir aussi odieuse que lui voire pire. Moi aussi, je peux lui pourrir l'existence comme il a pourri la mienne pendant quatre ans. Moi aussi, je peux jouer à une autre sorte de jeu. »

Sur ces mots, je me dirige vers le bar pour attraper mon téléphone. Théo laisse échapper un rire.

« Tu sais que tu me fais peur, Rine, même si je ne suis pas sûr de comprendre un seul mot de ce que tu racontes. »

Mes lèvres se fendent d'un sourire sadique.

« Espérons que je serai aussi flippante aux yeux de ton frère.

— Vu la tête qu’il affichait en sortant de votre chambre, je pense que tu lui as foutu la trouille... Il est venu, hein, c’est déjà ça ? »

J’adresse un clin d’œil à Théo.

« Oui, il est venu. Pourvu que ça soit bon signe.

— Je suis certain qu’il avait envie de te voir. Cette histoire d’annulation de mariage, c’était juste un prétexte pour venir. Il aurait tout aussi bien pu te téléphoner. Mais, à mon avis, il ne s’attendait pas à cet accueil. Tu l’as mouché en beauté, poupée. »

Je laisse échapper un grognement face à ce surnom détestable.

« Ne deviens pas comme ton frère », je le menace d’un doigt sentencieux.

Il ricane en se carrant au fond du canapé, les pieds posés sur la table basse.

« Oh non, t’inquiète, Mélanie me tient par les couilles, si ça peut te rassurer, mais j’espère quand même que je vivrai un truc comme vous. »

Je lève un sourcil.

« Tu veux dire un truc où on se hurle dessus comme du poisson pourri ?

— Non, un truc où on a juste besoin de se toucher et de se regarder pour exister. Un truc où on n’a même pas besoin de prononcer des mots pour communiquer. Un truc où on est capables de déplacer une montagne pour récupérer l’autre. Comme toi, Rine. Je suis admiratif. À ta place, je l’aurais renvoyé se faire foutre depuis belle lurette, mais toi, tu vois en lui quelque chose que personne d’autre ne perçoit. Et ça me fait plaisir. Camille mérite d’être heureux. »

Il se tait un instant, fixe un point sur la table basse, puis murmure :

« Tu sais... j’arrive à comprendre pourquoi il t’a quittée... »

Je suspends mon souffle tandis qu’il poursuit d’une voix presque atone, comme s’il replongeait dans ses sombres souvenirs :

« Il a peur. Quand tu réfléchis, avec le recul, c’est le plus grand compliment qu’il peut t’offrir. Tu es la personne qu’il aime le plus, alors il a tellement la trouille de te blesser qu’il préfère s’en aller au détriment de son propre bonheur. Camille... et moi, on sait pas vraiment ce que c’est d’aimer normalement. Quand on était petits, il m’emmenait au parc et je restais assis à côté de lui pendant que les autres gamins jouaient avec leurs parents à côté. On regardait ce que c’était une vraie famille. C’est lui qui m’a élevé, Rine, qui m’a protégé comme il le fait avec toi aujourd’hui. Il fonctionne de cette manière. Il n’arrive même pas à

concevoir que cette rupture, ce n'est pas une bonne décision. Quand tu ne connais que la peur et la douleur et que brusquement tu découvres d'autres émotions, c'est étrange... c'est presque effrayant. Comme si... Comme si ce qu'on ressentait avant, c'était confortable. Tu vois ce que je veux dire ? »

Je hoche la tête, tétanisée.

« Je sais que c'est con d'expliquer ça de cette façon, mais c'est ce que je ressens. Camille, c'est pas un lâche, Rine, même si tu as des raisons de le penser, mais sa décision, à ses yeux, c'est au contraire la plus courageuse, tu comprends ?

— Mais dépasser sa douleur et sa peur, c'est courageux aussi, non ? »

Il acquiesce, le regard vide. Une larme roule sur sa joue et je me contracte de la tête aux pieds. Je m'apprête à le rejoindre sur le canapé quand il m'interrompt en s'essuyant furtivement :

« Comment tu fais pour désapprendre la seule chose qu'on a fourrée dans ton crâne à coups de poing ?

— Tu apprends d'autres choses. »

Il relève des yeux bouleversés et me dévisage.

« Tu apprends d'autres choses », j'insiste en m'approchant. Je m'assois à ses côtés et glisse mon bras autour de sa nuque. Je dépose un baiser sur sa joue.

« Et tu les affrontes. »

Il me repousse gentiment, avec une expression tendre, et se redresse en s'étirant.

« J'aime pas vous voir séparés, m'avoue-t-il en se dirigeant vers sa chambre. Débrouille-toi pour qu'il revienne. C'est une loque quand t'es pas là, même s'il se donne de grands airs. »

J'ébauche un sourire.

« T'avais pas un conseil de guerre à organiser ? »

Je hoche la tête, puis allume mon téléphone. Je laisse défiler mes contacts puis colle mon portable à l'oreille après avoir appuyé sur l'icône de Lisa. Elle décroche au bout de deux sonneries :

« Salut, ma jolie.

— Salut, vous êtes libres ce soir ?

— On peut l'être. Tu veux sortir ?

— Non, vous inviter.

— Tout le monde ?

— Cyril, Kazuma et toi. »

Face à mon ton grinçant, elle s'inquiète aussitôt :

« Il s'est passé quelque chose ?

— Ça se pourrait.

— Une chose qui nécessite que je taille mes talons en pointe ou que j'enfile une mini-jupe ?

— Les pointes acérées, mais pas ce soir. »

Elle glousse dans le combiné.

« Yano est passé te voir ?

— Oui, c'est si évident ?

— T'es énervée et t'as la voix qui tremble, donc oui, c'est évident. Je dois l'émasculer ?

— Pas encore. Je garde cette option en dernière solution. »

Elle ricane, puis me promet d'être là pour 20 heures avant de raccrocher.

Tout le monde est ponctuel.

Alors que nous sommes tous assis en tailleur autour de la table basse, les boîtes à pizzas ouvertes et les verres bien remplis, Cyril s'exclame brusquement, les yeux écarquillés :

« Non, mais il n'en est pas question ! T'es devenue folle, ma parole. »

Il braque sur un moi un œil paniqué et outré par ma proposition. Lisa siffle son verre cul sec, le repose avec fracas sur la table et lui lance :

« Allez, fais pas ta poule mouillée. C'est pas un effort considérable.

— Non, mais j'espère que tu plaisantes. Yano va péter les plombs.

— C'est un peu le but, je rétorque en enfournant un morceau de pizza d'un air désinvolte.

— Non, mais, Kazuma, aide-moi sur ce coup. Les filles ont perdu la raison. »

Kazuma passe son pouce sur sa lèvre inférieure, l'air songeur, tout en fixant le visage rubicond de Cyril. Il finit par hausser les épaules.

« L'idée n'est pas mauvaise, un peu brutale, mais je n'ai rien contre. Yano a besoin d'un électrochoc.

— Mais c'est pas un électrochoc, s'écrie Cyril, c'est la chaise électrique. »

Il se prend subitement le visage à pleines mains.

« Il va me cogner, il va me dévisser la tête... Au-delà même du fait que je risque de bousiller notre amitié, tu te rends compte qu'il va me démolir si je m'amuse à ça ? Et tu sais qu'il cogne fort. Il peut sacrément m'amochoer. Il va m'envoyer à l'hôpital !

— Mais non, il ne fera rien de tel.

— Et pourquoi moi, d'ailleurs ? Pourquoi pas Kazuma ? » tente-t-il en désignant l'intéressé.

Lisa ricane, tandis que Kazuma sourit d'un air paternel.

« Ce ne serait pas crédible, répond-il calmement en massant l'épaule de sa dulcinée.

— Et c'est toi son meilleur ami, j'ajoute en le couvant d'un regard attendri face à sa détresse évidente.

— Je ne suis pas son meilleur ami. Tout le monde sait que... enfin... Mael, quoi...

— Mael est mort depuis longtemps et je t'assure que, même si Yano est bien trop fier pour avouer ce genre de chose, tu es son meilleur ami, Cyril, je réponds en toute sincérité. Il a confiance en toi. Sa loyauté t'est tout acquise.

— Loyauté mon cul ! Tu crois qu'il pourra me pardonner un truc pareil ? me lance-t-il en me regardant droit dans les yeux. Yano est plus rancunier que la rancune elle-même. Même s'il ne me tue pas, il s'arrangera pour que ma vie devienne un enfer. J'ai pas raison, Théo ? »

Théo achève de mâchouiller un morceau de pizza, hausse un sourcil et confirme :

« Il te pourrira la vie.

— Ah, tu vois ?

— Mais c'est à Rine qu'il en voudra, poursuit Théo. Au pire, il te foutra son poing sur la gueule.

— Au PIRE ? s'exclame Cyril, dépité. Mais vous êtes tous cinglés. C'est pas de votre gueule qu'on parle, c'est sûr.

— C'est pour son bien et il n'est pas idiot, d'autant plus qu'il squatte chez toi et, tant que je ne déménage pas, il n'a nulle part où aller », j'argumente en remplissant son verre de rhum-orange.

Il l'avale aussitôt comme c'était un élixir lui permettant de sauver sa peau.
Mes lèvres s'étirent en un sourire sournois face à son visage désappointé.

« Yano sait très bien que... enfin... j'ai des sentiments... pour quelqu'un...

— On sait que t'es dingue de Sarah, lance Lisa en souriant d'un air machiavélique.

— J'ai pensé qu'on ferait d'une pierre deux coups », j'ajoute en tapant dans la main de Lisa d'un air triomphal.

Cyril se frotte le visage, de plus en plus acculé.

« Putain, Rine, rappelle-moi de ne jamais être ton ennemi, soupire-t-il.

— “Notre invincibilité dépend de nous, la vulnérabilité de l'ennemi, de lui”, je cite. Donc, tu acceptes ?

— Je n'ai pas dit ça ! Yano... il saura très bien que c'est du flan. Ça ne fonctionnera pas. Et ne me cite pas Sun Tzu, pitié ! “Sois subtil jusqu'à l'invisible ; sois mystérieux jusqu'à l'inaudible ; alors tu pourras maîtriser le destin de tes adversaires”, me renvoie-t-il dans les gencives.

— Ça n'a pas d'importance. Il doit seulement se souvenir de quelque chose qu'il a oublié. “Toute guerre est fondée sur la tromperie”, ajouté-je à mon tour en souriant.

— Qu'est-ce qu'il a oublié, au juste ? me demande-t-il, très curieux de le découvrir, avant de déclarer d'un ton professoral : “L'art suprême de la guerre, c'est de soumettre l'ennemi sans combat”.

— Il a oublié que, quand on se trompe de chemin, on en paie les conséquences. Et par ailleurs, si Yano n'est pas du genre à se rendre sans combat, moi non plus. »

Mes trois amis me dévisagent comme si j'avais perdu la boule, avant de saisir ma logique.

La croisée des chemins...

Le bon ou le mauvais choix au moment opportun. Au moment unique et précis. Celui qui déterminera toute notre vie.

CHAPITRE 27

- YANO -

« **P**our quelles raisons avez-vous souhaité consulter ? »

Il me pose cette question à chaque séance et à chaque séance, je repousse la réponse.

« Fabien m’y a obligé.

— Bien sûr que non. Je ne prends que les patients qui accomplissent eux-mêmes la démarche de prendre rendez-vous.

— Il m’a mis le téléphone de force dans les mains, je ronchonne.

— Vous ne donnez pas l’apparence de quelqu’un qui se laisserait si aisément manipuler.

— Ah oui ? » je ricane avant de jeter un œil par la baie.

Comme à notre habitude maintenant, le psy est assis dans son fauteuil club et je reste debout contre la vitre. Nous sommes face à face, ce qui, je suppose, autorise malgré tout un certain transfert, du moins, c’est le seul truc que je connaisse dans ce domaine. Un transfert se crée avec le psy, le reliant à l’esprit du patient... ou à ses maux ou à ses émotions – j’en sais trop rien en réalité, mais du moment que ça fonctionne, je m’en fous un peu. J’ai décidé de me contenter de l’appeler « le Psy ». Ne pas le nommer par son patronyme et le rendre impersonnel me paraît plus commode. Si je lui permets d’entrer dans mon cercle, je serai incapable de lui parler. Alors, « le Psy » lui va comme un gant, d’autant qu’il porte son job sur son visage. Il a la tête d’un psy – intellectuel, avec un mélange structuré de nonchalance et de sérieux.

« Nous avons abordé vos théories ô combien fascinantes sur la géopolitique, et même si j’admets que, à travers certaines de vos hypothèses sur le complot mondial, je parviens à déchiffrer quelques-uns de vos traits, nous pourrions sûrement poursuivre ce que nous avons interrompu la fois passée.

— Vous m’avez interrompu, je lui rappelle aussitôt. Je préfère palabrer un peu

avant, histoire d'être sûr d'en avoir pour mon argent, pour le cas où vous me couperiez la parole à la prochaine phrase. »

Je devine le soupir qui manque de lui échapper, et je l'interroge, intrigué :

« Qu'est-ce que vous avez déchiffré au juste ? »

Un sourire étire discrètement ses lèvres, parce qu'il sait qu'il m'a ferré.

« Vous êtes un idéaliste cynique. C'est très rare, ces deux aspects réunis. Et vous êtes un positif sceptique, d'autant plus fascinant.

— Et pourquoi pas un sceptique positif ? je rétorque.

— C'est ce que vous pensez ? »

Je hausse les épaules en lui renvoyant un sourire malicieux. Il déclare forfait un quart de seconde, puis réitère :

« Pourquoi avoir choisi de consulter ? Serait-ce le cynique qui prime sur l'idéaliste ? À moins que ça ne soit le sceptique ? »

Un psy qui se fout de la gueule de son patient, c'est normal ?

« Mon idéal a foutu le camp, je réponds en soupirant. C'est pour cette raison que j'ai décidé de consulter. »

Il frotte le chaume de ses joues d'un air pensif.

« Par votre faute ?

— Ouais, par ma faute. »

Je lorgne un instant en direction du building d'en face, prends une inspiration, puis finis par lâcher tout de go :

« Mon père me foutait une branlée au moins une fois par semaine, depuis l'âge de mes... cinq ou six ans, et ce, jusqu'à ce que je me tire de la maison. Ça vous semble une bonne raison pour venir consulter ?

— En effet, me répond-il d'un ton neutre, évitant une compassion désagréable, c'est une bonne raison. Que souhaitez-vous obtenir de ces séances ? »

Je hausse de nouveau les épaules et passe les doigts dans mes cheveux.

« Qu'est-ce qu'ils répondent vos patients d'habitude ?

— Leurs réponses n'ont pas d'importance, c'est la vôtre qui m'intéresse. Souhaitez-vous pardonner à votre père ?

— Sûrement pas ! Qu'il crève.

— Souhaitez-vous oublier ?

— À moins de m'hypnotiser ou d'effacer les données pourries de mon cerveau, je ne vois pas de quelle façon je pourrais oublier.

— Dans ce cas, souhaitez-vous vous pardonner ?

— Pourquoi devrais-je me sentir coupable ?

— Vous sentez-vous coupable ? »

Je pousse un grognement. Ce psy aime m'entraîner sur les pentes que je n'ai pas envie d'emprunter. OK, c'est son rôle, mais ça m'énerve tout de même.

« Ouais, je me sens coupable.

— De quoi ? »

Je serre les poings dans mes poches, avec l'impression tenace de livrer une bataille contre moi-même, et pose mon front contre la vitre. En bas, j'aperçois les piétons, telles des petites fourmis qui se meuvent sur les trottoirs, inconscientes de tous les dangers.

« D'avoir... raté quelque chose. De ne pas avoir été à la hauteur...

— De ne pas avoir collé à l'image que votre père imaginait de vous ?

— Je suppose que ça explique pour quelles raisons il a tenté de l'effacer, oui. Est-ce que c'est normal qu'un père haïsse son fils au point de le cogner durant des années ?

— Non, mais la normalité est très relative. Est-ce normal que vous culpabilisiez pour les actes de maltraitance que votre père a eus à votre égard ? Ou est-ce normal que vous recherchiez son affection malgré tout ? »

Je crispe les poings et la mâchoire.

« C'est parfois très chiant de discuter avec quelqu'un d'intelligent. »

Il laisse échapper un semblant de rire. Je tourne légèrement la tête vers lui. Il m'observe sans ciller d'un regard profond. Il dissèque mes cellules avec discrétion – je devine les rouages de son cerveau qui s'activent à toute vitesse pour tenter de me comprendre et de m'aider.

« J'aimerais ne plus l'aimer, je finis par déclarer, me foute de lui et le laisser crever.

— Mais vous n'y parvenez pas ?

— Non, je... j'éprouve ce besoin complètement débile de... retrouver celui qu'il était avant de sombrer. »

Je lâche un rire sans joie.

« Je sais que c'est trop tard, mais j'arrive pas à m'en empêcher.

— Vous souhaitez donc, à travers ces séances, vous détacher de votre affection ou l’assumer pleinement ? »

Je me retourne face à lui et m’adosse à la vitre.

« Non... ce que je veux... c’est ne jamais lui ressembler. »

Le Psy a trouvé opportun d’interrompre la consultation à ce moment-là, jugeant sûrement qu’il y avait matière à réfléchir.

Lorsque je quitte le bâtiment, c’est déjà l’heure d’aller bosser à La Dernière Mode. Premier soir de reprise après six semaines d’arrêt forcé. J’ai récupéré la motricité de ma main droite, même si pour l’instant je ne peux pas la serrer aussi fort qu’avant. Quelques séances chez le kiné devraient régler le problème. J’ai décidé de m’inscrire à un club de boxe une fois que ma main sera parfaitement remise. Cyril n’a pas eu l’air emballé par l’idée, en prétextant que je cognais déjà suffisamment fort comme ça. Je lui ai répondu que le sport était un bon moyen de me canaliser, mais que, s’il préférait que je refasse la déco de l’appart, ça ne me posait aucun problème de conscience. Il a grommelé, comme d’habitude.

J’approche du pub avec un sentiment de nostalgie. À peine la porte franchie, des pensées bien trop libertines et lointaines assaillent mon cerveau. Des empreintes d’Érine sont gravées partout dans cette pièce et chacune d’entre elles m’engourdissent. Moins je la vois, plus elle me manque et plus j’éprouve le désir presque viscéral de courir la rejoindre. Quel est le con qui a dit « loin des yeux loin du cœur » ? Il ne savait pas de quoi il parlait !

Je salue quelques habitués d’un geste de la main, transite par l’arrière-salle pour déposer ma veste et relever les manches de ma chemise, puis je fonce derrière le bar rejoindre Fabien. J’ai pas mal squatté chez lui ces derniers temps. Sa présence m’apaise. On mate la télé, on discute le bout de gras autour d’un dîner, on est même partis jouer à la pétanque. Il m’a mis trois raclées successives en bonne et due forme. J’ai dû lui payer ma tournée pour fêter ses victoires. Il s’est gaussé tout le restant de la soirée et je suis parti en grimaçant. J’ai conscience que Fabien est mon substitut paternel. C’est mon pilier, celui qui m’empêche de m’effondrer parce que Rine n’est plus à mes côtés. Il ne me pose jamais aucune question sur mes séances avec le Psy et je ne lui fournis aucune réponse. Il se contente toujours d’un :

« Comment tu te sens ?

— Comme sur des roulettes, comme toujours. »

La formulation lui tire un sourire à chaque fois. Sa grande main aux doigts poilus se pose sur mon épaule et la presse en un geste rassurant. Je me demande

souvent pourquoi Fabien n'a jamais eu de gosse et pourquoi je n'ai jamais eu un père comme lui. Quelquefois, les cartes sont truquées d'avance.

Je m'attelle au boulot avec un rare plaisir. Travailler me vide un peu la tête, même si chaque fois que je relève les yeux, des flashes d'Érine, nue et offerte à mes caresses, me laissent un sentiment doux-amer. Je rêve d'elle maintenant. Les cauchemars s'émiettent pour libérer des nuances d'Érine dans mes songes. Étendue sur le ventre, parmi nos draps, son regard brillant lancé vers moi, les lèvres entrouvertes sur des murmures, tandis que je me dresse au-dessus de son corps. En fait, je fantasme sur elle de la même façon dont je la rêvais adolescent. Elle surgit dans toutes mes pensées libertines, obsédées, parfois très obscènes, et délicieusement érotiques. Me gorger de sa peau et de son odeur me manque comme si on m'avait retiré un bras ou une jambe et qu'il fallait maintenant que je me débrouille pour vivre sans.

Je n'ai fait qu'un seul cauchemar la semaine dernière. J'étais tellement agité que Cyril a dû venir me réveiller, parce que je criais et me démenais. Je suppose qu'il faudra que je le raconte au Psy. D'ordinaire, une main tentaculaire et sombre tente toujours de me happer pour me défigurer, me cogner et m'entraîner dans des abysses, mais cette fois, la métaphore était bien plus limpide : mon père frappait Érine à ma place et tentait de la brûler avec un mégot de cigarette, et j'assistais, impuissant, à la scène. J'ai flippé comme un taré à mon réveil. Mais depuis ma dispute avec elle, à part celui-ci, les cauchemars se sont tenus éloignés. Je ne rêve que d'elle, de son corps, de la magie qui s'en dégage et je m'efforce de résister à son attraction.

La sonnette au-dessus de la porte tinte. Je lève paresseusement le regard vers l'entrée, tandis que je dépose une pinte à un client sur le zinc, et redresse aussitôt la tête, piqué au vif. Toute la petite bande pénètre dans le bar, même Sarah est présente. Mais bien qu'ils forment un groupe compact, j'aperçois tout de suite un détail qui n'a pas sa place dans le paysage. Un détail qui me fout instantanément les nerfs en pelote, au point que mes doigts s'agrippent au bord du bar, un détail qui greffe ses tentacules noirs partout dans ma poitrine jusqu'à m'étouffer.

La main de Cyril qui presse celle d'Érine.

CHAPITRE 28

- RINE -

« **I**l nous regarde, il nous regarde, psalmodie Cyril dans sa barbe d'un air paniqué.

— Je te rappelle que c'est un peu le but », je marmonne en tenant sa main plus fermement.

Comme pour se donner du courage, il me répond en pressant plus fort à son tour.

Nous pénétrons en bloc dans le bar. Kazuma lance à Yano un « salut » qui se veut enjoué, mais avec le caractère de Kazuma, cela ressemble plutôt à un truc mâchouillé avec des cailloux. Il est aussi distant qu'une porte qui claque. De toute façon, Yano n'a pas l'air de l'entendre. Ses iris froids de la couleur du métal sont braqués sur ma main jointe à celle de Cyril. Mon cœur tambourine aussi violemment que si un tueur en série en avait après ma vie. La paume de Cyril devient moite, à moins que ça ne soit la mienne. Je sais quelle tornade je suis en train de provoquer dans la tête de Yano, et j'espère que celle-ci sera aussi dévastatrice que possible, de sorte que nous puissions reconstruire quelque chose de neuf et de solide sur les décombres.

Je prends une grande inspiration en avançant dans le bar aux côtés d'un Cyril aussi raide qu'une momie. Yano nous suit des yeux jusqu'à ce qu'on s'installe sur la banquette. Il n'a pas bougé d'un pouce, mais son regard est chargé d'électricité nucléaire.

En se laissant tomber à ma droite, Cyril se débrouille pour éviter ostensiblement de tourner la tête en direction du bar. Il est aussi mal à l'aise que si j'avais jeté du poil à gratter dans son pantalon.

« Allez, vous avez presque accompli le plus dur, se moque Lisa en fixant Yano sans discrétion.

— Arrête de trouver ça drôle, putain, peste Cyril.

— Admets que ça a un côté amusant. Vous verriez vos têtes, vous comprendriez. T'es en train de te chier dessus, Cyril.

— Je voudrais bien t'y voir. C'est pas ton meilleur pote qui est en train d'énumérer toutes les façons de te buter dans sa tête.

— Ne t'inquiète pas, c'est moi qu'il regarde », je remarque en accrochant les prunelles bleu acier de Yano.

Sa mâchoire est crispée, ses doigts sont contractés sur le comptoir. Son corps a l'air d'être pris dans un étau puissant qui semble le broyer de l'intérieur. J'éprouve l'onde de douleur et de rage qui le traverse comme si je la ressentais moi-même, mais je consolide mon cœur en me rappelant les raisons qui me poussent à agir de la sorte.

« C'est quoi la suite ? On attend qu'il me dissèque ? demande Cyril en se rongeoant un ongle.

— Fais un effort, bon sang, grommelle Lisa. Joue les amoureux, un peu. Colle-toi à Rine. T'as l'air d'avoir peur d'elle.

— C'est pas d'elle que j'ai la trouille », note-t-il en se rapprochant néanmoins sur la banquette.

Il prend une inspiration et glisse son bras sur mes épaules. Son nez contre ma joue, il ajoute :

« J'espère vraiment que ça va fonctionner. Je risque aussi gros que toi, Rine, au-delà d'un sérieux coup dans la gueule.

— Je sais. Mais ça DOIT fonctionner. Je n'ai pas l'intention de lui laisser le choix.

— C'est une tête de mule, assure Sarah en lorgnant en direction du bar.

— Il suffit de changer son entêtement d'orientation, renchérit Kazuma.

— Non, ce que je veux dire... »

Elle se racle la gorge et, sans me regarder, explique :

« Il a été amoureux de toi, Rine, pendant des années sans t'avoir, alors... je ne crois pas que sa décision soit... hum... irrévocable. Vous avez beau être séparés, vous êtes toujours ensemble. »

Même Cyril semble stupéfait et considère Sarah, dont les joues s'empourprent, d'un drôle d'air. Elle finit par se lever et lance :

« Il vaut mieux que ça soit moi qui aille prendre les commandes. Il ne m'adresse jamais la parole plus que nécessaire. Je crois que c'est préférable. »

Sidérés, on hoche la tête à l'unisson, tels des pantins, tandis que Sarah se dirige vers le bar, moulée dans l'une de ses habituelles robes sexy.

Elle prend les commandes à un Yano aussi réfractaire que possible. Je suis stupéfaite qu'il ne bondisse pas par-dessus le comptoir. Il se contente de me fixer de ses iris qui ont pris la couleur d'une mer démontée.

J'essaie de détourner les yeux et de faire abstraction de sa présence, même si cela exige de ma part un effort considérable. Je me penche vers Cyril. Faussement taquine, le cœur remonté comme un coucou, je plonge mon nez au creux de son cou. Cyril manque de bondir de surprise. Je le retiens in extremis en posant la main sur son genou. Il peste entre ses dents tout en affichant un sourire forcé. Je suis presque en apnée lorsque mes lèvres effleurent sa peau – j'ai la détestable impression de tromper Yano et tout mon corps s'y oppose.

« T'as l'air de t'être coincé les doigts dans une porte, lance Kazuma à l'adresse de son ami.

— T'es aussi naturel que si on t'arrachait les couilles, renchérit Lisa.

— Je fais mon maximum », grogne Cyril.

Au creux de son oreille, je murmure d'un ton malicieux :

« Tu ne me trouves pas à ton goût, bébé ?

— Joue pas à ça, Rine, grommelle-t-il en tournant la tête vers moi, à quelques centimètres l'un de l'autre. T'es mignonne, mais je ne peux pas. J'ai l'impression que t'as une ceinture de chasteté sur tout le corps ! »

Je pouffe de rire, ma joue presque collée à la sienne.

« C'est un jeu, Cyril, et c'est moi qui détiens les rênes. Laisse-toi guider.

— Le maître du jeu, ce n'est pas Yano d'habitude ? »

Mes lèvres s'étirent en un sourire.

« Les règles sont variables à ce sujet.

— Ah oui ?

— Ça dépend si l'élève a dépassé le maître.

— Je suis curieux de voir ça.

— Tu vas le voir », je réponds en le fixant dans les yeux.

Un sourire moqueur répond alors au mien.

Trois secondes après, j'entends une porte claquer dans mon dos. Je me retourne vivement, remarque que Yano n'est plus derrière le bar et vois Sarah qui revient avec un plateau chargé des pintes. Elle le dépose sur la table, puis se

glisse sur la banquette, tandis que chacun se sert.

« Il est parti ?

— Dans la réserve, me répond Sarah. Il avait l'air fou furieux quand il t'a vue le caresser.

— Je suis surpris d'être encore en vie, se moque Cyril d'un ton angoissé avant de siffler la moitié de sa bière en une gorgée.

— C'est parce qu'il a rompu que tu es toujours en vie, je souligne. Si on était encore ensemble, tu serais mort.

— Je te remercie de me reconforter ! »

Il avale le reste de sa bière quand on entend un choc depuis l'arrière-salle. Fabien quitte aussitôt le comptoir en nous jetant une œillade inquiète. Mon cœur se contracte violemment. Je suis à deux doigts de courir vers lui, mais je me force à rester tranquille. Le jeu commence à peine. Je ne peux pas céder si vite à la tentation. Si je dois être forte, c'est maintenant.

On perçoit du bruit dans la réserve. J'espère sincèrement qu'il n'est pas en train de démolir un fût de chêne – ou pire, sa main à peine guérie.

Mais non. Il reparait quelques minutes plus tard, accompagné de Fabien. Celui-ci nous adresse un léger signe de tête pour nous signifier que la situation est sous contrôle.

Yano reprend sa place derrière le bar, à l'opposé de notre banquette, et s'évertue à regarder ailleurs. Son calme apparent me déstabilise quelque peu, même si je lis sur les traits de son visage la colère sous-jacente. Il sert un cocktail à un client, la tête baissée sur le zinc, concentré, une ride épaisse barrant son front. Par moments, il gratte son tatouage comme si celui-ci le démangeait. Puis, involontairement, nos regards se croisent un instant et une onde électrique s'engouffre le long de mon épine dorsale. Un muscle de sa mâchoire tressaute. Il détourne la tête, semblant marmonner quelques mots tout seul.

« Faut monter le niveau de jeu, je murmure presque pour moi-même.

— Monter ? s'étonne Cyril. Monter beaucoup ? »

Je hoche la tête en quittant Yano des yeux, puis je prends mon verre et en avale un bonne lampée.

« Sarah, si tu sortais fumer ? je propose à la seule qui fume du groupe, en dehors de Yano. Et Kazuma, Lisa, vous devriez l'accompagner. »

Lisa se lève aussitôt, comprenant où je souhaite en venir.

« On va prendre l'air avec elle. »

Sous les yeux d'un Cyril angoissé, ils nous abandonnent sans tarder, slaloment entre les tables et disparaissent derrière le rideau pourpre de La Dernière Mode.

Cyril s'affale contre le dossier de la banquette à mes côtés et passe une main nerveuse dans ses cheveux.

« C'est quoi le plan maintenant ? »

Je lorgne en direction de Yano qui attrape une bouteille sur l'étagère, prenant garde à éviter de nous regarder. Fabien lui parle par intermittence, comme s'il cherchait à occuper ses pensées meurtrières, mais Yano semble lui répondre par monosyllabes, comme si converser exigeait de lui un effort surhumain.

Je me tourne vers Cyril et lâche d'un bloc sans marquer la moindre hésitation :

« Tu m'embrasses. »

Il ouvre de grands yeux ahuris.

« Non, non, non, c'était pas au programme, ça.

— Si, mais je ne te l'avais pas dit. Je ne voulais pas que tu flippes inutilement avant l'heure.

— Inutilement ? Il va m'éviscérer, m'arracher la tête si j'ose te toucher !

— Cyril, un peu de cran, s'il te plaît. J'ai... besoin de toi sur ce coup-là. »

Il pousse un soupir si profond que ses poumons sont à deux doigts de s'arracher de sa poitrine. Mais comme il ne bouge pas d'un millimètre, je me rapproche de lui sur la banquette et passe ma main sur sa nuque. La chair de poule s'imprime aussitôt sur sa peau. Cyril lève les yeux en direction du bar pour juger de la situation, mais je ne parviens pas à l'imiter. Si je jette un coup d'œil sur Yano maintenant, je serai incapable d'agir. Je me penche vers Cyril qui manque de reculer dans un réflexe de survie, mais je le retiens par la nuque, mes ongles s'enfonçant dans sa peau. Il jure, puis tente de se détendre en me dévisageant.

« OK, pour toi, pour Yano. Putain, il va me buter. »

Il prend une inspiration, s'approche tel un animal apeuré et colle ses lèvres sur les miennes comme s'il avait dix ans et qu'il embrassait une fille dans la cour de récré. Notre baiser dure à peine quelques secondes. Quand il se détache de ma bouche, je marmonne :

« Bon sang, j'espère vraiment que t'embrasses pas tes conquêtes comme ça. »

Il grogne en se pinçant l'arête du nez et s'apprête à attraper sa bière pour effacer toute trace du crime, quand je l'arrête dans son geste :

« Touche-moi. Ce n'est pas crédible une seconde. Il ne croira jamais qu'on sort ensemble. Embrasse-moi normalement, comme si j'étais l'un de tes coups d'un soir.

— Comme si je pouvais te voir... »

Avant même qu'il n'achève ses récriminations, je me jette sur sa bouche, lui mordille la lèvre inférieure avec un peu trop de violence jusqu'à ce qu'il daigne entrouvrir les lèvres. Au moment où j'approfondis moi-même notre baiser, ses mains se posent sur mes hanches, plus pour me tenir éloignée que pour me rapprocher.

Mon cœur bat de plus en plus vite au fur et à mesure que nous nous embrassons. Mon sentiment de tromperie est tel que j'ai l'impression qu'il cogne dans ma carotide, dans mes tempes, dans chaque parcelle de chair qui me compose et qui appartient à Yano. Je ne ressens aucun plaisir. J'embrasse mécaniquement en tentant de rendre la situation réelle. Et Cyril est tellement contracté contre moi que tout paraît surréaliste. J'ai la sensation de flotter entre deux sphères. Mes poils se hérissent sur mon épiderme. Mon corps se rebelle – sa moitié se trouve de l'autre côté de la pièce. Mon esprit s'y oppose. Je sens comme des pics sur mes omoplates, même si j'ignore si Yano regarde dans notre direction. J'ai l'impression de sentir le poids de ses iris métalliques sur moi, m'engloutissant et me dévorant telle une proie vulnérable. Je m'agrippe à Cyril avec désespoir, comme si je craignais de fondre sur Yano et ne plus jamais m'en détacher. Quelquefois, je songe que nos cellules ont été séparées et qu'elles n'aspirent qu'à se rejoindre pour ne former à nouveau qu'une seule souche.

Une ombre s'étend brusquement au-dessus de nous. Cyril se détache aussitôt de mes lèvres, comme s'il avait pris un coup au visage. Il lève par-dessus ma tête un regard littéralement paniqué.

Mon cœur cogne si brutalement que j'ai peur qu'il s'arrache d'entre mes côtes. Mes mains sont moites. J'ose à peine regarder derrière moi.

Son ombre descend sur nous. Je retiens mon souffle. Je cesse carrément de respirer. Ses lèvres s'approchent de mon oreille et il murmure jusqu'à me donner des frissons sur tout le corps :

« Je n'aime pas quand tu changes les règles du jeu, Érine. »

Il reprend sa respiration contre mon cou, puis ajoute :

« Viens par là. »

Soudain, je décolle de mon siège et me retrouve face à un Yano au visage insolite, à la fois furieux et très calme. Une espèce d'œil du cyclone où

l'accalmie précède la tempête. Il me décoche son rictus odieux et rempli de sarcasme et m'attrape sous les cuisses. Je laisse échapper un hoquet de surprise lorsqu'il me bascule soudain sur son épaule. Il me donne une grande claque sur les fesses qui m'arrache un nouveau cri de stupéfaction.

« Vilaine petite joueuse ! » marmonne-t-il, puis il tend un index revancharde en direction de Cyril qui ne bronche pas, statufié.

« Tu me le paieras, mon pote. Commence à prier. »

CHAPITRE 29

- YANO -

D'un coup de pied, je referme la porte du cagibi niché sous l'escalier de La Dernière Mode. Celui-ci est envahi de fûts de chêne, de poussière et de toiles d'araignée, mais personne ne viendra ici interrompre le petit dialogue en aparté brûlant et traître qui semble se dessiner dangereusement.

Je dépose Érine sur le parquet et la plaque sans ménagement contre la cloison en bois du réduit, le coude calé à côté de sa tête. Les yeux braqués dans les siens, nos poitrines scellées, je peux presque sentir les battements affolés de son pouls. Son cœur a l'air de vouloir jaillir d'entre ses côtes pour rejoindre le mien. Ils battent à l'unisson, en une folle cavalcade accrue par l'adrénaline.

Mes lèvres frôlant les siennes, je murmure d'une voix rauque :

« À quoi tu joues, Érine ? Tu cherches à me rendre jaloux ou tu as une autre idée qui a germé dans ta petite tête ? »

Sa langue redessine le contour de sa bouche et j'en suis le tracé, hypnotisé. Ma colère, mêlée à une bonne dose de jalousie, bat jusque dans mes tempes, mais elle est tamisée par la beauté nitescente de la jeune femme qui se dresse sous mes yeux. Érine m'envahit. Sa chaleur, cette odeur qui m'a tant manqué, son corps contre le mien, prisonnier de mes bras... Putain, je suis accro. Je prends une dose de vice par lâcheté. Elle joue avec moi, avec mes nerfs, avec ma possessivité, et je me laisse berner comme un bleu. Je serre le poing contre le mur et le regard d'Érine dérive une seconde vers les veines saillantes de mes avant-bras, avant de se noyer de nouveau dans le mien.

« Tu cherches quoi ? je réitère, en voyant qu'elle ne répond pas, ses iris argentés papillotant dans la lumière feutrée. Tu veux vraiment que je cogne Cyril ? Tu t'attends à ce que je pète les plombs ? »

Je pince ma lèvre inférieure entre mes dents pour tenter d'oublier la vague de colère qui m'envahit en repensant à la bouche d'Érine plaquée contre celle de

Cyril. C'était pas un faux baiser, ça, même si la démarche puait l'escroquerie à plein nez. Rine l'a vraiment embrassé. Elle s'est rendue maîtresse d'une punition digne de ce nom. Et même si j'ai mérité son courroux, le coup s'est infiltré sous chaque pore de ma peau.

« Érine ? »

Sous mon intonation, je la sens reprendre son souffle, comme si elle avait cessé de respirer à mon contact. Mon pouce chemine le long de sa mâchoire et se presse sur ses lèvres comme si j'espérais effacer une empreinte qui n'est pas la mienne.

« Je t'interdis d'embrasser un autre mec en ma présence. Tu sais ce que ça provoque en moi ? »

Même si elle doit s'en douter, elle secoue malgré tout la tête à la négative, en reprenant une nouvelle inspiration.

« Je deviens fou, bébé. »

Je prends sa main et la pose sur mon torse, au-dessus de mon cœur.

« Tu sens ? Tu sens ce que ça me fait ? »

Elle acquiesce avec fébrilité, avant de reprendre pied dans la réalité, de redevenir maîtresse de son jeu et de repartir avec audace :

« Pourquoi ne pourrais-je pas sortir avec Cyril ? N'en ai-je pas le droit ? Nous ne sommes plus ensemble.

— Alors tu t'es dit que sortir avec mon pote était l'idée du siècle ?

— Ça ne te regarde pas. Qui je choisis de fréquenter ne te concerne plus.

— À d'autres, Érine. Tu crois parler à qui ? T'as choisi Cyril, pas n'importe quel mec levé dans un bar. Tu veux sortir avec mon pote ? Pourquoi lui, hein ? Pourquoi tu joues à ça ?

— Peut-être que tout n'est qu'un jeu, Camille. »

Je grince des dents et serre la mâchoire.

« Ne m'appelle pas comme ça.

— Je n'ai aucune raison de t'obéir », rétorque-t-elle d'un ton polaire.

J'attrape son poignet et le dresse au-dessus de sa tête, sans qu'elle cherche à m'esquiver. Bien au contraire, elle m'affronte, sort les griffes et rend les coups. Je me rapproche, me collant à son corps, au point qu'elle est contrainte de lever le menton pour continuer de me fixer. Je prends conscience que rien ne la fera dévier de sa trajectoire. Elle me veut. Comme je la veux.

« Tu souhaites vraiment jouer à ça ? T'es sûre d'être à la hauteur, Érine ? »

Ma voix est menaçante, mais un sourire discret tire le coin de ses lèvres vermeilles.

Son bassin se meut légèrement, et je réalise que mon sexe est dur et lové contre le sien et que mes hanches bougent sans que je puisse m'en empêcher. Mon corps appelle le sien et le sien répond au mien.

« Je suis prête. Je t'ai enduré pendant des années. Tu crois que je ne suis pas capable de te faire face ?

— Alors serre les dents, Érine. Je ne serai pas tendre.

— Tu ne me fais pas peur ! Donne tout ce que t'as, parce que je ne te laisserai pas gagner. »

Je plonge les yeux dans les siens, savourant sa petite mise en scène, son aplomb et ses sous-entendus lascifs, et lui dédie mon rictus. Celui qui lui hérissé les poils sur les bras. Son regard se fige sur ma bouche et des réminiscences d'une autre époque resurgissent brutalement. Elle désirait faire remonter à la surface toutes ces émotions sordides que j'ai ressenties depuis le jour où elle m'a échappé, lorsque j'ai découvert sa main nouée à celle de Mael dans la cour du bahut et que la rage et la douleur ne m'ont plus quitté. Elle voulait me faire revivre ces quatre années durant lesquelles nous nous sommes fourvoyés dans nos culpabilités mutuelles, et que j'ai alimentées et orchestrées en grand maître du jeu que je suis. Elle cherche à me rappeler ce que j'ai manqué voici cinq ans quand j'ai choisi une route qui n'était pas la bonne. Une route qui a conduit à la mort de Mael, à nous séparer, à nous maltraiter. Une route qui m'a poussé à créer ce jeu.

Pour la retrouver.

Son poignet prisonnier de ma main, je me penche au-dessus d'elle, mon front frôlant le sien, mes lèvres effleurant sa bouche, et je jette :

« Tu as aimé l'embrasser ?

— Bien sûr, tu n'es pas le seul mec qui sache embrasser une fille.

— Oh ! »

Je prends la pique et relance aussitôt :

« Pas mal, mais tu peux faire mieux, Érine. Tu as mouillé quand tu as senti sa langue caresser la tienne ? »

Elle déglutit. Ses iris s'illuminent.

« Je ne suis pas si facile.

— Mauvais point, bébé. Si je glisse ma main entre tes cuisses, tu seras mouillée ? »

Sa langue humecte ses lèvres et enflamme les miennes.

« Tu te donnes trop d'importance. »

Mais ses paupières se ferment un court instant, avant que ses iris ne reviennent plonger au fond des miens.

« Touche-moi », susurre-t-elle d'une voix si sensuelle que des gouttes de sueur serpentent le long de ma colonne vertébrale, et cela n'a rien à voir avec la chaleur étouffante du réduit.

« Touche-moi, Camille, et tu le sauras. »

Je mordille ma lèvre inférieure, sentant monter en moi un désir redoutable, avant d'ourler ma bouche d'un sourire diabolique.

« Oh, mais c'est mon tour de jouer, bébé. Tu es prête ? »

Elle acquiesce sans hésiter, me défiant avec insolence. Ses doigts se replient en poing, s'appêtant à parer le coup, sa cuirasse bien en place, et je tire le premier jet, mentant avec virtuosité :

« J'ai couché avec la prof de science éco tout au début de notre jeu et j'y ai pris beaucoup de plaisir. C'était un coup d'enfer. »

Je la sens presque suffoquer. Ses yeux s'arrondissent de stupeur. Elle en tremble, puis retrouve une certaine contenance, même si j'ai l'impression que tout son corps vacille contre le mien. Elle tranche avec fermeté :

« menteur. C'est avec moi que tu voulais coucher.

— Je ne suis pas difficile. Je peux m'octroyer plusieurs plaisirs.

— menteur, insiste-t-elle. Je suis la seule à te procurer un tel effet. »

Ses hanches ondoient contre les miennes, pressant ma putain d'érection contre son intimité.

« Je suis une machine de sexe. Je bande pour n'importe quelle chatte consentante, je rétorque sans ciller.

— Alors quand tu es dans n'importe quelle pétasse, tu te sens te disloquer, Camille ? Tu sens cette chose monstrueuse qui t'envahit et que tu ne peux pas contrôler quand tu baisses une autre femme ? »

Sa main droite se pose entre nous et empaume mon sexe, le caressant de bas en haut à travers mon jean. J'ai très envie de me jeter sur ses lèvres, affamé et prisonnier de son charme, mais je rassemble toute ma volonté pour me contenir

et jouer à ce nouveau jeu... à moins qu'il ne soit pas si neuf finalement et repose sur des règles vieilles de quelques années.

« La baise avec une autre nana, c'est plus simple qu'avec toi. Pas de fioritures. Juste du sexe. Les autres sont plus faciles, moins compliquées, moins chiantes.

— Moins enivrantes », réplique-t-elle sans hésiter.

Elle a tellement raison que, pendant une seconde, je ne sais plus quoi répondre et un sourire de défi naît sur ses lèvres.

Ma main gauche s'accroche à sa hanche et remonte sous son t-shirt pour flatter ses flancs et caresser ses côtes. Elle en perd le souffle quand j'ai l'impression de retrouver le mien à son contact, sa peau soyeuse s'épanouissant sous la pulpe de mes doigts.

« J'ai embrassé une fille après notre rupture. »

Je suis mesquin, cruel et probablement suicidaire, mais je ne peux pas rendre les armes sans me battre. Je suis encore le maître de ce jeu !

Ses paupières se plissent. Ses doigts se resserrent sur ma queue. Contre toute attente, elle ne me traite pas de menteur.

« Avant de venir me faire l'amour ? » me demande-t-elle sans frémir.

Mon rictus s'agrandit tandis que je hoche la tête, les yeux dans les siens.

« Je m'en doutais, me répond-elle, me coupant l'herbe sous le pied. Tu avais forcément fait une connerie pour venir me trouver ivre mort et me faire l'amour comme si c'était ta dernière nuit avant l'échafaud. »

Elle se dresse sur la pointe des pieds, m'obligeant à éloigner mon visage du sien. Ses iris me ferment, me réduisant au rang d'esclave.

« Si tu avais voulu tout casser, Camille, tu aurais dû coucher avec cette fille, pourtant tu ne l'as pas fait. »

Je contracte la mâchoire et balance :

« Qui te dit que je n'ai pas couché avec elle ?

— Tu as choisi le terme « embrasser », pas « baiser ». Tu ne m'as pas trompée. Je le sais. Je le sens là. »

Elle appuie sur son ventre et poursuit :

« Je te manque. Tu ne peux pas vivre sans moi. Tu ne peux pas respirer sans moi. Tu t'es touché depuis qu'on a rompu ? »

Putain, mais comment est-elle devenue aussi douée à mon propre jeu ?

Ses doigts déboutonnent la braguette de mon jean, tandis que je libère son

poignet. Mes deux mains en profitent pour serpenter le long de son dos, dégrafent son soutien-gorge, puis la saisissent brutalement sous les fesses. Je la coince contre la cloison, mes hanches entre ses cuisses. Ses jambes se nouent d'instinct autour de ma taille, tandis que son bras m'enserme la nuque.

« Je me touche souvent, avec ou sans toi, bébé. Tu n'es pas indispensable.

— Dans ce cas, ça ne te dérangera pas si je couche avec Cyril.

— Tu crois qu'il pourra te donner le plaisir que je t'offre ?

— Je crois que tu te surestimes. Tu n'es pas le seul bon coup de cette planète. »

Sa main disparaît dans mon boxer et se referme autour de ma queue aussi dure qu'une barre d'acier. La pression de sa paume me rend dingue. Des semaines que je la fantasme en solitaire. Des semaines que je rêve de me perdre dans son ventre, de l'embrasser, de la posséder, de l'envahir aussi pleinement que si je partais à la conquête d'une terre ennemie. Je veux me rendre maître de chaque parcelle de son corps jusqu'à ce que la mort vienne, et pourtant les tintements traîtres de mes angoisses résonnent et claquent dans mon cerveau à toute berzingue. Mais Érine s'arrange pour les détruire. Un à un, elle les oblige à se taire pour prendre toute la place. Elle gomme à grands coups les terreurs et la colère, et apaise cette violence qui stagne au fond de mon estomac pour la remplacer par ce sentiment hors norme, qui n'appartient qu'à elle... Mais pour combien de temps ?

Je lui retire son t-shirt et relève sa jupe sur le haut de ses cuisses. Sa poitrine nue me défie aussitôt et je bande encore plus fort. Son corps est magnifique, frangé d'ombres dans la lueur tamisée du cagibi.

« Je suis le seul capable de te faire crier mon nom pendant que tu jouis.

— Je crierai le nom d'un autre », rétorque-t-elle, loin de se démonter.

Ma main s'engouffre dans son shorty et enveloppe toute son intimité pour la découvrir humide, chaude, palpitante. Érine se tortille sur ma main tandis qu'elle accélère le mouvement de la sienne sur mon sexe. Le plaisir remonte depuis mes entrailles et m'engourdit, mais je reste concentré, à l'affût.

« Tu mouilles, jolie Princesse. »

Ma voix se perd au creux de son oreille et elle frémit à son surnom, à moins que ça ne soit sous l'effet de mon doigt lorsque celui-ci s'enfonce dans sa moiteur. Son bras se contracte autour de mon cou tandis qu'elle s'empale sur mon majeur en gémissant doucement.

« Cyril m'a beaucoup excitée, me brave-t-elle.

— Tu n’as jamais pu être excitée par un autre que moi. Ni Mael, ni Cyril, ni personne d’autre. Moi et seulement moi, bébé.

— Aucune autre pétasse ne pourra me remplacer, Camille, contre-t-elle.

— Ne m’appelle pas comme ça, je murmure, ma joue contre la sienne.

— Je t’appellerai comme ça tant que tu le mériteras. »

Une onde de plaisir la submerge. Érine se contracte contre ma main tandis que je la fouille du regard, surpris par sa dernière repartie.

Lorsqu’elle retrouve son souffle, ses iris tout en nuances se braquent au fond des miens.

« Tu crois que je te pardonne ?... » me demande-t-elle.

Ses lèvres se posent au coin de ma bouche.

« Tu te trompes. Je ne te pardonne pas ton acte, Camille. Je ne te pardonne pas de t’enfuir au lieu d’affronter qui tu es. Je ne te pardonne pas de briser tes promesses. »

Elle se dresse sur ma main, avance le buste vers le mien et, sa bouche contre la mienne, ajoute à voix basse :

« Tu agis comme ton père. Tu es incapable de tenir un seul de tes serments. Tu m’as juré de ne plus jamais me laisser seule et tu as pris le large. Alors, tant que tu n’auras pas réparé tout ce que tu as démolì, je te donnerai le nom que tu mérites... Camille. »

Ses lèvres s’écrasent sur les miennes sans me laisser le temps de répondre. Je suis soufflé, étourdi. Elle vient de me décocher un uppercut sanglant. Ses dents s’enfoncent dans ma chair, jusqu’à me soutirer un grognement, puis sa langue se faufile dans ma bouche. Je la plaque plus fort contre la cloison et m’empare à mon tour de ses lèvres chaudes, appétissantes et cruelles. J’enfonce deux doigts en elle et m’active pour lui voler des gémissements, qu’elle me refuse, étouffant ses plaintes dans ma bouche.

Entre deux baisers, je tente de rétorquer :

« Certaines promesses n’ont pas d’importance... la loyauté est un leurre. »

Ses hanches remuent sur ma main et le liquide de son plaisir coule dans ma paume et sur le parquet en une myriade de gouttelettes.

« Tu es la définition même de la loyauté. J’ai confiance en toi.

— Tu as attendu qu’on se sépare pour avoir confiance en moi. J’espère que tu plaisantes. »

Sa main presse brutalement mon sexe. Elle murmure contre ma bouche :

« Viens en moi... Viens en moi...

— Que je te montre à quel point tu peux avoir confiance ? je me moque en accélérant le rythme de mes doigts. Érine, je vais te baiser et partir, tu le sais ?

— Non, tu vas me faire l'amour et m'aimer. »

Ma bouche masse la sienne, tandis qu'elle déboutonne ma chemise pour plaquer sa poitrine contre mon torse libéré de l'étoffe. Ses mamelons durcis hérissent ma peau de chair de poule lorsqu'elle se love contre moi, effaçant la moindre distance entre nous.

« Je t'ai vu, murmure-t-elle.

— Qu'est-ce que tu as vu ?

— Me suivre. Je t'ai vu me guetter à la sortie de mon travail. Je t'ai vu près de l'appartement. Tu me suis partout. Comme autrefois. Tu ne peux pas t'éloigner. Tu en es incapable. Tu es une partie de moi, Camille. Là... partout, là. »

Elle se frotte contre mon torse tel un félin plein de sensualité.

« Fais-moi l'amour... »

J'entends presque mon nom franchir sa bouche, mais, malgré l'excitation, elle le ravale et pince ma lèvre inférieure entre ses dents.

J'ai l'impression que je vais exploser. Je ne maîtrise plus ni la situation ni le jeu, et je m'en fous.

« Reviens en moi. Dépêche-toi. »

Sa main pressée sur mon sexe, elle le guide vers son entrejambe et appuie l'extrémité de ma queue contre son clitoris. Sa nuque se renverse en arrière sous le coup de la déferlante d'émotions qui la submerge. Je retire mes doigts de son intimité et pose mon coude contre la cloison pour assurer mon équilibre. Mes jambes sont en coton. Je suis débordé. À sa merci.

Putain...

« C'est une connerie... Je vais te bousiller, Érine.

— Non, m'aimer, me reprend-t-elle. Je suis ton plus grand défi.

— Merde... mais tu l'as toujours été. »

Sous son inflexion, mon sexe s'enfonce en elle. Centimètre par centimètre, je l'envahis. Mon cœur est sur le point d'éclater. La tension accumulée s'évapore et libère un flot de sensations explosives. Je me sens revivre, renaître sous la caresse de ses paumes sur mes omoplates, sous ses baisers qui façonnent ma

mâchoire et mon menton.

Je m'enfonce doucement d'abord, mais en l'entendant murmurer, je suis pris de frénésie :

« Je ne renoncerai jamais à toi. »

Je donne alors une grande poussée et me libère en elle.

Je me déploie dans son ventre, me grisant de sa chaleur et du plaisir que je vois naître dans ses iris. Je ferme le poing près de sa tête et martèle son bassin de violents coups de reins, distillant toutes les peurs, la colère et la jalousie qui m'ont englouti dans cet infime faisceau de plaisir. Elle me tient par les couilles depuis toujours, mais jusqu'à présent, elle ne jouait pas ce jeu-là. Elle restait silencieuse, encaissant mes piques sans ciller, revêtant une armure efficace qui ne me permettrait plus de la blesser. J'ai déjà pris conscience de tout le mal que je lui ai infligé lorsque nous étions adolescents et celui que je lui inflige aujourd'hui. Pourtant, je suis le mieux placé pour comprendre combien les mots peuvent être aussi douloureux que les coups. Les paroles sont toujours restées gravées en moi au fer rouge, contrairement aux bleus qui disparaissaient de mon corps avec le temps. Je lui impose le même supplice pour la protéger de mes poings, en essayant de me convaincre que cette rupture sera toujours préférable à tous les mots que je pourrais lui jeter au visage. Je suis aussi efficace que mon père pour blesser. Je peux être redoutable avec quelques phrases acerbes et sans détour, et Érine est la seule capable de les encaisser aussi bien. Érine est la seule capable de les détourner. Elle est la seule capable de me les renvoyer et de me les faire payer.

« Tu ne me pardonnes pas ? » je murmure au creux de son cou, en refermant mes bras tout autour d'elle.

Mon sexe la chahute, s'enfonce en elle, la pénètre profondément pour mieux s'en échapper et revenir en la déchirant. Ses ongles s'enfoncent dans ma chair, diffusant une douleur enivrante.

« Non, pas tant que tu n'auras pas fait en sorte de le mériter. »

Mes lèvres courent le long de sa mâchoire jusqu'aux siennes. Mon cœur martèle au rythme de mes coups de reins. Je l'embrasse avec rage, électrisé par son ton, sa présence, ses paroles. Elle ahane contre moi, sa poitrine huilant mon torse. Ses cuisses se resserrent autour de ma taille pour m'attirer encore plus près. Plus près, et nos deux corps ne feront plus qu'un.

« Ne me pardonne pas, bébé.

— Non... gémit-elle.

— Ne me pardonne pas...

— Non... »

Mes mains passent sous ses fesses, les pressent plus fort, puis je l'arrache à la cloison et la renverse sur l'un des fûts de chêne. Le dos cambré, elle me reçoit sans dénouer ses jambes. Ses cheveux balaient la poussière du réduit. Le fût oscille d'avant en arrière au rythme de mes mouvements saccadés. Je la pénètre puissamment, lui arrachant un gémissement de plaisir intense. Elle tente de résister à la vague gigantesque qui s'abat sur nous, mais rien ne peut désormais l'endiguer. Elle dévaste tout et ne laisse rien sur son passage. Ma queue la harponne sans cesse, ne lui laissant aucun répit, et je suis tellement frustré de ne pas l'avoir touchée durant des semaines que je suis incapable de me réfréner. Je maltraite ses chairs délicates pour mieux la sentir. Ses ongles s'enfoncent plus profondément dans mes omoplates, tandis que sa bouche me cherche, me trouve, me dévore. Puis je dérive vers sa mâchoire, son cou, sa gorge et je prends son sein entre mes lèvres. Je la mords violemment, lutine son mamelon, le pince entre mes dents et le lèche jusqu'à ce qu'elle crie. Oh putain, ses gémissements puis ce cri... vont me rendre fou. Ce n'est plus un manque à ce stade. C'est bien au-delà de ce que mon corps et mon esprit sont aptes à endurer. Je ne peux pas me détacher d'elle, la perdre et l'oublier. Je ne peux pas me résoudre à l'abandonner. Je n'ai jamais pu.

Un bras sur ses reins, je l'attire encore plus près, de manière à la pénétrer jusqu'à la garde, et je reste enfoncé en elle. Ses paupières papillotent face à mon immobilité soudaine. Ses iris d'argent me fixent. Ses lèvres s'entrouvrent, tandis que son bassin, doué de volonté, ondule contre ma queue, de manière à l'engloutir.

« Bats-toi, Camille, murmure-t-elle en me dévisageant. Bats-toi pour moi, pour toi et pour nous. Ne fuis pas.

— Tu crois que le combat en vaut la peine ? » je tente de biaiser.

Elle me décoche un regard noir d'ombres.

« Tu le sais très bien. Ne suis-je pas le trophée d'une vieille lutte ? se moque-t-elle.

— Tu n'es donc plus un jouet ? »

Mes hanches recommencent à bouger, manquant cruellement de volonté. Le plaisir tiraille toutes mes terminaisons nerveuses, s'engouffrant dans mes artères, dévalant avec mon sang.

« Non, je suis ton adversaire. »

J'affiche un large sourire.

« Digne de ce nom, Princesse. »

Une lueur brille dans ses yeux et ses lèvres partent en guerre contre les miennes. Je savoure sa maîtrise, puis reprends le fil de la bataille.

Tandis qu'Érine se tient renversée sur le fût, je vais et je viens plus vite, plus fort, puis avec calme, tout en douceur, au point de lui arracher des cris de rage, alors que ses muscles se contractent tout autour de moi, que son ventre me retient prisonnier, me broyant presque au creux de sa chair. Son plaisir m'environne, m'enivre, me subjugue, et je fonds en elle. J'éclate et me déverse dans son corps, marquant de mon empreinte ce qui m'appartient.

Érine est à moi et à nul autre.

Dévorée par la lame de plaisir, elle psalmodie « Camille », comme un disque rayé, et de l'entendre prononcer mon prénom, je ne ressens plus la rage qui m'envahit d'ordinaire. Je ressens au contraire la force de ses sentiments. Elle ne me pardonne pas. C'est tout ce qui compte. Je ne veux pas que ça soit facile. Je ne veux pas qu'elle me cède, qu'elle s'offre à moi sans rien exiger en retour.

Ce n'est plus à toi de te battre, Princesse.

Érine s'accroche à mes épaules pour ne pas chuter sur le parquet, tandis que je me redresse au-dessus d'elle, délaissant ses seins érigés et brillants de sueur. Éreinté, les deux mains accrochées au fût de chêne, de part et d'autre de son corps, je l'observe, détaille ses lignes et me gorge de sa beauté au délicieux mélange d'exotisme et de glace.

« Tu as crié mon nom, je me moque, en lui décochant un sourire fier.

— Ton prénom seulement, me corrige-t-elle. Et tu restes un bon coup, même si je suis persuadée que tu n'es pas le seul sur terre.

— Tu as envie de tester d'autres marchandises ?

— Ça dépend.

— De quoi ? je demande, en connaissant pertinemment la réponse.

— De toi. »

Un sourire s'ébauche sur ses lèvres délicates et je meurs d'envie de m'en saisir. Au lieu de ça, je me redresse en l'entraînant avec moi, un bras sur ses reins pour qu'elle ne tombe pas. J'extirpe un Kleenex de la poche de mon jean et le lui tends pour qu'elle puisse essuyer toutes les sécrétions qui coulent le long de sa cuisse. Elle me remercie d'un sourire, se nettoie en me tournant le dos, puis replace convenablement son shorty, me dissimulant ses secrets. Je reboutonne

mon pantalon, puis me laisse tomber sur le fût de chêne en tirant mon paquet de clopes. Je lorgne Érine tandis qu'elle se rhabille en silence. Nos regards se cherchent et ce sont les seuls mots dont nous avons besoin pour l'instant.

Une fois prête, elle se tient devant moi, glissant ses genoux entre les miens et me dévisage.

« J'attends, me lance-t-elle.

— Tu attends quoi ?

— Ta prochaine vacherie. Je t'écoute ou tu rends les armes ? »

Un sourire menace d'envahir mon visage. Je passe ma main sur l'arrière de sa cuisse en levant les yeux vers elle. Érine me domine, sublime et suave guerrière. Je la provoque :

« Je reviendrai probablement te baiser un jour.

— Tu me prends pour un de tes coups d'un soir ?

— T'es pas le genre de filles qu'on épouse. »

Elle fronce les sourcils, éprouvant la petite pique pourtant si peu crédible, puis elle s'incline vers moi, les bras tendus en appui le long de mes hanches, et ancre ses jolis yeux au fond des miens.

« C'est pourtant ce que tu vas faire, Camille.

— Tu crois ?

— J'en suis convaincue.

— Qu'est-ce qui te permet d'avoir une telle certitude ?

— Tu es un joueur... et je suis le jeu autant que l'adversaire. Tu viendras. »

Je lui envoie mon sourire gagnant, à cent millions, qui lui fait hausser un sourcil moqueur. Je fourre ma clope entre mes lèvres. Elle les fixe un instant, puis recule dans le réduit jusqu'à la porte. La main sur la poignée, elle fige son geste et me lance brusquement :

« Joker. »

Mon briquet à la main, je la considère sans comprendre.

« Joker ?

— Tu as dit que j'avais droit à un joker. Je l'exige maintenant.

— Tu exiges un joker. »

Je cherche à quoi elle fait allusion, puis mes neurones se reconnectent et un sourire étire mes lèvres.

« Maintenant ?

— Oui, maintenant, je veux t’entendre l’admettre.

— Tu perds ta seule chance pour les dix prochaines années, je lui rappelle.

— Les dix prochaines années, tu devras les passer à me le prouver et non à me le répéter. »

Son petit jeu me plaît de plus en plus. J’allume ma clope, laisse la fumée s’échapper de ma bouche, puis je l’observe un moment en silence. Sans ciller, elle attend patiemment.

Je laisse retomber mon poignet sur mon genou, incline la tête sur le côté en détaillant ses courbes sans discrétion, puis je lâche d’une voix rauque :

« Je t’aime, bébé. »

Le sourire qui s’imprime sur son visage vaut tout l’or du monde. C’est la plus belle chose que j’ai vue.

« Prêt pour un nouveau round ? » me répond-elle avant d’éclater de rire.

Un vrai rire. Un rire qui me vrille la poitrine.

« Toujours pour toi. »

CHAPITRE 30

- YANO -

« **Q**uelle est la faute qui a suscité votre remise en question ? » me demande le Psy.

Je joue avec mon paquet de clopes, adossé à la baie vitrée. Je plisse le carton puis le défroisse sans arrêt. Le Psy ne pipe mot, même si le bruit doit l'agacer.

« J'ai perdu le contrôle, je réponds en lorgnant la photo dégoûtante sur le paquet, un type avec les dents toutes pourries.

— De quelle façon ?

— De la plus horrible. J'ai commis la seule connerie que je m'étais promis de ne jamais faire. »

Il attend patiemment que je développe. Je prends une inspiration, puis lâche :

« J'ai blessé ma fiancée. Je ne voulais pas la toucher, je voulais seulement qu'elle s'écarte, mais j'ai pété les plombs et je l'ai poussée contre un mur. Elle s'est ouvert le crâne, et même si elle a prétendu que ce n'était qu'une égratignure, ça ne retire rien à la gravité de mon acte. »

Il prend l'information sans broncher. Il lisse légèrement son pantalon du pouce, puis me demande :

« Vous ne voulez pas que ça se reproduise ?

— Non, surtout pas. Je ne veux pas qu'elle ait un jour peur de moi ou qu'elle me regarde dans dix ans comme si elle avait raté sa vie. J'aimerais... être digne d'elle.

— C'est pour cette raison que vous avez accompli cette démarche ? »

J'acquiesce.

« Je veux être un homme bien pour elle, et pour moi. Je veux pouvoir me regarder dans la glace sans avoir honte de ce que je suis devenu. Je refuse de ressembler à mon père et lire la peur ou l'humiliation dans les yeux des autres. Je

sais trop ce que c'est. Mais je ne canalise pas ma colère. Dès que ça concerne Érine, j'ai l'impression de devenir dingue. Toutes mes émotions sont exacerbées et je ne maîtrise rien.

— Parce que vous l'aimez ou parce que vous avez peur de la perdre ?

— J'ai peur qu'elle se rende compte du type insignifiant que je suis.

— Pour quelle raison pensez-vous être insignifiant ? »

Je déglutis, sentant un goût amer envahir ma bouche et recouvrir mon palais.

« Parce que... »

Je prends une inspiration, m'appêtant à prononcer des mots qui vont me faire mal.

« Parce que mon père s'est acharné à m'en convaincre toute ma vie. Si mon propre géniteur pense que je suis un moins que rien, pourquoi les autres me verraient différemment ? Je me suis toujours débrouillé pour être le centre de l'attention, m'inventer un rôle afin de plaire à tout le monde et être populaire, mais la seule à me connaître vraiment, c'est Érine. Elle voit au travers des mailles et, parfois, ça me fout la trouille. »

J'imaginai que le Psy allait m'interrompre, mais il n'en fait rien, il laisse s'installer un silence et finalement me demande :

« Votre père vous a maltraité de bien des manières, pourquoi accorder de l'importance à ses propos ? Être du même sang ne donne pas tous les droits, et encore moins celui de vous rabaisser ou de vous humilier. Vous devez parvenir à prendre de la distance entre ses paroles blessantes et la réalité. Cette jeune fille compte pour vous, et vous semblez compter pour elle, je me trompe ?

— Non, vous visez juste. Érine m'aime. Elle me le montre en permanence de toutes les façons possibles. Elle est incroyable. Majestueuse. Je vous assure que je n'ai rien fait pour mériter une femme aussi magnifique.

— Vous vous rabaissez encore ! s'insurge le Psy. Pourquoi penser que vous ne la méritez pas ?

— En dehors du fait que je l'ai blessée ?

— Oui, en dehors de ce fait.

— Elle est tout ce que je ne suis pas : forte, douce, gentille, brillante. Putain, j'ai même pas assez d'adjectifs pour vous la décrire. Elle est juste parfaite pour...

— Vous ? »

Je ferme un instant les paupières, ne supportant pas l'idée qu'elle puisse être parfaite pour un autre, et acquiesce.

« Et elle ? Qu'en pense-t-elle ?

— De quoi ? De moi chez un psy ? De la situation merdique dans laquelle je nous ai mis ?

— Non, que pense-t-elle de vous ? Lui avez-vous posé la question ?

— Pas besoin. Elle y a répondu sans que je lui demande quoi que ce soit. Cette nana est une tête de mule ambulante. Quand elle a un truc à l'esprit, pas moyen de le lui sortir de la tête. C'est parfois chiant... »

Je souris pour moi-même en tirant une clope du paquet pour la faire rouler sur mes phalanges.

« Elle croit que je suis un mec bien, je finis par répondre. Que je ne ressemble pas à mon père.

— Et vous croyez qu'elle a tort ?

— C'est plus qu'évident. Je l'ai blessée !

— Mais vous reprenez les choses en main. Vous ne vous laissez pas abattre. Vous auriez pu sombrer dans l'alcool, vous réfugier derrière tout un tas d'excuses pour vous conforter dans l'idée que votre acte n'était pas grave et vous voiler la face. Or, vous prenez le taureau par les cornes et tenter d'affronter une situation délicate. »

Je ne sais pas quoi répondre, alors je me tais. Le Psy ne désespère pas face à mon silence. Il s'octroie même un petit sourire et déclare :

« Vous êtes là. Nous allons donc faire en sorte que cette situation ne se reproduise plus à l'avenir. Mais sachez que cela ne tient qu'à vous et à vous seul. »

Je hoche la tête, parfaitement conscient.

« Vous avez quelques chose à ajouter ?

— Je sens que je n'ai pas fini de vous détester. »

Son sourire devient moqueur.

« Probablement, mais seule la fin compte.

— Celle où je cesse d'imaginer que souffrir, c'est vivre, c'est ça ? »

Il hausse un sourcil. Son sourire lui fend maintenant le visage.

« Nous allons nous arrêter là pour aujourd'hui... »

Et merde, voilà qu'il recommence !

Je sors plus détendu de mon rendez-vous, même si une espèce de trouble perdure toujours. J'avance à petits pas et je pose une pierre après l'autre les fondations d'un nouveau « moi ». Un « moi » plus sûr, moins encombré, moins coupable et moins violent. Je tiens à ce qu'Érine susurre mon nom sous la pression de mon corps dans le sien dans un avenir très proche. Je ne supporte pas qu'elle m'appelle Camille, même si je m'habitue lentement à cette facette de ma personnalité. Fabien m'a expliqué qu'il fallait que j'accepte cette part de moi quand je lui ai évoqué cette histoire :

« Tu es deux faces d'une même pièce, m'a-t-il dit. D'un côté, tu es Camille, celui qui t'effraie, parce qu'il conserve une part de violence et de colère, et de l'autre, tu es Yano, celui que tu maîtrises, qui te conforte. Mais ça n'en reste pas moins la même pièce. Tu ne peux pas séparer ces deux faces, tu peux seulement les réconcilier ».

J'imagine que, d'une certaine façon, c'est ce qu'Érine a tenté de m'expliquer, avec ses mots, ses actes, son petit jeu.

Je ne peux pas effacer ce que j'ai vécu, je dois juste parvenir à vivre avec, sans avoir envie de tout péter pour un oui ou pour un non.

Je regagne l'appart de Cyril après m'être arrêté au tabac. J'ouvre la porte et le découvre vautré sur le canapé en train de mater la télé. Je fronce aussitôt les sourcils, tandis qu'il lève un regard contrit vers moi.

« Je sais... Je sais... »

Il quitte aussitôt le canapé et, la nuque basse, s'enfuit vers sa chambre sans s'attarder. Avant qu'il ne s'enferme, je lui balance :

« Oublie pas de préparer le dîner. Je meurs de faim. »

J'aperçois une grimace parcourir son visage de profil.

« Ouais, j'oublie pas. »

Je ricane à moitié tandis qu'il s'engouffre dans son refuge. Je n'ai pas cogné Cyril, bien qu'il ait osé poser ses lèvres sur celles d'Érine. Notre discussion a été rapide et rondement menée. Il s'est confondu en excuses en priant pour que je ne lui explose pas le nez. Je lui ai octroyé le droit de vivre. J'ai toujours été revanchard et mesquin, mais Cyril ne méritait pas que je le frappe... non, il méritait bien pire.

Mes lèvres esquissent un sourire sadique en lorgnant la porte de sa chambre.

Je délaisse mes baskets dans l'entrée, m'installe sur le canapé, jette un œil sur

l'écran. Cyril était en train de mater un épisode de *Game of Thrones*. Je suppose qu'il l'a déjà vu, sinon j'aurais probablement eu droit à une séance de suppliques pour lui octroyer la permission de le regarder jusqu'au bout.

Les pieds sur la table basse, je plante une cigarette entre mes lèvres et saisis mon téléphone. J'ouvre la boîte de messagerie et décide de répondre à la question d'Érine : Quel sens donnes-tu au mot « posséder » ?

Je laisse mes doigts pianoter à vive allure sur l'écran.

› Moi : À mes yeux, la possession a plusieurs sens :

pouvoir, profit et jouissance en bon maître du jeu.

Ou bien te posséder quand j'entre en toi,

ou encore être possédé par toi.

Son message ne tarde pas.

› Rine : J'ai une nette préférence pour les deux dernières significations.

› Moi : J'aime beaucoup l'idée de jouir de toi pourtant.

› Rine : Avec une once de pouvoir, je suppose.

› Moi : L'un ne va pas sans l'autre.

› Rine : Et si je te permets de me posséder, qui détient le pouvoir ?

Cette petite joute me tire un sourire. J'aspire une bouffée de cigarette en pianotant sur mes touches.

› Moi : Tout dépend de qui est au-dessus.

Elle m'envoie un smiley qui rigole et fait un clin d'œil, puis un autre message :

› Rine : Tout dépend si on parle de force physique ou mentale.

› Moi : Une fois que je serai en toi, tu ne pourras plus rien me refuser.

Je gagne sur les deux plans.

› Rine : Mais encore faut-il que je t'autorise à entrer en moi !

› Moi : Je peux te convaincre facilement.

› Rine : Tu auras beau y travailler, tu as du chemin à parcourir pour pouvoir me pénétrer ou me posséder à nouveau.

› Moi : N'étais-je pas en toi il y a à peine trois jours ?

› Rine : Je n'ai pas eu le sentiment que tu avais le pouvoir sur moi.

Sa répartie m'arrache un rire. Notre dernière étreinte était une lutte pour

déterminer les bases du jeu. Un corps à corps sauvage et truculent qu'elle a su rondement mener, même si c'était moi qui étais au-dessus d'elle.

› Moi : Si c'est toi qui as le pouvoir, que comptes-tu en faire ?

Mon téléphone bipe et je m'apprête à lire le message quand des coups retentissent contre la porte d'entrée. Je me relève, écrase mon mégot dans le cendrier et me traîne jusqu'à la porte.

Je découvre Sarah sur le seuil, en simple jean et débardeur moulant. Ses longs cheveux roux ondoient sur ses épaules. Elle est maquillée avec discrétion et je ne peux nier qu'elle est jolie sans artifices. Elle me dédie un sourire fébrile, puis coince une mèche derrière son oreille, plus par nervosité que par coquetterie.

« Salut, me lance-t-elle d'une petite voix.

— Salut. »

Je l'observe sans ciller, attendant qu'elle parle. Je ne l'invite pas à entrer. Je m'adosse contre le chambranle et je patiente. Sarah se dandine d'un pied sur l'autre, puis voyant qu'elle a l'air d'hésiter, je finis par lâcher :

« Tu veux voir Cyril ? »

Ses yeux s'arrondissent. Elle ouvre la bouche, bredouille puis hoche la tête et fixe ses pieds comme si un poids s'écrasait sur son échine. Je me penche vers elle, amusé, et chuchote près de son oreille :

« Je t'ai vue à travers la vitre quand Érine l'a embrassé. Tu paraissais aussi énervée que moi. »

Elle redresse la nuque et ancre ses jolis yeux bruns au fond des miens. Elle ne me répond pas, mais son silence est une réponse en soi.

« Il est dans sa chambre pour une durée indéterminée. Je suppose que je peux lui octroyer une visite. »

Elle hausse un sourcil amusé et à peine surpris.

« Il est puni ? se moque-t-elle.

— Non, il est en prison pour avoir outrepassé un droit fondamental.

— Filer un coup de main à Rine ?

— Toucher la copine d'un pote.

— Pour ton bien, le défend-elle aussitôt.

— Tu es son avocate ? »

Elle glousse.

« Pourquoi pas ? »

— J'en tiens compte. Tout homme a le droit d'être défendu, mais tu as intérêt à préparer une plaidoirie digne de ce nom. En attendant, tu peux lui apporter une orange et le réconforter. Il n'attend que ça. »

Je m'efface pour la laisser entrer. Elle prend aussitôt le chemin de la cuisine pour prendre une orange sur le comptoir. Je la suis, m'accoude au bar, puis enfonce le clou :

« Un conseil : Cyril est un poltron. Il n'aura jamais le courage de t'avouer ce qu'il ressent. Fonce dans le tas. »

Un sourire envahit ses lèvres tandis qu'elle passe l'orange d'une main à l'autre.

« J'en avais bien l'intention. Il est trop lent. Il m'énerve. »

Je laisse échapper un ricanement moqueur.

« Ça fait longtemps que tu as compris ? »

Elle hausse les épaules.

« Oh... disons que j'ai ouvert les yeux après... enfin, après, quoi. »

J'acquiesce sans broncher.

« Il s'est montré... si gentil, alors que je ne le méritais pas du tout. Il a toujours été présent pour moi. Je ne l'oublie pas.

— C'est bien. »

Je lui désigne le couloir.

« Je t'accorde une heure.

— Une heure ? » s'exclame-t-elle, outrée.

Je me fends la gueule, si bien que je lui subtilise un nouveau rire.

« Yano, t'es pas croyable, ricane-t-elle.

— Hey, je suis comme je suis. Amusez-vous bien. Je vais dans ma chambre mettre mes écouteurs et la musique à fond.

— T'as besoin de me dire ça ?! »

Je pouffe de rire en me dirigeant vers la porte opposée. Je lui adresse un salut martial et disparaîs dans ma chambre. Je m'assois sur mon lit, retire mes chaussettes et mon t-shirt, puis m'allonge et plie un bras sous ma nuque. De l'autre main, je saisis mon téléphone, ouvre ma messagerie et lis la réponse d'Érine, le palpant excité :

› Rine : Te pousser à un nouveau jeu.

› Moi : Lequel ?

J'aime cette Érine combattante, guerrière, vindicative, qui ne lâche rien. Un vrai bulldog. Elle fera une femme d'affaires formidable, parfaite pour la tour Bella. Big Mordret a intérêt à attacher sa ceinture. Cette femme va se hisser au sommet et je ne perdrai rien du spectacle.

› Rine : Touche-toi pour moi.

Je manque d'avaler ma salive de travers. *Bordel !*

› Rine : Montre-moi à quel point tu me désires, Camille.

Même écrit, ce prénom m'énerve. Il ne coule pas dans mes oreilles comme lorsqu'elle murmure « Yano ». Mais OK, j'assume cette règle : mériter qu'elle le prononce à nouveau, tel un mot doux et sexy, diablement érotique.

› Moi : Comment dois-je te le montrer ?

› Rine : Trouve une idée.

OK, pas de problème. Mon esprit déborde de perversité, et visiblement celui d'Érine n'est pas en reste, mais je le savais déjà. Ne m'a-t-elle pas suivi dans le club libertin ? Ne m'a-t-elle pas laissé la lécher et lui faire l'amour au milieu des regards ? Érine n'a aucune barrière lorsqu'il s'agit de moi et j'aime ça.

Je me déshabille totalement et me recouche nu, au milieu du lit. J'attrape mes écouteurs, balance la musique à fond dans mes tympanes, puis referme mon poing autour de ma queue encore flaccide. Je ne mets pas longtemps à bander. Il me suffit de me souvenir de la chaleur de son ventre autour de mon sexe pour précipiter mon sang dans mes veines. Ma verge gonfle à une vitesse folle, me remplit la main. Le plaisir que je ressens n'a rien à voir avec celui que j'éprouve lorsque je m'enfonce en elle, mais je m'en contente depuis des semaines. Pain sec et eau insipide.

Je prends mon téléphone et balance le mode vidéo. Je me filme sans aucune pudeur, tandis que je me branle jusqu'à la délivrance. Je me demande quelle tête elle affichera en ouvrant le lien. Cette perspective me tire un sourire satisfait. Tout en m'activant sur mon membre, je murmure :

« Bébé, tu vois l'effet que tu me fais. J'aimerais tellement que tu sois là. »

J'accélère le rythme, roulant mon prépuce sous ma paume.

« J'ai envie de sentir ta bouche autour de moi, de te forcer à m'avaler. »

Plus je pense à ses lèvres rubicondes autour de ma queue et plus le plaisir s'intensifie. Mes abdominaux se contractent. Les veines sur mon bide saillent.

J'espère qu'elle appréciera le spectacle. Il est tout à elle.

« C'est bon de t'imaginer à genoux en train de me sucer, Princesse. C'est toi qui détiens le pouvoir, mais c'est moi qui te fais don de la plus belle offrande. »

J'éjacule sur ces mots, recouvrant mon ventre du liquide épais. Mon pouce roule encore sur mon gland, m'arrachant les derniers frissons de plaisir. Puis je retourne le téléphone en direction de mon visage et fixe l'objectif :

« Tu me hantes, Érine, de toutes les possessions possibles, c'est la plus forte. »

Je coupe la vidéo sur ces paroles et la lui envoie sur sa boîte mail, suivi d'un SMS pour l'avertir de la consulter.

J'attrape un Kleenex sur la table de chevet, m'essuie rapidement, puis fixe le plafond en attendant une réponse. La musique s'écoule dans mes oreilles et me berce. Je manque de m'endormir à poil, mon téléphone dans la main.

Puis je le sens vibrer dans ma paume. J'entrouvre les paupières, éprouvant déjà un pic d'excitation, puis affiche ma boîte de réception.

› Rine : Demain, tour Bella. 21 h 30.

Je cligne des paupières et relis le message. Elle n'est pas en train de jouer à ce que j'imagine, si ? Je me marre tout seul dans mon plumard. Cette fille est délicieusement cinglée.

CHAPITRE 31

- YANO -

Il est 21 h 30 pétantes quand je franchis les portes de la tour Bella. Les hôtesse ont déserté les lieux, mais un vigile me demande ma carte d'identité avant de me laisser monter dans les étages. Je suppose qu'Érine a donné mon nom, car il me laisse passer sans problème. Je prends l'ascenseur et juge de mon apparence dans le miroir de la cabine. Je suis vraiment en train de vérifier que je suis beau gosse ? Merde ! Je sais pertinemment que ma gueule pourrait plaire à un bus de vieilles autant qu'à une armada d'étudiantes en chaleur. C'est pour cette raison qu'elle est placardée sur les affiches de pub Bella. Quel abruti !

J'ai enfilé un jean délavé et une chemise noire, légèrement ouverte. J'ai même pris le temps de la repasser avant de la mettre. Mes manches sont relevées sur mes avant-bras, découvrant mon tatouage. Je me suis rasé de sorte de ne laisser qu'un léger voile de barbe. J'ai pris une longue douche avant de venir et j'ai mis du parfum : Sauvage, pour la circonstance. Je suis dépeigné, comme à mon habitude. Cyril prétend que c'est ma coiffure post-coïtale attrape-nanas. Tant mieux. J'ai l'intention à peine masquée d'attraper la plus belle d'entre elles et de vérifier ma théorie sur la possession. Mais j'ai intérêt à être convaincant si je veux espérer m'enfouir au fond d'elle. Rien n'est joué d'avance et ce défi permanent est sacrément excitant. J'aime qu'Érine soit mon adversaire, c'est plus stimulant qu'un jouet.

Je passe une main nerveuse dans mes cheveux. Je suis vraiment à cran ! Comme si je me rendais à un premier rencard. Putain, un vrai lycéen. J'aurais bien fumé une clope, mais les portes de l'ascenseur s'ouvrent et je m'engouffre dans le couloir. Seuls quelques néons sont encore allumés, traçant ma route vers son bureau. L'étage est désert et silencieux, rendant l'atmosphère étrange, presque apocalyptique. Des bureaux sans employés, ça a un côté assez flippant et dérangent.

Je m'arrête devant sa porte, prends une inspiration et appuie sur la poignée –

je n'ai jamais frappé, pas question de commencer.

Je pénètre dans une semi-obscrité ; Érine a gardé le plafonnier éteint et se contente de la lampe de bureau et de la lueur que diffuse son ordinateur, créant une ambiance plus intimiste. À mon entrée, elle relève à peine les yeux de ses papiers, le temps de croiser mon regard, puis se replonge dans son travail. Sa main s'agite dans ma direction comme si elle voulait faire venir un clébard à elle, et quand sa voix tranche le silence – « Ma chaise a un problème. Elle n'arrête pas de couiner, merci de le régler rapidement » – je comprends tout de suite que je ne suis pas un chien, mais un agent de maintenance. Foutue bonne femme !

Mes lèvres s'étirent en un sourire amusé. Je referme la porte derrière moi en silence, bien conscient de ce qu'elle exige, puis j'avance dans sa direction. Je prends le temps de détailler ses courbes sexy. Elle porte un chemisier blanc légèrement déboutonné. J'aperçois une dentelle noire très alléchante dévoilant une poitrine encore plus aguicheuse. En contournant son bureau, je distingue une jupe étroite bordeaux remontée sur ses cuisses, des bas et des escarpins. Ses cheveux sont attachés, mais ce n'est pas un problème. J'enfoncerai mes doigts dans sa chevelure pour la libérer moi-même.

Je me poste près d'elle, aperçois sa nuque légèrement raide et ses doigts qui tremblent sur sa feuille. Est-elle excitée ? Anxieuse ? Impatiente ? Les trois peut-être.

Je pose un genou à terre et tâtonne sous son fauteuil. Feignant de ne pas parvenir à réparer son siège, je mets une main en appui sur l'assise et frôle sa cuisse.

« Dépêchez-vous », lâche-t-elle d'un ton sec.

Elle est à deux doigts de ressembler à une Béni Mordret encore plus sexe et plus bandante. Sa voix tranchante résonne jusque dans ma queue qui se dresse sournoisement dans mon pantalon. Je ne fais même plus mine de réparer quoi que ce soit. Ma main s'enroule autour de sa cheville. Son talon martèle la moquette.

« Vous avez besoin de me toucher pour empêcher mon fauteuil de couiner ? »

J'ai bien envie de lui répondre que c'est elle que j'ai envie de faire couiner, mais me retiens in extremis. Érine ne mérite pas un porno de seconde zone. Elle mérite un tapis rouge et des oscars.

Je ne réponds pas. Mon index trace une ligne depuis l'intérieur de son mollet jusqu'à son genou. Je la sens se tendre de la tête aux pieds. Mais elle relève le

nez de son dossier et braque sur moi un œil de métal. Elle me dévisage comme si j'étais un insecte. Son masque est impeccable, même si son corps réagit différemment. Son genou s'écarte pour laisser ma main poursuivre son ascension.

« Que faites-vous ? »

— Il semblerait que j'ai besoin de vous toucher pour réparer ce qui doit l'être. »

Son masque manque de s'effriter, mais elle le recompose à toute vitesse.

« Vous ne manquez pas de culot. Oser... »

— Je dois rester à ma place, c'est ça ? »

Elle hoche la tête en fronçant les sourcils.

« Ma place n'est-elle pas à genoux ? À vos pieds ? »

J'arbore un sourire matois. Ses paupières se plissent sur le gris de ses yeux, devinant la malignité sur mon visage. Elle a bien raison de sentir l'entourloupe. Son instinct ne la trompe pas.

Je saisis brutalement son siège et le pivote vers moi. Prenant ses genoux à pleines mains, je les écarte et enfonce mon regard dans le sien.

« Le petit employé n'a-t-il pas le droit de toucher sa patronne lorsque celle-ci le provoque ? Le petit employé ne peut-il pas désirer sa patronne lorsque celle-ci dévoile ses artifices ? »

Je reluque sans me cacher son décolleté et mon sourire s'agrandit.

« Vous dépassez les bornes. »

— Faites-moi un procès ! Je suis sûr que vous n'attendez que ça. C'est quand la dernière fois qu'un vrai mec vous a baisée ?

— Trois jours, ça vous convient ? me lance-t-elle effrontément.

— Une mise en bouche... »

Son genou heurte mon bras.

« C'est tout ce que vous aurez ! »

Je ricane au sous-entendu tandis que mes mains remontent sur ses cuisses, relevant bien haut sa jupe au passage. Je dévoile totalement ses dessous sexy et ses bas noirs. Elle est si aguicheuse et séductrice que mon sang pulse dans mon sexe au point d'en être douloureux. J'éprouve le désir brutal et viscéral de m'engouffrer dans ce sillon étroit et brûlant, mais je n'aurai pas si facilement cet accès. *Jouons, bébé, jouons... Cette fois, c'est moi qui te suis...*

Je lève les yeux vers les siens en écartant son string. Elle me toise, l'arrière de la tête contre le dossier de son siège. Elle ressemble à une reine. Je suis à deux doigts de la dévorer. Si seulement je pouvais ne serait-ce que la goûter... Oh putain, je vais éjaculer dans mon froc rien qu'à l'idée de poser ma bouche sur ses petites lèvres gourmandes.

« Vous savez quel est mon jeu préféré ? je lui lance, avec un sourire de vaurien.

— Dites toujours.

— Provoquer. »

Mon doigt effleure son clitoris. Son regard s'illumine, ses mains se referment sur les accoudoirs.

« Provoquer quoi ? me demande-t-elle dans un souffle.

— Devinez. »

Ma bouche se rue sur son sexe et fusionne avec ses petites chairs coquines. Son dos se cambre aussitôt sous la caresse de ma langue sur son clitoris. J'accomplis de légers cercles, le lape, puis je m'insinue dans tous ses plis avant de fondre en elle. En enfonçant ma langue, son plaisir m'inonde, coule sur mon menton et la moquette. Elle mouille tellement et si vite qu'elle m'embrouille l'esprit. Mes mains se resserrent sur ses cuisses, puis remontent jusqu'à ses fesses que je saisis brutalement. Je la pince fort, au point qu'elle abandonne un long gémissement. Ses jambes s'écartent davantage, s'ouvrant à mes baisers. Je l'oblige à se positionner sur le bord du fauteuil et place ses cuisses sur les accoudoirs, dévoilant ainsi tous ses secrets. Je prends mon temps, j'accrois son désir, titille ses terminaisons nerveuses et ses points sensibles. Lorsque j'aspire son clitoris entre mes lèvres, sa bouche s'entrouvre et je sens qu'elle est prête à prononcer mon nom, mais elle se cramponne de toutes ses forces au fauteuil pour se contraindre au silence. Ses reins chavirent. Elle presse plus fort son sexe sur moi, me forçant à la dévorer davantage. J'obéis sans rechigner, mais je prends le temps de déboutonner mon jean. Je suis trop compressé. J'ai besoin d'espace.

Ses hanches ondoient, tandis que ma langue la baise férocement. Elle crie, se tortille. Elle saisit le rebord du dossier, arquant le dos. Sa poitrine se dresse sous le chemisier, le tissu masquant à peine ses aréoles. Bon sang, elle veut me rendre fou. Je ne suis peut-être pas le maître de ce nouveau jeu, mais hors de question d'être un adversaire ridicule. Érine a besoin d'un combattant de taille. Je compte bien la satisfaire. De toutes les manières.

J'enfonce deux doigts au cœur de sa fêlure. Son intimité les happe aussitôt. Ses cuisses se contractent. Ses talons se posent sur mes omoplates et appuient pour me forcer à accélérer le rythme, mais je n'obéis pas. Je prends mon temps. Je la pénètre doucement, caressant ses parois, dénichant ce sanctuaire à l'intérieur de son être et la poussant à gémir plus fort et à ruisseler sous ma langue. Que c'est bon, putain...

Je m'enivre de son parfum jusqu'à la déraison. Et je la baise avec mes doigts et ma langue, faute de pouvoir la pénétrer. J'ai tellement envie d'elle que ma queue est au bord de l'implosion. J'essaie de masser un peu mon sexe pour soulager la pression, mais c'est comme si je brassais dans le vide. Seul son corps peut me libérer.

Soudain, elle crie :

« Oh, bon sang, Camille, plus fort... »

Quand elle gémit mon prénom de cette façon, elle parvient à m'exciter. Comme mon nom, il devient une formule sacrée entre ses lèvres.

Je m'applique à changer le rythme. Je la pilonne vite et fort, et compense la sauvagerie de mes coups avec les caresses de ma langue. Ma barbe se frotte contre ses cuisses et elle ondule davantage des hanches pour en sentir la griffure.

« Camille... oh mon Dieu... Camille... Je t'en prie, plus vite encore... »

Gourmande !

Ma main claque plus violemment contre sa chair. Je recourbe les doigts dans son intérieur, lui arrachant un nouveau cri d'extase. Sa source jaillit lorsque je les retire de son ventre pour mieux m'y engouffrer. Je presse son clitoris sous ma langue et, soudain, elle part, s'envole. Tout son corps se crispe. Ses reins se cabrent. Ses talons s'enfoncent dans mes omoplates.

Elle gémit mon prénom comme si c'était une supplique face à une torture que je lui aurais imposée.

Je retire doucement mes doigts de son antre qui palpite. Du liquide s'écoule de nouveau. Je donne un ultime coup de langue sur son intimité, ce qui la fait se contracter de la tête aux pieds. Ses doigts se fauillent dans mes cheveux pour m'arrêter, son plaisir anéantissant tous ses sens et toutes ses émotions. Puis ses iris argentés tombent sur moi, entre ses cuisses. Nos regards se heurtent comme l'impact de deux planètes. Je la sens fournir un effort redoutable pour ne pas m'embrasser. Se redressant sur son siège, elle a l'air de s'arracher le cœur pour ne pas rompre son propre jeu. Elle me domine, tente de repositionner sur son visage ce masque fier de patronne, mais ses prunelles la trahissent et sont

immergées d'amour. Je joue mon rôle. C'est ma punition. Mon défi. Pour la reconquérir. Pour qu'elle murmure à nouveau mon nom...

Érine referme ses jambes et je recule sur la moquette, les bras en arrière. Ma queue est dressée sur mon ventre, douloureuse, gonflée. J'éprouve un tel désir pour elle que ma main ne sera qu'une pâle consolation.

Elle replace sa jupe sur ses cuisses. Elle me jette un regard qu'elle désire froid et dominateur, mais elle est à peine convaincante. Je fais mine de ne pas m'en rendre compte. J'aime trop la voir hésitante, partagée entre me sauter dessus et se maîtriser. J'aimerais beaucoup qu'elle perde le contrôle, mais je la sais capable de bien mieux... ou pire, cela dépend du point de vue. Ma libido sera en tout cas frustrée.

Sa voix rompt le silence :

« Je ne vous raccompagne pas. »

Un sourire se peint sur mes lèvres.

« Vous êtes indélicate.

— J'ai d'autres projets.

— Un autre mâle ?

— Plus en rut que vous, cela me semble difficile », me lance-t-elle avec un sourire en jugeant de mon état.

J'acquiesce en haussant un sourcil amusé.

« Et cruelle par-dessus le marché.

— J'ai connu un homme cruel et indélicat, me répond-elle. Il m'a baisée et m'a contrainte à rentrer chez moi à pied, seule et tard le soir. »

« Baiser » est un mot qui sonne étrangement dans sa bouche. Et je ne l'ai pas baisée ce soir-là. Je l'ai léchée avec une envie dévorante. Comme cette nuit.

« C'est un connard », je ricane en tentant de reboutonner mon jean par-dessus ma monstrueuse érection.

Tâche malaisée qui me demande de m'y reprendre à plusieurs reprises.

« C'est le drame de ma vie, se moque-t-elle. Les connards sont attirants. »

Je me redresse une fois parvenu à refermer mon froc et m'incline vers elle. Je frôle son oreille de mes lèvres, lui déclenchant un tremblement, et murmure :

« Prenez garde de ne pas vous brûler les ailes. Les connards sont dangereux.

— Et joueurs ?

— Assurément.

— Et vous êtes l'un d'eux ?

— Surtout lorsque je n'ai pas ce que je désire.

— Et que désirez-vous ? »

J'attrape sa main et la pose sur la bosse proéminente de mon jean. Elle ricane et retire ses doigts, me plongeant dans un conflit interne des plus torturants.

« Belle tentative, mais inefficace. Je ne couche pas avec le personnel.

— Et je viens de faire quoi exactement ?

— M'octroyer une pause. »

Je manque de pouffer de rire. Je recule en levant les mains devant moi.

« Quand vous voulez, patronne. Je suis à votre disposition. »

Je me retourne et me dirige vers la porte, sous peine de ne plus contrôler mes bas instincts, mais au dernier moment, je pivote et fonce vers elle comme un loup sur sa proie. Aussitôt, elle se renfonce dans son fauteuil, carre les épaules, prête à m'affronter, et me balance :

« Si vous comptez m'embrasser, je vous mords.

— Vous vous donnez de grands airs, Princesse. Je n'ai pas l'intention de vous embrasser. »

Je la saisis brutalement sous les cuisses, glisse mes mains sous sa jupe, saisis l'élastique de son string et le roule le long de ses jambes. Son regard est vissé dans le mien. Elle se laisse manipuler jusqu'à ce que je lui aie retiré le bout de dentelle. Elle cille et me dévisage, un sourire aux lèvres.

« Un souvenir », je lance en lui décochant un clin d'œil.

Je ne suis pas prêt à lui abandonner totalement les rênes. Ça ne serait pas moi et ça ne serait pas l'homme qu'elle aime. Impossible ! Je mords dans ma lèvre avec un air sulfureux à lui brûler les veines, et m'éloigne cette fois sans détour en portant le tissu à mon nez pour en humer la fragrance. Je l'entends reprendre son souffle mais je ne me retourne pas.

Si je jette un regard en arrière, je vais la dévorer.

CHAPITRE 32

- YANO -

On frappe à la porte. Je dépose la manette de la console à mes côtés, interrompant la partie en cours. Cyril lève ses fesses du canapé en grognant :

« Toujours quand je suis en train de gagner, se plaint-il.

— Dans tes rêves, midinette, t'étais en train de prendre une branlée. »

Il hausse les épaules en m'adressant un regard blasé puis jette un œil au judas avant d'ouvrir la porte sur un livreur d'UPS. Il prend le paquet et me l'envoie.

« Pour toi, mon pote. »

Il signe le bon, tandis que je fixe la boîte en carton. En dehors des amis, je n'ai prévenu personne que je vivais ici. Alors qui peut bien m'envoyer un colis ?

Je saisis le couteau de cuisine sur la table basse, souvenir du déjeuner qui traîne encore, puis entaille le carton. J'envoie valser le polystyrène et découvre un petit paquet, bien présenté, avec un ruban tout autour. Je hausse un sourcil, tandis que Cyril se fout de ma gueule devant le côté féminin du coffret. Je lui balance un doigt d'honneur et ouvre la boîte.

Mes doigts se figent. Mes yeux s'arrondissent. Cyril lâche un « putain » en lorgnant le contenu. Je peine à déglutir et passe une main tremblante dans mes cheveux. Mon pote lève les yeux vers moi.

« T'es censé te marier dans une semaine et demie. Je crois que c'est un rappel.

— J'ai pas oublié, crétin, je rétorque en contemplant l'alliance en or blanc qui repose sur un coussinet de velours pourpre.

— Alors pourquoi tu tires cette gueule ? »

Je sors l'anneau de l'écrin, l'observe, puis le glisse sur le sommet de mon index. Il est gravé du symbole de l'infini, un huit horizontal, sur la surface extérieure tandis que l'intérieur porte l'inscription *Love & Fear* et la date de notre mariage. Je ressens un curieux élancement dans la poitrine, comme si mon

cœur se comprimait.

« Tu sais combien coûte cette bague ? » je lance à Cyril.

Je me laisse tomber contre le dossier du canapé.

« Elle doit pas être donnée, admet Cyril.

— Elle est carrément hors concours. On avait repéré ce modèle avec Érine, mais on n'avait pas les moyens de s'offrir les deux alliances.

— Alors comment Érine a-t-elle pu acheter celle-ci ?

— Là est toute la question. »

J'examine l'anneau sous tous les angles.

Cyril s'assoit sur la table basse, à côté des assiettes sales, et enfonce ses coudes dans ses genoux.

« Tu vas y aller ?

— Où ? je demande bêtement sans le regarder.

— Te marier, bordel. »

Je traîne un regard paresseux jusqu'à lui. Une ride se creuse sur son front. Son expression est sérieuse et me fout presque la trouille.

« Fais pas l'idiot. Elle ne mérite pas que tu la plantes au dernier moment. Si tu n'as pas l'intention de te rendre à la mairie, appelle-la et mets les choses au clair maintenant. Mais la laisse pas t'attendre. »

Je hausse les épaules.

« Même si je l'appelais pour lui dire que le mariage est annulé, elle m'attendrait quand même. T'as oublié de qui on parle ? »

Il secoue la tête en poussant un soupir.

« Je me demande bien ce que tu as dans le crâne des fois.

— Hum... Quand je ne songe pas à la manière de t'étrangler, tu veux dire ? »

Il me dédie une grimace amusante et j'ajoute :

« Je pense à la baiser. Je suis un gars très basique. »

Il lève les yeux au ciel en ricanant, puis pointe un doigt vers ma poitrine.

« Fais pas le con, Yano, et prends la bonne décision pour changer, sinon je roule une autre pelle à ta copine et j'irai franco cette fois.

— C'est ça, je suis persuadé que Sarah appréciera. »

Il plisse le nez, vaincu. En écho, j'esquisse un sourire devant sa mine dépitée,

puis lâche :

« Je ne sais toujours pas si c'est l'idée du siècle. J'en ai envie, putain, j'en crève d'envie, mais... qu'est-ce qui se passera dans six mois si un mec la touche et que je disjoncte encore ?

— Et qu'est-ce qui se passera si, dans un mois, t'es plus avec elle et qu'elle fréquente un autre mec ? Le problème reste le même, repartit-il. Tu péteras les plombs de la même manière.

— Mais je ne m'en prendrai pas à elle.

— Yano... Fuir le problème ne le résoudra pas.

— Je sais. Tu crois que je n'y réfléchis pas ? »

Il pousse un soupir, gonfle ses poumons, puis lâche :

« Tu la revois, non ? Vous jouez à un petit jeu dangereux tous les deux. Je ne sais pas lequel d'entre vous est le plus taré, mais ne lui donne pas de l'espoir si c'est pour l'abandonner ensuite. Ce serait moche et dégueulasse de ta part. Tu peux pas la baiser et la laisser tomber le jour de votre mariage. Réfléchis.

— Tu me fais chier ! je lance en me redressant du canapé. Je sais déjà tout ce que tu me dis. Tu crois que cette situation m'amuse ? Tu crois que j'ai pas la trouille de la blesser ? Je ne sais pas quoi faire. J'en sais rien, putain ! j'explose en donnant un coup de pied dans la table.

— Holà, du calme ! Pète pas une autre table. On discute, c'est tout. »

Je grogne, referme le poing sur la bague et file vers ma chambre. Je claque la porte derrière moi et, même ainsi, je parviens à entendre le souffle exaspéré de Cyril.

Je me laisse glisser, le dos contre la porte, et m'assois les talons sur les fesses. J'ouvre la main et fixe l'alliance. « Love & Fear », hein ? Sacrée nana !

Je pêche mon téléphone dans ma poche et écris un message :

› Moi : J'ai bien reçu ton colis,
ou ta piqûre de rappel, devrais-je dire.

Sa réponse fuse aussi sec.

› Rine : Ce n'est pas une piqûre de rappel. Je suis certaine que tu n'as pas
oublié.

› Moi : « Love & Fear », c'est un message caché ?

› Rine : La réponse est assez évidente.

› Moi : « Love » pour toi, « Fear » pour... ?

› Rine : Pour toi, bien sûr. « No Fear », ça n'existe pas.
On a tous peur de quelque chose.

› Moi : De quoi as-tu peur ?

› Rine : De te perdre.

Sa réponse me tue.

› Moi : Même si on était séparés, je serais toujours avec toi.

Je prie pour qu'elle ne relève pas la tournure au conditionnel. Foutu lapsus !

› Rine : « était séparés » ?

Et merde !

J'élude aussitôt la question en en posant une autre.

› Moi : Tu as gagné au Loto ?

› Rine : Pourquoi tu me demandes ça ?

› Moi : La bague est hors de prix.

› Rine : Je me suis débrouillée.

› Moi : Comment ? Tu as vendu un rein ? Ton corps ?

Putain, faites qu'elle n'ait pas vendu son corps...

› Rine : C'est ça. Je suis allée trouver Big Mordret,
je lui ai fait du charme et il m'a payé une vraie fortune
contre un échange de bons procédés.

Ses mots me plongent dans une rage folle. Je presse mon téléphone dans la paume de ma main. Comme je ne réponds pas, concentré sur ma colère, un nouveau message apparaît :

› Rine : J'ai obtenu la bourse Bella pour terminer mon cursus
universitaire,
pour mon mérite et mon travail.
J'ai utilisé une partie de la somme
pour acheter les alliances.

Je relis deux fois son message. La bourse Bella ? Cette femme n'a pas fini de me surprendre, même si je n'ai jamais douté de son intelligence, de son sérieux et de sa détermination.

› Moi : Félicitations ! Tu aurais dû m'annoncer cette nouvelle plus tôt.

› Rine : On l'aurait célébrée ?

› Moi : Dignement.

› Rine : Ça peut toujours s'organiser. Plus tard.

› Moi : Pourquoi plus tard ?

J'ai envie de la voir. Je m'en rends compte en tapant mon message. Je suis comme fou, terrassé par le désir de la tenir dans mes bras.

› Rine : Parce que tu vas gagner si on se voit maintenant.

Je suis faible quand tu es près de moi.

Sa confiance me réchauffe le cœur. Je souris comme un débile à mon téléphone.

› Moi : Je peux me tenir sage.

› Rine : menteur.

Elle n'a pas tort. Érine dans la même pièce que moi, c'est comme une barrique de poudre en puissance.

› Moi : Tu pourras m'attacher les mains.

› Rine : Pas que les mains. Tu as d'autres armes à disposition. Mon fauteuil s'en souvient encore.

Je pouffe de rire.

› Moi : Allez, une soirée, Érine. Toi & moi.

À quoi je joue, bon sang ? Mon regard se perd sur l'alliance. Je mordille ma lèvre. J'ai besoin de la voir. Plus les jours s'écoulent, plus son absence m'obsède.

› Rine : D'accord. Dans un lieu public alors.

Ses précautions m'amuse. Comme si je ne pouvais pas lui faire l'amour en public ! Elle oublie que rien ne m'arrête.

› Moi : Je t'invite au resto. Je pose un soir de congé.

Samedi, ça te convient ?

Le week-end suivant, on se marie, et je l'invite auparavant au restaurant pour éviter de nous retrouver seul à seule. Qu'est-ce qui cloche dans ma vie pour que rien ne soit jamais simple ? Je dois vraiment avoir un karma de merde.

› Rine : D'accord. Passe me prendre. Samedi 20 heures.

› Moi : Parfait. À samedi, Princesse.

Le samedi, je passe la chercher à l'appartement. Je sonne à l'interphone pour la prévenir de mon arrivée, puis l'attends devant ma voiture, appuyé contre la

carrosserie. Je fume une clope pour calmer mon palpitant. Encore cette foutue nervosité qui me tenaille.

Quand Érine apparaît dans l'allée, ma fébrilité cède la place à des frissons de désir et d'impatience qui se greffent dans mon bas-ventre.

Érine a opté pour la simplicité, et cette sobriété lui va à ravir : une robe légère aux couleurs de ses yeux lui arrivant au-dessus des genoux, cintrée à la taille et moulant ses seins magnifiques.

Elle s'arrête à ma hauteur et enfonce ses yeux maquillés de noir dans les miens. Ses lèvres sont restées naturelles, ce qui est certainement préférable, car, dans le cas contraire, je ne suis pas certain que nous aurions atteint le restaurant.

Elle se dandine devant moi, mal à l'aise, pressant son sac à main contre son ventre. Je jette ma clope dans le caniveau et m'approche. Mes doigts se glissent sur son épaule nue et vagabondent jusqu'à sa nuque. Sa peau se hérissé sur mon passage.

« Tu es très belle. »

Ses lèvres s'étirent en un sourire timide. Où est-elle, la délicieuse patronne autoritaire ? Érine a le pouvoir de changer de visage en un clin d'œil.

« Merci. »

Les yeux plongés au fond des miens, elle demeure immobile, comme façonnée dans le métal. Je prends les devants, me penche sur son visage et dépose un baiser presque chaste sur ses lèvres. Puis je recule aussi sec et lui ouvre la portière. J'ai promis de rester sage. Je ne dois pas trop l'approcher. La toucher équivaut à une brûlure au premier degré.

Dans la voiture, nous restons silencieux, bercés par la musique de PVRIS. On se jette des coups d'œil, à peine discrets, et des sourires idiots naissent sur nos lèvres. On ressemble à deux jeunes venant tout juste de se rencontrer, prêts à se découvrir et à s'effeuiller, alors qu'on se connaît déjà par cœur.

Tandis que je gare ma voiture le long de la croisette, elle me demande en regardant en direction des restaurants :

« Tu as réservé ? »

— Oui, au Chaperon Rouge. »

Le Chaperon Rouge est un petit restaurant qui ne paie pas de mine, pas très cher, mais où la bouffe est délicieuse. Le patron y est sympa et le service discret.

Érine sort de la voiture, défroisse sa robe et m'attend sur le trottoir. Pendant un moment, on marche côte à côte, nos mains se frôlant l'une l'autre. Puis,

comme un gamin, mon petit doigt tente d'attirer son attention. Le sien s'agrippe au mien et nos mains se nouent. Une douce tension éclate aussitôt entre nous, comme si un courant électrique s'était engouffré entre nos deux paumes pour les fusionner ensemble. Au moindre contact, une étincelle semble jaillir pour nous consumer. C'est dur de rester près d'elle sous contrôle total. J'ai envie de me ruier sur ses lèvres, de l'enlacer, de la caresser, de lui murmurer tout ce qu'elle me fait ressentir. Putain, c'est vraiment difficile...

On traverse la rue, s'enfonce dans une ruelle sombre jusqu'à la devanture du Chaperon Rouge, qui arbore une bannière pourpre au-dessus de la porte et des néons pour capter l'œil.

J'entre le premier, Érine sur les talons, ma main dans la sienne. Une serveuse nous conduit à la table que j'ai réservée, dans un coin discret, entre un gros pot de fleurs et un paravent en bois ombragé.

Érine zieute dans toutes les directions.

« T'étais jamais venue ? »

Elle secoue la tête.

« Mais j'aime bien. »

L'employée prend nos commandes pour l'apéritif. Un whisky pour moi, un verre de blanc pour Rine.

« Alors, la bourse Bella ? » je lance pour amorcer la conversation.

Sous la table, son escarpin effleure ma cheville.

« Oui, c'est incroyable, hein ? »

— Non, ça n'a rien d'une surprise. Tu la mérites. »

Ses yeux s'éclairent et se remplissent d'amour et de fierté en se posant sur moi.

« Tu n'es pas repassé à la tour », remarque-t-elle, en éloignant légèrement le buste lorsque la serveuse dépose nos consos sur la table.

Je m'empare aussitôt de mon verre et heurte le sien.

« À ta réussite, bébé ! »

Elle me décoche un sourire et me renvoie dans les gencives :

« À nos retrouvailles, chéri. »

Et voilà, un autre visage se dessine sur ses traits, délaissant la timidité ou l'autorité pour me révéler la battante. Ma walkyrie.

Je lui adresse un clin d'œil, puis réponds à sa question :

« J'ai fini la campagne de pub. Big Mordret n'a plus besoin de moi avant la rentrée. Il faudra alors que je me rende à quelques galas et à des cocktails. Je devrais montrer ma gueule un peu partout, en somme.

— Pas de nouveaux mannequins ? »

Cette question a l'air de la hanter.

« Non, pas de nouveaux mannequins.

— Je risque de croiser souvent ta tête avec la sienne sur les affiches ? »

Elle avale une longue gorgée de vin tout de suite après s'être débarrassée de son interrogation. Sa jalousie la ronge-t-elle autant que la mienne ?

« C'est possible. Un peu. Mais Big Mordret a une préférence pour la photo prise au bord du lac, celle où il a cherché à me foutre en rogne en te faisant du gringue. Apparemment, c'est quand j'ai envie de lui sauter à la gorge que je suis le plus sauvage. »

Elle rigole et son rire détend aussitôt l'atmosphère.

Et puis, vlan, une nouvelle claque :

« Tu n'as pas couché avec elle, Camille ? »

D'où ça sort, bordel ?

Je secoue la tête, un brin agacé.

« Tu sais bien que non. Et bon sang, ne te bourre pas la gueule ce soir », je lance en enroulant mes doigts autour de son poignet pour freiner la descente trop rapide de son vin.

Elle rougit, murmure un « désolée », et repose son verre sur la table.

« Ce n'est pas mon intention », ajoute-t-elle en baissant le menton.

Je pousse un soupir, me frotte un sourcil et lâche :

« Écoute, à part la nana que j'ai embrassée, il n'y a eu que toi. Et en toute honnêteté, même cette fille, je m'en souviens à peine tellement j'étais bourré. J'ai été pas mal défoncé dans ma vie, mais j'ai fait fort ce soir-là.

— Tu te souviens de moi quand même ? »

Mes lèvres s'étirent en un sourire.

« T'es bien la seule que je ne peux pas oublier et j'avais mal aux cuisses le lendemain. J'y suis allé un peu fort. »

Les joues rosies, elle hoche la tête, un sourire discret ornementant sa bouche pulpeuse.

« T'es pas fâchée ? je demande en jetant un œil au menu, avant de jauger sa réaction.

— Parce que tu as embrassé une autre fille ? »

J'acquiesce.

« J'ai embrassé Cyril. Un point partout. »

Je grimace.

« Ne me rappelle pas cet épisode. Ça m'énerve un poil. »

Elle penche la tête en ricanant.

« Aurais-tu peur qu'il te supplante ?

— Absolument pas ! Je suis irrésistible. »

La pointe de son escarpin vient cueillir mon tibia sous la table pour me punir de mon narcissisme.

« Ne joue pas à ça, bébé, tu risques de perdre. »

Érine hausse un sourcil, taquine, et son pied revient heurter ma jambe. Je saisis sa cheville au vol et l'attire sur mon genou. Elle plante sa canine dans sa lèvre inférieure avec un air charmeur qui me précipite mentalement à ses pieds en un instant, mais je préfère ne rien laisser paraître de mon trouble.

Quand la serveuse vient prendre nos commandes, je n'ai toujours pas libéré Érine. Mes doigts tracent des cercles sur sa peau nue, la sensibilisant à chacun de mes mouvements. Ses iris irradient à tel point qu'elle semble vouloir bondir par-dessus la table pour m'embrasser et j'adore entretenir cette tension sexuelle entre nous sans laisser Rine s'échapper.

Pendant que nous dévorons nos plats, son pied demeure sur ma cuisse. Entre deux bouchées, mes doigts s'enroulent autour de sa cheville, irrémédiablement attirés par son contact.

De l'autre côté de la table, Érine me renvoie un regard voilé. Ses lèvres s'entrouvrent et elle lâche une question brûlante :

« Camille... est-ce... est-ce qu'on est ensemble ? »

Je pose ma fourchette sur la nappe, passe ma main dans mes cheveux et pousse un soupir, avant de croiser son regard attentif, plein d'espérance.

« J'en sais rien, Princesse. Quelque chose à mi-chemin, non ?

— Entre quoi et quoi ?

— Entre nous. »

Un sourcil interrogateur se lève, puis elle secoue la tête en riant.

« T'es le pire des emmerdeurs que je connaisse », s'exclame-t-elle.

Je réponds à son rire.

« Tu serais déçue du contraire. »

Puis tout aussi brusquement, sans prendre aucun détour, elle me balance :

« Tu viendras au mariage ? »

Mon rire se stoppe net. Je la fixe par en dessous, contemplant sa bouche sublime, puis biaise :

« Si je réponds à cette question, je te décevrai, bébé. C'est le risque, non ?

— Ça fait partie du jeu, c'est ça ? » rétorque-t-elle, la détermination s'imprimant au cœur de ses prunelles en fusion.

J'acquiesce en admirant cette force de caractère admirable dont je suis totalement dépourvu.

« Ce n'est pas moi la maîtresse du jeu ? ajoute-t-elle en ancrant un regard indocile au fond du mien.

— Oh, Princesse, je ne renonce jamais à la maîtrise d'un jeu qui m'appartient.

— Mauvais joueur.

— Mauvais perdant, je rectifie, en avalant une gorgée de vin rouge.

— Qui gagne quoi ?

— Là est toute la question.

— Le jeu en vaut la chandelle.

— Et le risque ?

— Tous les risques, me répond-elle effrontément en glissant son pied le long de ma cuisse.

— Tu pourrais te brûler les doigts.

— Tu me brûles tout le temps, Camille. Je ne vois pas pourquoi ça changerait. »

Un feu embrase ma poitrine à ces mots. Nos regards entrent en collision comme deux missiles à tête chercheuse. À mon tour d'avoir envie de sauter par-dessus la table pour cueillir ses lèvres. Érine est une putain d'obsession.

« Je t'ai promis de rester sage, mais tu ne me facilites pas la tâche. »

Son sourire devient carrément machiavélique.

« Je n'en ai aucune intention.

— Que le meilleur gagne, c'est ça ?

— Exactement », me répond-elle en portant son verre à ses lèvres.

OK, je bande. Et le bout de son pied me caresse par-dessus les boutons de mon jean. Merveilleux ! Cette fille a l'intention de me rendre dingue, ou plutôt, elle a l'intention de me mener par le bout du nez pour obtenir ce qu'elle désire. *Tout* ce qu'elle désire. Je me demande qui est le jouet maintenant.

J'essaie de centrer la discussion sur des sujets moins houleux, mais quand je lui demande comment s'est passée sa remise de bourse, je me rends tout de suite compte qu'elle a décidé de me poignarder en bonne et due forme :

« Big Mordret m'a conviée dans son bureau pour me l'annoncer personnellement. Je dispose d'une bourse de vingt mille euros pour achever mes études. Quand j'aurai terminé, j'aurai un boulot dans leurs locaux, à la condition de respecter scrupuleusement leurs règles. Dans le cas contraire, je devrai rembourser une partie de la somme engagée. M. Mordret s'est montré très clair là-dessus. »

Comme elle a insisté sur l'aspect « conviée dans son bureau », je ne peux résister à la tentation, même si c'est un gros piège pour débutant :

« Tu étais seule avec lui ?

— Évidemment.

— Avec promotion sur le canapé en guise de trophée ? »

Haussement de sourcils.

« C'est mon genre ?

— Le genre de Big Mordret sûrement. Il a l'air de baiser comme un lapin. »

Elle ricane et lance :

« No sex in job avec Mordret, bébé. Tu es jaloux de lui ?

— Je dois ?

— Il est charmant.

— Érine... je grogne en serrant ma fourchette.

— Quoi ? me lance-t-elle, insolente. Tu es jaloux de mon patron ?

— S'il t'approche, je suis capable de le tuer. »

Je me rends aussitôt compte de la portée de mes paroles et je me fais peur à moi-même. Érine fronce les sourcils, détourne les yeux. Mon palpitant vire au

suicide. Merde ! Tout ça n'est qu'une putain de mauvaise idée.

« Camille, arrête. »

Sa voix tranche l'acier qui a enveloppé l'atmosphère.

« Tu as le droit d'être jaloux, me dit-elle en croisant mon regard irrité. Mais tu n'as pas le droit de ne pas avoir confiance en moi. Les autres importent peu. Moi et seulement moi. Si j'ai confiance en toi lorsque tu affirmes que tu ne m'as pas trompée depuis notre rupture, toi, tu dois avoir confiance en moi lorsque je te crie l'amour que je te porte. Je n'ai aucune, absolument aucune envie d'aller voir ailleurs. Quand je t'ai dit que tu étais mon âme sœur, je le pensais, Ya... Camille. »

Je hoche la tête en silence, une sangle étouffant ma poitrine et mes côtes.

Le reste du repas se passe sur un fil ténu menaçant de se rompre à tout moment. Elle voulait me tester et j'ai lamentablement échoué. Dès qu'elle me laisse imaginer l'existence d'un autre mec, je pète les plombs. C'est plus fort que moi. Je l'ai pourtant déjà vue sortir avec un autre. C'est peut-être pour cette raison que je ne supporte pas l'idée que ça se reproduise, parce que je sais... je sais pertinemment ce que ça me fera. Elle me l'a montré en embrassant Cyril. Même si je ne veux pas qu'elle m'échappe, même si je ne veux pas la perdre, j'ignore si je suis capable de me contrôler.

Alors que je règle le restaurant, elle garde le silence, perdue dans ses pensées.

Ensuite, on sort pour marcher tranquillement le long de la croisette, mais on ne se touche plus. Pourtant, je sens les courants électriques qui parcourent mes membres et se tendent vers elle. J'ai beau lutter, elle m'attire. Mon corps a besoin du sien pour survivre, et mon esprit, de cette petite tête agaçante et charmante pour entretenir ses synapses.

On ne s'est pas adressé un seul mot lorsqu'on revient à ma voiture. Je glisse la clé dans la serrure et me redresse devant elle. Elle se balance sur ses talons, son sac à l'épaule. Son regard traîne sur mon corps et remonte lentement vers mon visage. Au moment où ses prunelles d'argent s'accrochent aux miennes, ma bouche est sur ses lèvres, en train de la dévorer. Mes mains courent sur ses hanches, ses reins, son dos, elles ont envie d'être partout. Érine suffoque, se suspendant à ma nuque. Ses pieds ne touchent presque plus le sol quand je la plaque contre la portière de ma voiture. Sa cuisse s'enroule autour de ma hanche, se dévoilant beaucoup trop sur la croisette où la foule est toujours dense. Mais je perds totalement le contrôle de la situation et je ne veux surtout pas le récupérer. Si je ne la touche pas, je risque d'imploser.

Ses doigts se faufilent dans mes cheveux et tirent dessus en me forçant à sucer plus avidement sa langue. Elle se presse contre moi, se frotte et s'accroche désespérément. Je sais que c'est mal, qu'elle m'a demandé de rester sage. Mais êtres sages, c'est pas nous !

Mes mains sont sous ses seins, mes pouces caressent ses tétons à travers le tissu et elle est à deux doigts de gémir. On risque d'être arrêtés pour attentat à la pudeur.

« Bébé, si tu ne veux pas, demande-moi d'arrêter, je murmure contre ses lèvres.

— N'arrête pas ! »

Le désir explose dans mon bide. J'ai envie d'être en elle. Tout de suite. L'urgence me tiraille. Ma queue se dresse dans mon pantalon et Érine se tortille avec indécence contre ma braguette.

« Viens, Princesse... Faut... Faut que je sois en toi. »

Je l'attrape par la main sans attendre, claque la portière, la verrouille et tire Érine dans la rue. Ses talons martèlent le sol. Elle s'agrippe à moi, haletante. Ma peau est tourmentée par la sienne, harcelée par ma soif de la lécher, ma faim d'être en elle. Jamais je ne serai apaisé.

Nous nous engouffrons dans le premier hôtel que nous voyons. Pas le temps de rentrer à l'appart. Et avec les beaux jours, trop de monde dans la rue.

Je demande une chambre au réceptionniste qui reluque Érine avec un peu trop d'avidité, mais je ne peux pas le lui reprocher. À cet instant précis, son corps blotti contre le mien, elle déborde d'érotisme, de chaleur. Même sans vérifier, je la sens déjà humide, prête, vorace. Je prends la clé de la chambre et j'entraîne Érine dans le couloir. On court sur la moquette, main dans la main, trop impatients. J'insère la clé en tremblant alors qu'Érine tire sur mon t-shirt pour me l'ôter.

Je suis torse nu quand je parviens à ouvrir la porte. Je saisis Érine sous les fesses et la transporte dans la chambre. On ne regarde même pas à quoi celle-ci peut bien ressembler. Je repère juste le lit, mais ne l'y dépose pas. Je la plaque contre la console. Ses jambes se nouent autour de ma taille. Mes lèvres sont écrasées sur les siennes, ma langue dans sa bouche est en train de regagner mon territoire. Je relève sa robe et la jette à travers la pièce. J'arrache son string, après avoir fait claquer l'élastique sur sa peau nue. Elle laisse échapper un bref gémissement, puis mord dans ma lèvre inférieure avec gourmandise. Ses doigts fébriles déboutonnent mon jean, le baissent sur mes fesses et tirent sur mon

caleçon pour délivrer ma queue turgescente aux veines saillantes. Elle la saisit d'autorité dans sa main, la masse au point de me faire perdre la tête et la guide vers elle sans attendre une seconde de plus.

Elle marmonne :

« J'ai besoin que tu sois en moi. Tout de suite. »

Je lui obéis avec un rare plaisir. Ma queue déchire ses plis, s'engouffre en elle et, en un instant, je donne un grand coup de reins qui me précipite tout au fond de son ventre. Je lui arrache un cri de délivrance, tandis que je grogne en mordant sa clavicule. Je presse ses fesses sous mes paumes et ramène son bassin vers le mien. Je la martèle vite, pour mieux la sentir assouvir cette appétence, même si celle-ci sera à jamais insatiable. Mais là, tout de suite, il nous faut l'apaiser rapidement. Érine griffe mes épaules, gémit, crie, se tortille. Ses lèvres s'emparent des miennes, puis sa nuque se renverse. Elle est délicieuse, envoûtante. Je pète les plombs en elle. J'ai tellement besoin de la baiser que ça en devient flippant.

La console tremble sous mes assauts. Je la soulève sous les fesses et l'empale sur mon sexe, ses genoux aux creux de mes coudes.

Ses bras noués autour de mon cou, son buste chavire, puis ses lèvres reviennent me hanter, me posséder. Elles galopent partout sur mon visage avant de lécher ma mâchoire, puis ma bouche. Je la plaque contre le mur et m'enfonce plus profondément en maintenant plus serrés ses jambes autour de ma taille. Érine ahane et crie mon prénom dans la chambre. Je marmonne des mots obscènes dans son oreille et ses ongles se plantent dans mes omoplates. La lame de plaisir nous cueille tous les deux aussi abrupement qu'un tsunami. La vague nous dévaste et nous laisse pantelants sur la rive.

Aucun de nous deux n'exécute plus le moindre geste, Érine dans mes bras, suspendue, moi, toujours en elle. Le nez enfoncé dans son cou, je hume son parfum, puis dépose une pluie de baisers jusqu'à sa mâchoire, avant de l'embrasser passionnément.

Je ne sais même pas si on vient de baiser ou de faire l'amour ou si c'est un mélange violent et brutal des deux, mais quoi que ce fût, c'était intense et indescriptible. Un magma de sensations dévastateur. Érine est une nuée ardente. Quelque chose qui déclenche chez moi la puissance d'un volcan.

Sans la lâcher, dans un silence presque religieux, je la porte jusqu'à la salle de bains et la dépose sous la douche. Je jette mon jean sur le sol et finis de me déshabiller, tandis qu'Érine ouvre le robinet d'eau chaude. Je me glisse dans son dos, les mains rampant sur son estomac et remontant sur ses seins que

j'empaume. Je joue avec ses mamelons, lui soutirant très vite de nouveaux gémissements. Elle pivote vers moi et je passe les minutes suivantes à l'embrasser, suçotant sa lèvre inférieure, caressant sa langue. J'ignore combien de temps nous restons sous la douche, massés par le jet. La vapeur envahit l'espace tout autour de nous. Je lui fais l'amour contre la porte de la cabine, comme si c'était l'ultime fois que nous profitons l'un de l'autre, que mon sexe pourfendait ses chairs, qu'elle s'accrochait à mes épaules, que nous étions ensemble. Qui sait où nous serons dans une semaine ?

Érine me chevauche ensuite sur le lit, tard dans la nuit, sans que nous ayons échangé une parole, si ce ne sont celles de l'amour et du sexe. Elle se cambre, ses cheveux balayant mes cuisses, ses seins se dressant, fiers et désirables. Je lèche ses mamelons et les pince entre mes lèvres. Ses ongles griffent mes pectoraux, laissant leur empreinte. Sa chaleur embrase ma verve presque douloureuse sous nos frottements répétés – et, putain, je ne veux surtout pas qu'ils cessent.

Je psalmodie des trucs qui n'ont plus aucun sens en serrant ses cheveux dans mon poing pour attirer ses lèvres sur les miennes :

« Je veux que tu me sentes, Érine. Je veux que ton corps se souvienne de chaque mouvement de ma queue en toi. Je veux que tu gémisses rien qu'en y pensant. Je veux que tu cries mon nom, bébé. Crie mon nom, putain ! »

Mais elle ne m'obéit pas, et ça n'a pas vraiment d'importance.

Quand on jouit de nouveau à l'unisson, emportés par la déferlante, Érine s'effondre sur mon torse, le nez dans mon cou, en répétant tel un mantra mon prénom et des « je t'aime » qui me rentrent sous la peau et s'insinuent dans mes veines. Dans son journal, Mael a écrit qu'il aurait souhaité ne jamais tomber amoureux d'elle, parce que ça faisait trop mal, et, bon sang, je m'en fous d'avoir mal. Être amoureux d'elle, la tenir dans mes bras, l'embrasser, ça restera la plus belle chose qui me soit arrivée dans la vie.

Érine est mon trésor. Celui que je protégerai jusqu'à ma mort.

Contre les autres et contre moi aussi, s'il le faut.

C'est ma ligne de conduite. La seule que je peux suivre.

On finit par s'endormir dans cette position, Érine sur moi, mes bras autour de son corps menu et soyeux. Ses cuisses sont recroquevillées de part et d'autre des miennes, ses bras repliés entre nous. Elle se pelotonne tel un chaton contre mon torse, sa respiration me chatouillant le cou. Je me sens bien. Mon pouls est calme. Je suis à ma place. Elle, à la sienne.

Mais quelque part, entre ce moment magique et le matin, la plénitude s'est brisée.

Je me réveille seul dans le lit défait, une odeur de sexe imprégnant la chambre. Les draps sont humides sous mes fesses. Les rideaux ne sont pas tirés et une lumière abondante m'aveugle. Je me lève en bâillant, le corps endolori, me dirige vers la salle de bains pour constater qu'elle est bien vide. Le string d'Érine est roulé en boule dans la poubelle et sa robe a disparu. Érine est rentrée seule et nue sous un simple bout d'étoffe, ce qui a une nette tendance à m'irriter et à m'exciter en même temps.

Je m'adosse contre le mur après avoir récupéré mon jean par terre et allume une cigarette.

Érine s'est tirée.

Quelle peste !

« Petite revanche mesquine, bébé. C'est pas sympa, ça », je ricane devant cette chambre vide et dévasté par nos galipettes.

J'attrape mon téléphone, carre ma clope au coin des lèvres et tape le message suivant :

› Moi : Un point pour toi, Princesse.

Mais la balle est dans mon camp maintenant.

CHAPITRE 33

- YANO -

« **A**vez-vous eu des nouvelles votre père ? »

Je dévisage le Psy en me grattant l'arête du nez.

« Oui, ma mère m'a appelé pour m'apprendre qu'il était sorti de l'hôpital. Apparemment, il a la couenne plus solide qu'on ne l'imaginait.

— Vous êtes content qu'il soit sorti ? »

Je hausse les épaules.

« Si je vous réponds que je m'en fous, vous n'allez pas me croire, je suppose ?

— En effet. »

Il m'adresse un sourire indulgent.

« D'un côté, j'aimerais qu'il crève, parce que je me répète qu'il emportera avec lui toute la merde qu'il a foutue dans ma vie, mais d'un autre côté... j'en sais rien, c'est mon père. S'il meurt, je ne réglerai jamais rien. Il ne restera que des points de suspension. »

Il hoche la tête devant mon expression.

« Et votre mère, comment va-t-elle ?

— Elle a décidé de le quitter. Enfin, c'est ce qu'elle prétend.

— Vous ne la croyez pas ?

— Ce n'est pas la première fois qu'elle parle de divorce, mais elle n'a jamais été fichue de prendre sa vie en main. Elle m'a demandé de l'aider à vendre la maison pour régler une partie de leurs dettes et de lui trouver un petit appart.

— Vous avez accepté ?

— Oui. Ma mère est comme une gosse. Elle est incapable de se gérer elle-même. Il lui faut toujours un mec pour prendre les décisions à sa place, et comme mon père n'est plus capable de remplir ce rôle, soit elle vient me trouver

soit elle déniche un ringard qui lui pompe ce qui lui reste de fric. J'ai préféré sauver les meubles, si vous voyez ce que je veux dire. »

Il acquiesce.

« Si votre mère s'installe dans un appartement, sans votre père...

— ... mon père sera seul, je termine pour lui.

— Ça vous dérange ? »

Je soupire profondément, en enfonçant les mains dans mes poches.

« J'en sais rien... Un peu...

— S'il vous demandait de l'aide, comme votre mère, accepteriez-vous ?

— Non, sauf s'il décide d'entrer dans un institut pour être soigné. C'est ma seule condition.

— C'est une bonne condition, admet le Psy.

— Mais il ne l'acceptera jamais. Mon père préfère se tuer à petit feu ou cesser de penser. Dans les deux cas, ça revient au même. Personne ne peut l'aider s'il refuse qu'on le soutienne. »

Son regard me transperce. J'ébauche un sourire.

« Oui, oui, je sais, je progresse, je ricane. J'ai compris que je ne pouvais pas avancer tout seul et que votre aide et celle des autres pouvaient être bénéfiques dans ma démarche. Ce que vous pouvez être chiant à me conduire à des choses évidentes ! »

Le Psy lâche un rire discret.

« Vous progressez en effet, dans l'acceptation. Maintenant, nous avons encore beaucoup de travail à accomplir quant à la gestion de vos émotions.

— J'en suis conscient. Ma rage ne va pas disparaître du jour au lendemain.

— Non, je n'ai pas de pouvoir magique pour vous en débarrasser.

— C'est bien dommage. Comment ça va se passer ?

— Nous allons poursuivre ces séances et vous apprendre à canaliser votre rage pour qu'elle devienne plus constructive. La colère fait partie intégrante des émotions. Nous ne pouvons pas l'effacer de votre vie. Comme vos souvenirs et vos ressentis. Ce n'est pas possible. Mais une colère canalisée peut être positive.

— En quoi la colère peut-elle être positive ? je m'étonne.

— C'est une réaction saine face à un obstacle. Elle peut vous permettre de fournir l'énergie nécessaire pour le franchir haut la main. Au lieu qu'elle soit

dévastatrice, elle devient votre force pour avancer. »

Je réfléchis à ses propos pleins de bon sens et me demande si je suis capable de transformer cette chose immonde au fond de moi en un atout. Je remarque, avec un rictus :

« Va y avoir du boulot alors. Ce truc... parfois, j'ai l'impression qu'il n'a pas de fin, pas de limite et, quand ça explose, plus rien ne peut m'arrêter. »

Il hoche la tête, compréhensif.

« Raison de plus. Cette émotion irrépressible au fond de vous peut devenir un excellent moteur. Plus rien ne vous arrêtera pour dépasser l'obstacle qui vous fait front. Servez-vous de cette rage.

— Mais comment la canaliser lorsque... Qu'est-ce que je fais si ma jalousie prend le dessus et que j'ai envie d'exploser la tête d'un mec qui touche ma fiancée ?

— Apprenez à accorder votre confiance.

— Facile. Avoir confiance en Rine, je peux, mais les autres mecs qui vont tenter de me la voler...

— Peuvent-ils y réussir ? C'est la question que vous devez vous poser. Les bases d'un couple reposent sur la confiance que l'on doit instaurer l'un avec l'autre. Cela ne se construit pas non plus en un jour. La confiance se gagne, se respecte. Lorsque vous aurez appris à mieux vous apprécier et ne plus vous mésestimer comme à votre habitude, vous verrez que la confiance s'établira d'elle-même. »

J'appuie l'arrière de mon crâne contre la vitre et soupire.

« Ça ne me dit pas si je suis capable de l'épouser samedi.

— Fuir est votre marotte.

— Ce n'est pas une fuite. »

Il hausse un sourcil insolent.

« C'est de la préservation, je rectifie.

— Pour qui ? Pour vous ou pour elle ?

— Les deux. Je la protège de moi...

— Vous vous protégez d'elle ?

— Non, je... »

Je dévisage le Psy, les yeux ronds.

« Auriez-vous peur d'elle ? me demande-t-il d'un ton très sérieux.

— Je... non... c'est... enfin... »

Son regard devient acéré.

« C'est juste qu'elle arrive à éveiller des choses en moi que... c'est plus ravageur qu'une bombe H, je vous le garantis. »

Face à son regard de plus en plus insistant, j'explose :

« OK, OK, d'accord, j'ai la trouille. Je ressens des trucs pires que la colère quand je suis avec elle. Ça me rend fou et j'ai la frousse de ne pas les gérer. C'est plus fort que la rage. C'est une autre forme de violence. Je sais très bien ce qu'on est. Un de ces couples fusionnels, incapables de vivre l'un sans l'autre.

— De quoi avez-vous vraiment peur, Camille ? »

Sa question me vrille la tête.

« De ne pas être à la hauteur. J'ai peur d'être une grosse merde avec elle et de tout foirer ! je m'exclame en me redressant. J'ai peur qu'elle me voie comme mon père, comme un bon à rien. J'ai peur de la perdre, et si dans dix ans elle me quitte, elle me brisera. J'ai la trouille qu'il ne reste rien de moi si elle part. Si on ne se touche pas, on crève. C'est aussi simple que ça.

— “On” ? » relève-t-il, fin matois.

Je soupire en regagnant le fauteuil pour m'y laisser tomber, le visage dans les mains.

« Ouais... on. »

CHAPITRE 34

- RINE -

Lisa dort profondément à mes côtés. Elle joue le rôle de chaperon cette nuit, la dernière avant mon mariage. Sa mission est de m'empêcher de me sauver pour courir le rejoindre et le supplier de venir se marier. Son rôle est de m'interdire de commettre une bêtise qui foutrait en l'air le jeu que je suis parvenue à mettre si péniblement en place. Et, le cas échéant, sa mission est d'intervenir si Yano décide de venir honorer son mariage avant l'heure. Lisa n'a aucune confiance en lui en cette matière, ce qui m'a beaucoup fait rire lorsqu'elle l'a mentionné.

Je ne trouve pas le sommeil. Il est 3 heures du matin et je ne cesse de tourner et de me retourner dans le lit, moite de sueur. Je n'arrête pas de ressasser tout ce qui pourrait survenir dans quelques heures. Et s'il ne vient pas ? Si je l'attends toute la journée sans même un message de sa part ? Comment faire face ? En aurai-je seulement la force ? Je risque de m'effondrer sans aucune possibilité de me relever.

J'aurais peut-être dû annuler le mariage, lui laisser plus de temps pour se reconstruire et nous permettre de nous retrouver plus tard. J'ai voulu précipiter les choses, au risque de commettre une grosse erreur. Je sais bien que brusquer Yano peut le conduire à se braquer, à m'en foutre plein la gueule pour se protéger et à s'enfuir – ce qui laisserait mon cœur en miettes. Il est tellement persuadé de prendre la bonne décision, d'être dans son bon droit qu'il n'hésitera pas à se sauver loin de moi s'il estime que c'est la seule chose à faire.

Mon Dieu ! Je viens peut-être de nous condamner.

Je vais me retrouver seule sur le parvis de la mairie.

Je panique. Mon cœur me remonte dans la gorge. J'ai l'impression que je vais étouffer. J'essaie de me calmer et de tempérer mes terreurs, mais l'imaginer loin de moi est tout simplement impossible. Je risque d'en mourir s'il ne vient pas, s'il m'abandonne une nouvelle fois. J'ai tellement besoin de lui que ça en devient animal, irraisonné, comme s'il était le sang qui courait dans mes veines.

Je finis par me lever du lit sans bruit et me sauve dans le salon. J'allume la lampe et me laisse tomber sur le canapé. Je fixe un moment le plafond, puis attrape mon téléphone posé sur la table basse. Je l'observe en me mordillant l'intérieur de la joue, puis cède à la tentation ridicule d'un simple contact avec lui. Juste un tout petit.

› Moi : Tu dors ?

Je repose mon mobile sur ma poitrine, le tenant serré entre mes doigts nerveux. J'agite les jambes, les monte sur le dossier du canapé, puis les étends, les plie à nouveau. Je ne tiens pas en place un instant et je manque de sursauter lorsque mon portable vibre contre mon sein.

› Yano : Non.

Succinct. Yano tout craché en mode autodéfense. J'hésite à poursuivre, me dandinant comme si des fourmis s'étaient engouffrées dans mon short. J'aurais dû me réfréner, ne pas lui envoyer de message. Mais quelle idiote ! Lisa aurait mieux fait de garder mon téléphone en un endroit connu d'elle seule.

Idiote, idiote, idiote...

Mon téléphone vibre à nouveau, interrompant ma litanie d'insultes.

› Yano : Tu n'arrives pas à dormir ? Tu es nerveuse ?

Pas nerveuse, terrorisée, abruti !

› Moi : Non, confiante.

Mon mensonge est à peine crédible, mais je ne compte pas céder, même si je pourrais presque voir son sourire se dessiner sur ses lèvres pleines en lisant mon message.

› Yano : Je suis nerveux, Princesse.

Son SMS me saisit. Je le lis plusieurs fois pour être bien sûre de ne pas rêver, et comme une imbécile, je répète :

› Moi : Tu es vraiment nerveux ? Toi ?

› Yano : Oui, moi.

› Moi : Pourquoi ?

› Yano : Parce que je veux prendre la bonne décision.

› Moi : Tu ne peux pas savoir laquelle sera la bonne, tant que nous n'aurons rien vécu.

Yano : C'est là tout le dilemme. Comment savoir ?

› Moi : Tu peux seulement choisir de nous faire confiance.

Je me recroqueville en chien de fusil en attendant son message suivant, mais lorsqu'il arrive, il me déroute à nouveau.

› Yano : Tu as acheté une jolie robe ?

› Moi : Non, j'ai opté pour une vieille fripe dans un débarras.

Il m'envoie la tête d'un bonhomme qui rigole.

› Yano : Même avec un sac-poubelle, tu serais sexy.

Mouais... Je ricane et envoie un autre SMS.

› Moi : Si ça, ce n'est pas de l'amour...

› Yano : L'amour n'a jamais été un problème entre nous.

› Moi : Alors pourquoi il le devient ?

› Yano : Parce qu'il est dévorant
et que je suis un imbécile.

› Moi : Tu m'ôtes les mots de la bouche.

Tu seras un imbécile si tout à l'heure tu ne viens pas.

Tu seras un imbécile si tu t'enfuis une nouvelle fois.

Tu seras un imbécile si tu me laisses m'échapper.

Tu seras un imbécile si tu renonces à nous.

› Yano : Tu n'en as pas assez de te coltiner un type
qui passe son temps à te faire pleurer ?

› Moi : Tu oublies tous les autres moments

que nous avons passés ensemble. Tu ne retiens que les pires.

Quand je pense à nous, je ne ressens que le bonheur

d'être dans tes bras, de te sentir, de t'aimer.

Ton sourire, ta voix, ton souffle... c'est tout pour moi.

› Yano : Érine...

Je m'apprête à répondre quand un autre message m'interrompt aussitôt :

› Yano : Tu es une femme merveilleuse.

Pourquoi ça sonne comme un adieu ? Pourquoi ça ressemble à des mots de fin ? Non... Non... Non...

› Moi : Ne dis pas ça.

› Yano : Tu devrais aller dormir. Tu vas avoir des cernes
sous les yeux pour ton mariage.

Pourquoi pas le *nôtre* ? Le nôtre, Yano, le nôtre ! Ne gâche pas tout, je t'en supplie. Ma gorge se noue. Les larmes me montent aux yeux et je lutte pour ne pas éclater en sanglots. Mes doigts sont crispés autour de la coque de mon téléphone.

› Moi : Camille, dis-moi quelque chose...

J'envoie mon SMS, incapable de savoir quels mots seraient susceptibles de me rassurer.

› Yano : Je suis certain que tu seras magnifique dans ta robe.

Mais seras-tu là pour la voir ? je pense aussitôt, bouleversée.

› Moi : Je t'aime tellement.

Mon cœur m'élance douloureusement comme si une sangle l'enserrait de plus en plus jusqu'à le broyer.

› Yano : Tu sais ce que je ressens pour toi, Érine.

Rien ne changera ça. Va te coucher et rêve de moi.

Son dernier message me laisse aussi à vif qu'amusée. Il n'a pas son pareil pour souffler le chaud et le froid et me faire tourner en bourrique à la vitesse de la lumière. Yano est une montagne russe à lui tout seul. On n'est jamais assuré de ne pas se briser piteusement au sol, mais si toutefois on s'envole, on se retrouve emporté dans quelque chose d'unique et de magnifique. Quelque chose qui rend vivant.

Quoi qu'il se passe dans quelques heures, c'est ce que je ressentirai pour lui. Quelque chose de vivant.

CHAPITRE 35

- RINE -

Le soleil m'éblouit. Son éclat est dur, meurtrier et inaccessible en se réverbérant sur l'océan. J'entends le bruit du ressac depuis l'escalier menant au perron de la mairie et sens les embruns balayer mon visage.

Après avoir obtenu une dérogation du maire, et grâce à l'appui de Fabien, nous avons pu organiser la cérémonie dans le village jouxtant le Petit Manoir, folie de mes parents pour nous offrir un mariage de rêve dans un endroit romantique. La mairie a ainsi l'avantage, outre la beauté du lieu et sa proximité avec la salle de réception, de dominer l'océan. Nous voulions voir la mer. C'était important pour nous.

Le paysage est somptueux et je suis seule à l'admirer. Enfin, seule... si je fais abstraction de tous les membres de ma famille endimanchés qui patientent et de mes amis qui se lancent des regards gênés. Plus personne n'ose m'approcher. Lisa et ma mère ont tenté de me parler, mais je suis incapable d'ouvrir la bouche. Si je prononce un mot, je vais m'écrouler et pleurer toutes les larmes de mon corps. Je saisis, par intermittences, quelques bribes de phrases de mon père, menaçant Yano d'une mort lente et pénible, mais ma mère le contraint à chaque fois de se taire en apercevant mon visage dévasté.

Je commence à trembler de froid, alors que la chaleur est étouffante, presque moite.

J'ai essayé de l'appeler... vingt fois, et immanquablement, je tombe sur son répondeur. Cyril n'est pas là et ne répond pas non plus. C'est lui qui était supposé le conduire jusqu'à la mairie. Il l'a peut-être amené prendre un avion à destination d'un pays très lointain. Même Sarah a essayé de leur téléphoner au cas où ils filtreraient mes appels, mais l'un comme l'autre sont injoignables. Ça ne m'empêche pas de presser mon téléphone contre mon ventre comme si c'était une relique sacrée. Je regarde en vain vers la route, dans l'espérance futile de voir sa voiture débouler, puis en direction de l'océan où les vagues viennent

s'échouer sur les rochers de la baie. Je me demande ce que Mael en penserait. Mael aussi a laissé tomber après tout. Ils s'éloignent tous de moi, d'une manière ou d'une autre. Je dois être maléfique. J'ai l'impression de porter malheur à ceux qui m'approchent. Je ne dois pas être destinée à aimer ni à être aimée. Sans Yano, je ne suis rien. Je ne sais même pas comment vivre sans lui. Nous n'avons jamais été séparés. Même après notre rupture, nous étions ensemble. Même après Mael, Yano était toujours là. Il est ma moitié. L'autre partie de mon corps et de mon âme. Que se passera-t-il demain matin, quand tout sera brisé ?

J'esquisse un sourire triste en ravalant mes sanglots.

« Mademoiselle Saya ? »

Je tourne la tête vers le maire. Celui-ci fronce les sourcils en découvrant mon visage.

« Je suis navré, mais je ne vais pas pouvoir attendre beaucoup plus longtemps. Une demi-heure, tout au plus... Un autre mariage doit avoir lieu après le vôtre.

— Oui... »

Ma voix est fêlée, effrayante.

« Je comprends... »

Une larme roule le long de ma joue. Je l'essuie vite.

« Nous pourrions toujours nous marier ensuite. C'est possible ? »

Avec une mine désolée, il acquiesce de la tête, avant de s'éloigner rapidement. Je suis une lépreuse aujourd'hui. Tout le monde m'évite. Même l'homme de ma vie. Quelle ironie ! Ce serait risible si l'envie de pleurer n'était pas si forte. Je ne suis vraiment pas douée au jeu quand Yano n'en est pas l'instigateur.

Il va venir... Il va venir...

Je me répète cette phrase en boucle. Il ne peut pas en être autrement. J'ai confiance en lui. Il va venir.

Je t'en prie...

J'ai l'impression de me déstructurer.

Je contemple l'océan et les reflets du soleil sur les eaux calmes. La brise pousse les embruns qui viennent s'échouer sur mes lèvres et agitent mes cheveux. Je les ai gardés détachés. Pour lui plaire. Lisa a seulement disposé quelques fleurs purpurines parmi ma chevelure, murmurant à mon oreille que le pourpre ressortait de façon divine au milieu du noir.

Mon cœur bat lourdement. Je reprends une inspiration. Ma mère lève aussitôt

les yeux vers moi, prête à me consoler, mais je secoue la tête. Pas maintenant. Je ne désespère pas. Encore quelques minutes avant que je ne cède aux larmes. Quelques minutes, oui... il les mérite. Après... Après, je ne pourrai plus jamais lui pardonner quoi que ce soit.

Je desserre le poing pour regarder mon alliance gravée du symbole de l'infini sur la surface, comme celle de Yano. Mais à l'intérieur, l'inscription est plus classique. J'avais besoin de la voir comme pour donner une réalité à nous-mêmes : *Érine & Yano*. En l'admirant, je suis à deux doigts de craquer. Mes larmes menacent vraiment de couler.

S'il te plaît...

Je referme la main sur la bague. C'est trop difficile de la regarder. Son poids seul me paraît écrasant.

« Rine ! »

Le cri de Lisa rompt brusquement les murmures de ma famille. Tous les yeux se braquent sur elle. Son visage s'illumine. Elle s'agite dans tous les sens, pointant un index excité vers la route. Je suis sur le point de défaillir lorsque j'en suis la direction. Je m'attends à voir apparaître sa voiture après le virage... mais non.

Que...

Qu'est-ce que ça signifie ?

Deux hommes déboulent sur la chaussée en courant à toute vitesse, Yano en tête.

Oh mon Dieu !

Mon cœur menace de jaillir d'entre mes côtes. Ses battements s'accroissent comme si j'étais moi-même en train de cavalier à en perdre haleine. Je dévale les marches en tenant ma robe à pleines mains et fonce dans les jardins de la mairie. Courir en robe de mariée n'est pas la démarche la plus aisée, mais je pourrais bien porter une camisole de force que je ne tenterais pas moins l'expérience.

Yano saute par-dessus une barrière, traverse un champ et se précipite dans ma direction dès qu'il m'aperçoit. Cyril bondit à sa suite.

Il est là... bon sang... Il est vraiment là.

C'est lui !

Lui...

Je ne sais pas si je dois lui sauter au cou, l'embrasser ou le gifler pour m'avoir fait attendre près de deux longues heures sur le perron de la mairie. Mais je n'ai

pas le temps de décider.

Yano ralentit l'allure, hors d'haleine, lorsque nous nous retrouvons à quelques mètres l'un de l'autre, si bien que je m'immobilise sous un grand chêne et le regarde approcher. Même s'il ne porte pas de costume, il est magnifique. En sueur, mais sublime. Il a passé un pantalon de lin beige et une chemise blanche à col Mao. Il est en baskets. J'éclate de rire devant sa dégaine faussement nonchalante. Pour lui, enfiler une chemise est déjà un grand pas en avant.

Il est tout échevelé par sa course et le vent. Une pellicule de sueur couvre son front et son cou. Ses manches sont relevées sur ses avant-bras, révélant son tatouage. Le *No Love No Fear* a l'air de m'adresser un clin d'œil farouche, sauvage...

Il est si beau que mon cœur tressaute et me joue de vilains tours. D'un coup, la lumière semble plus lumineuse et plus belle. J'ai l'impression que tout s'est éclairé seulement parce qu'il s'avance vers moi avec un sourire à me damner. Il me détaille de la tête aux pieds d'un air appréciateur, ses beaux yeux bleus luisants de désir.

Quand il s'arrête devant moi, un sourire arrogant étire ses lèvres, alors que ses poumons ont l'air prêts de rendre l'âme tant il halète.

« Je suis en retard. »

Je ferme un instant les paupières, ravalant toutes les larmes qui menacent de ravager mon maquillage. Mais peine perdue. Elles se mettent à ruisseler sur mes joues lorsque je rouvre les yeux pour m'assurer qu'il est bel et bien là, que je ne suis pas en train de rêver.

« Érine, ne pleure pas. »

Sa voix est chaude, douce, possessive.

« Je ne veux plus jamais te voir pleurer à cause de moi, ajoute-t-il en essuyant une perle de sueur qui goutte le long de sa tempe.

— Ce sont des larmes de joie, je réponds dans un chuchotement.

— Garde-les pour le jour où tu porteras mes enfants ou quand je te murmurerai à nouveau au creux de l'oreille à quel point tu es importante pour moi.

— Tes enfants ? »

Ses paroles me tirent un frisson délicieux, depuis la base de ma nuque jusqu'au creux de mes reins. Ses enfants ? Nos enfants ?

Il m'adresse son fameux rictus moqueur.

« Tu en veux beaucoup ? je demande.

— Trois.

— Trois Yano ! Tu veux m'achever ?

— Toi seule sauras les tenir comme il convient. Toi seule seras capable de les ramener vers toi quand ils feront des conneries. »

Il lève la main et caresse ma joue du pouce pour effacer la trace de mes sanglots.

« Où étais-tu ? »

Il jette un œil en direction de Cyril qui, quelques mètres derrière lui, est courbé, les deux mains posées à plat sur ses genoux pour tenter de retrouver son souffle.

« On a pris sa voiture pour venir, mais son vieux tacot est tombé en rade à la sortie de la ville. »

J'écarquille les yeux.

« Tu as fait quinze kilomètres en courant ? »

Il acquiesce avec un sourire.

« Tu sembles surprise. Tu croyais que je ne viendrais pas ?

— Je... Je ne sais plus. Je suis complètement perdue. Pourquoi tu n'as pas appelé ?

— Parce qu'y a pas de réseau sur cette foutue route. J'avais mis une cravate et une veste, mais je les ai jetées sur le bas-côté. Il fait une putain de chaleur. »

Je pouffe de rire. Une cravate avec un col Mao ! Seul Yano peut porter un tel accoutrement sans avoir l'air ridicule.

« Et j'ai aussi balancé mon téléphone en voyant que je n'arrivais pas à te joindre. J'étais en train de devenir fou. »

Cyril laisse échapper un ricanement dans son dos.

« J'avais jamais vu un mec râler autant en sprintant. »

Je rigole de plus belle, tandis que Yano lui tend un doigt d'honneur sans même se retourner. C'est sans doute la pire déclaration du monde, mais je suis transportée de bonheur. Les iris de Yano scintillent en m'examinant à nouveau de la tête aux pieds. Il se mordille la lèvre inférieure, puis lâche :

« J'aurais raté ça pour rien au monde, Érine. Tu es... Tu es sublime.

— Tu n'avais pas l'air d'en être certain cette nuit.

— Oh... si... »

Il m'adresse une moue pleine de ruse.

« Je voulais seulement t'asticoter un peu, juste pour découvrir l'expression de ton visage à mon arrivée. J'admets que j'ai foiré l'arrivée en question, mais ça valait quand même le coup d'œil. »

Son visage s'éclaire d'allégresse.

« Si tu veux bien toujours de moi...

— Ça pourrait mériter quelques minutes de réflexion.

— Tu as deux secondes. »

Je lui tire la langue. Même en faute, il reste confiant sur son pouvoir de séduction, assuré que je ne pourrai jamais lui résister.

« Refais ça et je ne réponds plus de moi », me balance-t-il avec insolence.

Je n'hésite pas une seconde en lui tirant encore effrontément la langue. Sa bouche se retrouve aussitôt à quelques millimètres de la mienne, son souffle caressant ma peau. Ses yeux plongent au fond des miens et s'engouffrent littéralement en moi.

« J'ai bien réfléchi, future madame Yano.

— Ah oui ? »

Un nouveau frisson gagne le creux de mon ventre, jusqu'à mon intimité qui s'embrase peu à peu sous son regard de cobalt.

« Hum... J'ai promis à ton père de faire de toi une femme honnête. Si je ne t'épouse pas aujourd'hui, il existe de fortes chances pour que je continue de hanter toutes tes nuits. Je t'entraînerai dans mon lit autant de fois qu'il me sera permis, alors... autant officialiser les choses. »

Je lève les yeux au ciel. Sa bouche me frôle, taquine.

« Et puis, ajoute-t-il, il est temps que tout le monde sache à quel point je t'appartiens et à quel point tu es à moi. »

Ses iris me transpercent. J'ai l'impression de vaciller sous leur impact. Ses doigts s'emparent de ma nuque et me couvrent de chair de poule.

« Je ne peux pas te promettre de ne pas péter de nouveau les plombs, Princesse, parce que je suis trop fou de toi pour y parvenir, mais... je ne lèverai plus jamais la main sur toi ou n'ébaucherais plus jamais le moindre geste qui pourrait t'effrayer. Je veux t'offrir une vie de rêve, pas une vie merdique. T'es ma famille. J'ai envie et j'ai besoin de respecter mes promesses, à commencer

par te rendre heureuse, prendre soin de toi et... ne plus te laisser toute seule. J'ai encore du chemin à parcourir et je ne veux pas que tu sois une bouée de secours. Je veux que tu deviennes mon but à atteindre. »

S'il ne souhaite pas que je pleure, c'est raté. Je me déverse comme un torrent sous le timbre rauque et déterminé de sa voix. Ses lèvres frôlent les miennes, se rapprochant à chacun de ses mots qui me font l'effet d'une couverture chaude et rassurante.

« Je pourrais te le dire maintenant, poursuit-il d'un ton moqueur, mais ça serait tellement banal. Sans compter que tu devrais attendre dix ans de plus au lieu de neuf.

— Huit. Le dernier, c'était mon joker, je rétorque aussitôt, lui arrachant un sourire amusé.

— Tu as raison. Va pour dans huit ans alors. Tu tiendras le choc ? »

J'attrape sa chemise entre mes doigts, l'attirant d'autorité à moi.

« Je te retourne la question. »

Sans attendre la réponse, je lui adresse un sourire machiavélique, et balance :

« Tu vas tellement m'aimer que ça te brûlera les lèvres. »

Sa bouche se pose sur la mienne, sans en franchir le passage, sa chair se pressant seulement sur mes courbes, puis il s'écarte de quelques millimètres et murmure :

« Ça me brûle déjà tous les jours, Princesse. »

Cette fois, ses lèvres s'enhardissent en fondant sur les miennes. Sa langue s'immisce entre elles, ses bras se referment sur moi, me soulevant sur la pointe des pieds. Ses mains s'étendent en éventail le long de mon dos nu. Son parfum m'assaille et greffe en moi des particules de désir. Quand il écarte son visage du mien, il arbore un sourire joueur.

« Érine, est-ce que tu veux toujours m'épouser ? me demande-t-il d'un ton solennel, mais fracturé par le regard licencieux qu'il m'adresse.

— Moi aussi, je t'ai fait une promesse. »

Il lève un sourcil, curieux.

« Je devais supporter ta paranoïa, ta mauvaise foi et ton sale caractère, alors... je n'ai pas le choix. Je suis la seule en ce monde susceptible d'être ta femme. »

Il ricane en redessinant ma bouche de son pouce.

« J'ai besoin d'une femme digne de ce nom. Je ne serai pas un dieu très

crédible dans le cas contraire. »

Je secoue la tête en éclatant de rire.

« Ton arrogance te perdra.

— Seulement toi, bébé. Tu me tiens par les couilles. »

Ses mains passent sur mes fesses et il les claque tellement fort qu'il me précipite contre lui, m'arrachant un cri de surprise. J'évite de me rappeler que tous les membres de ma famille ont les yeux braqués sur nous, même s'ils ne peuvent pas entendre notre conversation – heureusement !

« Je suis à genoux à tes pieds, Princesse, susurre-t-il contre ma joue.

— Tu es bien debout pourtant.

— Métaphoriquement parlant, je suis à genoux. »

Son ton crâneur me donne envie de le mordre, et je ne me prive pas de ce plaisir. J'accroche sa lèvre inférieure et la mordille. Lorsque je lui rends sa liberté, il ajoute :

« Bébé, si tu veux que je me mette à genoux pour te demander pardon, je n'hésiterai pas une seconde. Pour toi. Tu es la seule en ce monde devant qui j'accepterai de m'excuser et de m'agenouiller. Tu es la seule en ce monde qui me donne envie de déplacer des montagnes ou de pulvériser des armoires à glace, quitte à me péter une main. T'es la seule, Érine. Mes pires catastrophes et mes moments les plus merveilleux. »

Je pleure de plus belle en l'embrassant, mêlant mes larmes à notre baiser. Il ne prononce pas les mots banals que tout le monde utilise, et chacune de ses paroles pénètre au fond de moi avec la puissance d'une foreuse.

« Tu es ma plus rude adversaire, et tu as gagné, bébé, haut la main », murmure-t-il, m'arrachant un sanglot de joie.

Alors que mes doigts s'accrochent à sa nuque, il me soulève brusquement du sol et, tout en picorant mes lèvres de baisers, il me conduit vers l'escalier de la mairie.

« J'espère que t'es prête à signer pour les cinquante prochaines années. J'ai plein de jeux pervers à orchestrer.

— Avec toi, je suis prête à tout.

— Même les plus vicieux ?

— Même ceux-là.

— Vilaine petite coquine. Tes parents seraient outrés de t'entendre.

— Mes parents sont déjà outrés que je t'épouse. Mon père va sûrement vouloir t'arracher les couilles.

— Et ta mère ?

— T'éviscérer, je crois, mais plusieurs scènes de torture lui ont traversé l'esprit. Je ne sais pas laquelle elle a retenue. »

Il ricane en fendant l'assemblée de nos invités comme s'ils n'existaient pas.

« Je m'en doutais. Pardon de t'utiliser comme bouclier. »

Il monte l'escalier en me serrant tout contre lui, son regard rivé au mien. Je finis par plonger le nez dans son cou et chuchote près de son oreille :

« Je prends soin de ce corps dont j'aurai grandement besoin cette nuit. Je ne voudrais pas qu'on l'abîme. »

Sa canine se plante dans sa lèvre.

« J'aime quand tu dis ça, Érine. Ça m'excite.

— Vraiment ?

— Oh oui, vraiment. Tu n'as pas idée de ce que tu éveillés en moi. Je crois que tu ne parviens pas à l'assimiler. Il va falloir que je te le fasse sentir.

— Encore et encore, je murmure, embrassant son cou.

— Putain, Princesse, si tu continues comme ça, c'est pas dans la salle des mariages que je vais t'emmener. »

Je glousse et donne un coup de langue sous son oreille. Il grogne en écho et resserre ses doigts sur mon fessier.

« Tu cherches les ennuis, future madame Yano.

— Je te cherche, toi.

— T'inquiète pas, tu m'as trouvé, et je ne vais plus te lâcher. »

Il me dépose devant les portes de la salle des mariages et prend ma main dans la sienne.

« C'est pas très conventionnel », remarque-t-il en poussant les portes.

Nos invités sont derrière nous, grimpant les marches à notre suite, et Yano m'entraîne dans la salle sans se soucier du protocole.

« Les conventions et nous, ce n'est pas compatible », j'ajoute.

Il acquiesce, pressant ma main plus fort, puis s'arrête devant la table derrière laquelle le maire nous dévisage, un peu ahuri par la situation.

« Je voudrais épouser cette demoiselle », lâche Yano à l'intention de l' élu qui

cligne des paupières, peu certain de comprendre ce qui se passe. Puis mon fiancé se tourne face à moi, saisit mon visage en coupe et murmure :

« Je suis en sueur et je ne porte pas de costume alors que tu te trimballes dans une robe à damner un cureton, alors ouais, les conventions et nous... c'est pas nous. »

Il me vole un baiser avant de pivoter vers le maire, sa main emprisonnant la mienne.

Dans notre dos, famille et amis s'installent sur les sièges dans un joyeux brouhaha. Théo nous rejoint et tapote l'épaule de son frère d'un air entendu. Il lui donne une bouteille d'eau que Yano s'empresse de vider, avant de lui décocher un sourire fier et de le remercier d'un mouvement du menton. Lisa se poste à mes côtés, en bon témoin, et me tend mon bouquet, mais je secoue la tête. Je préfère nettement garder la main de mon fiancé plutôt que de tenir des fleurs.

Yano jette un œil sur l'assemblée, puis se penche en direction de mes parents qui sont partagés entre le fusiller du regard ou lui sourire.

« Je sais, vous avez envie de m'étriper, lance Yano, mais... Hey ! Patricia, c'est l'aventure qui donne envie de vivre, non ? Et j'en offrirai des milliers à ta fille. Elle n'aura même pas le temps d'atterrir. »

Il lui dédie un sourire insolent, tandis que ma mère glousse comme une jeune fille, définitivement sous le charme. Mon père grogne, avant d'éclater de rire et de le traiter de « petit con ».

Yano me lance un sourire radieux alors que nous approchons du pupitre devant lequel se tient M. le maire. Debout, main dans la main, nous unissons nos regards pour ne plus se lâcher des yeux. Mon cœur martèle aussi fort que les cloches d'une église. En écho, Yano appose ma paume sur sa poitrine. Le sien bat aussi vite que le mien dans une course folle qui ne doit rien aux quinze kilomètres parcourus.

Le maire commence son discours traditionnel, mais je n'en écoute pas un traître mot. Yano s'est penché et chuchote à mon oreille, ignorant tout ce qui nous entoure :

« Princesse, en ce moment même, je suis le mec le plus heureux de cette planète, et je m'en fous si j'ai l'air d'un con. Je sais que tu ne me verras jamais comme ça. Dans quelques secondes, tu vas me dire "oui" et je pourrai imprimer ma marque partout sur ta peau. Je vais te couvrir de moi. Tu porteras mon odeur tous les jours de ta vie, mon empreinte sur tes lèvres, sur tes seins, sur tes fesses

et sur ta petite chatte que j'adore et qui m'attend impatiemment. C'est moi, bébé. Je suis comme ça et je sais que tu m'aimes comme ça. Je ne peux pas te promettre que je ne m'énerverai plus, qu'on ne se disputera plus, que tu n'auras pas envie de me gifler ou de m'arracher les couilles. Je ne peux pas te promettre de cesser d'être un abruti menteur et manipulateur ou de me comporter toujours comme il convient mais, putain, Érine, tous les jours de ma vie, j'essaierai d'être à la hauteur pour toi. Et pour moi aussi, un peu. Je ne veux pas qu'on vive à moitié et qu'on s'ennuie. Reste apocalyptique, bébé. C'est tout ce que j'aime. »

Le maire se racle la gorge pour attirer notre attention, si bien que Yano s'interrompt et arrache brièvement son regard du mien. Mes yeux se remplissent de larmes et je tente en vain de les avaler pour ne pas achever ce qui me reste de maquillage, mais cette tentative est vouée à l'échec. Yano a décidé de me sortir le grand jeu.

Il tend la main et ouvre le poing pour libérer son alliance.

« Pour toi, Princesse. »

Je la prends avec toute la délicatesse dont je suis capable, et lui offre cérémonieusement la mienne. Il m'adresse un sourire merveilleux avant de jeter un œil sur l'inscription. Ses lèvres articulent en silence :

« Érine & Yano. »

« Yano », murmure-t-il, son sourire grandissant à une vitesse exponentielle.

Il lève un sourcil moqueur et je manque de lui coller un coup de pied dans le tibia mais, à la place, j'éclate de rire, coupant le maire dans son soliloque. Ma famille et nos amis doivent nous prendre pour des cinglés, mais Yano s'en fout. Il ne regarde que moi. Rien d'autre n'existe dans ses iris azurés.

Je pince les lèvres pour taire mes élans d'allégresse, et le maire reprend son discours et pose enfin la question tant attendue :

« Érine Lorelei Saya, désirez-vous prendre pour époux Camille Yano ici présent ? »

Oh mon Dieu, c'est vraiment en train de se produire ?

Ses doigts pressent plus fort les miens sur son torse. De l'autre main, je caresse le chaume de ses joues, effleurant ses lèvres. Dans le silence de la salle, il détache les syllabes sans les prononcer :

« Je t'ai-me. »

Mon cœur bondit, éclate, se perd quelque part dans ses prunelles.

« Oui. »

Yano a l'air de reprendre son souffle. Il fait semblant d'essuyer une goutte de sueur sur son front.

« Camille Yano, désirez-vous prendre pour épouse Érine Lorelei Saya ici présente ? »

Il se rapproche de moi et se dresse de toute sa hauteur, m'obligeant à lever le menton. Puis sa bouche fond vers mon oreille et il chuchote :

« Prise au piège, bébé. Toi et moi pour la vie.

— Ça fait vingt ans qu'on est piégés, Yano. »

Il tique sur son nom et me sourit, avant de lâcher au maire et à l'assemblée :

« Ouais... Oui, je la veux. »

Son ton possessif manque de m'arracher un nouvel éclat de rire. Ma mère gronde dans mon dos et le menace, mais on s'en fiche tous les deux.

Yano glisse mon alliance sur mon annulaire, caressant mon poignet au passage, et je lui passe la sienne, parfaitement ajustée. Il l'admire quelques secondes, avant de reprendre ma main et d'emmêler nos doigts.

Tout ce que j'entends de la fin du discours, c'est « mari et femme » et mon cœur tressaute de joie. Le sourire de Yano devient mutin. Son pouce caresse ma mâchoire, puis mes lèvres, avant de saisir mon menton pour attirer mon visage vers le sien.

« Oh, salut, madame Yano.

— Salut, monsieur Yano. »

Il n'en faut guère plus pour que ses lèvres s'écrasent sur les miennes, possédant mon corps aussi bien que mon âme. Sa langue me taquine. Ses mains se pressent sur mes fesses pour m'attirer contre lui, collant tout son corps au mien. J'ai l'impression qu'il pourrait me renverser sur le haut fauteuil de velours et me faire l'amour sans attendre, mais il réfrène ses pulsions, se détache de moi et me tire par la main vers le pupitre où nous signons les documents comme si c'était une formalité, puis nous faisons face à nos invités. Mais Yano ne semble même pas écouter le déferlement de félicitations qui se mêlent aux multiples questions sur son retard et ne prête pas attention à tous les crépitements des appareils photo qui nous immortalisent. Il avise Kazuma et m'entraîne vers lui, ses doigts toujours soudés aux miens.

« Hey, mon pote, tu peux me filer tes clés de voiture ? »

Vêtu d'un magnifique costume sombre avec une cravate bleue assortie à la robe de Lisa, Kazuma lève un sourcil interrogateur avant de répondre :

« Je vais vous conduire au Petit Manoir. Pas de souci. »

Yano secoue la tête.

« Non, file-moi tes clés. »

J'examine le profil de mon tout nouveau mari, cherchant à percer ses pensées, mais celui-ci les a bien dissimulées derrière le regard de braise qu'il pose sur moi.

Kazuma hausse les épaules et sort son trousseau de sa poche.

« Je ne sais pas ce que tu comptes en faire, mais sois sympa et rends-la-moi entière. »

Il lui envoie un sourire à la Yano.

« Elle sera comme neuve », lui répond celui-ci en lui décochant un clin d'œil.

« Je peux savoir ce que tu as l'intention de faire ? » je lui demande alors.

Il se tourne vers moi, ses prunelles devenant si coquines que je suis prise d'un sérieux doute.

« Ouais, bébé, tu vas le savoir. »

Tout à coup, je me sens décollée du sol. Yano me bascule sur son épaule, les fesses en l'air, renversant mes cheveux dans son dos et menaçant d'arracher mes seins de la jolie guêpière de ma toilette de mariée.

« Mais qu'est-ce que tu fiches ? » je m'écrie, abasourdie.

Toute l'assistance a les yeux rivés sur nous. Yano fend la foule en me donnant une grande tape sur les fesses.

« Je te kidnappe, madame Yano. »

Ignorant nos invités et les imprécations de ma mère, il dévale l'escalier en me tenant fermement.

« Mais... Yano... la réception... »

Il éclate carrément de rire.

« Ouais, c'est ça. La réception ! »

Il se bidonne en quittant la mairie et fonce vers la voiture de Kazuma.

« Yano, mais... »

— Princesse. »

Son ton déterminé me coupe net.

« Tu as confiance en moi ? »

Je tourne la tête pour saisir son profil sérieux et entêté.

« Plus que jamais. »

Un sourire irradie tout son visage et je fonds en me laissant entraîner jusqu'au siège passager.

CHAPITRE 36

- YANO -

La voiture avale des kilomètres de côte, l'océan s'étirant sur notre droite. Je n'arrête pas de lorgner en direction d'Érine et de sa fabuleuse robe bustier. Elle est divine. Non, je crois qu'il n'existe même pas de mot suffisamment puissant pour la décrire. Elle a opté pour une tenue près du corps. Rouge comme ses lèvres. Son bustier est parcouru d'entrelacs noirs qui serpentent sur sa poitrine délicate dont la profondeur du décolleté me vend du rêve. Rouge, pour la passion. Noir, pour nos ombres. Elle ne porte pas de collier, seulement des boucles d'oreilles en argent, mettant en valeur ses prunelles grises et laissant la beauté de ses seins accomplir le reste du travail. Sa gorge attire l'œil. Mon œil.

Son regard sensuel me taquine, me passant au crible. Rien n'est épargné. Elle observe un long moment mes mains accrochées au volant, les yeux rivés sur mon alliance. Un sourire s'affiche bêtement sur ses lèvres et j'ai envie de les croquer. Ses prunelles se promènent sur mes cuisses, s'attardent sans aucune pudeur sur mon entrejambe, remontent ensuite vers mon torse, mon cou, puis mon visage. En croisant mon regard, un sourire apparaît sur sa bouche coquine.

« Perverse ! je plaisante en souriant à mon tour.

— Curieuse, rectifie-t-elle. Où m'emmènes-tu ?

— Tu verras. »

Mon regard tombe une nouvelle fois sur son décolleté.

« Je peux baisser les balconnets si tu veux te rincer l'œil », me lance-t-elle en gloussant.

J'émet un grognement puis hausse un sourcil.

« Ta proposition est des plus intéressantes. Montre. Je n'arrête pas de me demander ce que tu me caches en dessous. »

Son visage s'illumine et elle prononce les mots suivants en articulant parfaitement :

« Rien... du... tout. »

Sans crier gare, elle tire sur la dentelle et découvre son sein blanc jusqu'à l'aréole rosée.

« Putain ! »

Mes doigts se crispent autour du volant.

« Cache ça, sinon on n'arrivera jamais à destination. »

Elle pouffe de rire en recouvrant son sein.

« Petit joueur, Yano.

— Tu diras pas ça longtemps, petite peste... »

Je m'interromps et lui lance un regard brûlant.

« Yano ? Je suis de nouveau Yano ? »

Érine m'adresse une œillade tout en nuances, une espèce de cocktail entre la moue et le sourire.

« Pour la journée uniquement. Tu n'es pas encore pardonné. Tu as du chemin à parcourir. »

J'esquisse un sourire attendri.

« Tant mieux, j'aurais été déçu si tu m'avais pardonné si vite.

— Ton expiation doit être à la hauteur de la faute.

— J'ai beaucoup à me faire pardonner, je l'admets volontiers. »

Je pose la main sur sa cuisse et presse son genou.

« Je suis tes règles, bébé.

— Pour l'instant, c'est toi que je suis. »

Je lui lance un clin d'œil amusé, puis engouffre la voiture dans les rues de la ville.

En pénétrant dans le centre, je lui demande :

« Et qu'est-ce que tu me caches en dessous ? »

Ma main remonte sur la multitude de jupons et appuie légèrement sur son entre-cuisse. Elle chasse mes doigts en riant.

« C'est à toi de le découvrir.

— Sans faute, Princesse. »

Je gare la voiture de Kazuma le long du trottoir, m'extirpe du véhicule et cours lui ouvrir la portière.

À peine un pied sur la chaussée, Érine attire tous les regards, moulée dans sa robe de mariée pourpre, des fleurs parsemées dans ses cheveux noirs et sexy à en crever. Je lui tends une main qu'elle s'empresse de saisir et l'entraîne dans la rue, avec un but précis en tête.

Quand nous arrivons à destination, Érine écarquille les yeux puis m'enveloppe d'un regard amusé.

« Vraiment ? »

J'acquiesce en souriant.

« Vraiment.

— Quelle idée as-tu mijotée ?

— Tu as confiance ?

— Toujours.

— Alors viens. »

Je pousse la porte de la boutique.

La clarté du jour et l'obscurité qui règne dans le salon de tatouage contrastent lourdement lorsque l'on y pénètre main dans la main. Érine laisse traîner son regard sur tous les murs couverts d'esquisses et de photos des œuvres d'art aux détails parfois très réalistes.

Math, le plus grand tatoueur de la ville, se porte aussitôt à notre rencontre en nous détaillant de la tête aux pieds. Il affiche un sourire amusé en considérant la robe torride d'Érine.

« Yano, tu m'avais prévenu que tu comptais sortir le grand jeu, mais je ne m'attendais pas ça.

— Je ne fais jamais les choses à moitié. Je te présente ma femme, Érine. »

Érine sourit comme une ahurie au mot « femme » et m'arrache un éclat de rire. Je passe un bras autour de ses épaules.

« Enchanté, dit Math en prenant sa main dans la sienne. J'ai préparé une salle pour vous. On peut y aller quand vous voulez.

— On te suit. »

Érine me lance des regards curieux, mais elle m'emboîte le pas sans rechigner. Au contraire, elle paraît même tout excitée.

Math nous propose d'entrer dans une cabine entièrement blanche, semblable à une petite salle de chirurgie, sauf que les murs arborent quelques cadres et photos de ses travaux. Math est un artiste du pinceau autant que de l'encre. Mael

aurait sûrement pu devenir aussi doué que lui s'il avait vécu plus longtemps. Il aurait pu créer des œuvres vivantes, vibrantes.

Il aurait pu exister.

Mais aujourd'hui, je ne cherche pas l'esthétisme ou la grandeur d'un tatouage rempli de fioritures et de génie. Je ne souhaite que la symbolique et la simplicité. Quelque chose qui restera gravé à tout jamais sur nos chairs comme l'emblème de notre union.

« Par qui je commence ? demande Math en glissant ses mains dans des gants de latex.

— Moi. »

Je dédie un sourire à Érine. Je préfère qu'elle découvre ce que je désire avant d'accepter ou non d'apposer une nouvelle marque sur son corps.

« Installe-toi. »

Je dépose un baiser sur les lèvres de ma délicieuse épouse, puis saute sur le fauteuil avec désinvolture. Math rapproche une tablette sur laquelle je pose mon poignet, paume ouverte vers le plafond.

Érine se tient à mes côtés, ses doigts fermés sur le haut de ma cuisse, et suit du regard les préparatifs de Math. Elle ne cesse de relever les yeux vers les miens, se mordillant la lèvre d'excitation, puis se fige lorsque le tatoueur commence son travail. Elle observe le jet d'encre noir qui s'imprime dans ma chair. Je ferme le poing sous l'effet de la douleur, même si celle-ci est encore supportable. Math n'en a que pour une heure à peine, mais il est très pointilleux. Chaque œuvre, même la plus sobre, requiert toujours de sa part une grande attention. Personne ne quitte son salon avec un tatouage raté.

« T'as un truc à boire ? » je demande, la gorge desséchée.

Math désigne un placard blanc à Érine dans le coin de la pièce. Elle me rapporte aussitôt une bouteille d'eau que je vide d'un trait, assoiffé par ma course autant que par les émotions.

Une fois réhydraté, j'observe les mimiques d'Érine tandis qu'elle découvre petit à petit l'objet de mon nouveau délire. Un sourire tire le coin de ses lèvres, puis ses prunelles remontent en direction des miennes et une explosion d'amour me heurte violemment. Elle hoche la tête en pressant ses doigts sur les miens.

« Fini ! » déclare enfin Math en libérant mon poignet.

Je le tends aussitôt vers Érine qui en observe les détails. Son sourire est figé sur ses lèvres purpurines.

« Alors, bébé ?

— Comment pourrais-je refuser ? C'est... nous. »

J'attire ses lèvres sur les miennes, puis me lève pour lui laisser ma place. Elle s'y installe, ramenant les jupons de sa robe sur ses jambes du mieux possible. Math change de gants, puis se remet au travail avec la même minutie.

Ma peau me brûle un peu, et le tatouage est à vif, gonflé et rouge, mais lorsqu'il aura cicatrisé, il aura plus de valeur qu'une alliance hors de prix.

Je m'approche d'Érine lorsqu'elle fronce les sourcils sous la douleur et presse sa main libre dans la mienne. Le poignet offert, Math trace les lignes, concentré sur la peau ivoirine de ma femme.

« Ça va ? je lui demande, un peu inquiet.

— Ce n'est pas le premier tatouage que j'appose sur mon corps, me rappelle-t-elle.

— Comment pourrais-je l'oublier ?

— Un tatouage que je n'ai pas réalisé, trahison ! grogne Math en ricanant.

— Pour ma défense, je ne te connaissais pas, rétorque Érine.

— Tu es toute pardonnée. Ce n'est pas tous les jours que je tatoue une jolie mariée. »

Érine pouffe de rire, puis se concentre sur le tracé noir qui prend forme. Je le suis des yeux, fasciné. J'ai l'impression de me graver moi-même sur sa peau. Quelque chose de fort m'engourdit. Cette journée m'enivre mieux qu'un bon whisky. Je suis en plein rêve. Des images d'Érine se greffent partout autour de moi. En moi. Je sais que j'ai pris la bonne décision. Vivre sans elle m'est impossible. J'ai essayé de prendre le large quand j'étais adolescent, mais je n'ai jamais pu m'éloigner d'elle de plus de quelques mètres. Je l'ai suivie, harcelée, fantasmée tous les jours de ma vie. J'ai essayé de la quitter pour la protéger de moi-même, mais après tout, qui la protégera des autres si je ne suis plus là ? Je ne supporte pas qu'un mec puisse la faire souffrir. Chacune de ses émotions m'appartient, de la plus terrible à la plus torride. Je veux qu'elle vive pleinement. Je veux lui offrir une existence tout en relief, en émotions, en foutre et pleine d'amour. Pas une vie terne. Une vie intense. Avec moi.

Mon père n'aime sans doute pas l'homme que je suis ou l'image que je lui donne, mais Érine voit bien au-delà. Érine me voit.

Je ne peux pas lutter contre l'inéluctable. Je ne ferai que repousser l'échéance. Je suis destiné à être enchaîné à elle. Depuis que je l'ai vue dans son jardin, ses

cheveux noirs soulevés par le vent, alors qu'elle était haute comme trois pommes, on ne s'est plus quittés.

Le Psy va sûrement s'arracher les cheveux, parce que je finis par ne plus penser comme moi-même mais comme un « nous ». Comme une entité. Et je ne veux pas en être séparé.

Érine me tend son bras avec fierté. Le chiffre huit couché à l'horizontale sur toute la largeur de son poignet m'adresse un clin d'œil. Je lève le mien à mon tour et l'appuie contre le sien. Les symboles se déploient sur nos deux peaux, parfaitement alignés. Ni début ni fin. Une marque infinie à jamais imprimée dans nos chairs.

« Ta mère va me buter », je ricane avant de plaquer mes lèvres sur les siennes.

Entre deux baisers, elle me répond :

« Ça ne sera que la trois cent vingt-quatrième menace de la journée. »

J'éclate de rire avant de l'aider à descendre du fauteuil.

Je remercie Math et aligne les billets pour nos deux tatouages, puis, sans attendre, j'entraîne Érine à l'extérieur.

« Où est-ce qu'on va maintenant ?

— C'est une surprise. »

Main dans la main, nos tatouages recouverts de gaze pour la journée, nous marchons dans la rue au milieu des passants qui nous observent sans discrétion. Des mariés qui ont quitté leur propre mariage, je suppose qu'on ne voit pas ça tous les jours. Nous nous arrêtons à un stand qui vend des glaces et je nous offre deux boules à la vanille.

Tout en les dévorant avec gourmandise, on se promène au soleil sur le marché qui se déploie autour du port. Si Érine a chaud, elle n'en montre rien. Elle se meut avec aisance dans sa robe magnifique, qui met en valeur son corps sculptural qui m'enivre. Je me force à allonger le temps, pour qu'on en profite jusqu'au bout, mais je n'ai qu'une hâte, c'est de la dénuder et de me glisser en elle pour lui rappeler que je suis son homme.

« Tu ne regrettes pas la fête ? je lui demande, tandis qu'on s'enfonce dans une ruelle où l'avancée des toits nous offre un peu d'ombre.

— Non, je suis bien avec toi. »

Je lui renvoie son sourire.

Je la guide dans les rues, ses talons martelant le bitume, vers une destination qu'elle ignore. Quand on parvient devant le haut portail blanc, elle tourne la tête

et m'adresse une œillade interrogative, mais foutrement libertine. Je mords dans ma lèvre inférieure d'un air si obscène que je laisse peu de place au doute. Elle pouffe de rire puis tend le doigt vers le bâtiment.

« C'est fermé, Yano. On ne pourra pas entrer.

— Oh ! Tu me blesses, Érine. Tu crois que je n'ai pas tout prévu ? »

Ses joues rougissent et son sourire s'agrandit.

Je l'entraîne le long du trottoir, vers l'une des portes sur le côté demeurée ouverte pour l'occasion. Je la mène ensuite dans les allées que l'on a arpentées des centaines de fois, souvent éloignés l'un de l'autre.

« Comment tu as réussi ce coup-là ?

— J'ai filé un pot-de-vin au gardien. Une très bonne bouteille. »

Elle rigole, lâche ma main et virevolte dans le jardin, puis elle se fige, me regarde par en dessous, les prunelles si coquines qu'un frisson me traverse, puis me lance :

« Je sais où tu m'emmènes. Attrape-moi ! »

Elle tourne les talons aussi sec et file vers le bâtiment tel un cardinal aux plumes rouges, maintenant sa robe tant bien que mal. Je la regarde s'éloigner, mon pouls rythmé sous l'emprise de l'excitation, en écoutant son rire. Je lui laisse un peu d'avance. Avec sa tenue, je la rattraperai en quelques enjambées.

Quand elle atteint l'escalier du bâtiment A, je lui crie :

« Attention, bébé, si je t'attrape, je te dévore. »

Et je m'élançe.

Je la sens se tendre, accélérer le rythme, saisir la poignée à la hâte, pressée par l'adrénaline subite qui cavale dans ses veines. Elle franchit les portes comme une fusée et remonte la galerie principale de l'université. On n'entend que le son de ses talons sur le carrelage. La fac déserte offre une atmosphère étrange à une mariée en robe rouge et à son pervers de mari qui la course dans les couloirs. Je prends mon temps, laissant à ma proie le sentiment de réussite, même si elle sait pertinemment que je remporterai cette victoire haut la main.

Quand elle arrive devant les portes de l'amphi 2, j'accélère l'allure. Elle pousse les battants et s'engouffre dans la salle. Je la rattrape par la taille avant qu'elle n'atteigne le bureau au pied des gradins, la fais pivoter sur ses talons et la plaque sèchement contre moi. Son sourire s'évanouit aussitôt. Elle ahane un peu, mais ses iris s'embrasent de désir à mon contact. Je l'oblige à reculer, pas à pas, vers le bureau et l'appuie contre le rebord.

« Couche-toi sur le bureau et ferme les yeux, madame Yano. Chose promise, chose due. »

En mordillant sa lèvre, elle se hisse sur le meuble, aidée par mes deux mains posées sur ses hanches, et s'étend sur le dos. J'observe tous les tissus qui me dissimulent son corps et laisse échapper un râle frustré, lui arrachant un gloussement.

La pénombre de l'amphi offre une atmosphère intimiste. Mes mains remontent les étoffes sur ses cuisses nues. Le spot « exit » clignote légèrement dans mon dos, l'ampoule étant sur le point de griller. La lueur tresse des ombres sur le corps d'Érine, la sculptant pour me l'offrir encore plus suave et coquine.

Mon pouls s'emballe, alors que je pars à la découverte de ce qu'elle me cache là-dessous. Mais mes doigts rencontrent une barrière de dentelle.

« Tu n'es pas nue, je marmonne en glissant mes hanches entre ses genoux.

— Non, j'ai pensé que tu voudrais garder un nouveau souvenir. »

J'embrasse l'intérieur de sa cuisse en m'agenouillant au pied du bureau et je tire sur le bout de tissu qui roule jusqu'à ses chevilles. C'est un string noir tout en dentelle, sexy en diable. Je le fourre dans ma poche de pantalon. Il ira rejoindre les autres dans ma cachette secrète.

« Très joli, bébé, mais je te préfère nettement sans. »

Je lui écarte les cuisses, glisse mes mains sous ses genoux pour lui faire poser les talons sur le rebord du bureau. Une magnifique vision de son intimité se déploie sous mes yeux. J'en salive, mais je prends mon temps et attise le désir. Je couvre de baisers sa cheville puis remonte le long de sa jambe. Je me redresse légèrement et embrasse son bas-ventre, en descendant vers son aine, puis son mont de Vénus ouvert pour mes lèvres.

Lorsque je rencontre son clitoris, Érine se crispe. Ses doigts s'accrochent au bureau. Elle balance son bassin vers moi et je saisis ses hanches pour l'empêcher de gigoter. Elle gagne peut-être à ce jeu, mais je reste le seul maître de ses plaisirs. Je la gouverne, la guide et l'affame. Elle rendra les armes et criera mon nom ce soir.

Je prends un malin plaisir à la titiller sans la satisfaire. Ma langue tournoie autour de son clitoris sans s'y attarder, puis dévale le long de ses petites lèvres gourmandes, en redessinant tous les contours. Érine gémit, tente d'onduler. Ses doigts s'agrippent à mes cheveux pour m'obliger à la lécher goulûment. Je ricane en l'effeuillant avec lenteur, me délectant de toutes ses sensations et du suc qui s'écoule hors de son corps. C'est divin. Les dieux goûtent au nectar, et

moi je m'enivre de cette peau, de cette saveur qui n'appartient qu'à elle. Je suis le plus heureux des dieux en mon monde.

Ma langue serpente sur ses plis et, sans crier gare, s'échappe dans sa chaleur. Aussitôt, Érine laisse fuser une plainte de bonheur et une vague de son plaisir déferle entre ses cuisses. Je ne m'en lasserai jamais. Je la lape et la dévore, la lutine et la butine jusqu'à ce qu'elle crie, que son dos se cambre à l'excès, que ses cuisses se referment sur mes joues, au point d'être contraint de la maintenir sur le bureau. Sa nuque se renverse et un ruissellement doux-amer s'épanche sur mon menton. Cette petite chipie n'a pas crié mon nom, désirant conserver la maîtrise d'un jeu qui m'appartient, mais ce n'est qu'un prélude à ce que je compte lui infliger. Elle le hurlera comme si elle recouvrait la parole après avoir été muette.

Je la laisse à peine redescendre de son orgasme lorsque mon index et mon majeur s'engouffrent dans son ventre. Elle glapit, serre les cuisses contre mon visage en murmurant des soupirs et des plaintes. Ma langue aiguillonne son clitoris, avant de tourner de nouveau tout autour. Il est gonflé, excité et fébrile. Érine tire sur mes cheveux pour m'obliger à venir en elle. Elle me supplie d'une voix hachurée :

« Yano, viens en moi. Viens en moi... tout de suite. »

Comme si j'allais t'obéir, petite Princesse.

Je l'agace jusqu'au point de non-retour, jusqu'à ce que son corps s'abandonne une nouvelle fois, trempant le sol de l'amphi. Son dos s'arque avec grâce, rapprochant d'instinct son bassin de mes lèvres, ses bras s'étendent au-dessus de la tête. Oh putain, elle est si sexy dans sa robe de mariée débraillée, les seins à moitié à l'air, les jupons retroussés sur ses cuisses et moi en dessous, que je bande à en avoir mal aux couilles.

« Oh, bébé, tu sais ce que je veux. Ne résiste pas. »

Ses doigts s'enfoncent dans ma chevelure.

« Jamais, tente-t-elle de me contrer.

— Comme tu veux, Princesse. J'ai plus d'un tour dans mon sac. Tu devrais le savoir. »

Elle reprend son souffle, attendant le prochain round avec impatience. Je prends mon temps, pour que son corps récupère de la tornade que j'ai suscitée, mais je n'ai pas retiré mes doigts. Je couvre sa hanche de baisers pour alimenter sa frustration et réveiller toutes ses sensations, avant de tourmenter de nouveau son clitoris devenu hypersensible. À peine le frôlé-je qu'un nouveau fluide se

répand entre ses cuisses. Elle pousse un cri de surprise, tétanisée par la force de son propre plaisir. Je la sens prête à me céder.

« Je t'écoute, Princesse, qu'essaies-tu de me dire ? »

Elle grogne et remue son bassin contre ma bouche, me volant un sourire licencieux. Ma langue s'enfonce en elle, et Rine repart, se contorsionne, s'agite sur le bureau telle une démons sublime, et je la veux. Mon corps la veut. Ma queue la désire au point d'être aussi raide dingue d'elle que moi. Je descends ma braguette et donne un peu de liberté à mon sexe bien trop vorace. J'ai besoin de contrôle là où je n'ai aucune envie de maîtriser quoi que ce soit.

« Yano... d'accord, tu gagnes... Tu gagnes... Oh ! Mon Dieu, je t'en prie, viens... »

Elle semble éclater, trempée de désir. Je me redresse entre ses cuisses, affichant un sourire plein d'insolence, alors que j'étais à deux doigts de céder le premier. Elle n'est certainement pas dupe lorsqu'elle sent la dureté de mon gland tout contre son clitoris.

Elle agrippe mon poignet quand je commence à la pénétrer, et putain, que c'est bon !

Je l'attrape par les hanches pour l'obliger à reculer sur le bureau et m'étend sur elle, m'échappant une seconde de son corps pour mieux m'y engouffrer. J'empoigne l'un de ses genoux et le remonte au creux de mon coude pour l'ouvrir à mes coups de reins. Lorsque je commence notre danse, elle gémit plus fort, se tortille sous moi et... crie mon nom. Elle me hurle, me soupire, me murmure. J'en perds la tête en fondant sur ses lèvres pour l'embrasser et la posséder par tous les moyens possibles. Mon corps enrage. Mon sang pulse dans mes artères. Mon cœur martèle à tout-va. Je me sens tel un surhomme lorsque Érine me considère de ce regard nitescent et rempli d'amour. Mon sexe palpite en elle, comme pris de frénésie. Il devient presque autonome, s'enfonçant sans cesse dans son ventre capricieux, se retenant, puis se libérant. La fêlure monte, monte, monte, me gagne de toutes parts. Je contracte les abdos pour tenter de me réfréner, mais bon sang, c'est difficile de résister à sa beauté, à sa force et à ce sexe qui m'enivre toujours davantage.

Mes lèvres courent le long de sa mâchoire, de son cou, puis de ses seins. Quand je saisis une pointe érigée dans ma bouche, Érine grogne, se contracte autour de ma queue et tente de frotter son clitoris contre mon bas-ventre. Je pars exaucer son souhait sur-le-champ et appose mon index sur son bouton fragile. Son corps me répond aussitôt et la chaleur de son plaisir se répand entre nous. Mon froc sera encore trempé de nos délires. Mais quel marié ne rêve pas d'un

truc pareil ?

J'ondule des hanches, accélère le rythme. Elle entrouvre les paupières, ivre de plaisir, et murmure mon nom comme ce cantique sacré qui hante mes fantasmes.

« Je t'aime, Yano... Je t'aime... Yano... »

Je me rue sur ses lèvres comme un affamé et mon sexe l'écartèle, l'entraîne vers les hauteurs. Je n'arrive presque plus à me contenir tant le plaisir tiraille ma queue et toutes mes terminaisons nerveuses. Dans quelques minutes, il ne restera rien de moi, hormis des particules de plaisir. Je la pénètre encore jusqu'à la garde, allant et venant avec lenteur, puis *bam !* j'augmente de nouveau la cadence jusqu'à ce que, soudain, elle se cambre. Ses lèvres s'entrouvrent, mais plus aucun son n'en sort. Son sexe se referme brutalement sur le mien et m'entraîne dans sa chute. L'orgasme se répand dans mon bide et ma poitrine, me vidant brièvement la tête. Tous mes muscles se contractent. Je rugis tel un lion, mes lèvres frôlant les siennes pour avaler ce souffle silencieux et si plein de sous-entendus. Je me répands en elle, en songeant que c'est la première fois que je fais l'amour à ma femme. La première d'une longue, très longue série.

Je reste longtemps au creux de son ventre, ma queue trahissant le désir que j'éprouve pour elle. Le visage enfoui dans son cou, je lui murmure tout un tas de cochonneries. Elle glousse à chacun de mes délires en caressant ma nuque. Je lui raconte toute la passion qu'elle éveille en moi et que notre petit jeu est loin, bien loin d'être terminé. Je lui détaille de quelle façon j'ai l'intention de la baiser dans quelques minutes, envisageant de délaissier la délicatesse pour lui soutirer de nouveaux cris de jouissance. Je lui explique ce truc planté au fond de mon bide qui lui appartient, qu'elle manie à sa guise et que je ne peux pas maîtriser. Quand ma queue redevient dure, elle a les larmes aux yeux, mais je ne lui laisse pas le temps de pleurer.

Je lui donne tellement de plaisir qu'à la fin sa voix est éraillée. Nos corps sont trempés de sueur, nos muscles endoloris et son joli bustier pend piteusement sous ses seins, quelques dentelles arrachées. Mais Érine s'en fout que j'ai bousillé sa toilette. Assise à mes côtés sur le bureau, elle me sourit en tentant de s'arranger et de masquer sa délicate poitrine.

Torse nu, la queue dépassant de mon caleçon, j'allume une clope et la dévore des yeux, avant de laisser mon regard traîner sur les gradins.

Avisant mon regard, elle me demande :

« Ça te manque ? »

Je hausse les épaules.

« Parfois, mais pas tant que ça. J'aurais été nul derrière un bureau. Je n'aurais pas tenu en place.

— C'est vrai, concède-t-elle. Tu te serais senti prisonnier. »

J'acquiesce en aspirant une bouffée de nicotine. Sa main se noue à la mienne, nos doigts s'entremêlent.

« Au moins, ce soir, je suis sûre que tu me ramèneras avec toi », me lance-t-elle, taquine, en observant l'amphi.

Cet amphi où je l'ai touchée pour la seconde fois de notre vie, entamant un petit jeu pervers et troublant à souhait.

Je ricane.

« Je me suis comporté comme un vrai connard, hein ?

— Je ne vais pas te contredire. Je l'ai répété à peu près tout le long du chemin, tout en priant pour que tu te coinces les couilles dans une porte.

— Elles t'auraient manqué. Tu en as eu besoin ensuite », je lui rappelle en rigolant.

Elle me lance un clin d'œil amusé.

« N'empêche, qu'est-ce que tu peux te montrer buté !

— T'imagines pas à quel point j'avais envie de te faire l'amour ce soir-là. T'imagines pas quel effort ça m'a demandé de ne pas te sauter dessus. Comme à chaque fois que je te vois, bébé. Je suis à fleur de peau dès que tu es dans les parages. »

Je me rembrunis légèrement et détourne un instant les yeux vers les rangées de sièges, un brin honteux, avant d'avouer du bout des lèvres :

« Je vais... Merde... Je vois un psy depuis quelque temps... Tu sais ? Pour tenter de régler tout le bordel que j'ai dans la tête. »

J'évite son regard, mais ses doigts pressent ma main pour attirer mon attention.

« Je sais, Yano. »

Je tourne la tête vers elle, surpris.

« Comment ? »

Elle m'adresse un sourire moqueur.

« Cyril me l'a appris.

— Je vais le buter ! Il peut pas fermer sa gueule, ce petit con ! »

Devant mon ton grognon, elle laisse échapper un ricanement, puis ajoute avec sa douceur habituelle :

« Je suis contente que tu aies entrepris cette démarche, Yano. J'espère vraiment que ça t'aidera.

— Moi aussi. Il paraît que je suis un fusil chargé à qui il faut retirer les cartouches rapidement sans démonter la gâchette.

— C'est Fabien qui a dit ça ? » se moque-t-elle.

Je hoche la tête en souriant.

« Il prétend aussi que je suis un bâton de dynamite. Ça dépend des jours, selon son humeur ou si j'ai défoncé un truc dans la réserve. »

Ses iris argentés prennent une teinte amusée.

« De la dynamite, ça te ressemble bien. Tu sais, Yano ? Moi aussi, je suis de la poudre qui peut s'enflammer à tout instant pour peu qu'une fille t'approche. Tu apprends à contrôler tes colères, et moi, je dois apprendre à maîtriser ma jalousie. Tu as deux métiers où tu es amené à croiser beaucoup de femmes et il me faut te faire confiance. Ce n'est pas... facile pour moi. Je t'ai perdu pendant longtemps et j'ai toujours peur que ça se reproduise.

— Et je ne t'ai certainement pas aidée à calmer tes craintes en m'enfuyant comme je l'ai fait. »

Elle secoue la tête, confirmant ma pensée.

« On se connaît depuis toujours, Érine, mais notre relation est toute jeune. J'ai fini par le comprendre. On apprendra tous les deux à avoir confiance l'un en l'autre. Tu n'as aucune raison de t'inquiéter. Je ne vois que toi. J'ai baisé beaucoup de nanas dans ma vie, j'ai fait le stock pour longtemps, et chaque fois que j'ai touché une fille, j'imaginai que c'était toi. »

Je lâche un ricanement.

« Même si ça doit te paraître odieux, ça m'est arrivé de penser à toi pour parvenir à bander. Un jour, j'étais défoncé chez Stavros. J'avais fumé et picolé à outrance. J'étais complètement à côté de mes pompes. Tu sortais avec Mael à l'époque. Et j'ai eu ce rêve... un truc complètement psychédélique où tu dansais devant moi. Tu agitais les bras comme dans une danse indienne, tes hanches ondulaient et j'étais excité à mort. Tu vois, bébé, même au fond du trou, tu es ma lumière. Je te fantasme sans arrêt et il n'existe aucun risque que ce phénomène cesse un jour. Tu es l'autre partie de moi. »

Je me penche vers elle pour lui voler un baiser, puis j'ajoute :

« Mais j'aime quand tu es jalouse. Ça me rassure autant que ça m'énerve. J'en ai besoin d'un certain côté.

— Sois rassuré dans ce cas. Je sortirai toujours les griffes si une pouffiasse a le malheur de t'approcher de trop près.

— Comme tu devras probablement toujours supporter mon côté connard manipulateur quand un mec essaiera de te toucher ou quand tu voudras m'échapper parce que tu seras fâchée. »

Mes lèvres s'étirent en un sourire matois.

« Je ferai de ta vie un enfer et un paradis, Érine. Je te le promets. »

Elle se pelotonne contre mon bras, déposant une pluie de baisers sur mon biceps.

« Yano, s'il y a une chose dont je suis sûre, c'est bien celle-ci », se moque-t-elle.

Son visage se lève vers le mien, ses iris flamboient.

« Je peux t'avouer quelque chose, Yano ?

— Évidemment. »

Elle se redresse, ses lèvres à quelques centimètres des miennes, une main sur ma joue.

« J'ai gagné la partie, mais je préfère nettement quand c'est toi qui mènes le jeu. »

Je hausse un sourcil.

« Oh ! Ça tombe bien, Princesse, parce que je n'avais pas l'intention de te le laisser. C'est moi le maître du jeu, Érine. »

Je fonds sur ses lèvres en caressant ses seins, puis je bondis à pieds joints sur le sol et lui saisis la main.

« Je t'emmène à la réception. On va fêter notre mariage, picoler jusqu'à perdre la tête. Je vais te faire danser toute la nuit et je te referai l'amour à l'aube.

— Tu seras trop ivre pour me faire l'amour, ricane-t-elle en sautant du bureau.

— Tu me sous-estimes. Ma queue a été créée pour te donner du plaisir », je rétorque en remontant ma braguette.

Érine me tend ma chemise en affichant un sourire craquant. Je l'attire contre mes lèvres et murmure :

« Allez, viens avec moi, Princesse. »

ÉPILOGUE

Je fixe les buildings face au cabinet, puis je me retourne et, les mains dans les poches de mon jean, je lance d'une voix assurée à l'homme assis dans son fauteuil club :

« Je vais arrêter. »

Il relève un sourcil curieux.

« Arrêter ? répète-t-il sans toutefois marquer la moindre surprise.

— Oui, je crois qu'il est temps. Quatre ans que je vous engraisse, ça me semble suffisant. »

Je lui adresse un sourire auquel il répond d'un rire discret.

« Vous pensez donc être prêt ? »

J'acquiesce.

« Il est temps que je grandisse sans vous maintenant.

— Vous n'étiez pourtant pas sûr de vous il y a un mois à peine, lorsque vous vous êtes disputé avec votre épouse. Vous étiez très remonté. »

Je hausse les épaules.

« Je le serai toujours. Je ne peux pas maîtriser cette fureur en moi, mais...

— Est-elle devenue positive ?

— Elle n'est plus négative, en tout cas. Elle ne me domine plus ; je la domine. D'une certaine façon, elle me pousse à être meilleur en permanence, pour qu'elle ne me happe pas. Depuis quatre ans, je n'ai pas cogné sur quoi que ce soit, en dehors d'un sac de frappe. C'est un bon début.

— En effet, c'est une belle évolution. Vos progrès sont louables.

— Merci, doc. J'ai apprécié nos séances.

— Vraiment ? Vous me surprenez. Je croyais pourtant que vous ne pouviez pas me supporter. »

Je ricane.

« Pas plus d'une heure par semaine, c'est le quota, je réponds en souriant.

— Vous êtes un jeune homme plein de force, n'en doutez pas. J'ai moi-même apprécié nos séances. Vous ne manquez ni de repartie ni d'intelligence.

— J'ai pété l'un de vos vases une fois.

— Ainsi qu'un tableau.

— J'en suis navré.

— Non, vous ne l'êtes pas, mais je vous pardonne. »

Il m'adresse un regard moqueur puis, retrouvant tout son sérieux, il ajoute :

« J'espère que vous continuerez sur ce chemin. Vous avez acquis une grande confiance en vous, ainsi qu'en votre femme. Ne vous laissez pas envahir par un trop-plein de doutes, surtout lorsque votre père fait irruption dans votre vie.

— Je suis habitué à l'idée qu'il ne peut pas se passer de moi, quelle que soit la façon dont il me montre son affection ou sa hargne. Je ne lui pardonne pas ce qu'il est ni ce qu'il m'a infligé, mais je crois que j'arrive à vivre avec l'idée que je ne le changerai jamais. Je ne culpabilise plus pour tout ce qu'il a cherché à me faire gober. J'ai bien compris que ce n'était pas la vérité.

— Vous avez accompli un long travail pour parvenir à cette réalité. Vous pouvez être fier de vous.

— J'ai été aidé.

— Il n'y a pas de mal à cela. Accepter de l'aide lorsque l'on en a besoin est un bon début pour se reconstruire. Vous avez pris le taureau par les cornes...

— Et je l'ai vaincu, c'est ça ?

— Qui sait ? Votre vie est encore longue. À vous de la maîtriser autant que possible. »

Je lève les yeux au plafond, pensif.

« N'est-ce pas illusoire de croire qu'on contrôle sa vie ?

— Vous contrôlez ce que vous êtes, c'est un bon début. »

Je lâche un rire amusé.

« Vous voulez une preuve qu'on ne contrôle rien ?

— Je vous écoute.

— Érine est enceinte. »

Son regard s'éclaire. Son index tapote contre l'accoudoir.

« Était-ce voulu ?

— Ah non ! Érine vient à peine d’être engagée à temps plein par Bella. Ça ne tombe pas très bien pour sa carrière. C’est un putain d’accident, mais...

— Mais ?

— Ça ne nous dérange pas. Je gagne ma vie correctement, Érine aussi. Mon frère est en train de quitter le nid pour prendre son envol. On a repéré une petite maison dans les terres. Rien de grandiose, mais elle est sympa et dans nos moyens. Alors... »

Je hausse les épaules.

« ... le moment n’est pas si mal choisi.

— Vous avez peur ?

— Je suis mort de trouille. »

Il me sourit, bienveillant, puis me demande avec sagacité :

« Peur de perdre le contrôle ? »

Je secoue la tête.

« Non, d’être un papa gâteau, limite gâteaux ! »

Il laisse échapper un rire.

J’ajoute :

« Je ne toucherai jamais à mes enfants. Jamais ! Ça me tuerait. Vous savez, doc, je suis en train de construire exactement tout ce dont je rêvais : une famille. Une vraie. Quelque chose qui n’est pas dissonant. Avec une maison, un endroit sûr, plein d’amour, où personne n’a peur en passant le seuil.

— C’est un bel avenir. »

Il se penche légèrement et pose les coudes sur ses genoux.

« Votre désir d’interrompre nos séances est-il en lien avec cette nouvelle ? »

Mes lèvres s’étirent en un sourire.

« Sans doute, oui. Je vous l’ai dit : le reste, je dois l’accomplir seul. Je suis un grand garçon maintenant. Je vais devenir père à mon tour, et c’est à moi de prouver que je peux être bien meilleur que celui qui m’a élevé. J’ai la trouille, oui, mais celle-là, c’est une bonne peur. »

§

Je gare ma voiture derrière la sienne, claque la portière et m’avance le long de la barrière métallique. Le soleil irise l’océan et les vagues s’écrasent avec fracas

contre les rochers en contrebas. Je repère sa silhouette dans la lumière évanescence de l'aurore, peignant ses contours dont je suis éperdument amoureux. Ses longs cheveux noirs se répandent dans son dos, flottant dans la brise marine. Elle tourne la tête au moment où je craque une allumette et embrase une cigarette. À ma vue, un sourire illumine son visage, me flanquant, comme toujours, un coup au cœur. J'enjambe la rambarde sur laquelle elle s'est installée, face à l'océan, retire ma clope et dépose un baiser sur ses lèvres roses.

« Salut, Princesse.

— Salut, beau gosse. Pas trop fatigué ?

— Claqué. Je rêve de notre lit, mais comme tu ne seras pas dedans ce matin, c'est une pensée moins agréable. »

J'ai passé une nuit blanche à La Dernière Mode, soirée de fin de partiels organisée par des étudiants de Barel. C'était la folie pure, mais la recette au final est mirobolante grâce à tous les gosses friqués de la ville !

Je pousse un soupir en étendant mes jambes face au précipice. Érine garde le silence, perdue dans la contemplation de la houle, puis sa tête se pose sur mon épaule. Ma main se glisse sur le sommet de sa cuisse, puis sur la rondeur de son ventre. Ses doigts se mêlent aussitôt aux miens.

« C'est ta mère qui garde Cuinn ?

— Oui, mais elle t'attend de pied ferme.

— Oh merde ! Pourquoi ? »

Elle relève légèrement la tête pour me dédier un sourire.

« Parce que Cuinn n'arrête pas de te réclamer. Il prétend que tu ne lui as pas fait de bisou hier soir.

— Je lui fais toujours un bisou avant de partir, comme à toi et comme à bidule dans ton ventre. Je n'oublie jamais ! » je déclare en caressant ses courbes avec douceur.

Elle éclate de rire.

« C'est une fille », déclare-t-elle brusquement.

Je manque de bondir et croise ses grands yeux gris malicieux.

« Quoi ? T'as vu le doc sans moi ? Il t'a donné le sexe de notre gamin en mon absence ? Je vais le buter ! »

Elle éclate de rire, puis secoue la tête.

« Mais non, je ne l'ai pas vu sans toi. Je le sens, c'est tout. »

Je hausse un sourcil amusé.

« Alors t'es voyante, c'est ça ?

— Exactement, et je pressens que ta vie va devenir un enfer.

— Oh ! Très sympa, Princesse ! Et pourquoi donc ? Je suis un dur à cuire. Il m'en faut beaucoup pour démolir mes fondations.

— Le sexe masculin ne sera plus majoritaire dans la famille.

— Je compte facilement pour trois voix ! Aucune importance ! De toute façon, si c'est une fille, dans quinze ans, j'achète un fusil et je dégomme tous les mecs qui oseront s'approcher d'elle et je suis sûr que son frère me filera un coup de main !

— Et bien sûr, tu n'as jamais eu quinze ans peut-être ?

— Justement, je sais ce qu'un mec de cet âge a dans le crâne. Crois-moi, Princesse, tu ne voudras pas que ça arrive à notre fille.

— J'aurais bien voulu que ça m'arrive, se moque-t-elle en dardant sur moi un regard frondeur.

— Uniquement avec moi », je grogne aussitôt.

Son sourire s'agrandit.

« Tu ne comptes pas empêcher notre fille de rencontrer son âme sœur tout de même ?

— Ton âme sœur t'a torturée pendant des années.

— Et elle m'a aimée toutes les suivantes. Je ne me plains pas. Donc, tu laisseras notre fille profiter de son adolescence et je t'aiderai à buter le mec qui lui fera du mal, ça te rassure comme ça ? »

Je l'attrape par les épaules et la presse contre moi.

« Ouais, ça me va, Princesse. J'ai une poussée de tension, je crois.

— Tu m'en diras tant ! Le grand Camille Yano qui risque de voir ses fondations secouées par le beau sexe.

— Ton beau sexe s'en charge bien assez. »

Elle rit en levant vers moi un regard sémillant, puis le silence nous engloutit à nouveau, seulement brisé par le chuintement des vagues. Le soleil prend de la hauteur dans le ciel, illuminant de plus en plus les flancs de la falaise et les magnifiques prunelles d'Érine.

Je pousse un soupir, puis finis par lâcher :

« Vas-y, commence. J'ai pas le courage. »

Blottie contre mon torse, elle acquiesce, se redresse légèrement, puis lance dans le vent :

« Salut, Mael... aujourd'hui, c'est l'anniversaire de Yano : vingt-huit ans. Ça se fête entre amis, alors on a décidé de passer te voir pour le célébrer avec toi. Comme tu peux le constater, notre famille s'agrandira bientôt et nous tentons de vivre à la hauteur de ce que tu aurais souhaité pour nous. Tu nous manques beaucoup. Nous aurions aimé que tu sois là, mais nous ne cessons pas de penser à toi. »

Elle se tait et presse ma main pour m'encourager à prendre le relais. J'éteins mon mégot de cigarette et extirpe de ma poche une canette de bière que je décapsule. Je la lève en direction de l'océan, prends une inspiration, puis déclare finalement :

« Salut, mon pote. J'ai mis notre nana enceinte pour la deuxième fois, tu ne m'en voudras pas d'en savourer les délices à ta place. »

Érine me flanque un coup de coude dans les côtes que j'ignore volontiers, malgré mon sourire moqueur.

« Quoi ? Il le sait très bien, de toute façon. Je suis à toi et tu es à moi. Tu portes mes gamins et mon nom. C'est foutu pour lui, et puis t'en mêle pas, c'est notre façon de communiquer ! »

Elle me dédie une petite moue amusée et exaspérée.

« Bref, t'as toujours été un sale con et t'as toujours été mon pote, alors... hmm, j'ai décidé qu'on appellerait le prochain morpion Mael. Je suppose que ça ira très bien à une fille. »

Érine lève des yeux sidérés sur moi. Je hausse les épaules et crois bon de préciser :

« Je lui rends hommage, non ? Et en même temps, je me fous un peu de sa gueule. C'est parfait. Donc, tu porteras le nom de ma fille. J'espère que tu apprécies cet honneur. »

Je ricane tout seul, avale une gorgée de bière, puis pousse un soupir :

« À moi aussi, tu me manques. Ça me fait chier que tu ne sois plus là. Érine a raison, d'un certain côté, on vit à fond parce que tu ne peux plus le faire. Je suppose qu'on t'honore à notre manière. J'ai bien l'intention d'en profiter pour toi et moi, mon pote. Je prendrai soin de la femme qu'on aime tous les deux ; je bâtis la vie que tu aurais aimé avoir et je ferai en sorte de la savourer jusqu'au bout. Alors, à la tienne, mon pote. »

Je lève ma bière face à la mer, puis la porte à mes lèvres pour en boire une longue lampée, avant de lâcher dans le vide :

« Je crois bien que j'ai fini par te pardonner... un peu... ouais... »

Érine serre mes doigts sur son ventre. Je surprends alors des larmes qui roulent le long de ses joues. Je me penche vers elle et l'embrasse avec passion pour nous rendre le souffle qui brusquement nous échappe. Après de longues minutes, lorsque je m'écarte de ses lèvres, elle me sourit et mon pouls s'accélère bêtement. Bidule gigote sous ma paume.

§

Une femme d'une beauté à couper le souffle pénètre dans La Dernière Mode. Le pub, baigné d'une lumière poudrée un peu orangée, est noir de monde en ce samedi soir. Le groupe de jazz fait un carton depuis la scène, en face du comptoir. Toutes les tables sont occupées, mais il reste une chaise au bar sur laquelle elle s'installe, croisant de longues jambes fines. Elle porte un trench-coat noir, des talons aiguilles, et une petite chaîne en or scintille autour de sa cheville. Elle arbore une coupe très à la mode, un carré plongeant rehaussant la lueur coquine de ses iris bistrés. Elle pianote sur le comptoir en attendant que Théo la serve, mais au moment où il s'apprête à prendre sa commande, je pose ma main sur son épaule.

« Je m'en charge. »

Il hoche la tête en m'affichant un sourire moqueur, puis s'occupe d'un autre client.

« Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ? »

Le menton dans la main, elle balaie mon visage d'un regard attentif, presque vigilant, examinant la courbe de ma mâchoire, puis de mes joues mal rasées.

« Un vin blanc », répond-elle d'une voix affirmée.

Une véritable femme d'affaires provocante à souhait.

« Une préférence ?

— Quelque chose de sucré.

— Je vais voir ce que je peux vous proposer. »

J'entrevois le subtil sourire qui menace de franchir ses lèvres vermeilles.

Je saisis une bouteille de vin blanc, retire le bouchon de liège et remplis un verre à pied que je pose avec des pistaches devant une paire de seins aguichante.

« Les Larmes d'Hélios. »

Ses yeux pétillent à ce nom. Elle saisit le verre et le porte à ses lèvres si appétissantes.

« Il est délicieux. Aussi divin que le nom qu'il porte.

— Je suis ravi qu'il vous plaise. »

Sa langue glisse sur sa bouche couleur rubis pour ramasser les quelques gouttes de vin qui s'y attardent encore. En écho, une sueur glacée coule le long de ma colonne vertébrale. Elle est si excitante que ça devrait être un crime.

Je plonge aussitôt dans un fantasme très, très polisson, voire carrément pornographique, où le corps de cette jeune femme se dévoile, parcelle de peau après parcelle de peau, sur toutes les faces de ma vie... que Théo interrompt en m'interpellant bruyamment pour couvrir la musique :

« Hé, patron, faut aller chercher un fût de Heineken. On est à court. »

J'acquiesce, me penche vers la jeune femme suffisamment près de son visage pour qu'elle puisse m'entendre et murmure :

« Veuillez m'excuser.

— Vous êtes tout excusé si vous revenez bientôt. »

Je lui lance un clin d'œil charmeur et m'éclipse dans l'arrière-salle.

La soirée s'étire. Le concert est un franc succès. Depuis que nous organisons des spectacles tous les samedis soir, le pub cartonne. Théo s'active à gérer les derniers clients puis, peu à peu, le bar se vide. Les musiciens s'attardent un moment, boivent un verre au bar, histoire de se détendre, puis eux aussi déguerpissent.

Théo, sur les rotules après avoir enchaîné deux services, m'abandonne en me donnant une tape sur l'épaule.

« Amuse-toi bien, grand-frère. »

Il ricane encore en franchissant la porte. Quel petit con !

Le bar déserté, je lève les yeux sur la jeune femme qui m'observe, le menton toujours dans la main. Je contourne le zinc, passe près d'elle sans la regarder, descends les stores vénitiens que j'ai fait poser aux fenêtres lors de la réfection du pub, puis je verrouille la porte et tire le rideau de velours incarnat.

Quand je me retourne vers le comptoir, elle se tient debout, face à moi, son manteau déboutonné, sa ceinture à la main. Elle ne l'a pas ouvert. Je n'aperçois... que l'ombre de sa silhouette. Je lâche un hoquet. Elle est

entièrement nue sous son trench ou je rêve ? Un frisson violent m'assaille. Ma queue se dresse aussitôt, déjà impatiente. Elle joue avec sa ceinture, la faisant tourner, puis elle la laisse tomber sur le sol d'une main coquine sur laquelle brille une alliance en or blanc. J'ébauche un sourire enfiévré et m'approche d'elle comme si je m'apprêtais à la dévorer, en mode prédation. Je glisse un bras possessif sur ses reins et joue avec le col de son trench, passant ma main sous l'étoffe pour caresser sa clavicule. Mes lèvres courent le long de son menton, puis de sa gorge. Son parfum sucré m'envoûte comme si j'étais sous l'emprise d'un charme qu'elle m'aurait lancé. J'ai envie d'elle, de la posséder, de la faire mienne. violemment.

Ses doigts aussi impatients que les miens ouvrent ma braguette, puis s'insinuent sur mes fesses, tirant sur l'élastique de mon boxer. Je l'oblige à reculer vers l'une des tables. Elle s'assoit sur le rebord et me scrute, les yeux brillants de lubricité. Elle m'éclabousse de son désir. Je lui lance un sourire victorieux en glissant son manteau le long de ses bras nus. Sa poitrine se dresse, fière et souveraine, avant de se coller contre mon torse. Elle attrape mon t-shirt et me force à lever les bras pour me le retirer. À demi nu, je la bascule sur la table, me faufile entre ses genoux. Mon pouce se pose à l'orée de son mont de Vénus, tandis qu'elle plonge ses prunelles au fond des miennes. Mon doigt descend, joueur, puis effleure son clitoris sans bouger. Son ventre se met aussitôt à onduler contre la paume de ma main, prenant d'instinct les caresses que je lui refuse encore. Alors, elle murmure, comme tant d'autres fois :

« Yano... je t'en prie. »

Les battements de mon cœur s'accélèrent. Je crois que je ne pourrai jamais me lasser de l'entendre gémir mon nom. Mon doigt s'agite aussitôt sur son clitoris et lui arrache les premiers murmures de plaisir. Son bassin se contracte et se presse contre ma main. Elle est si affamée qu'elle me rend fou. Son corps se met à ruisseler sous ma caresse et, quand j'enfonce deux doigts en elle, sa poitrine se bombe et sa main s'accroche à la table.

« Yano... Yano... je ne vais pas tenir longtemps. »

— Déjà ? je murmure d'un ton amusé. J'ai à peine commencé à jouer. »

Elle grogne entre ses dents, puis se redresse et saisit mon sexe d'une main ferme et possessive. Les yeux ancrés dans les miens, elle s'active pour m'amener à la limite de la jouissance, afin que je cède, que je la prenne sans hésiter, mais je me contiens, me réfrène, contrôle mon plaisir. Je vois naître une frustration amusante dans son regard. Je raffermis aussitôt ma prise sur son corps. Les jambes nouées autour de mes reins, elle se soulève presque pour s'enfoncer sur

mes doigts.

« Oh, Yano, s'il te plaît. »

Je souris en caressant sa joue, puis je la bascule sur la table.

« Tu es si impatiente, Érine.

— J'attends ça depuis ce matin. J'ai rêvé de toi toute la journée.

— Ce n'est pas bien de ne pas être concentrée au travail, je la gronde en riant.

— Tu n'as qu'à cesser de m'envoyer des messages obscènes. Comment pourrais-je me concentrer si tu m'écris que tu me désires tellement que tu es en train de te branler en songeant à moi, que tu imagines que ma bouche te baise jusqu'à te faire perdre la tête ou que tu me veux, humide, ruisselante sous tes caresses. Yano, tu me rends folle !

— Oh ! J'espère bien, Princesse. »

Sans attendre, mon sexe déchire ses chairs, se glisse en elle, centimètre par centimètre, la pénétrant si profondément qu'elle pousse un cri de victoire. Elle mord son poing, puis serre ses doigts autour de mes poignets, au-dessus de sa tête. Son ventre se contracte si fort sur mon membre que j'ai du mal à garder le rythme. Elle désire m'emporter dans le monde merveilleux où j'aime tant la rejoindre.

Les paupières fermées, Érine se concentre sur le plaisir que je lui donne. Offerte à la volupté, elle est si belle qu'elle ne cesse de m'enivrer.

Quand ses yeux s'ouvrent de nouveau, une lueur de passion jaillit de ses iris et me transperce. Je manque de jouir en elle. Je me retiens in extremis et l'embrasse rageusement. Mon sexe va et vient dans sa chair et c'est si délicieux et prenant que la table est trempée de nos plaisirs mutuels.

« Yano, murmure-t-elle.

— Oui ?

— Ça fait huit ans aujourd'hui.

— Hum... de quoi tu parles ? » je feins en prenant son sein dans ma main pour en pincer le téton.

Elle pousse un gémissement rauque, puis lance :

« Tu le sais très bien. Yano... dis-le.

— Ah, déjà huit ans. »

Elle m'adresse un sourire presque nostalgique, les yeux pétillant d'une joie sereine.

« C'est si important pour toi ?... Je te le montre chaque jour.

— Je sais, mais tu me l'as promis. Je veux t'entendre, Yano. Je n'oublierai jamais les quelques fois où ces mots t'ont échappé. »

J'esquisse à mon tour un sourire, puis enveloppe sa joue de ma paume. Les yeux dans les siens, je murmure :

« Je t'aime, Érine.

— Je t'aime », me répond-elle d'une voix tremblante.

Sous son regard scintillant, j'accélère la cadence, m'enfonçant en elle, encore et encore, jusqu'à ce que son cri s'élève, inonde la salle de La Dernière Mode, recouvre la musique électro qui m'emporte, et je la rejoins. Mon sexe palpite en elle. La jouissance me transperce la poitrine, submerge mon bas-ventre et je me répands en elle en poussant des grognements dans son cou.

Haletant, je dépose un baiser sous son lobe d'oreille, puis lèche cette parcelle de peau délicate. Ses bras entourent mes épaules pour me garder contre son corps. Je suis toujours en elle et je n'ai aucune intention d'en sortir. J'attends que ma queue durcisse à nouveau. Je sais que le désir va vite s'emparer de moi, ce désir qui me chavire chaque fois, ce désir omniprésent qui me ronge, le désir que j'ai d'être en elle, de la posséder, de la regarder gémir, inondée de plaisir, ce désir de l'aimer.

Sans relever la tête, je lui chuchote à l'oreille :

« Je te le répéterai chaque jour les dix prochaines années. »

Elle tressaille contre moi en resserrant ses bras autour de mon cou.

« Et après ? murmure-t-elle.

— Après ? Je serai obligé d'inventer un autre mot pour te montrer ce que je ressens pour toi.

— Yano ?

— Oui, Princesse...

— T'ai-je déjà avoué à quel point j'aimais jouer avec toi ? »

Fin !

REMERCIEMENTS

La saga de *No Love* touche lentement à sa fin, et on dit adieu à Yano & Rine. Vous avez été nombreuses à suivre leurs aventures d'abord sur Wattpad – vous les avez accompagnés, soutenus et aimés – puis dans le monde fabuleux de l'édition, et pour cela, je vous remercie vivement. J'ai un petit pincement au cœur à l'idée de les abandonner, mais c'est réconfortant de savoir qu'à présent ils seront entre vos mains. Un grand merci à toutes les wappadiennes qui me suivent depuis plus de deux ans maintenant, et à toutes les nouvelles lectrices qui ont découvert ce petit couple tourmenté.

Merci à Sarah, mon âme sœur littéraire, à Nath pour son soutien « magique », à Maya pour son ton sarcastique, son ironie et sa bonne humeur, merci à Marie d'être en colère avec moi quand j'en ai besoin, merci à Sonia de toujours tout décortiquer de mes romans avec tant de passion et d'humour. Merci encore à Ophélie, à Jessy et à Jess, à ma super Didine et à Alyson, toujours prêtes à faire plaisir. Je remercie toutes les personnes qui m'accompagnent chaque jour.

Bien sûr, rien ne serait pareil sans mon adorable mari, qui continue encore et toujours de supporter les longues heures où je suis enfermée dans ma bulle.

Enfin, un immense merci à Isabel et à toute son équipe pour donner vie à mes personnages avec tellement de professionnalisme et, surtout, de gentillesse et d'écoute. Je suis si heureuse de travailler en votre compagnie.

Découvrez tout de suite

un extrait d'un autre roman BMR

I HATE U LOVE ME

de TESSA WOLF

Pour tout savoir sur les titres BMR,
rendez-vous sur www.facebook.com/BMRomance
et www.editionsbmr.com

BMR

TESSA

WOLF



I HATE
U
LOVE ME

#1

1 - UNE JOURNÉE PRESQUE COMME LES AUTRES

Elena : « Je te déteste et, si tu m’approches encore,
je vais te faire souffrir comme j’ai souffert.
Je vais te briser, qu’importe ce que cela me coûtera ! »

*****ELENA*****

— **A**rrête, El ! Tu ne peux pas lui dire oui !

Katy s’arrête brusquement de marcher. Elle me regarde avec de gros yeux ronds. Elle rejette ses longs cheveux aux mèches blondes dans son dos.

— Bah, c’est ce que j’ai fait. Enfin je crois...

— Mais tu vas avoir dix-neuf ans ! C’est ta dernière année de lycée !

— Et alors, il y a plein de gens qui se marient à cet âge, non ? Et je l’aime...

— Oui, tu l’aimes, mais ce n’est pas une raison !

Je lève les yeux au ciel. Katy est ce genre d’excentrique qui a toujours des idées plus farfelues les unes que les autres. De nature directe et spontanée, elle dit ce qu’elle pense sans filtre. Sa peau est aussi blanche qu’une poupée de porcelaine, ce qui est un étrange paradoxe avec ses origines mexicaines. Elle a des rondeurs qui lui vont bien, mais ne cesse de s’en plaindre à longueur de journée.

Elle semble réfléchir deux secondes, regarde ailleurs puis fait un grand signe à un garçon de notre classe. Je suis sûre qu’elle a déjà oublié ce que je viens de lui apprendre. Je reporte mon regard sur mes bouquins retenus entre mes bras qu’il m’est impossible de faire entrer dans mon cartable déjà plein.

— Allez, viens, on va encore être en retard, me dit-elle en poussant la porte du bâtiment B du lycée.

Je la suis mais la perds des yeux dans la cohue du couloir. Je suis bousculée par un couple qui se tient bras dessus, bras dessous. Mes affaires me glissent des

mains et se retrouvent étalées par terre.

— Oh ! Ça va pas ? m'écrié-je.

La fille ricane avant d'embrasser le garçon à pleine bouche. Je tourne la tête, embarrassée. Ce sont des choses avec lesquelles je ne suis pas vraiment à l'aise. Quand Chris était encore au lycée, jamais il ne me serait venu à l'idée de m'afficher de cette façon.

— Prenez une chambre, je marmonne en m'accroupissant pour ramasser mes livres de maths.

Je me relève tout en essuyant la poussière de leur couverture. La seconde sonnerie retentit et je monte les deux étages rapidement. Je cours à travers le couloir.

Mon cœur fait un bond au plafond quand je m'aperçois que je suis entrée dans une salle qui n'est pas la mienne. Je lève les yeux et remarque qu'il y en a une vingtaine de paires braquées sur moi que je ne reconnais pas.

— Putain !

Je bafouille, recule et sors, les joues en feu. Je suis comme ça, complètement déboussolée, dans un lycée que je connais pourtant sur le bout des doigts. Tout ça parce que le fil de mes pensées a encore pris le dessus.

Katy me tire par le bras et m'entraîne dans la salle d'en face.

— Bah t'étais où ? Tu es vraiment tête en l'air ce matin.

À la fin du cours de français, je rassemble mes affaires et j'attends Katy qui est en pleine conversation avec une autre élève. C'est dingue la facilité qu'elle a pour parler aux autres. Tout le monde l'apprécie.

Pendant ce temps, je regarde mon annuaire et repense à la proposition de fiançailles de Chris. Il l'a faite ce week-end, au bord de l'étang où nous avons l'habitude de nous promener certains dimanches (« comme des petits vieux », ajouterait Katy). J'en suis restée bouche bée. Il s'est tourné vers moi, affichant l'un de ses plus beaux sourires.

— Elena, ça fait un moment que l'on est ensemble. Je t'aime. J'ai besoin de vivre à tes côtés, de fonder une famille avec toi. J'ai besoin que tu me dises oui, avait-il commencé.

— Heu... OK !?

Je l'ai regardé chercher quelque chose dans sa poche et en sortir un écrin bleu. Il m'a présenté une superbe bague en or, sertie de petits diamants. Je m'y attendais, à vrai dire, mais pas aussi vite. Je me suis déjà projetée dans l'avenir

avec lui, des dizaines de fois. Mes parents l'adorent et j'adore les siens. Nous avons une routine que j'aime : les week-ends je dors chez lui et sa mère nous prépare de bons petits plats polonais.

— Elle est magnifique, Chris, mais tu n'aurais pas dû ! C'est trop.

— Tu le mérites.

Je suis restée là, à l'observer, imaginant ma vie future avec lui. Nos enfants pourraient avoir ses yeux bleus et mes cheveux noirs. Nous achèterions une maison et nous aurions un chien ou un chat. J'allais entrer à la fac, mais il m'attendrait le temps que je finisse mes études et nous planifierions notre mariage, entourés des gens que nous aimons.

Un léger sourire me parcourt les lèvres.

— El ! Elenaaaa !

— Oui, excuse-moi.

— Tu viens ?

Nous marchons dans la cour en direction de notre deuxième cours de la journée. Katy me raconte la vie d'une des filles de notre classe et je l'écoute d'une oreille distraite.

— Elle pleure encore tous les jours, tu te rends compte ? Même en cours ! Pauvre Sarah.

Son petit ami s'est tué tragiquement dans un accident de voiture en sortant d'une soirée, il y a quelques mois. Je le connaissais bien, nous étions dans la même classe depuis la seconde. Quelques jours avant l'accident, il avait même essayé de me parler en fin de cours, mais comme je ne l'entendais pas, il s'était approché et avait renversé toute ma trousse par terre. Il allait me présenter ses excuses quand sa copine, Sarah, l'a tiré par le bras. Je ne saurai jamais ce qu'il avait voulu me dire ce jour-là, et ça me fait quelque chose.

Je me demande un instant ce que serait ma vie sans Chris. Je pleurerais sans doute autant qu'elle. Rien ne pourrait me consoler.

Katy jacasse toujours quand une main me saisit le bras :

— Hé ! T'as pas une cigarette ?

Ma vision parcourt tout d'abord sur la main hâlée accrochée à mon bras. Mes yeux s'arrêtent sur le visage attentif, sur les lèvres charnues et galbées puis sur le regard aux prunelles noires – qui me détaille outrageusement. Ma peau semble réagir sous ses doigts, de légers picotements pas vraiment innocents. Ce n'est pas désagréable, mais je me dégage avec vigueur.

— Non ! Bien sûr que non !

Je suis moi-même surprise par le son aigu de ma voix. M'a-t-il bien regardée ? J'ai l'air d'une fille qui fume ? Ma réaction a l'air de l'amuser et, à ce moment-là, il étire sa bouche, montrant des dents blanches éclatantes. Son sourire provocant me coupe les jambes.

— OK, à plus, dit-il simplement.

À plus ? Sérieusement ? Il est dingue, ce mec !

Mon cerveau se vide et je crois que c'est la première fois de ma vie que je ne sais que penser. Je le regarde s'éloigner tranquillement.

Quand Katy me fait revenir à moi, il est déjà loin. Le sac sur une épaule, il est vêtu d'un jogging turquoise de marque, la veste ouverte sur un long T-shirt blanc. Il a un style spécial. Le genre de mec qui ne se prend pas la tête. À vrai dire, c'est exactement le genre de mec avec lequel je ne traîne pas.

— Non, mais attends ! Il est sérieux celui-là ? Il croit qu'il peut venir nous taxer une cigarette, s'insurge Katy.

Il est nouveau depuis ce début d'année. Je le sais parce qu'il traîne avec un des élèves de ma classe, Luc. Il est toujours dans l'espace fumeurs avec lui. Tous les élèves « dans le coup » squattent là-bas d'ailleurs. Des filles gravitent toujours autour de lui comme la Terre autour du Soleil. Je dois avouer qu'il possède des attraits physiques qui sont loin de passer inaperçus, mais nous ne sommes vraiment pas du même monde, lui et moi. Non pas que je croie que mon monde soit insignifiant, mais le sien n'entre pas dans mes critères. Le genre « hot boy », très peu pour moi. Je suis une fille studieuse. Je vise l'excellence et je n'ai pas de temps à perdre en frivolités.

2 - L'INVITATION

Le reste de l'après-midi passe comme un éclair et je perds toute concentration pendant le dernier cours de la journée quand, par la fenêtre, je l'aperçois. Le mec au jogging turquoise, capuche sur la tête. Habillé comme ça, il n'échappe à aucun regard.

Je pose mon menton sur ma paume, coude sur le bureau, et l'observe. Il marche nonchalamment, le bras droit sur les épaules d'une fille. Ils traversent ensemble la cour déserte. Ce qui me surprend est sa capacité à sauter d'une nana à l'autre. Il est toujours entouré de filles particulièrement belles, maquillées et, selon moi, trop bien habillées pour venir en cours.

Tandis que moi, je me maquille à peine, je porte des vêtements simples, mais choisis avec goût. Mes cheveux – noirs et épais – me tombent juste en dessous des épaules. J'ai décidé de les laisser pousser cet hiver quand Katy m'a fait remarquer que ma coupe me faisait ressembler aux figurines Playmobil de son petit frère. D'aussi loin que je m'en souviens, j'ai toujours eu les cheveux très courts et aujourd'hui c'est un vrai drame pour moi quand il s'agit de les coiffer.

— Mademoiselle Lopez ? Mademoiselle Lopez ?

— Et ? souffle Katy à côté de moi en me donnant un coup de coude.

Cette fois, j'ai carrément réussi à occulter les bruits autour de moi. De mieux en mieux !

— Ce qui se trouve dehors a-t-il plus d'intérêt que mon cours ?

D'intérêt ? Pas vraiment. Je hausse les épaules en faisant non de la tête. M. Ray, mon professeur de mathématiques, me dévisage tout en écarquillant les yeux comme deux soucoupes.

— C'est étonnant de votre part. Au tableau !

— Pardon, murmuré-je, embarrassée.

Je me lève précipitamment, le teint rouge pivoine, et m'exécute. J'attrape le feutre et, la langue entre les dents, je résous le problème en moins de cinq minutes. Je me retourne triomphante. Le professeur soupire et indique ma place

afin que j'y retourne. Je suis très forte en maths, c'est ma spécialité. J'ai d'ailleurs toujours eu les meilleures notes de ma classe. J'aime calculer, analyser. Je ne sais pas vraiment où ces facilités peuvent me mener, la finance ou le commerce peut-être. Je me suis orientée vers l'économie et le social au grand dam de mes parents qui m'imaginaient médecin, mais la biologie et la physique, très peu pour moi. Je ne sais pas non plus quelle faculté je vais choisir. Ça me stresse, quelquefois, d'être aussi indécise. Je me demande vraiment ce que mon avenir professionnel me réserve mais heureusement ma vie sentimentale est déjà toute tracée. Je vais me marier avec Chris.

En attendant, je travaille dans un supermarché tous les vendredis et samedis jusqu'à vingt-deux heures. Allez savoir pourquoi, j'aime ce boulot d'étudiant et ça m'amuse de voir de quelle façon les gens se comportent avec moi.

Certains sont adorables et me regardent avec compassion comme si j'exerçais le pire métier de toute la terre. D'autres ne me parlent pas, ne me disent pas « bonjour », comme s'ils étaient au-dessus du Soleil, comme si on n'était pas de la même espèce ou encore comme si j'avais une maladie « caissuellement » transmissible.

D'ailleurs, j'ai une manière très spécifique de les recevoir : je passe leurs articles tellement vite qu'ils se retrouvent complètement entassés, en bout de caisse. Et quand ils daignent enfin lever les yeux vers la pauvre Cosette que je suis pour m'implorer d'arrêter, j'ai un sentiment jouissif de toute-puissance.

Et quelquefois, j'ai même droit à des dragues lourdes ou maladroitement. J'adore ! J'analyse le monde et ça m'éclate.

Ce soir-là, je prends mon temps avec une vieille dame qui passe souvent à ma caisse et je l'aide à mettre ses achats dans son sac. Les autres peuvent bien attendre cinq minutes.

— Tu es vraiment gentille, mon bouchon. (Elle baisse un peu la voix.) Je crois qu'il en pince pour toi, le jeune homme.

Je lève les yeux en direction de la personne qu'elle regarde et je le vois, toujours avec sa ribambelle d'amis. Le mec au jogging turquoise. Il est habillé différemment. Il porte un jean et un T-shirt noir dont il a remonté les manches longues jusqu'aux coudes. Il a vraiment une belle peau, elle a l'air plus douce encore que celle d'un bébé. Il doit sûrement faire du sport, car on peut nettement voir les muscles fins de ses avant-bras.

Je glisse mon regard sur son torse, ses épaules bien faites et son cou, puis lève enfin les yeux sur son visage quelque peu ombré par de grandes mèches noires et rebelles. Il me regarde, visiblement amusé. Il m'a clairement surpris en train de

le mater. Il penche la tête sur le côté en me fixant d'un air narquois, puis la tourne complètement pour répondre à la fille accrochée à son bras.

Je me demande pourquoi mon cœur prend un rythme plus soutenu. Je me fous de ce mec...

— Bonsoir.

— Salut, Elena.

C'est Luc, il est avec lui.

— Ça va ?

— Ça va, merci.

Je sens qu'il passe juste devant la caisse et son parfum masculin entre directement dans mes narines. Il sent vraiment bon. Cette fragrance lui va parfaitement, un attrape-nanas. Le genre à te faire tourner la tête avant de plonger les deux mains jointes et les yeux fermés dans son lit. Je grimace un peu comme si cela m'était juste désagréable d'y penser. Je scanne les articles rapidement, tête baissée, soudain mal à l'aise. Bières, chips, vodka, jus d'orange...

— Tu fais ça tout le temps ? souffle-t-il penché au-dessus de la caisse.

Je rêve où il vient de me parler ? Je ne lève même pas les yeux.

— Quoi ?

— Énumérer tout ce que tu scannes ?

Heureusement, mon teint hâlé des premiers rayons de soleil doit pouvoir cacher le rouge qui me monte aux joues. Le rouge de la honte.

— Quarante-cinq euros, marmonné-je sans lui répondre.

Je reste tête baissée quand il me tend le billet. Je fixe un instant ses doigts, fins et longs, et prends rapidement les cinquante euros, en faisant bien attention de ne pas le toucher. J'ouvre ma caisse et bafouille un « merci » inintelligible.

Quand je relève les yeux pour lui rendre la monnaie, lui et son groupe sont déjà partis. Je les regarde s'éloigner. Il tape dans l'épaule de Luc qui semble se moquer de lui. De vrais gamins. Je me surprends à sourire et mon cœur se pince légèrement.

— Mademoiselle ?

Un homme se racle la gorge en essayant d'attirer mon attention. Mais c'est quoi mon problème ? Il y a un truc qui ne tourne pas rond chez moi. Certes, il est beau, c'est indéniable, mais je n'ai jamais été attirée par les garçons comme lui.

J'ai passé tout mon dimanche avec Katy et Julia – elles sont aussi géniales l'une que l'autre. Julia a les cheveux courts aussi noirs que les miens. On nous prend souvent pour des sœurs. Cependant, nos yeux n'ont pas du tout la même couleur : les siens sont marron doré, les miens d'un vert foncé assez rare, selon ma mère.

Quand je lui dis pour Chris et sa proposition de fiançailles, elle me saute dans les bras les larmes aux yeux.

— C'est toi alors ! C'est toi la première de nous trois ! dit-elle, tout excitée par cette nouvelle.

— Quoi ?

Qu'est-ce qu'elle raconte ? Je lève un de mes sourcils.

— Bah, oui. J'avais prévu que ce serait moi qui me marierais en premier, mais bon, je veux bien être la deuxième. Je suis tellement heureuse pour toi, El !

C'est son rêve tout ça ; le mariage, les enfants, elle a déjà tout prévu. Elle travaillerait à mi-temps et s'occuperait de ses trois enfants à la maison.

Ça devrait être aussi le mien, enfin j'imagine... Son enthousiasme me contamine et me fait complètement oublier le reste.

En descendant du bus, le lundi matin, j'ai décidé d'arrêter de me laisser distraire. Il faut que je finisse l'année et me concentre sur le choix de ma faculté l'année prochaine. À force de repousser au lendemain, j'ai bien peur de ne jamais me décider du tout.

En entrant dans la classe, Luc m'interpelle :

— Dis, Elena, ça te dit de m'aider pour le devoir de maths au cours de soutien ? J'ai trop de mal avec le problème aux deux inconnues !

— L'équation à deux inconnues, tu veux dire ? Oui, si tu veux, je pense pouvoir m'occuper de toi avant l'élève de première. Disons qu'on se rejoint là-bas juste après le cours de français.

J'aide souvent Luc. Quand M. Ray m'a proposé de participer au cours de soutien les lundis et jeudis, je n'ai pas pu refuser. Je suis douée et les élèves apprécient mon aide.

Après la classe, je rejoins directement le bâtiment du cours de soutien. J'entre dans la salle et vois Luc qui est déjà là. Je m'assois à côté de lui.

— Bon, on commence ? lui demandé-je en souriant.

Je sors un stylo rouge de ma trousse.

— Mouais, je ne sais pas comment tu fais. Les maths, ça me débecte ! lâche-t-il, dégoûté.

Je me mets à rire.

— Je suis certaine que tu adores des choses que je n'aime pas, l'histoire-géo, par exemple.

— Nan !

— La philo ?

— Je déteste ça aussi.

Il me fait un sourire grimaçant dont lui seul a le secret – celui qu'il affiche quand il est interrogé en classe.

— OK, bon, peu de monde aime la philo, dis-je en essayant de le rassurer. En attendant essayons d'être meilleurs en maths.

— Yes ! Merci, Elena, tu es super.

Je lui explique le problème et, après quinze minutes de théorie, je lui donne un exercice. Ce n'est qu'en relevant les yeux que je le vois... Il est assis sur le dossier d'une chaise près de la fenêtre, son sac entre ses jambes sur l'assise. Il me dévisage d'un regard vraiment troublant. Je tourne rapidement la tête.

— Qu'est-ce qu'il a à me fixer, ton pote ? demandé-je, embarrassée.

Luc se tourne, le regarde deux secondes et bafouille :

— Euh... rien. Laisse tomber. Au fait, on sort tous ensemble samedi soir, ça te dit de venir avec nous ?

Est-ce une blague ? Je regarde autour de moi. Il se moque de moi, c'est certain. Je réponds presque froidement :

— Je travaille samedi.

Il se dandine sur sa chaise, mal à l'aise.

— Attends, je te parle de sortir en boîte de nuit.

— Ah !

Encore mieux ! Je ne comprends pas ce qui lui arrive, je m'entends bien avec lui, même très bien, certes, mais de là à sortir avec ses amis. C'est la meilleure, celle-là ! Je me mets à rire. Luc me scrute, étonné par ma soudaine crise d'hilarité.

Mais je croise le regard de... l'autre, ce qui m'arrête net. Il me fixe avec un regard dur cette fois. Il commence à me saouler celui-là ! Qu'est-ce qui lui arrive ? Je suis certaine qu'il entend notre conversation, en plus.

— Je suis sérieux, Elena. Viens, ça peut être amusant.

Il me supplie du regard et je ne comprends pas tout. À moins que ce ne soit un piège, je vois mal ce qui pourrait être amusant à ce qu'on traîne ensemble. Luc ressemble un peu à l'autre, je suis certaine qu'ils sont de la même famille. Ils sont cousins ou je ne sais quoi. Mais ce qui est certain, c'est qu'il n'a pas la même gueule d'ange. L'autre a les traits plus fins, le teint mat, une bouche plus pulpeuse, des yeux magnifiques et un sourire à tomber.

Non, mais je disjoncte complètement là !

Je me ressaisis, troublée par ces pensées inopportunes.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée mais merci pour la proposition, dis-je pour clore le sujet.

— Allez, El. On sort toujours au Middle Night Club, tu vois où c'est ? Viens avec tes copines, si tu veux ?

Et voilà, il use encore de ce sourire grimaçant.

— S'il te plaît...

Je soupire longuement.

— On verra.

L'air ravi, il me gratifie d'un sourire plus franc. Mais je ne veux pas qu'il se fasse un film.

— J'ai dit on verra, Luc.

Il acquiesce vivement de la tête.

— Oui, j'ai compris.

Je jette un coup d'œil par-dessus son épaule, mais il n'y a plus personne.

— Il est parti !

Super, je pense à voix haute maintenant. Je deviens complètement tarée.

— Qui, Fares ? Il m'a juste accompagné, c'est tout.

— Vraiment ?

— Crois-moi, un mec comme lui n'a pas besoin de cours de soutien, ajoute-t-il devant mon air perplexe. Il est en S et a déjà sauté deux classes. Bon, une en maternelle, mais ça compte, non ?

Quoi ? Non, mais je rêve. Il doit avoir quoi ? Seize, dix-sept ans. Il paraît beaucoup plus vieux, plus mûr. Je me force à retrouver toute ma concentration en voyant Luc me dévisager.

— Bon, tu as fini ton exo ? je demande, avec sérieux.

Plus rien ne vient perturber mon cours et, sur le chemin de la maison, je reçois un appel de Chris.

— Salut, Nana. Ça va ?

Je déteste ce surnom. Je grogne un oui.

— C'était bien ton cours de soutien ?

— Ça va.

Je ne sais pas pourquoi, je lui cache l'invitation. Je ne suis jamais sortie sans lui. Attends, mais pourquoi ne viendrait-il pas avec moi ? Je peux bien me rendre en discothèque avec Chris. Je n'ai d'ailleurs pas encore décidé, c'est pour ça que je ne lui dis rien, oui c'est pour ça.

— Nana ?

— Oui, je suis là.

— Tu ne m'as pas écouté ! Je disais que, cette semaine, je pars chez mon cousin Frank. Ça ne te dérange pas ? Je sais que tu as des tas de choses à faire, mais tu peux venir si tu veux. Ma tante fera ses délicieux babkas...

— Je ne peux pas avec le travail et je dois encore remplir mes dossiers pour la fac.

— OK, pas de problème. Une prochaine fois. Sinon, j'ai un collègue...

Nous sommes restés encore une heure à parler de tout et de rien. J'aime parler avec Chris. Il est doux. Il me comprend. J'ai l'impression de le connaître depuis toujours. Notre histoire est simple et sans faux pas.